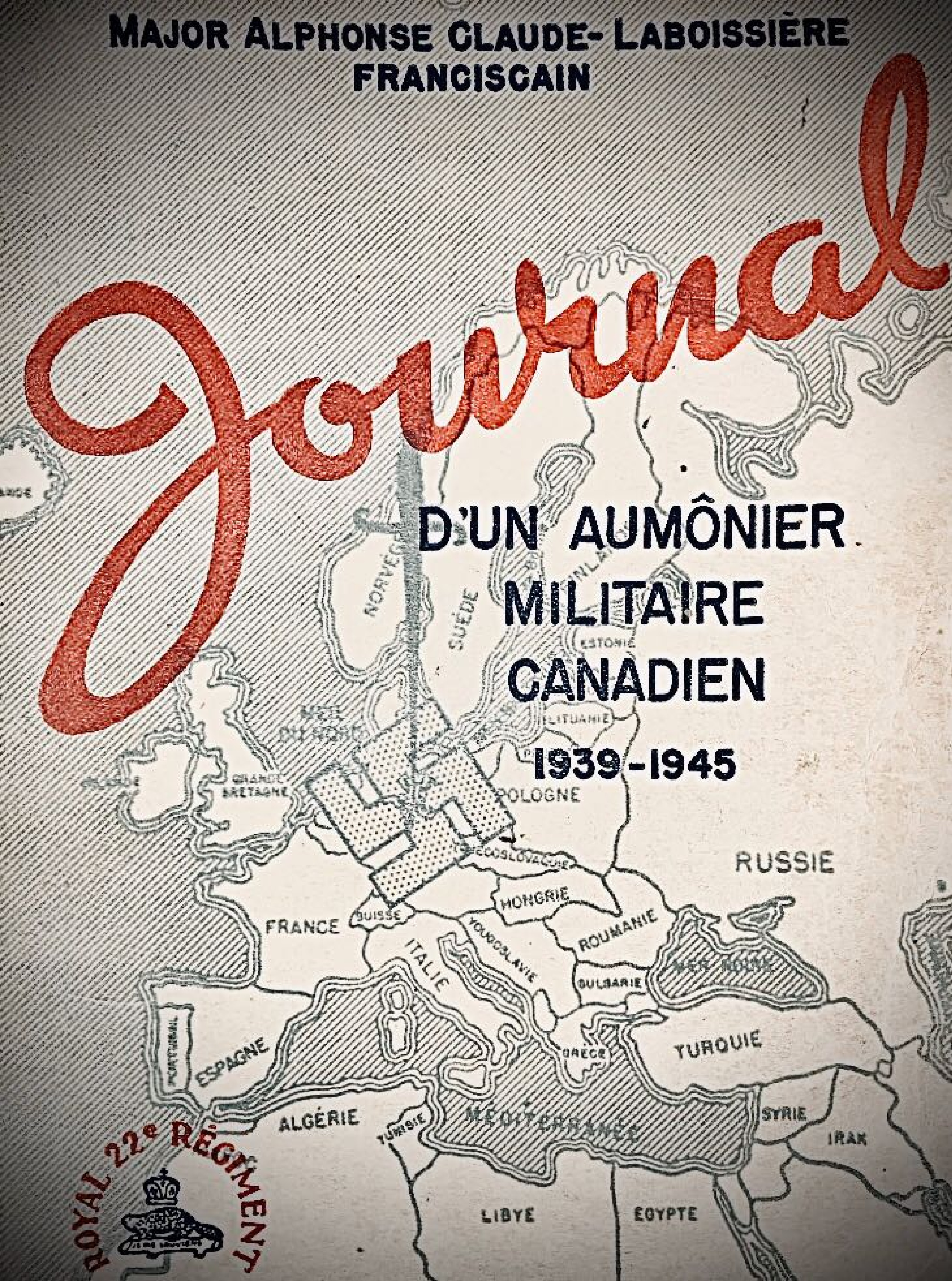


MAJOR ALPHONSE CLAUDE-LABOISSIÈRE
FRANCISCAIN
Journal
D'UN AUMÔNIER
MILITAIRE
CANADIEN
1939-1945
NORVÈGE
SUÈDE
ESTONIE
LITUANIE
GRANDE BRETAGNE
POLOGNE
RUSSIE
HONGRIE
FRANCE
SUISSE
ROUMANIE
ITALIE
YOUGOSLAVIE
BULGARIE
PORTUGAL
ESPAGNE
GRÈCE
TURQUIE
ALGÉRIE
TUNISIE
MÉDITERRANÉE
SYRIE
IRAK
LIBYE
ÉGYPTE
ROYAL 22e RÉGIMENT

A
mon ami et confrère
de collège, Alfred Desrochers
notre poète national
en témoignage d'estime
(Paul)
P. Alphonse Blande-Jolivissière ofm

JOURNAL

D'UN

Aumônier Militaire Canadien

1939 - 1945

Nihil obstat:

Fr. Nereus Maria Beaudet, O.F.M.
Die 30a Novembris 1947

Imprimi potest:

Fr. Georgius Albertus Laplante, O.F.M.
Vicarius Provincialis
Die 14a Februarii 1948.

Imprimatur:

Ioannes Hugo MacDonald
Archiepiscopus Edmontonen.
Die 20a Februarii 1948.



Major Hon. Père Alphonse Claude-Laboissière, O.F.M.
Aumônier-chef des hôpitaux et renforts canadiens en Italie.
Ancien aumônier des Forestiers canadiens en Ecosse.
Ancien aumônier du Royal 22ième régiment en Afrique et Italie.
Blessé à San Nicola, près d'Ortona, les 6 et 8 mars 1944.



Major Père Alphonse Claude-Laboissière
franciscain
aumônier-chef en Italie.
aumônier du Royal 22ième régiment en Afrique et Italie
aumônier des Forestiers canadiens en Ecosse

Journal d'un Aumônier Militaire Canadien

1939 - 1945



Editions Franciscaines
2080 Rue Dorchester Ouest Montréal 25.

1948

A
Son Excellence Mgr Maurice Roy
archevêque de Québec,
premier aumônier du Royal 22ième régiment,
ancien aumônier-général en Italie,

à

Son Excellence Mgr M. C. O'Neill
archevêque de Régina, Sask.,
ancien aumônier-général outre-mer,

à

mes dévoués et héroïques aumôniers d'Italie

à

mes rudes travailleurs, les Forestiers d'Ecosse

à

mes glorieux compagnons d'armes d'Afrique et d'Italie,
les brigadiers Bernatchez et Allard,
et leurs braves gars du Royal 22ième régiment

à

la douce mémoire
du Major Léo Gratton, O.M.I., mort à Montréal en 1947
des suites de son long dévouement avec le Royal 22ième Rég.

et

du Major Dalcourt, des Trois-Rivières, héroïque aumônier
qui donna sa vie pour secourir ses chers blessés
du régiment de la Chaudière,

l'auteur

dédie ses humbles pages.

Table des matières

Troisième Partie: En Ecosse, 1942

Quatrième Partie: En Ecosse, 1943

Cinquième Partie: En Afrique, 1943

Sixième Partie: En Italie, 1944

Avant-propos

Comme l'indique son titre, cet ouvrage n'est pas un manuel d'histoire et encore moins un joyau de littérature. C'est tout simplement un journal d'un aumônier militaire canadien écrit au jour le jour au Canada, en Grande Bretagne, sur les champs de bataille d'Afrique et d'Italie. Certains passages ont été rédigés sous une tente brûlante en Algérie; certaines notes ont été griffonnées à la hâte dans des trous boueux, des cavernes infectes ou dans des ruines croulantes sous le bombardement ennemi et durant des nuits d'insomnie où la mort nous guettait sans cesse.

Après avoir été blessé et évacué en Angleterre, je me promettais bien de retoucher ces notes, écrites à la hâte, mais mon état physique et moral et le bombardement de nos camps par les robots ennemis me rappelèrent alors trop de souffrances physiques et morales endurées par nos braves soldats et m'enlevèrent tout courage de mettre mon projet à exécution.

Une fois démobilisé au Canada, mes nombreuses occupations, puis ma longue maladie de cœur, contractée sur les champs de bataille me forcèrent encore de laisser mes notes inachevées. Cependant les demandes réitérées de mes compagnons d'armes du Royal 22ième régiment et des Forestiers me forcent aujourd'hui à livrer au public ces notes bien imparfaites, et trop pleines de moi-même. C'est là le grand défaut d'un journal. L'auteur est trop en vedette avec ses pensées personnelles et ses actions. Mais ce journal est un livre d'amour et de souffrance. Ce que l'auteur a fait pour ses soldats, d'autres aumôniers catholiques l'ont aussi fait. Ce que l'auteur a souffert physiquement et mo-

ralement, ses compagnons l'ont aussi enduré. Ces notes feront donc connaître au public ce que l'aumônier canadien a fait, senti et souffert pour nos chers soldats.

En envoyant ces notes à l'imprimeur, je n'ai qu'un regret: celui de ne pas pouvoir écrire avec toute l'éloquence et l'habileté voulues cette épopée de nos glorieux et braves soldats canadiens.

L'AUTEUR

PREMIÈRE PARTIE

Au Canada, 1939

JOURNAL D'UN AUMÔNIER MILITAIRE CANADIEN

1) *Avant la mobilisation*

Premier septembre 1939

On nous apprend ce matin que sans aucune déclaration de guerre les Nazis ont envahi la Pologne. A Edmonton, tout le monde est nerveux, tout en essayant de ne rien faire paraître. On désire que cette fois la France et l'Angleterre tiennent leurs engagements faits pour la protection de la Pologne.

3 septembre

Enfin, nous voici en guerre. Une autre guerre mondiale qui s'annonce. Cette journée me rappelle le 4 août 1914, excepté qu'il y a moins d'énervement, moins de démonstrations patriotiques. Si le Canada envoie une armée outre-mer, je m'offrirai comme aumônier militaire. C'est le rêve de ma jeunesse, depuis qu'en 1914 j'ai lu la vie héroïque du Père Michel, franciscain, aumônier au Maroc et mort martyr de sa foi.

4 septembre

A 11.00h. du soir, le P. Grégoire vient me réveiller pour m'annoncer une triste nouvelle. La radio nous apprend que le paquebot « Athenia », qui s'en venait au Canada, a été coulé par un sous-marin allemand et les pertes de vie sont considérables. Nous voilà reportés 25 ans

en arrière; même mépris des lois internationales, même barbarie; pour la première fois nous réalisons que nous sommes en guerre et nos premières victimes sont des civils.

Octobre

Au début de ce mois, dès que j'appris que l'on préparait une armée canadienne pour service outre-mer, je demandai à mon Provincial la permission de m'engager comme aumônier militaire. J'espère obtenir cette permission, car je suis maintenant libre: j'ai résigné ma charge de préfet de discipline à notre collège d'Edmonton. Le Père Provincial regrette de ne pas pouvoir se rendre à mes désirs pour le moment, car on a besoin d'un père âgé et bilingue à la cathédrale de Winnipeg; je suis fortement déçu; mais enfin je me soumets humblement à la décision de mes supérieurs. Comme la maison de Winnipeg n'est pas prête à nous recevoir, on m'envoie prendre quelque temps de repos à Vancouver.

Vicaire à la cathédrale de Winnipeg

Je suis attaché à la cathédrale de Winnipeg depuis trois mois. Je suis venu en contact avec un grand nombre d'officiers et de soldats qui m'encouragent fortement à devenir aumônier militaire. Quelques-uns de mes anciens élèves, maintenant dans l'armée, abondent dans ce sens. « Vous connaissez bien la jeunesse et vous pourrez faire énormément de bien aux soldats comme vous nous en avez fait au collège. Je fais une neuvaine à S. Antoine pour m'éclairer; j'écris à des définiteurs provinciaux qui approuvent également mon choix. J'y crois voir l'appel de Dieu. J'en parle à Son Exc. Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, qui me connaît bien; il m'approuve également et me donne une excellente lettre de recommandation pour l'évêque de l'armée, Mgr le colonel L. Nelligan, qui m'a d'ailleurs bien

connu pendant huit ans à Edmonton. Je renouvelle alors ma demande au P. Provincial qui, cette fois, heureuse surprise! avec le consentement de son Définitoire, m'accorde la faveur sollicitée. Enfin, le 9 mars 1940, Son Exc. Mgr Nelligan m'annonce que je suis accepté comme aumônier et qu'il a inscrit mon nom sur la réserve.

Les mois se passent et mon appel pour le service actif n'arrive pas. En attendant je m'occupe des soldats tout en vaquant à ma charge de vicaire. Un beau jour de mai, après avoir beaucoup souffert d'une congestion du foie, je vais voir un médecin qui me dit: « Vous n'êtes pas du tout fait pour cette vie sédentaire. » A ce moment, mon supérieur, le P. Engelbert me téléphone et me dit de me rapporter immédiatement aux quartiers-généraux de l'armée pour un examen médical. Je m'y rends. Dans une grande salle, il y a quatre médecins et deux secrétaires. On me fait déshabiller complètement et après toutes sortes d'examens et exercices d'une demi-heure qui me paraît une éternité, on me classe dans la catégorie « A », prêt pour le service actif outre-mer.

Dans les premiers jours de juin, Son Exc. Mgr Sinnott me demanda de l'accompagner dans sa tournée de confirmation comme prédicateur bilingue, maître de cérémonies et secrétaire. J'acceptai. Dans une semaine nous avons visité 18 paroisses et j'ai prêché 21 fois. Nous avons parcouru près de 1000 milles en auto.

Le 13 juin, nous arrivons à St-Lazare, Manitoba, à 11.30h. du soir, après avoir fait 95 milles en deux heures. Le P. Bertrand, curé de l'endroit, me remet une lettre de l'aumônier-général de l'armée m'annonçant que je serai nommé aumônier dans quelques jours pour le service d'outre-mer. Deo gratias! Enfin mes prières et mes vœux sont exaucés et cela en la fête du grand S. Antoine que je priais à cette intention. J'eus tellement d'émotion ce soir-là que je ne pus m'endormir avant 2h. du matin. A 5h., je

suis levé et après avoir dit ma messe, je sers celle de l'archevêque au couvent des religieuses. Durant le dîner, je reçois un télégramme des Quartiers Généraux de l'armée, me demandant de me rapporter au plus tôt aux Q.G. de Winnipeg. Presque en même temps on me remet une lettre par avion de Mgr Nelligan qui m'écrit: « Je désirais un homme complètement bilingue, expérimenté dans la conduite des jeunes, fort au physique, accoutumé au climat du nord et je vous ai choisi pour l'expédition de l'Islande. Ce sera une intéressante expérience que j'aimerais faire moi-même. » Je suis enchanté de cette offre.

Je montre le tout à l'archevêque. « Eh bien, dit-il, cette fois, je dois te laisser aller, car c'est la troisième fois que l'on t'appelle, cependant ton départ va m'embêter joliment. Enfin c'est la guerre et si tout le monde retenait ceux qui sont nécessaires ici, il n'y aurait pas de prêtres à l'armée. Allons, dit-il, au P. Plessers, va le conduire à Brandon afin qu'il puisse prendre en temps le dernier autobus pour Winnipeg. » — Son Excellence, très émue des revers de l'armée française, me bénit d'une manière bien touchante, me souhaite bon voyage et prompt retour après la victoire. Moi aussi je suis très ému, car durant tout ce voyage, Mgr a été un vrai père pour moi.

L'auto démarre à toute vitesse. Le P. Plessers, curé de Deloraine, Man., est un jeune flamand qui cause admirablement. Il est très ému lui-même car il n'a pas eu de nouvelle de sa famille vivant en Belgique et il se doute un peu du sort qu'elle a subi comme en 1914. Nous faisons du 70 et 75 milles à l'heure. Nous couvrons une distance de 125 milles en 2h. et 10 minutes et j'arrive à Brandon juste à temps pour prendre le dernier autobus de Winnipeg où j'arrive à 10.30h. du soir, après avoir parcouru ce jour-là 265 milles en auto et autobus. Je téléphone aux Q.G. mais le commandant est absent et on me demande de me rapporter lundi matin.

2) *En service actif*

Lundi, le 17 juin

Ce matin je me rapporte aux Q.G. de l'armée, situés au Fort Osborne. Les Col. Miller et Brayfield me font signer une foule de papiers, m'assermentent et puis me voilà maintenant capitaine honoraire de Sa Majesté. Je commande mon uniforme chez Norris et j'avertis aussitôt mon Provincial de ma nomination au service actif et j'ajoute: « Dans l'armée comme dans le cloître je veux être toujours 100/100 prêtre et franciscain, afin de faire le plus de bien possible pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de ma patrie. »

19 juin

Je vais à l'intendance militaire où l'on me remet deux disques: l'un rouge, l'autre noir et sur lesquels sont inscrits mon nom, ma religion et mon grade. Le jeune sergent qui me les donne est très loquace. Il fait l'important et me donne des conseils. « Surtout, dit-il, portez toujours ces disques dans votre cou, ils servent à l'identification. » On dirait que l'on s'enrôle avec le plaisir de se faire tuer! On me remet aussi un masque à gaz ou respirateur spécialement équipé pour les gaz; j'y rencontre deux jeunes aumôniers protestants qui doivent partir bientôt pour l'Angleterre. Un sous-officier nous enseigne à mettre ce fameux masque et à respirer avec l'aide de cet accoutrement. Puis on nous fait entrer au pas de course dans la hutte gazée. Un jeune soldat s'écrase devant nous. La frousse me prend et j'ai peur de subir le même sort. Mais non, je ne sens rien. Puis on nous fait faire de la gymnastique et enfin nous enlevons nos respirateurs. Je ne me sens pas brave du tout. Je ressens des piqûres sur la peau; les yeux me brûlent. « Remettez vos respirateurs, commande le sous-

officier, et immédiatement la douleur disparaît. **Eh bien,** vos respirateurs sont bons. Vous pouvez sortir. »

Au retour des Q.G. le major Mac Isaac, aumônier senior du district qui m'a aussi recommandé pour mon poste, me téléphone qu'il doit quitter Winnipeg ce soir, en route pour l'Europe. « Je vais essayer de vous voir, dit-il, pour vous donner quelques instructions, car vous serez aumônier senior du district pour quelque temps. Le Cap. Mac Donald (nommé le même jour que moi) est au camp Shilo, Man., et il faudra vous débrouiller à Winnipeg et Port Arthur. » En voilà une bonne. Je n'ai pas même encore l'uniforme et me voilà aumônier de district. Le soir, au train, je n'ai pu voir le major Mac Isaac que quelques minutes avant son départ. Je devrai me débrouiller tout seul.

20 juin

Depuis ma nomination, parue dans les journaux, tous les gens que je rencontrais me demandaient « Quand allez-vous endosser l'uniforme? Quand partez-vous: I suppose we'll soon be seeing you in the kaki? » Ces questions, répétées plusieurs fois par jour, m'horripilaient. Chose étrange, plus les jours approchaient, moins j'avais hâte de porter l'uniforme. Enfin le tailleur me téléphone vers 10h. m'annonçant que tout était prêt. Je pars immédiatement et me réjouis à la pensée qu'il est de bonne heure et que je n'aurai pas à rencontrer au retour tous les paroissiens et les enfants des écoles. Le tailleur me fait essayer l'uniforme et le retouche plusieurs fois. Enfin tout va à merveille, je l'endosse pour de bon et prends le chemin du couvent. A peine ai-je fait quelques pas que j'entends sonner l'angélus de midi. Bon, me voilà bien pris! Je hâte le pas. Je frissonne à la pensée de rencontrer tous les employés des établissements Eaton. Ça y est, me voilà au beau milieu de la foule. « Well, this is Fr. Alphonse, s'exclame l'un, is he cute, chuchote un autre. » Il me semble

que tout le monde a les yeux braqués sur moi, je suis tout en sueur. Il me semble que je marche mal. Ma casquette me pèse lourdement sur la tête. Maintenant voilà les enfants qui débouchent dans la rue. « Hello, Father!» On m'arrête, on m'entoure, on m'accable de questions. Je parviens enfin à me frayer un passage et j'arrive au couvent en lançant un soupir de soulagement. Et je raconte mon histoire au P. Engelbert qui s'amuse beaucoup de mon expérience.

Dans l'après-midi, je vais faire une promenade sur l'avenue Portage pour m'habituer à affronter la foule, mais j'avais oublié une chose: les trottoirs sont aujourd'hui encombrés de soldats. Les soldats sont obligés de saluer tout officier et les officiers à leur tour doivent rendre le salut. On me donne une vraie pratique de salut, quoi! J'en suis dégoûté et je me hâte de rentrer au couvent par des rues détournées, les pieds blessés par ces rudes chaussures militaires et le bras droit fatigué de saluer. C'est la guerre et puis on s'y habituera. Je crois que ces fameuses chaussures m'ont fait plus souffrir que mes premières sandales de noviciat.

3) *Première messe aux casernes*

J'emprunte de la cathédrale un énorme autel portatif. « Tout est prêt pour la messe, me dit la sœur sacristine ». Il pleut à boire debout. J'appelle un taxi pour me conduire au Fort Osborne qui est à trois milles du couvent. En chemin je vois un jeune soldat qui patauge dans la boue. Je le fais monter; c'est un jeune canadien-français. « Vous êtes certainement un aumônier, me dit-il. — « Comment vois-tu cela, répondis-je. » — « Oh, c'est très simple: parce que tout autre officier n'aurait jamais invité un simple soldat à monter dans un taxi. » Arrivé aux casernes, je rencontre le Cap. Brown et le Lieut. Egan, tous deux bons jeunes catholiques. Je pars encadré par ces deux officiers

et nous gagnons l'immense caserne. En entrant un formidable « attention » me fait bondir deux pas en arrière. L'énorme porte me cachait la vue du sergent-major et des autres soldats. Tous demeurent immobiles comme des statues. « A vous de saluer, dit le Cap. Brown ». J'installe l'autel à l'ombre d'un immense « Union Jack ». O malheur, la religieuse a oublié le vin de messe et il n'y a que 15 minutes avant la messe. Le Lieut. Egan me tire d'embarras. Il me conduit à un aimable major protestant qui s'offre de me conduire lui-même dans son auto à l'académie Ste-Marie. Tout va à merveille et j'arrive à 10h. précises pour la messe. Quelques centaines de soldats assistent pieusement au service religieux puis, pour la première fois, je prends le déjeuner dans un mess d'officiers.

4) *En route vers l'Islande*

27 juin

A 9h. ce matin, on me téléphone de me rapporter immédiatement aux Q.G.. Là, on m'apprend que je dois partir ce soir même pour l'Islande, comme aumônier de la brigade Z. Alors commence le long processus du transfert des papiers militaires. Quel fouillis! On me promène de bureau en bureau. Enfin à 1.30h. de l'après-midi tout est terminé et je retourne dîner au couvent et préparer mes malles à la hâte. Il pleut à verse et je suis trempé des pieds à la tête. Je fais quelques visites d'adieu à la hâte et à 6.30h. je pars pour la gare en compagnie du P. Engelbert, supérieur et du P. Zéphirin, mon remplaçant à la cathédrale. Je dis un dernier adieu à mes confrères et je monte sur le train du C.P.R. La tristesse et la joie envahissent tour à tour mon âme. Reviendrai-je? Je demeure seul, pensif. Après avoir dit mon chapelet et avoir médité sur les dangers physiques et moraux de la guerre, je m'endors très tard, en me confiant au Seigneur.

28 juin

Sur le train, je rencontre le major Pelley, qui vient d'être nommé gouverneur d'un camp de prisonniers allemands, situé à Rock Island, à 50 milles de Port Arthur, dans un endroit très sauvage. Ce major a été prisonnier de guerre en Allemagne de 1915 à 1918 et il a l'intention de se servir du code allemand. Il amène avec lui les meilleurs mitrailleurs du Fort Osborne et le plus rigide sergent-major de Winnipeg.

29 juin

J'arrive de bonne heure à Ottawa et je vais dire la messe à notre monastère franciscain, gracieusement situé sur les bords de la rivière. Je vais visiter Mgr Nelligan qui est absent. Son vicaire-général, le major O'Gorman me donne ses instructions pour l'Islande et il m'envoie à l'intendance chercher un autel portatif. Puis il m'accorde trois jours de congé dans ma famille à Montréal et à St-Hyacinthe. Cet autel portatif est très compact. C'est une espèce de valise en cuir recouvert d'une couverture de toile grise, à l'épreuve de l'eau. Cette valise contient tout ce qui est nécessaire pour la messe.

Ce soir, je cause une agréable surprise chez mon frère Etienne à Montréal. Le lendemain, avant de quitter Montréal, je vais rendre une dernière visite à mon Provincial, le Père Georges-Albert, qui se montre charmant et encourageant. Ce n'est pas sans émotion que je reçois sa dernière bénédiction et que je quitte ce monastère, où j'ai fait mes premières armes dans la vie franciscaine, il y a 18 ans.

Je passe deux jours à St-Hyacinthe, chez ma sœur Aurore, mon frère Louis et ma belle-sœur Alice. Tous s'ingénient par leurs prévenances à me rendre mon séjour parmi eux des plus doux, mais par contre aussi mon départ des plus pénible. Que de souvenirs d'enfance dans cette

petite ville paisible! Je dis la messe à la cathédrale, où j'ai célébré ma première grand'messe en 1928, où mon regretté père et ma bien-aimée mère ont pris le chemin de leur dernier repos en 1914 et 1933. Une dernière fois, je visite cette ville, si charmante, si propre, ombragée d'ormes énormes, parée de haies verdoyantes et de parterres fleuris, où tout respire la paix, la tranquillité. Quel contraste avec les petites villes d'Europe qui subissent en ce moment les horreurs de la guerre.

3 juillet — Départ

A 10h., ce soir, je me rends à la gare en compagnie de mon frère, de ma sœur et de ma belle-sœur. Sur le quai, je trouve une trentaine de parents et d'amis. Nous essayons de rire. Nous parlons peu. Souvent nous regardons l'horloge de la gare qui nous annoncera l'arrivée du train, l'heure de la séparation et du sacrifice. Voici le train. Une dernière poignée de main à tous et à chacun et je monte sur le train, le cœur serré. Je m'installe dans un Pullman. Enfin, je me sens soulagé.

Sur le train, je rencontre trois aumôniers protestants qui eux aussi s'en vont en Islande. Le voyage est monotone; il pleut sans cesse et les paysages sont imperceptibles dans la brume grise.

4 juillet

Nous arrivons à Halifax à 9.25h., ce soir. Le major Smith, officier de transport, nous attend à la gare. « Le « Rest Camp » n'est pas habitable, dit-il, je vous ai réservé des chambres au Nova Scotian Hotel. » Et quelles chambres! Me voilà installé dans trois magnifiques appartements spacieux et richement décorés. Tout cet étalage de luxe m'empêche de dormir. Je suis bien loin de la pauvreté franciscaine.

5 juillet

De bonne heure ce matin, les Cap. Ottiwell, Carson et un autre aumônier, nous allons nous rapporter au major Smith qui nous dit: « Vous ne partirez pas avant plusieurs jours, car le convoi n'est pas encore arrivé. Et puis vous devez vous préparer à affronter les difficultés. Les Islandais nous sont très hostiles: on crache sur les soldats britanniques, on leur lance des pierres, etc. C'est très encourageant n'est-ce pas d'aller protéger ces bonnes gens contre les bandits nazis. »

Un officier de l'Armée du Salut, le capitaine Howlett, nous fait visiter la ville en auto et il me conduit à la cathédrale catholique. Mgr Burns, vicaire-général et curé, est très aimable; il m'invite à demeurer avec eux aussi longtemps que je le désire. Tous les autres prêtres de la cathédrale sont aussi charmants. Et je m'installe au presbytère. Ici je pourrai me reposer et surtout prier en paix.

6 juillet

Ce matin, à la hutte des Chevaliers de Colomb, située près de la cathédrale, je rencontre plusieurs marins français du « Louis Pasteur ». Ce gros paquebot français est arrivé dernièrement de New-York avec une grosse cargaison de canons 75^{mm}, camions, ambulances etc...

A cause de la chute de la France, le navire a été saisi en arrivant à Halifax. Ces pauvres jeunes marins sont enchantés de pouvoir converser avec un officier britannique qui parle leur langue. La plupart sont des jeunes bretons et bordelais. Ils me confient leurs anxiétés au sujet des leurs qui sont dans la zone occupée. Le soir, je vais à bord du « Louis Pasteur » pour offrir mes services pour la messe. Les officiers sont en train de souper. J'entends l'un d'eux dire: « Voici un autre maudit Anglais qui veut nous embêter. » Je souris. « Pardonnez-moi de vous déranger, leur dis-je, je suis le capitaine Claude-Laboissière,

aumônier militaire et canadien-français. Puis-je avoir l'honneur de parler à votre commandant? » — « Oh! certainement, veuillez donc prendre la peine d'entrer. » Mille pardons, s'exclame le jeune officier qui me prenait pour un Anglais. « Voyez-vous, dit-il, on nous embête ici depuis notre arrivée. Nous nous sauvons du port de New-York avec une cargaison de canons afin de ne pas être internés. Nous voici en pays allié, et on cherche à nous traiter en ennemis, en Boches, quoi... » Je leur explique en quelques mots nos craintes au sujet de la flotte française, je sympathise avec eux et tout va bien. Le commandant arrive; il est un homme distingué et excellent catholique. Il me dit que le « Louis Pasteur » a un aumônier et qu'il a lui-même l'honneur de servir la messe. On me présente ensuite l'aumônier, un jeune Père Oblat français, missionnaire au Keewatin. Il s'en allait à New-York rejoindre son régiment en France. Apprenant la défaite de l'armée française et la capitulation, il s'offrit comme aumônier du « Louis Pasteur ». Puis il me fait visiter ce paquebot tout neuf, magnifique. La chapelle et la piscine sont d'une grande richesse artistique. Toutes les belles boiseries de bois rare de l'Amérique du Sud sont recouvertes de toiles ou planches brutes pour les protéger; car il a des canons jusque dans le grand salon.

Dimanche, le 7 juillet

Ce matin, je dis la messe de 8h. à la cathédrale. Dans l'après-midi, le P. Murphy, chancelier de l'archidiocèse, me fait visiter les environs de la ville qui sont splendides. De la citadelle, située sur une colline, au centre de la ville, se déroule un panorama grandiose. L'oeil y découvre l'immense rade naturelle couverte de navires qui attendent la formation d'un convoi. On me raconte la catastrophe de 1917. Deux navires, dont l'un chargé d'explosifs puissants, entrèrent en collision dans ce bassin. Ce fut une

explosion formidable. Plus de 1,500 maisons furent détruites et il y eut des milliers de morts.

En route, nous rencontrons deux jeunes marins français du « Louis Pasteur », MM. Bertrand, un breton, et Desbois, un bordelais. Nous les faisons monter dans notre auto et nous leur donnons des rafraîchissements. Tous deux veulent s'enrôler dans la marine canadienne afin de pouvoir battre « les sales Boches ». Ils se disent enchantés de la courtoisie et de la générosité des Canadiens à leur égard.

10 juillet

Enfin on nous fait monter à bord de l' « Acra », navire rapide qui doit partir pour l'Islande.

Le 12 juillet

Contre-ordre. L'« Acra » partira sans soldats. Avant notre départ d'Halifax, nous avons appris que ce navire avait été coulé par les Allemands et tout l'équipage a péri.

Notre situation devient fort embêtante. Nous n'avons rien à faire, si ce n'est de voyager entre le port et les quartiers-généraux. Voici quelque chose d'intéressant cette après-midi. L'arrivée d'un convoi: trois paquebots chargés d'enfants anglais sont escortés de quatre destroyers et d'un cuirassé. Les enfants sont joyeux; ils crient, chantent. Il y a aussi plusieurs Juifs à bord de ces navires. Je rencontre un major canadien, ex-commandant en second du Lord Strathchona Horse de Winnipeg. Il est furieux de voir que notre gouvernement laisse entrer ces gens-là chez nous. « Sur le navire, dit-il, on aurait dit que tout leur appartenait. »

Samedi, le 13 juillet

J'ai passé une intéressante journée au port d'Halifax à causer avec des réfugiés de France et d'Angleterre. J'ai

rencontré M. Gebaud, le fameux journaliste français « Pertinax », puis M. André Maurois, académicien et célèbre historien français, officier de liaison. Les faits incroyables qu'ils nous ont racontés sur les causes de la chute de la France nous ont fort intéressés et impressionnés. Les chicanes des politiciens et l'incompétence des vieux généraux sont inouies. M. Maurois espère retrouver sa femme en Amérique. Il vient donner des conférences et publier ici un livre sur la défaite de l'armée française qui sera une révélation pour plusieurs.

J'ai aussi causé avec deux Canadiens qui m'ont très intéressé. C'est le R.P. Desrochers, P.M. et M. Latrémouille, jeune étudiant canadien à Paris. Ils l'ont échappé belle. De Paris, ils se sont enfuis à Brest et à Bordeaux, ayant les Allemands à leurs trousses. De Bordeaux ils ont monté à bord d'un chalutier anglais qui les a transportés à Plymouth. Des avions allemands les ont bombardés plusieurs fois. Ils m'ont raconté l'œuvre perfide des colonnards en France. C'est incroyable! Plusieurs religieuses canadiennes de Jeanne d'Arc m'ont aussi été introduites. Leur fuite fut un vrai miracle.

Dimanche, le 14 juillet — Fête de la France.

Ce matin, je dis la messe à la cathédrale pour une soixantaine de marins anglais du croiseur de bataille « Revenge ».

L'après-midi s'annonce bien tranquille. Il fait une température splendide. J'en profite pour faire une longue marche à travers Halifax, ville historique fondée par Cornwallis pour contrebalancer les activités françaises d'Acadie. C'est une ville à contraste, bâtie en amphithéâtre; au bas des gradins s'étendent de paisibles bassins géants formant une admirable rade naturelle. Au centre de la ville, sur une colline domine la citadelle dont les fortifications datent de 1829. Du sommet l'œil découvre un panorama gran-

diose. Halifax est une cité tout à fait différente de celles que j'ai vues jusqu'ici. Les vieilles maisons aux toitures élevées, couronnées de nombreuses cheminées coniques nous rappellent les vieilles cités anglaises.

Le quartier moderne de la ville est magnifique. Les rues sont ombragées d'arbres bien taillés et devant chaque maison règne un parterre émaillé de fleurs multicolores qui se détachent sur un gazon verdoyant. Le chant des oiseaux, le parfum des fleurs et la vue des nombreux navires de guerre dans la rade m'ont reposé des longues heures d'ennui et d'attente.

Le 15 juillet

J'ai eu une journée bien remplie et fort intéressante. A 8.30h. du matin, je vais me rapporter au Rest Camp. On m'apprend que le Corps Auxiliaire n'ira pas en Islande. Il y a ici le Cap. Claud Tierney, des Chevaliers de Colomb et le Cap. Howlett de la Salvation Army. J'en suis attristé, car le Cap. Tierney et moi avions fait nos plans pour construire notre hutte avec chapelle. On parle même d'envoyer la brigade Z en Irlande au lieu d'Islande. Nous sommes prêts à aller n'importe où pourvu que nous quittions Halifax où nous attendons depuis si longtemps.

J'ai la bonne fortune d'assister à l'embarcation des Camerons d'Ottawa, mon régiment, sur l'Empress of Australia. J'espère bien avoir ma carte d'embarcation aujourd'hui. Les troupes montent aussi à bord du Monarch of Bermuda, le Duchess of York et le Batory, navire polonais. Les soldats descendent des trains avec tout leur bagage sur le dos, puis prennent leurs rangs et se dirigent aussitôt vers les paquebots amarrés non loin de la gare. Je m'installe à l'embarcadère, tout près de l'officier de transport qui vérifie les noms et donne à chaque soldat une carte indiquant la place qu'il occupera dans le navire. Les soldats montent l'embarcadère en silence, la tête basse

avec leurs casques sur l'épaule; on dirait un troupeau que l'on conduit à la boucherie. Je dis un bon mot ici et là. Quelques-uns essaient de sourire. Soudain un officier de transport me dit d'aller chercher mes bagages et d'aller m'installer sur le Monarch of Bermuda. J'attends à Halifax depuis si longtemps que je commence à douter de cette offre généreuse, car je viens d'apprendre que ce navire s'en va en Angleterre. « Etes-vous sûr que vous vous adressez au bon officier, demandai-je au major?» — N'êtes-vous pas le Cap. Ryan, dit-il? » — Malheureusement non, répondis-je, je suis le Cap. Claude-Labossière, aumônier de la brigade Z et je suis destiné à l'Islande. » « Heureusement que vous avez su douter, car j'allais vous envoyer en Angleterre. » Nous rions tous les deux de cette aventure.

A ce moment arrive le Cap. Butts, aumônier catholique du N.-B. Plusieurs de ses gens viennent de s'embarquer et il m'invite à visiter le navire avec lui. Après deux heures de va-et-vient par tous les ponts, nous finissons par trouver un adjudant des troupes à bord du navire ainsi que le boursier du navire qui arrangent le tout pour les confessions cet après-midi à 4.00h. et la messe demain à 9h. Je vais dîner en ville à 1.30h., rompu de fatigue. A 3h. je rencontre le Cap. Chiasson, aumônier de St-Hyacinthe, qui se charge des confessions et messe sur le Duchess of York. En sortant du navire, je rencontre le Cap. Jones, commandant d'un navire qui amène des prisonniers allemands au Canada. Il est un bon catholique gallois. Il me demande de lui faire visiter la ville. Il est fort intéressant. Il me raconte ses aventures, lors de l'évacuation des troupes alliées de Narvik, Norvège, et puis l'essai de mutinerie sur son navire par les prisonniers allemands. On a dû se servir de mitrailleuses; quelques-uns ont été tués ou blessés et puis tout est entré dans l'ordre. Il a fallu agir de la sorte car la plupart des prisonniers étaient des marins et ils auraient pu se saisir du navire.

Le 22 juillet .

Une lettre de Mgr Nelligan m'annonce que l'expédition d'Islande n'est pas cancellée.

Le 23 juillet

Je rencontre le Cap. Grant, commandant en second de notre expédition. Il ne comprend rien à notre situation. Tous les officiers et soldats, moins les Camerons d'Ottawa, ont reçu l'ordre de retourner dans leurs districts respectifs. Nous ne sommes plus que quatre officiers: les Cap. Grant et trois aumôniers, Ottiwell, Carson et moi. Nous attendons ici en vain depuis 19 jours, à ne rien faire, au milieu de toutes sortes de tracas, sans compter que ça coûte cher au gouvernement, c'est-à-dire au peuple qui est fortement taxé.

Vers les 6h. du soir, le convoi se forme et quitte Halifax; il y a 5 paquebots, chargés de troupes: l'Empress of Australia, le Duchess of York, le Batory (Polonais), le Monarch of Bermuda et le Samaria. Ils sont escortés de quatre destroyers et d'un croiseur de bataille le « Revenge ». Je vois défiler lentement ce convoi qui est un spectacle fort impressionnant et je suis bien triste de voir que je ne pars pas avec eux.

Dans toute cette affaire, j'ai remarqué un manque déplorable d'organisation; plusieurs officiers n'étaient nullement au courant de leur travail. La plupart de ces soldats qui partent ce soir sont à bord des navires depuis 8 jours. Ils étaient fort démoralisés à ne rien faire. Il semble donc certain maintenant que notre expédition est renvoyée aux calendes grecques!

24 juillet

A 11.00h. ce matin, les deux aumôniers protestants et moi, nous allons nous rapporter au Col. Dunbar des Quar-

tiers Généraux. Il nous dit que l'expédition est cancellée. On m'envoie dans le dist. N° 4 à Montréal. Enfin voilà quelque chose de définitif! A 4h., nous quittons Halifax sans regret.

5) *Retour à Montréal*

25 juillet

Il fait une température splendide et nous jouissons des magnifiques panoramas qui se déroulent devant nous. Nous arrivons à Montréal à 7h. du soir et je m'empresse d'aller me rapporter aux Q.G. au Sun Life Búilding. On m'envoie coucher à l'hôtel Windsor en me demandant d'aller me rapporter à l'aumônier-chef du district demain matin, 26 juillet. Pendant la nuit une canonnade me réveille: il me semble que je suis sur le champ de bataille. Je me réveille et heureusement, je me trouve confortablement couché à l'hôtel Windsor, mais dehors une grosse tempête électrique fait rage. Ce matin je rencontre l'aumônier senior du district N° 4, le major Chartier du diocèse de Sherbrooke. Je connais bien sa parenté. Il me reçoit avec une amabilité exquise; il est un vétéran de la Grande Guerre et je vois immédiatement qu'il connaît bien son ouvrage. Il ne tâtonne pas. Il me dit que je serai attaché aux Quartiers Généraux et que je prendrai charge des Fusilliers Mont-Royal, les Black Watch, les unités de Westmount et le 17ème Hussard. « Tenez, dit-il, vous avez eu assez d'émotions depuis un mois, allez passer le dimanche dans votre famille. » Comme notre couvent de la rue Dorchester est bien central, je vais m'y installer et je suis reçu à bras ouverts par le P. Provincial et le P. David, gardien. Surprise générale chez mes frères et ma sœur: ils ne s'attendaient pas de me voir revenir si tôt. Ils me disent que leurs prières ont été exaucées. Je le crois bien. Ils étaient une cinquantaine à prier pour mon prompt

retour et moi j'étais seul à demander à Dieu de partir au plus tôt.

30 juillet

Le major Chartier a l'amabilité de m'amener avec le Cap. Dalcourt, aumônier, visiter le camp des prisonniers italiens à l'île Ste-Hélène. Le gouverneur, le major Donoghue, un géant de 6-6 pcs, Irlandais catholique, est très aimable. Nous passons par plusieurs corridors du vieux fort et nous nous trouvons dans une grande salle basse. Le major fait parader devant nous trois prêtres et quelques frères étudiants et convers. Nous étudions leurs revendications et sympathisons avec eux. Le major Chartier leur annonce que l'archevêque de Montréal leur donne la permission de célébrer la sainte messe. Les Chevaliers de Colomb leur fourniront tout le matériel nécessaire. Une hutte spéciale sera affectée aux prêtres et religieux. Les prisonniers sont enchantés de ces arrangements.

Dans l'après-midi, je me rends aux casernes de la Côte-des-Neiges et j'y vais visiter le 17ème Hussard du duc d'York, régiment de cavalerie, nouvellement mobilisé. Je m'introduis comme leur aumônier; bien qu'il n'y ait que trois officiers catholiques sur 32, le commandant, le Lieut.-col. Smith et les autres officiers protestants me reçoivent immédiatement comme l'un des leurs et me sont très sympathiques. Les quartiers y sont spacieux et très jolis.

5) *Aumônier à Montréal*

L'œuvre d'un aumônier militaire attaché aux Quartiers Généraux est difficile, énervante. Comme l'aumônier est en charge de plusieurs unités il lui est très difficile de prendre contact avec chacun des hommes confiés à ses soins. Nous sommes quatre aumôniers attachés aux Q.G. de Montréal: les Cap. Dalcourt, Desilets, Charlebois et moi; tous quatre sous la juridiction du major Chartier.

On m'a confié les casernes du M.AA Westmount et de la Côte-des-Neiges.

Westmount:

Là sont les casernes du 14ième Hôpital militaire, le Corps d'intendance, la Garde des vétérans, les Cies Nos 2-9 et 11 des Forestiers et un camp de détention pour soldats.

Côte-des-Neiges:

Là, il y a le 17ième Hussard du duc d'York, régiment de l'armée non-permanente et le 3ième Régiment de motocyclette, tous deux sont maintenant des régiments de cavalerie motorisée. Dans ces deux casernes, j'ai plus de 700 catholiques. De plus je dois visiter l'Hôpital Victoria et l'hôpital militaire de Ste-Anne de Bellevue.

Plusieurs fois par semaine, l'aumônier doit se rapporter à l'aumônier-chef qui lui donne différents travaux à exécuter et lui donne la liste des malades à visiter dans les hôpitaux. Chaque mercredi, l'aumônier détermine l'heure et l'endroit des services religieux après consultation avec l'adjudant de chaque unité. Ces services religieux sont publiés dans les ordres du régiment chaque vendredi.

Durant le jour, l'aumônier visite les familles des soldats, leur apporte le réconfort spirituel, moral et même matériel. Il fait les investigations préparatoires au mariage et visite surtout le camp de détention des soldats prisonniers où il y a beaucoup de bien à faire. Le soir, il visite les casernes où il peut plus facilement voir les soldats. Le samedi après-midi et le soir, il entend les confessions qui sont peu nombreuses, car la plupart des soldats qui sont de Montréal ou des environs vont chez eux en fin de semaine. Quelquefois durant la semaine, il prend part aux manœuvres à la campagne et le dimanche il accompagne son régiment dans les parades d'église. Je me rappellerai toujours les grandes manœuvres tenues dans le comté des

Deux-Montagnes en octobre 1940. Il y avait des tanks, des motocyclettes, de l'artillerie et de l'infanterie. En voyant tout cet équipement et en entendant la canonnade, plusieurs gens pensaient que nous étions des Allemands et j'ai eu beaucoup de difficulté à convaincre une bonne vieille que nous étions tous « Canayens » et que nous jouions à la guerre. L'aumônier a donc un ministère difficile, mais qui comporte aussi certaines consolations spirituelles. Voici quelques faits.

7) *Conversion d'un chef communiste*

Un beau matin d'août, je me rapporte au major Chartier qui me demande d'aller visiter un prisonnier d'Etat, chef communiste, gravement malade à l'hôpital Victoria. Je trouve sa chambre gardée par deux soldats. « J'ai l'ordre de visiter privément ce prisonnier, dis-je aux gardes. » Les gardes saluent, me laissent entrer et demeurent en dehors de la porte. Je trouve l'homme couché et très souffrant. Il est fortement charpenté et paraît avoir de 55 à 60 ans. En me voyant, il me dit: « enfin, voici un prêtre! C'est bien la Ste Vierge et le P. Frédéric qui vous envoient. Voilà une semaine que je demande un prêtre catholique » — « Comment expliquez-vous que je sois l'envoyé de la Ste Vierge et du bon P. Frédéric? » — « Voyez-vous, je suis ou plutôt, j'ai été chef communiste à St-Boniface, Toronto, Montréal. Je fus trésorier de l'Université ouvrière de Montréal et bien que je fus communiste, chaque jour je n'ai pas manqué de dire mon chapelet ou au moins les 3 Ave Maria. J'ai toujours eu une grande dévotion à la T.S. Vierge. » — Je suis enchanté d'apprendre cela. Saint Alphonse avait donc raison de dire que l'enfant de Marie ne saurait périr. — « Dites-moi maintenant, quelle relation y a-t-il entre ma venue ici et le Bon P. Fréderic, franciscain, et vous? » — « Voici, autrefois, je fus l'ami du bon P. Fréderic. C'est moi qui ai bâti son calvaire au couvent des Trois-Rivières, quand j'étais très jeune. C'est moi qui

ai creusé le puits du couvent. Le Bon P. Fréderic m'a dit alors, je suis bien pauvre, je n'ai rien à vous donner, mais la Ste Vierge vous récompensera un jour. Dans vos difficultés, priez-la bien et pensez à moi et nous viendrons à votre secours. Il y a près de 40 ans de cela, mais je m'en souviens comme si cela était arrivé hier. Je désirais sincèrement améliorer le sort de l'ouvrier; car j'ai quitté le Québec pour travailler dans les mines de l'Ontario et puis je suis allé au Manitoba. J'y ai perdu beaucoup d'argent. Je me suis fait communiste, mais après bien des années, je me suis aperçu de mon erreur. Ce parti ne cherchait pas sérieusement à améliorer le sort de l'ouvrier, mais les chefs recevaient de l'argent pour entretenir les disputes entre patrons et ouvriers et nous, les chefs, nous étions grassement payés, pendant que les malheureux ouvriers crevaient de faim durant des grèves interminables. Le but réel de Trotsky c'était bien la déchristianisation de la société. Alors, je quittai le parti communiste. Malheureusement la police fédérale avait mon nom sur sa liste et je fus arrêté chez moi le 25 juillet au soir... »

Le pauvre homme fut au comble de la joie, lorsque je lui ai dit que j'étais moi-même franciscain et que j'avais même servi la messe du Bon P. Frédéric aux Trois-Rivières, où j'avais fait mes études classiques. Le prisonnier fit une excellente confession et des larmes de joie coulèrent sur ses joues pâles et amaigries. « Demain matin, lui dis-je, je vous apporterai la sainte communion. En attendant, priez bien la Ste Vierge et je suis sûr que notre bonne Mère du Ciel et le Bon P. Fréderic viendront encore à votre aide et même vous rendront la liberté. »

Le lendemain matin, le prisonnier reçut la sainte communion avec ferveur, mais son état avait empiré. Quelques jours après, il prit beaucoup de mieux et deux semaines plus tard, il avait retrouvé la santé et la liberté. Je le visitai chez lui, rue Amherst. Lui et les siens étaient au comble de la joie. « Ne manquez pas, dit-il, de

publier ces trois faveurs: ma conversion, ma guérison et ma liberté, obtenues par l'intercession de la T.S. Vierge et du Bon P. Fréderic... Dès que je le pourrai, j'irai visiter le tombeau de mon ancien ami et faire un pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame du Cap-de-la-Madeleine. »

8) *Visites des familles de soldats*

Les visites des familles de soldats, des malades aux hôpitaux et des soldats en détention occupèrent mes journées.

Que de familles, je trouvai languissantes dans la misère! Par une froide matinée de décembre, j'arrivai à une pauvre maison. Je frappai plusieurs fois à la porte. Finalement une pauvre vieille femme vint m'ouvrir. — « Est-ce ici la résidence du soldat X.? — « Oui, monsieur, je suis sa mère. » — « Ne craignez rien, dis-je, je suis aumônier de son régiment. Votre fils est actuellement en détention et m'a envoyé vous voir. » Je trouvai l'épouse du soldat, une jeune femme de 22 ans, malade au lit avec son bébé de 6 mois; il n'y avait pas de feu dans la maison et pas de nourriture depuis deux jours. « Nous demeurons couchées, me disent les femmes, afin de ne pas geler. Nous n'avons pas reçu de pension familiale depuis deux mois et il nous est impossible d'avoir du secours direct. »

Je me hâte d'aller commander du charbon et acheter de la nourriture, pour ces pauvres gens. Je trouvai ainsi plusieurs familles de soldats, dans un état lamentable. J'essayai en vain de plaider leur cause auprès du bureau du secours direct. « Impossible de leur donner quelque chose, me disent-ils, car leurs maris sont dans l'armée; c'est à l'armée de voir au bien-être de leurs soldats. » Je me fâche et je pars pour Ottawa. Après certaines difficultés, je finis par trouver le bureau des allocations familiales. J'explique la situation de ces familles délaissées au

colonel qui est catholique canadien-français et très sympathique. « Voyez-vous, lui dis-je, vous autres vous travaillez dans vos bureaux; vous faites des lois, mais nous, les aumôniers, nous prenons directement contact avec les soldats et leurs familles et nous savons les difficultés de chacun. Si un soldat se conduit mal, il faut le punir, certainement, mais je ne vois pas pourquoi on punirait son épouse et ses pauvres enfants. Car souvent ces soldats sont des sans-cœur qui se fichent de tout. » Le colonel me remercia de l'avoir mis au courant de ces difficultés et me promit d'étudier ces revendications et de faire quelque chose au plus tôt. Deux semaines plus tard, j'appris que la femme d'un soldat purgeant une longue sentence recevrait $50. par mois. Je suis content d'avoir aidé à améliorer le sort de ces pauvres familles.

9) *Visite des camps de détention*

Le camp de détention des soldats prisonniers à Westmount me tient aussi fort occupé et il y a beaucoup de bien à faire. Les gardes sont très aimables et font tout leur possible pour m'aider. A mon arrivée, ils me donnent les noms des plus mauvais sujets et je vais causer avec eux en fumant une cigarette. Le Col. Smith me dit un jour: « Je viens d'envoyer le soldat X., en détention. Son officier se plaint continuellement de lui et nous ne savons pas quoi en faire, je vous le confie; essayez d'en faire quelque chose. » J'accepte et je vais le voir. « Le sergent des gardes me dit: « C'est un « tough guy », et je vous souhaite bien du succès. » J'entre dans la cellule du prisonnier, âgé de 21 ans. Il me raconte un peu sa vie et je vois que son père, hôtelier, l'a joliment gâté. J'écoute son histoire avec sympathie. Puis il me dit: « Ils ont été injustes envers moi; c'est fini! Je vais leur causer tout le trouble possible. » — J'éclate de rire. « Tu es intelligent, lui dis-je. Tu vois bien que c'est inutile de t'entêter avec l'armée. Ils ont le

nombre, la force et la loi pour eux, ces gens-là. D'abord admettons que certain officier a été injuste envers toi. Il faut que tu lui montres par ta conduite ici qu'il s'est trompé. J'ai la permission du colonel de faire ce que je voudrai avec toi, car il t'aime et veut t'aider; je puis réduire ton terme de prison. » « Que voulez-vous que je fasse, répondit le jeune soldat? » — « Voici, tu vas suivre le règlement de ce camp à la lettre. Si on te demande de faire quelque chose, fais-le immédiatement, joyeusement et je te promets de t'aider. Mais, aide-moi tout d'abord. » — « Très bien, je vais essayer de faire cela pour vous. » Tous les deux jours, je le visite. Tout va à merveille. Durant ce temps, on a changé le sergent des gardes. Je lui demande: « Que pensez-vous du soldat X.? » « Ce type-là est le meilleur de tous. Il est intelligent, joyeux, plein d'initiative, toujours prêt à rendre service et je me demande pourquoi on l'a condamné à 28 jours de détention. » — « Très bien, lui dis-je, écrivez-moi cela sur ce papier. » Je porte le témoignage du sergent des gardes au colonel Smith qui me dit: « Eh bien, je vais encore l'essayer. » — « Je vous conseillerais maintenant de le changer d'escadron. Il aura un nouveau major et ainsi il pourra commencer en neuf. » — « Très bien, dit le colonel, je l'envoie chercher immédiatement. » Je revois le jeune soldat: « Te voilà libre, maintenant. Prouve par ta conduite que toi et moi sommes corrects et qu'eux se sont trompés à ton sujet; maintenant tu as toutes les chances possibles dans ce nouvel escadron avec un nouveau major. Il me promit de faire de son mieux. Dix mois après, je rencontrai mon jeune homme en Angleterre; il était sergent. « Vous aviez raison, me dit-il, grâce à vous, j'ai changé de conduite. Je me suis mis à aimer l'armée et ainsi, grâce à vous, je suis maintenant sergent. »

Un autre jour, j'arrive au camp de détention. Je trouve les prisonniers furieux; un protestant me crie: « On a brûlé ma bible, le souvenir de ma grand'mère. » Les catholiques

se plaignent d'avoir eu leurs livres de prières arrachés de leurs mains et jetés par terre par le capitaine des gardes. « Est-ce vrai, demandai-je au sergent —» C'est exact, dit-il, j'ai essayé de démontrer au capitaine qu'il outrepassait ses droits et qu'il n'avait pas le droit d'enlever les livres religieux des mains des soldats. Il m'a même menacé de m'enlever mes chevrons et m'a envoyé au diable. » Sur les entrefaites l'aumônier protestant arrive. Il est furieux. Nous allons rapporter cet incident aux Q.G. Deux jours après, le capitaine trop zélé était démis de sa charge.

Je crois que c'est là, dans cette prison, que j'ai fait le plus de bien.

10) *Transféré au camp de Valcartier*

Depuis la fin de septembre 1940, je m'attendais d'être appelé à partir pour outre-mer avec le Corps des Forestiers. J'avais été en charge de quelques compagnies à Westmount dès la mobilisation du Corps en juillet et le Col. Nelligan m'avait demandé si j'accepterais de devenir leur aumônier. Le 15 janvier, le major Chartier m'annonce que je dois me préparer à partir pour rejoindre mon régiment de Forestiers au camp Valcartier, car ils doivent partir bientôt pour outre-mer. Je suis à la fois content et attristé d'apprendre cette nouvelle; content parce qu'il y a plusieurs mois que je vis dans l'attente de partir, et attristé, car le major Chartier a toujours été un vrai père pour moi.

16 janvier 1941

Les aumôniers de Montréal me causent une agréable surprise. Les Cap. Dalcourt, Desilets et Charlebois me donnent un dîner à l'hôtel Mont-Royal. Je suis vraiment ému de cette amabilité que je n'oublierai jamais.

Le 17 janvier 1941

Je me rapporte au district N° 5 à Québec et je fais connaissance avec le major Cannon, aumônier-chef du district, qui me reçoit à bras ouverts et m'amène prendre le souper avec lui au Petit Séminaire. Le Cap. Cloutier, aumônier, a l'amabilité de venir me chercher dans son auto pour me conduire à Valcartier. Il fait une tempête de neige épouvantable. Après beaucoup de difficultés à suivre le chemin, nous parvenons enfin à Valcartier vers les 9.00h. du soir. La hutte N° 104 contient les quartiers des aumôniers du camp. Le major Gratton, O.M.I., ancien aumônier des syndicats catholiques de Hull, le Cap. Déry, ancien secrétaire du Card. Rouleau et vicaire à S.-Jean-Bapt. de Québec, le Cap. Cloutier, ex-directeur des terrains de jeux de Québec et le Cap. Taylor, O.P., écossais, né en Russie, éduqué à Pétrograd et Paris, me font toute une réception fraternelle et sympathique. Notre hutte est assez bien aménagée. Chaque aumônier a sa chambre; il y a aussi une chambre pour nos ordonnances et une salle de bain. Un immense poêle réchauffe chacune des chambres. Au coucher nous crevons de chaleur, et le matin nous gelons. A tour de rôle nous disons la messe dans la chapelle; les autres disent la messe dans leurs chambres.

Le 18 janvier

Enfin ce matin, la tempête est apaisée et je puis voir le camp qui est immense. Plus de 500 grandes huttes s'élèvent chaque côté des 12 ou 15 rues. On y remarque une grande chapelle au toit et tour rouges, une immense salle d'amusements, quatre cantines, cinq arsenaux ou salles d'exercices militaires et une prison. Ce camp a l'aspect des paysages sibériens. C'est une grande plaine blanche où s'alignent des maisons grises ou blanches portant les noms des grandes batailles où se sont illustrés les soldats canadiens: Vimy, Courcelette, Langemark, etc. etc. Sur chaque

hutte ou maison, l'on voit aussi un gros numéro, car une nouvelle recrue pourrait facilement s'y perdre. En dehors du camp, il y a deux hôpitaux militaires et les bâtiments de l'intendance ainsi que les bureaux des quartiers-généraux et un poste de radio et de télégraphie. Je m'arrête à la barrière du camp et je contemple cette ville militaire de plus de 10,000 soldats. Tout autour du camp, de hautes montagnes silencieuses, boisées, couvertes de neige dominent la plaine et semblent nous protéger comme des châteaux-forts. Une grande activité règne dans le camp. Ici, un régiment défile au pas cadencé; là un bataillon de skieurs, tout vêtus de blanc, fait des manœuvres. D'une autre rue débouche un régiment, fanfare en tête. On y rencontre de vieux vétérans, la poitrine couverte de rubans-médailles et des jeunes recrues qui ne savent pas encore comment s'habiller, ni saluer. Des files de camions et des autos mitrailleurs et chars d'assaut entrent au camp et en sortent. De temps à autre, l'on entend des appels de clairons; car ici tout se fait au son du clairon.

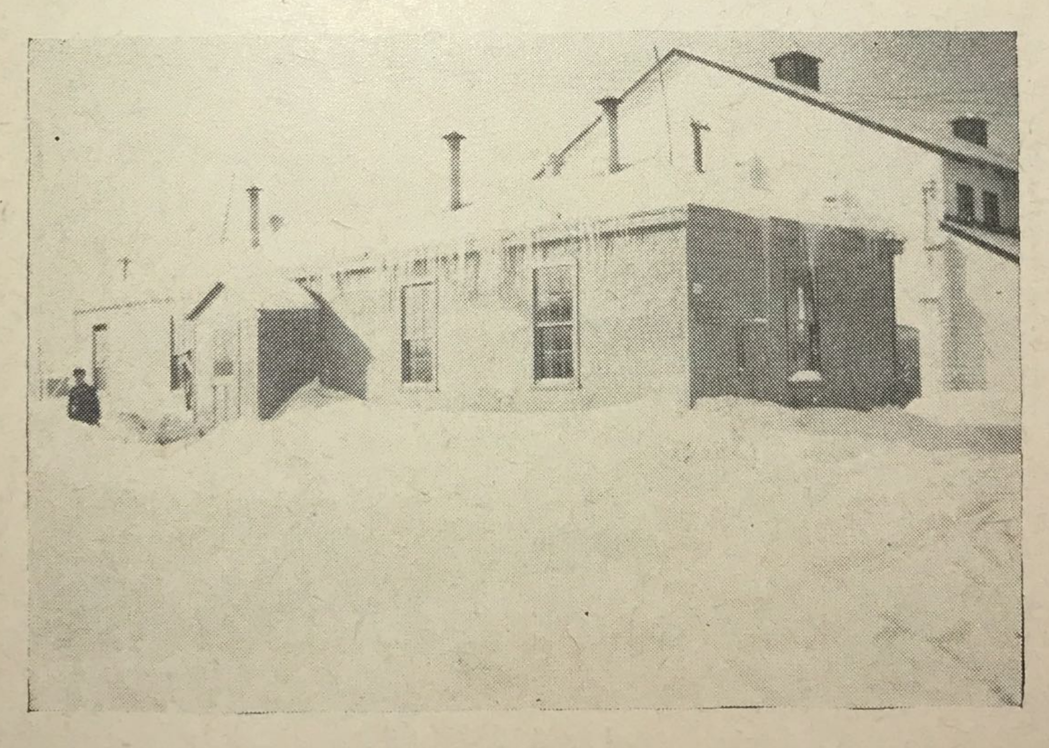
On me conduit à travers le camp et m'introduit aux officiers des Forestiers, qui comptent ici 15 compagnies de 200 hommes chacune. On m'attache au mess des Cies 3-4 9-17-18 et 19 à la hutte no 271 située à 10 minutes de marche des quartiers des aumôniers. J'aurai donc à parcourir ce trajet plusieurs fois par jour pour y aller prendre mes repas, ce qui, me dit-on, n'est pas très enviable, durant une tempête de neige.

11) *Ministère à Valcartier*

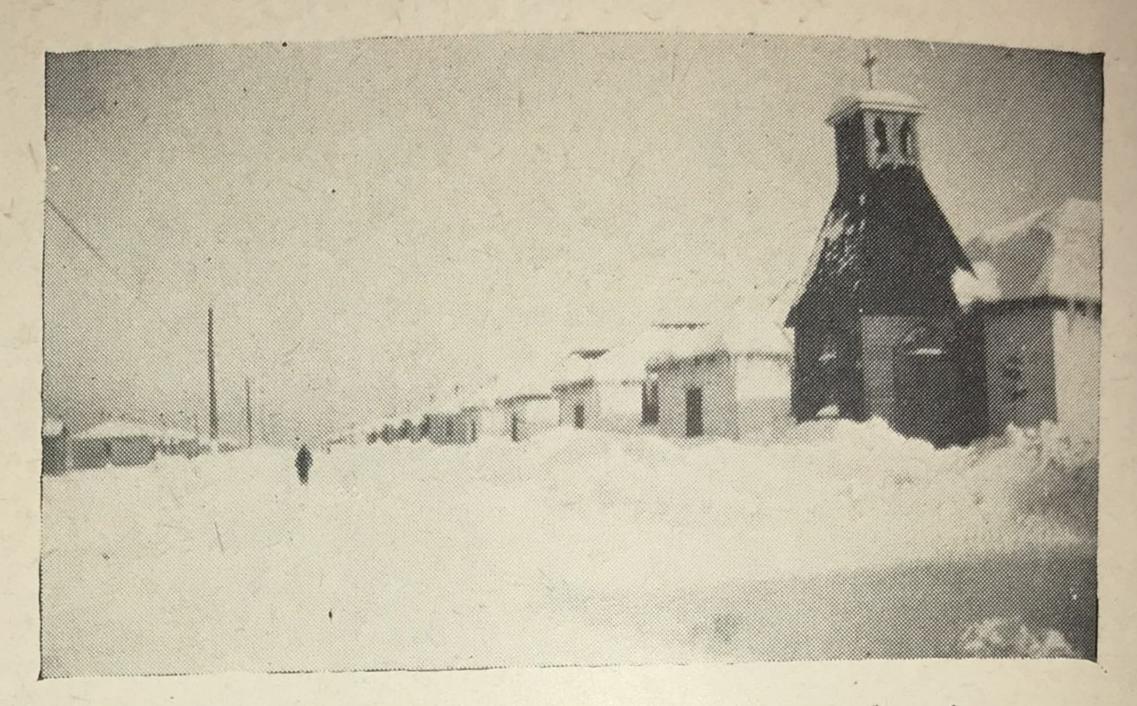
Après le départ du Cap. Taylor pour le service d'outremer, en février, je suis en charge de 11 Cies de Forestiers et des Grenardiers de Montréal. En plus, je m'occupe de l'hôpital V.D. où des maladies vénériennes. Vraiment j'y ai trouvé beaucoup de consolations spirituelles. On m'avait dit qu'il n'y avait rien à faire dans cette galère. Lors



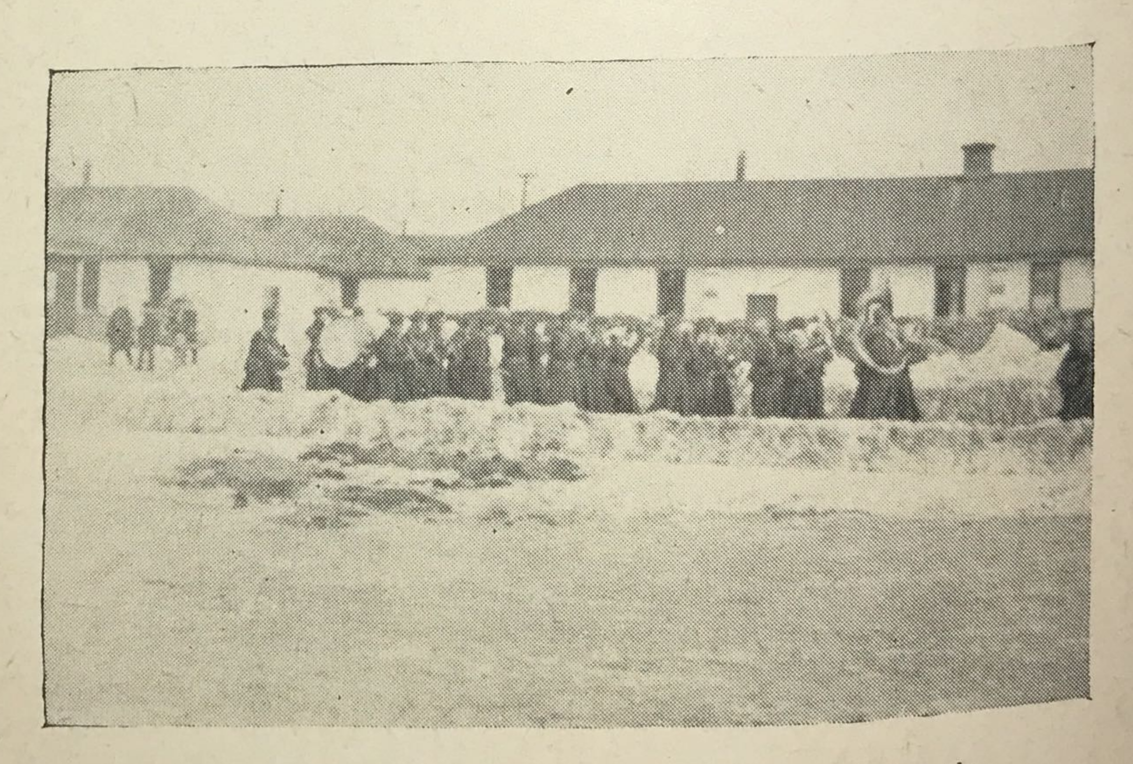
1 — Aumôniers du camp de Valcartier en février 1941 de gauche: Cap. Taylor, O.P., plus tard aumônier des Forestiers en Ecosse; Cap. A. Claude-Laboissière, O.F.M., aumônier des Forestiers, du Royal 22ième régiment en Afrique et Italie, blessé près d'Ortona. Major L. Gratton, O.M.I., aumônier du R. 22 R. en Sicile et Italie. Cap. Déry, plus tard aumônier de l'hôpital No 17 en Angleterre Cap. Cloutier, a fait la campagne d'Afrique, Sicile et Italie où il a été blessé. (Voir p. 47).



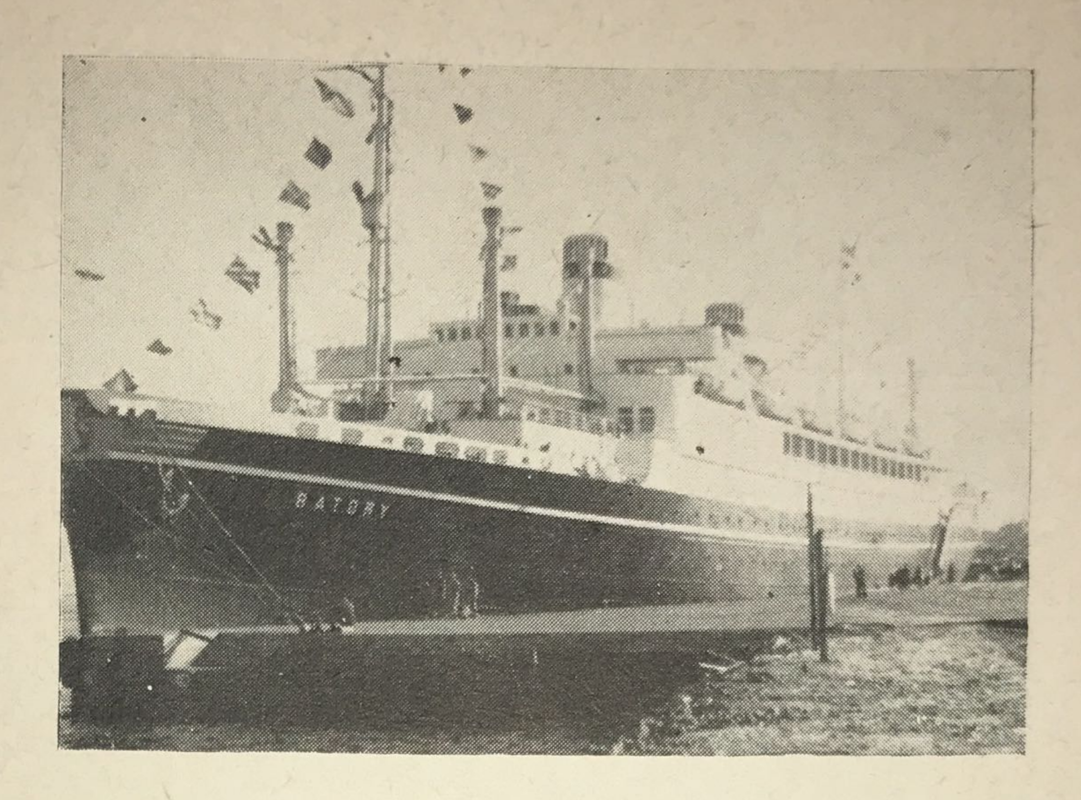
2. — Hutte des aumôniers à Valcartier. (Voir p. 47).



1 — Une des rues du camp de Valcartier sous la neige.
(Voir p. 47).



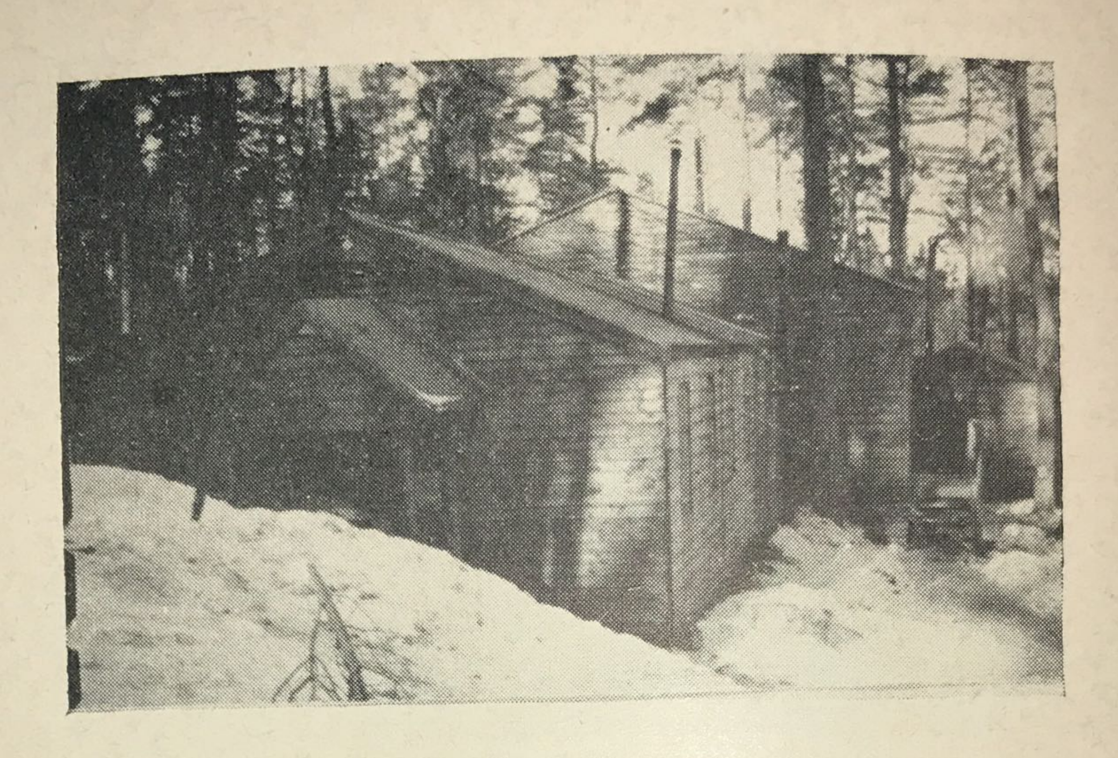
2 — Fanfare des Grenadiers de Montréal à Valcartier.
(Voir p. 48).



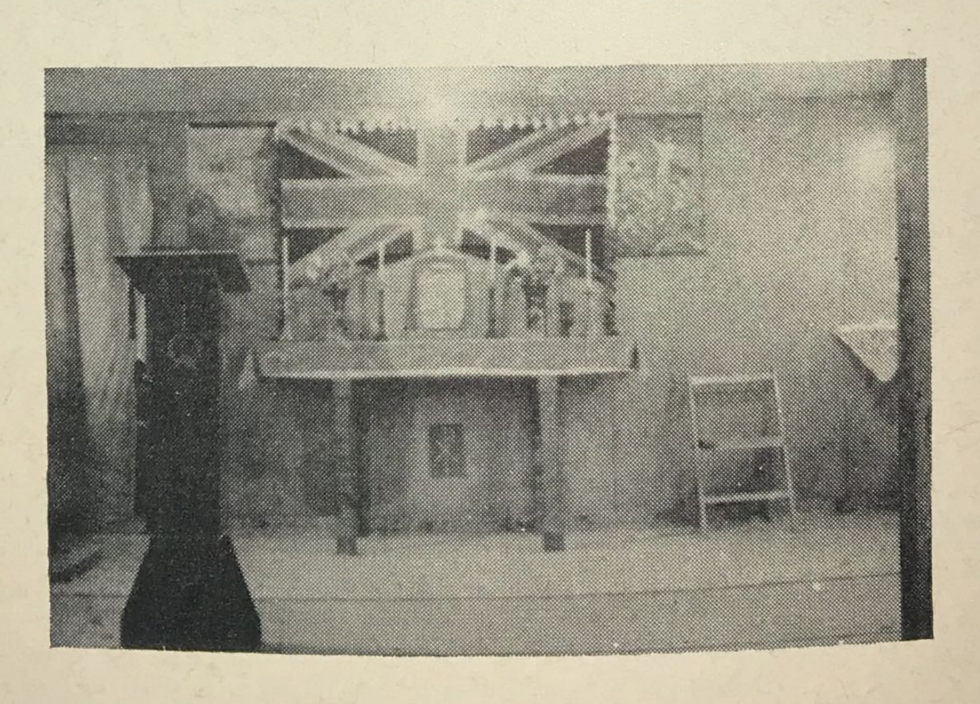
1 — Notre navire polonais, le Batory. (Voir p. 53).



2 — P. Gratton et P. Claude-Laboissière sur le navire le jour de Pâques 1941. (Voir p. 56).



Ballogie, Ecosse
Quartiers de l'aumônier et cantine. (Voir p. 73).



Intérieur de la chapelle.

de ma première visite, je fus un peu sur le qui-vive. Le sergent-major m'introduit aux patients étendus çà et là sur leurs lits dans d'immenses salles, puis il me conduit à mon confessional: une chambre malpropre, jonchée de matelas et de vieux meubles. Je m'installe de mon mieux et j'entends les gars qui se disputent. « Vas-y le premier, toé » — « Non, vas-y toé, té pas gêné —» Enfin un gars, la face renfrognée, s'amène. Il se jette brusquement à genoux, se confesse. Je l'encourage à bien vivre et je remarque deux larmes qui perlent au coin de l'œil. Il sort tout joyeux, reconforté et je l'entends qui dit à ses compagnons: « Allez-y les gars, c'est un maudit bon diable. » Et 26 viennent à tour de rôle et je remarque la même satisfaction. Le lendemain, dimanche, je vais leur dire la messe à 8.30h. dans leur réfectoire. Ils sont tous tassés, près de moi, et moi, je suis collé sur l'énorme poêle qui me rôtit tout vif. Ça sent le désinfectant à plein nez. A la communion, j'oublie l'odeur nauséabonde et la chaleur étouffante pour ne voir que mes 26 gars qui sont agenouillés devant moi et reçoivent pieusement la sainte hostie, le corps de N.-S., vrai pain des forts. Plusieurs fois par semaine, je vais visiter les patients et chaque fois le médecin en charge, un allemand, m'avertit de prendre bien soin de ne rien toucher afin de ne pas contracter ces maladies contagieuses. Je vais m'asseoir avec eux sur leurs lits. On cesse de jouer à l'argent, on m'entoure et je leur raconte des histoires. Ensemble, nous rions, blaguons et puis j'en profite pour leur donner de bons conseils. Et avec le temps, le nombre des confessions augmente chaque semaine.

Je demande au sergent-major ce que je pourrais bien faire pour les distraire. Car, étant oisifs, ils passent tout leur temps à jouer à l'argent et à se raconter toutes sortes d'histoires. « Je crois, dit le sergent-major, qu'il faudrait essayer de leur montrer des vues parlantes; ça les distrairait et puis ça leur donnerait des sujets de conversation un peu plus relevée.» L'Armée du Salut et le Y.M.C.A.

acceptèrent immédiatement ma proposition et, chose étrange, je n'ai pu gagner mon point avec les Chevaliers de Colomb qu'après trois semaines de pourparlers difficiles. Et pourtant les 4/5 des patients étaient des catholiques, des canadiens-français. Vous auriez dû voir la figure illuminée de ces pauvres êtres lorsqu'ils me virent arriver dans leur salle avec le jeune projectionniste des Chevaliers qui leur montra un magnifique film français. Après la séance, le jeune homme me dit, « Moi, je ne mets plus les pieds dans cette salle. Ça sent mauvais et puis il faut entendre les sales réflexions de ces gars-là! » — « Tu as là, lui dis-je, une excellente occasion de faire un acte de charité. Et puis ne condamne pas trop ces jeunes gens, car si tu étais soldat, peut-être que tu ferais pire qu'eux. » « Enfin, dit-il, je vais faire ce sacrifice et je reviendrai.» Grâce à ces vues, le moral de nos gars se porte beaucoup mieux.

A Valcartier, j'ai eu quelques conversions de protestants. Presque tous mes soirs étaient pris à les instruire. Grâce à l'amabilité de M. l'abbé Caron, ces protestants furent baptisés à la paroisse de Lorette et chaque fois M. le curé fit une fête aux nouveaux convertis. Son Eminence le Card. Villeneuve tint à confirmer lui-même ces jeunes gens qui furent très impressionnés par son affabilité et la pompe de nos cérémonies catholiques.

Des fois, j'ai eu beaucoup de plaisir avec les nouvelles recrues. Un soir, un jeune soldat, originaire de la campagne, vient me trouver. « On m'a dit de venir vous voir. On voulait me faire signer un papier et je les ai envoyés au diable, car mon curé m'a dit de ne rien signer. » « Montre-moi ce papier, lui dis-je. Tu n'as rien à craindre, on te demande de donner ton numéro de lit, de carabine et de hutte et de signer ton nom, il n'a rien de dangereux là-dedans. Et puis il faut obéir aux ordres donnés. Qui t'a demandé de signer? » — « Je cré ben que c'est un caporal, il avait une dizaine d'étoiles sur les épaules. » — « Ah! je vois, c'est ton capitaine. » — « Oui, quelque chose comme

ça, caporal, capitaine. » — « Quand tu as refusé, qu'a-t-il dit? » — « Je pourrais te faire envoyer en prison pour être impoli, dit-il, mais tu es nouveau. Il se mit à rire et il m'a dit d'aller voir un aumônier. »

12) *Départ pour l'Europe*

Le 25 mars, on me demande de me rapporter au bureau médical, pour examen tout spécial. On s'attend à partir bientôt. Après un examen très sévère, j'ai le plaisir d'apprendre que je suis encore dans la catégorie « A » en parfaite santé. Cinq majors, commandants de C[ies] sont renvoyés de l'armée, inaptes pour service outre-mer.

Le samedi, 29 mars, au soir, nous avons un grand concours de confessions: les Cap. Gratton, Déry et moi confessons durant une heure et demie et les gros poissons ne manquent pas. Le trois avril, je reçois l'ordre de me tenir prêt à partir demain matin, avec les C[ies] 3-4-9-11-15-17-18. Personne ne peut sortir du camp depuis deux jours et toute communication est coupée avec l'extérieur. Je devrai donc partir sans pouvoir avertir mes parents et je leur ai promis d'être avec eux à Pâques. Ce soir, encore beaucoup de confessions. Puis mon ordonnance, J. B. Bouchard finit de paqueter mon équipement. Le major Gratton partira avec moi. Nous passons le reste de la veillée à causer de l'heureux temps passé ensemble. Nous vivons ensemble depuis près de trois mois comme des frères et la séparation est dure, cependant je me réjouis à la pensée de me rapprocher du champ de bataille et de pouvoir travailler pour de bon.

4 avril

Ce matin, je dis la messe à 4.30h. Quelques soldats ont eu le courage d'affronter le froid et sont venus communier. Je me hâte de prendre une tasse de café et puis je vais

rejoindre la Cie 4 à laquelle je suis attaché pour le voyage. A 5.30h., nous prenons les rangs. Tous portent l'uniforme de combat, avec casque d'acier, le respirateur anti-gaz, havresac, etc. Les hommes sont chargés comme des mulets. A 6.00h., nous nous mettons en marche. La fameuse fanfare des Grenadiers ouvre la marche. Le Cap. Scott, commandant de la 4ième Cie me fait marcher à ses côtés. Je lui fais remarquer que ma place est à l'arrière « Je sais, dit-il, mais cela sera plus impressionnant ainsi; le chef militaire et le chef spirituel marchant côte à côte, en avant des troupes ». J'en suis très honoré et d'autant plus que le commandant n'est pas catholique. Malgré le poids des lourds bagages, tout le monde est joyeux: on siffle, on chante des airs militaires. Nous défilons par les rues du camp et, au passage, les soldats des autres régiments nous acclament. Une splendide matinée de printemps et la fanfare nous font oublier la tristesse du départ et la fatigue de la marche. Arrivées à la gare de Valcartier, les Cies 3 et 4 montent sur le même train. Je ne puis m'empêcher de penser qu'en 1914-18 des milliers de soldats, à cette même station, ont monté sur ces trains militaires et ne sont jamais revenus: ils dorment leur dernier sommeil dans les champs de France et de Belgique. Que sera notre sort? Mystère de Dieu! Pendant que nous nous installons sur le train, la fanfare demeure sur le quai de la gare et continue à jouer. Une voiture Pullman est affectée aux officiers. Après avoir confié mon bagage à mon ordonnance, je visite chaque voiture pour réconforter les gars, car plusieurs sont tristes, et parlent très peu. Le train s'ébranle lentement au milieu des hourras. Peu à peu les gars s'habituent et deviennent plus loquaces. On se taquine, on joue aux cartes. Cette superbe température printanière met un peu de joie dans les cœurs.

Nous arrivons à Mont-Joli à 3.30h. de l'après-midi. Pour se dégourdir un peu, on organise une parade militaire en ville. Ici, il y a encore beaucoup de neige mouillée. Tout le

monde sort des maisons pour nous acclamer. V'lan me voilà dans un trou d'eau glacée par-dessus la cheville du pied. Mes chaussures sont pleines d'eau et je dois continuer la marche. Aussi ne suis-je pas fâché d'arriver au train pour changer de bas.

Après un intéressant voyage, nous arrivons à Halifax, le samedi, 5 avril, à 11.30h. du matin. Nous prenons les rangs et nous montons à bord du « Batory », navire polonais, construit en Italie et jaugeant environ 19,000 tonnes. L'officier de transport a eu l'amabilité de me réserver une cabine privée. Dans les autres cabines il y a 2 à 4 officiers. Sur le navire, je rencontre le Cap. Hesket, aumônier protestant des Forestiers. A 2.00h. arrive le deuxième train et j'ai le plaisir de faire monter le Cap. Gratton, aumônier, qui fera le voyage avec moi. Sa cabine est en face de la mienne.

13) *Sur le « Batory »*

6 avril, dimanche

Ce matin, le Cap. Gratton et moi, disons la messe à bord du navire. Les assistants sont très peu nombreux, car le commandant des troupes à bord du navire a oublié de publier ces messes, sur son bulletin. Ce navire possède une jolie chapelle catholique, donnée par la Banque de Pologne. Des hauts-parleurs installés ici et là permettent aux voyageurs malades d'entendre la messe.

Dans l'après-midi, le Cap. Gratton et moi obtenons la permission d'aller rendre visite à Mgr Burns V.G. d'Halifax et aux autres prêtres de la cathédrale que j'ai connus l'été dernier, lors de mon séjour d'attente dans cette ville.

Les lundi, mardi et mercredi, les 7 Cies de Forestiers vont parader en ville. C'est un excellent moyen de tuer le temps et de prendre de l'exercice, car les gars s'embêtent joliment à ne rien faire. Mercredi soir, personne ne peut

sortir du navire et les chaudières sont sous pression. Actuellement il y a sur le Batory sept Cies de Forestiers, une Cie d'artillerie, une de l'Army Service Corps, quelques prisonniers de guerre. Nous sommes plus de 70 officiers et 1,900 hommes. Je plains les Cies 17 et 18 logées dans la cale, sans air, près des munitions. Naturellement si une torpille nous frappe, ils n'auront aucune chance d'échapper. Nous, aumôniers, nous visitons continuellement nos gars en passant presque tout notre temps à causer avec eux. Des jeunes gens de la 17 Cie tout en pleurs, nous supplient d'intercéder pour eux auprès des autorités du navire. J'en parle au major Holmes, mais il n'y a rien à faire; le navire est bondé de soldats. Je rassure mes gars en leur disant « Quand vous serez en mer, vous allez rire de ceux qui sont dans les cabines. Maintenant, ils sont confortables, mais ils ne le seront pas longtemps. Quand nous aurons une tempête, c'est alors que vous allez bénir vos hamacs. Vous ne sentirez pas le roulis du navire. D'ailleurs, remarquez que dans la marine de guerre, on préfère les hamacs aux lits « fixes ».

14) *En mer*

11 avril, le jeudi saint

Pendant le déjeuner, nous entendons le bruit des machines en marche. Nous démarrons et quittons le port d'Halifax. Tout le monde laisse là le déjeuner et court sur les ponts. Le fameux sous-marin français « Surcouf », le plus gros du monde, passe près de nous. A nos côtés nous voyons l'énorme croiseur de bataille « Revenge » et le porte-avions « Illustrious »; le croiseur de bataille « Rodney » de 35,000 tonnes et armé de puissants canons de 16 pcs nous précède et le gros paquebot « Georgic », portant 5,000 soldats, nous suit. Le convoi se forme. Cinq destroyers rapides nous escortent sur les côtés et des avions survolent

le convoi. C'est un spectacle imposant et majestueux. Avec cela il fait une température splendide. Tout le monde est content de partir, mais on parle peu. A mesure qu'Halifax s'éloigne, nous avons l'impression de quitter notre patrie, nos êtres chers et de nous lancer vers l'inconnu. Dans le fond de notre cœur, nous prions Dieu et nous nous confions en la divine Providence.

Le P. Gratton et moi commençons nos tournées de confessions, préparatoires à la fête de Pâques. Ce n'est pas chose facile de rejoindre plus de 700 catholiques, dispersés ici et là dans les cabines. Et de plus les soldats n'ont pas la permission de monter aux quartiers des officiers. Nous allons de cabine en cabine, puis de jeunes zélateurs vont nous chercher nos brebis perdues. En l'on confesse en tout temps et en tout lieu. Des sentinelles nous arrêtent au passage et se confessent debout, appuyés sur leurs carabines. Des artilleurs se confessent à côté de leurs canons, prêts à faire feu sur des sous-marins ou avions ennemis. C'est tout de même édifiant.

Vendredi saint

Mer calme. Cependant durant le dîner, j'ai des nausées et je cours à ma cabine où je paie le tribut à la mer. Après avoir pris quelques pastilles « Mothersills » je me sens complètement guéri. Chaque jour, vers les 2.30h., nous avons des exercices de sauvetage. Nous devons constamment porter notre ceinture de sauvetage, partout où nous allons. Je passe la soirée dehors sur les ponts. Il fait un magnifique clair de lune. Hier nous avons filé vers les Bermudes et aujourd'hui nous remontons vers Terre-Neuve. Le puissant Rodney qui précède toujours, change souvent son cours et nos navires suivent, escortés des destroyers qui courent ici et là comme de vigilants chiens de chasse. Pour nous encourager, on nous dit que notre navire est le plus rapide de tous les navires du convoi. A la première

alerte, il va fuir à toute vapeur et la rapidité de ses mouvements saura bien déjouer les torpilles, qui après tout ne font que du 45 milles à l'heure.

Samedi saint

Mer assez calme. Nous avons dépassé Terre-Neuve. Les destroyers et les avions nous quittent et le Rodney nous escorte seul. Nous confessons toute l'après-midi et le soir nous n'avons pas fini. Après le souper, les Lieut. Hooper et Burke nous amènent plusieurs soldats à nos cabines car les soldats ne peuvent pas monter seuls. Le commandant des troupes à bord du navire, le major Edmund, essaie de les empêcher, mais comme il est difficile d'expliquer la confession à un protestant, je lui dis que c'est une « Church parade » et il laisse venir les soldats à nos cabines. Nous confessons pendant deux heures et les gros poissons ne manquent pas. Plusieurs polonais viennent aussi se confesser dans leur langue et je me sers de la méthode d'Herbigny. Ce soir, je fais les arrangements pour les deux messes de Pâques.

15) *Pâques en mer*

13 avril, Pâques en mer

Au lever, je remarque un radieux soleil, digne de Pâques. Et nos navires glissent doucement sur une mer paisible et argentée. A 8.45h., je m'apprête à dire la messe de 9.00h. Soudain, nous entendons par tout le navire un harmonieux carillon de cloches. C'est le carillon de la cathédrale de Varsovie, enregistré sur disque qui se fait entendre par les nombreux hauts-parleurs disséminés ici et là. On se croirait devant une grande cathédrale, le dimanche de Pâques. C'est vraiment ingénieux. Un grand nombre de soldats viennent me rejoindre au bar des officiers où je dis la messe à 9.00h. J'ai la consolation de distribuer un grand nom-

bre de communions. A 9.45h., le carillon annonce la messe de 10.00h. qui sera célébrée dans la grande salle à dîner des officiers par le R.P. Gratton. Dans une alcôve de cette salle, il y a une magnifique chapelle dorée, avec la statue de Notre-Dame de Pologne, don de la banque polonaise. A 10.00h., la salle est remplie d'officiers et soldats canadiens, britanniques, officiers et marins polonais. Je prêche en anglais et en français devant un auditoire recueilli et sympathique. Près de 400 officiers et soldats, dont le capitaine et le boursier du navire, reçoivent la sainte communion. Durant la messe, on joue des cantiques latins et polonais et à la fin de la messe, on chante God save the King et l'hymne national polonais.

Avant le dîner, le capitaine du Batory me demanda d'aller bénir leurs tables selon la coutume polonaise. Un officier polonais me conduisit de réfectoire en réfectoire. A chaque endroit, un marin m'attendait, me baisait la main en disant « Laudetur Jesus Christus ». Cette matinée fut très impressionnante.

Le soir, bien que très fatigué, je ne puis n'endormir. Je revois par la pensée ces deux messes impressionnantes, dites en pleine mer, en ce beau jour de Pâques, sur un navire de guerre. Je revois ce bel esprit de foi de nos canadiens et alliés polonais qui s'en vont vers le théâtre des opérations militaires, prêts à répandre leur sang pour la défense de nos libertés religieuses et sociales. A 1.30h. du matin, je suis encore penché sur le bastingage, méditant sur la bonté de Dieu, qui a récompensé nos efforts pour ramener les âmes vers lui. Je pense aussi à ces êtres chers, laissés au Canada, puis je vais me coucher avec un Deo Gratias dans le cœur, me sentant plus courageux et plus confiant en Dieu.

14 avril

Chaque jour, nous avons des « boat drills » et des « raid drills ». A 2.00h., cette après-midi, nous entendons les

puissants canons du Rodney et les canons des trois navires entrer en action et on nous fait descendre en hâte dans la cale du navire. Cette fois, nous y sommes pour de bon, dit un major, « Tout le monde est excité et ça ne descend pas assez vite les escaliers. Des officiers jurent. On attend en silence dans les réfectoires, sans savoir ce qui se passe là-haut. On nous tient ainsi en suspens pendant une heure. Un jeune officier protestant se tient nerveux près de moi et récite l'acte de contrition. Finalement, les clairons sonnent, annonçant que le danger est disparu.

16) *La mer en furie*

Depuis deux jours, une grosse tempête fait rage. Nous contournons l'Islande. Le vent est froid et violent. J'observe le Rodney faire de profondes plongées. Les vagues couvrent les ponts et parfois on dirait que ce puissant cuirassier coule à pic. Notre navire tient très mal la mer. Des montagnes d'eau nous entourent et nous avons l'impression de faire des plongeons dans d'affreux précipices. D'énormes vagues écumantes balaient les ponts, arrosant canons et canonniers. Je suis à l'avant sur le pont supérieur avec six autres officiers prenant plaisir à voir plonger notre navire. Tout à coup nous voyons venir vers nous une immense vague. On nous crie « Sauvez-vous ». Nous partons à la course, mais la montagne d'eau salée passe par-dessus tous les ponts et nous balaie tous comme des jouets. Les cables d'acier qui retiennent les chaloupes nous empêchent de tomber à la mer et nous les saisissons des deux mains. Nous nous relevons tout mouillés des pieds à la tête et nous sommes obligés d'aller changer de sous-vêtements et d'uniforme. Personne ensuite n'ose s'aventurer dehors cette après-midi.

Vers les six heures du soir, nous avons une alerte. On a aperçu un sous-marin entre le Batory et le Georgic. Tout le monde court sur les ponts et les canonniers pointent

leurs canons. Soudain l'on voit un jet d'eau s'élever, d'une masse grise qui émerge des vagues. « Hold on, arrêtez, crie le commandant, c'est une baleine. » Tout le monde est fou de joie. On se bouscule, on rit et la baleine nous escorte majestueusement, puis disparaît.

Pour aller souper, nous devons tenir la rampe de l'escalier à deux mains. Nous avons tour à tour l'impression de descendre à pic dans une échelle ou de marcher sur une barre horizontale. Arrivés à nos tables, les assiettes et les plats nous partent des mains. Il y a plusieurs scènes comiques et tout le monde rit de bon cœur. Vers les 11.00h. du soir, j'ai failli me faire assommer. La tempête faisait encore rage. J'étais couché; parfois il me semblait que j'étais debout dans mon lit, parfois j'avais l'impression d'être pendu comme S. Pierre, la tête en bas. Il y avait un fort roulis, accompagné de tangage. Je commençais à m'endormir, lorsque soudain, une énorme vague fit pencher le navire tellement que ma grosse valise vint me frapper sur la tête. Mon réveille-matin roule sous mon lit et je me mets en devoir d'essayer de le rattraper. Une autre vague arrive et me jette deux officiers ivres dans ma chambre. Ils me trouvent en pyjama, à plat ventre sous mon lit et puis nous voilà tous trois assis par terre, morts de rire. Un vacarme se fait entendre dans la cabine voisine. J'y accours et je trouve deux sergents, tombés à la renverse avec leur dactylographe, qui s'est tout brisé dans la chute. Enfin, je vais ma recoucher et avec des renforts d'oreillers et couvertes pour m'empêcher de rouler en bas du lit, je finis par m'endormir.

18 avril, vendredi

Je jette un coup d'œil dehors. Deo Gratias! Il fait un soleil splendide et, au loin..., la terre, enfin! Cinq destroyers sont venus renforcir notre escorte, car nous sommes dans la zone dangereuse infestée de sous-marins. Pendant la journée, on me demande de censurer les lettres de soldats.

Le soir, vers 10.00h., j'étais avec quelques officiers sur les ponts; les navires échangèrent des signaux. Les marins semblent nerveux et soudain les destroyers s'élancent en avant à toute vapeur. A 10.30h., on nous fait tous entrer et quelques minutes plus tard, nous entendons deux fortes détonations qui font vibrer notre navire. On a lancé plusieurs grenades de profondeur. Une fois arrivés en Ecosse, on nous dit que quatre sous-marins ont attaqué notre convoi et que probablement deux ont été coulés.

19 avril, Samedi

Nous côtoyons les îles d'Ecosse, aux panoramas splendides; puis remontons la rivière Clyde et à 11.00h., nous arrivons à Gourock. Les navires de guerre s'éloignent et notre navire jette l'ancre dans la Clyde. Notre officier supérieur, le brigadier-général White et quelques autres officiers viennent nous saluer et nous souhaiter la bienvenue, sur le sol britannique. Le général me demande d'aller le rejoindre à Beauly. Dans l'après-midi, mon aimable compagnon de voyage, le Cap. Gratton me quitte pour l'Angleterre. Après son départ, je me sens bien seul, car sa bonhomie et son amitié m'ont fait oublier les difficultés de la traversée. Tous les Forestiers sont obligés de passer la nuit sur le navire. Durant la soirée, l'officier de transport écossais, le Cap. Jones, nous raconte les raids des Allemands sur Glasgow. Avant-hier, 1,000 personnes tuées, ou blessées. Nous ignorions tous ces faits, car durant la traversée nous n'avons eu aucune nouvelle. Comme nous ne sommes qu'à quelques milles de Glasgow, nous réalisons que nous sommes sur le champ de bataille, mais nous n'en parlons pas aux soldats. La plupart des officiers essaient d'oublier le danger en noyant le tout dans le whiskey. Nous passons la nuit sur le qui-vive et couchons tout habillés. Les chaudières des navires sont tenues sous pression, prêtes à partir en cas de raid. Heureusement, les avions ne vinrent pas, mais les Boches sont venus bombarder cet endroit, quelques jours après notre départ.

DEUXIÈME PARTIE

En Ecosse, 1941

1) *Premières impressions*

20 avril, dimanche

Impossible de dire la messe ce matin, car on doit partir d'une minute à l'autre. A 6.00h., nous déjeunons à la hâte. Vers 7.00h., un petit navire, genre traversier, commence à transporter nos soldats du Batory au port de Gourock. Nos soldats crient trois hourras pour l'équipage polonais qui nous a conduit à bon port, puis tout le monde se met à bêler, car nous avons eu beaucoup de mouton à manger, durant la traversée. Ce fut une scène comique. Pour la première fois, nous prenons contact avec le sol européen. Il fait bon de se sentir le pied solide sur la terre ferme après avoir passé 14 jours sur un navire. La première impression est bonne, mais tout nous semble petit, surtout les locomotives et les voitures de chemin de fer. Tout le monde est joyeux: on rit, on chante en anglais et en français. Un chaud soleil remplit tous les cœurs de gaieté et fait oublier la traversée.

Un soldat québécois demande à un employé de chemin de fer. — « Avez-vous beaucoup encore de ces belles petites locomotives? » — « Bien que plusieurs ont été endommagées durant les raids: il nous en reste encore amplement pour le trafic », répond l'écossais. — « Peut-on en acheter? J'aimerais à en acheter une couple pour envoyer à nos enfants au Canada, comme jouets. » — L'Ecossais était furieux.

Il y a trois trains pour les Forestiers. Je dois prendre le dernier. Pour le voyage, je suis attaché à la Cie 15 et je quitte Gourock avec les Cies 15-17-18. Nos voitures à compartiments sont confortables, mais nous n'avons pas

d'eau potable sur ces trains; ce qui n'est pas un petit inconvénient pour un Canadien. De nos voitures, nous voyons de magnifiques paysages et lieux historiques, surtout la forteresse de Stirling qui domine la plaine. Nos soldats chantent à pleins poumons et les gens nous saluent de leurs maisons. Nous arrivons à Perth, à 1.00h. Le train y arrête une demi-heure. Les jeunes filles apportent des sandwiches aux soldats, mais rien aux officiers à l'arrière du train. Nous courons à l'hôtel de la station, mais nous ne pouvons rien acheter avec notre monnaie canadienne. Des officiers, surtout le commandant de la 18ième C[ie], sont furieux et ne manquent pas de dire aux gens ce que nous pensons d'eux. « A la prochaine guerre, vous vous débrouillerez tout seuls. » Une jeune fille de l'Armée du Salut est seule à consentir à échanger une livre anglaise pour 5 dollars. Nous avons juste le temps d'acheter tous les sandwiches que nous pouvons trouver et le train part. Soudain, nous nous apercevons que le Cap. Dr Levy a été laissé à Perth. De là, nous montons vers le nord-ouest, vers Pitlochry, Killicrankie, Blair Atholl, Kingussie, Aviemore dans la chaîne des montagnes Crampians. Nous arrivons à Beauly, à 6.00h. du soir. L'auto du Gén. White vient me prendre à la gare avec le Cap. Heskett, aumônier protestant, pour nous conduire aux Quartiers Généraux des Forestiers, situés dans un vieux château, où nous soupons.

2) *Quartiers Généraux des Forestiers*

Tous les officiers avaient une faim de loup. Puis je me mets à la recherche de mon ordonnance que je trouve furieux. On l'a demandé pour transporter une grosse boîte et pendant ce temps tout mon bagage a disparu. On cherche inutilement partout. L'officier en charge du château me fait coucher dans une chambre très humide située dans la cave. J'y trouve un capitaine et un lieutenant qui

sont loin de me souhaiter la bienvenue. Ils m'ont l'air de deux fanatiques, ou deux imbéciles. J'essaie inutilement d'entamer la conversation avec eux, mais ça ne prend pas. Ils boivent et fument et me répondent en monosyllabes « yes-no ». Eux s'installent confortablement dans deux bons lits et moi qui viens de passer 14 jours sur un navire, presque sans dormir, je suis obligé de me coucher sur une espèce de table avec deux couvertures comme matelas et ma capote militaire comme oreiller. Mon grabat franciscain est un objet de luxe comparé à cette table. On gèle et avec tout cela je n'ai pu dormir une heure.

21 avril

A 5.00h., je me rase à la noirceur et vais faire un tour dehors. J'y rencontre l'aumônier protestant qui n'a pas beaucoup dormi lui non plus. A 11.00h., il a fini par se voler un lit de camp dans une tente et lorsque l'officier est arrivé ivre à 4.00h. du matin, il l'a mis dehors. Gens très gentils à ces Q.G. Après le déjeuner, je rencontre mon ordonnance qui est encore furieux. « C'est une m. place, me dit-il, ici il n'y a que des officiers et des sous-officiers. Personne ne parle français. Je suis éreinté du voyage et on veut me faire laver les plafonds. Moi, je m'en vais, je déserte. » — « Attends un peu, où veux-tu aller? Tu n'as pas d'argent britannique, tu ne parles pas anglais, et tu ne connais pas le pays. » — « Ah, ça ne fait rien, je pars. » Finalement il se décide de m'attendre, car le général doit me voir à 11.00h. A l'heure indiquée, le Cap. Heskett et moi, nous nous présentons devant le général White qui se montre très gentil, peut-être par politique. Je lui raconte mon aventure de la nuit, la perte de mes bagages, etc... « Je vous ai réservé un bon endroit pour vous, me dit-il. Je vais vous envoyer à Aboyne où se trouvent les Cies 2-3-4 qui comptent beaucoup de Canadiens français. Prenez-en bien soin. Vous partirez quand vous voudrez. » J'accepte cette offre avec empressement. Mon

ordonnance m'attend dehors. « Puis, dit-il, où allons-nous? » — « Imagine-toi que je suis attaché à ta Cie, à la Cie No 3. » Jean-Baptiste est fou de joie. — « Quand partons-nous? » — « Par le premier train, demain. » Moi, aussi, j'ai une bonne nouvelle: On vient de rapporter tout votre bagage. La Cie 15 croyait que vous alliez demeurer avec eux et ont tout apporté à leur camp. » Deo gratias. Tout va à merveille.

Dans l'après-midi, je vais visiter les alentours du château. C'est la première fois que je prends contact avec la campagne écossaise. C'est splendide. Ce qui nous frappe principalement ici, ce sont les clôtures en pierre, les haies fleuries, les maisons et granges construites en pierre ou granit. Tout est en pierre; même l'escalier qui conduit au grenier de la grange. Les bâtiments d'une ferme sont bâtis en quadrangle, ayant une cour intérieure. Le tout y est très propre. Les chemins sont tous pavés, mais sont très étroits et tortueux et de chaque côté du chemin s'enlignent de belles clôtures de pierre. En général, les champs sont petits, très ondulés et rocailleux, dans les terres hautes; au loin, l'on remarque de hautes montagnes, couvertes de conifères ou complètement déboisées. Ici et là, s'étendent de magnifiques lacs, que l'on nomme en écossais, « Locks ».

Ce soir, je puis au moins me reposer un peu mieux dans mon sleeping bag. Mes deux compagnons ne sont pas plus loquaces qu'hier et je m'en fiche pas mal. Ils ont l'air des gens qui s'embêtent et ne savent pas quoi faire. Ils se laissent vivre aux dépens des fonds publics.

3) *Aventures en train écossais*

22 avril

Ce matin, je quitte sans regret les Q.G. des Forestiers avec mon ordonnance qui jubile de joie de se débarrasser

d'une kyrielle de sergents et de caporaux. Un auto nous conduit à la station d'Inverness, où nous prenons le train pour Aboyne. Et nos aventures commencent. Je veux faire enregistrer mes bagages et je cherche en vain le «bagage-room » comme au Canada. Après beaucoup de difficultés, je parviens à comprendre l'Ecossais qui m'explique leur système. Ici, les gens parlent l'anglais en y mêlant beaucoup de mots gaéliques ou celtiques et puis ils ont une intonalité chantante dans leur langage. Enfin, je finis par comprendre qu'ici il n'y a pas d'enregistrement et chacun met ses valises dans la voiture à bagage et puis si l'on change de train, on doit soi-même ou avec l'aide d'un porteur transférer le bagage. Donc, je cherche la voiture à bagage à l'avant du train comme au Canada. Je ne trouve rien. Je m'aperçois enfin que cette voiture est au milieu du train et on y dépose tout le bagage et l'on va s'installer dans les voitures à compartiments. Dans notre compartiment, je trouve deux jeunes écossais. Mon ordonnance me parle français. Aussitôt mes compagnons de voyage se regardent d'un air suspect et se parlent tout bas. « Qu'avez-vous, leur dis-je, vous n'entendez pas parler français bien souvent par ici, je suppose. » — « Naturellement non, me disent les jeunes gens mais nous croyions que ce jeune soldat était un prisonnier allemand, car la semaine dernière, non loin d'ici, deux parachutistes allemands ont été capturés et ils portaient le « battle dress » avec les insignes « Canada » sur leurs manches. » Et nous rions de l'aventure, mais mon ordonnance est furieux de s'être vu passer pour un Allemand.

Nous voici à Keith et il faut le deviner, car par ici le conducteur n'annonce pas le nom des stations pour la bonne raison qu'il n'y a pas de conducteur sur les trains. On poinçonne les billets avant d'entrer dans le train ou de sortir du quai de la gare. Les noms sont marqués sur les stations en plusieurs endroits, mais comme actuellement on craint une invasion, les noms des stations ont

été enlevés et le chef de gare se promène sur le quai de la gare en criant d'une manière à n'y rien comprendre... Arrivés à Keith, il nous faut courir descendre nos bagages avant que le train ne reparte. Nous transportons donc le tout sur un autre train à destination d'Aberdeen. Puis en me retournant, je m'aperçois de la disparition de mon ordonnance. Je cherche partout. Je finis par le trouver dans la cantine de la gare. Comme mon ordonnance est très petit, il a été littéralement empoigné par deux grosses vieilles filles qui voulaient bien lui faire la politesse d'une « cup o' tea ». Malgré ses protestations, elles l'ont amené à leur cantine. Enfin nous repartons pour Aberdeen où nous arrivons un peu avant midi. Comme nous avons beaucoup de temps avant de prendre l'autre train pour Aboyne, nous en profitons pour visiter Aberdeen, surnommée la ville de granit, car toutes les maisons sont en granit. Il y a ici, dans la ville même, de célèbres carrières. La ville, avec ses belles maisons, ses riches buildings et ses rues larges et modernes, ses beaux jardins et parcs publics fait une excellente impression.

4) *Aberdeen, cité de granit*

Aberdeen est une très ancienne cité d'Ecosse, ayant une population de plus de 175,000 habitants. C'est un port de mer important de la mer du Nord, situé à 545 milles de Londres et à 270 milles de la Norvège. Il y a plusieurs carrières de granit, des filatures de laine, de coton, des fonderies, des cales sèches et un gros marché de poissons. Ce port commerce surtout avec les pays scandinaves et baltes. Ce qui frappe surtout le visiteur c'est la régularité d'architecture des principaux édifices. Marishal College, ou université, est un bijou d'architecture gothique. Cette ville a été mêlée à toutes les guerres entre l'Angleterre et l'Ecosse et elle a été brûlée plusieurs fois. Elle a été témoin des guerres de religion entre catholiques et protes-

tants et c'est ici qu'en 1715 et 1745 le roi catholique détrôné, James Stuart, a été de nouveau proclamé roi d'Ecosse. Ces vieux édifices m'ont vivement intéressé: c'est la vieille cathédrale S. Machar commencée en 1185 et devenue église protestante en 1570. L'architecture est normande et l'église est très bien conservée. La première église catholique fut construite à l'endroit même où s'élève la cathédrale, par un disciple de S. Columban en l'an 570. L'Université King's College est un beau spécimen d'architecture gothique. Cet édifice très bien conservé a été fondé par l'évêque catholique d'Aberdeen Mgr Elphinstone en 1494. Les stalles du chœur sont richement sculptées. On remarque aussi dans cette ville de magnifiques monuments, de belles églises, des hôpitaux modernes, bien aménagés et de riches musées.

Pour la première fois, nous faisons l'essai de ces tramways à deux étages et vraiment ils sont très bien. C'est très comique, de voir les véhicules suivre la gauche au lieu de la droite. Pendant que nous nous promenons sur la rue, nous réalisons pour la première fois que nous sommes sur le champ de bataille. Une puissante sirène, au son lugubre, se lamente. « Qu'est-ce que c'est que cela, me demande mon ordonnance? » — « Eh, mon vieux, ça y est. C'est un raid. » — « Un raid aérien? » — « Naturellement, car vois-tu nous ne sommes plus à Valcartier. Ici nous sommes sur la ligne de feu et les avions allemands vont peut-être nous lancer des bombes. » La police fait entrer les gens dans les abris, mais nous ne voulons pas manquer le spectacle. Un soldat nous dit que les avions ennemis viennent souvent bombarder le port d'Aberdeen. L'alarme dure une heure. Nous nous dirigeons vers la gare, mais les Allemands ne vinrent pas jusqu'à la ville. Nous prenons le train pour Aboyne, où nous arrivons à 5.30h. Heureusement nous y trouvons un camion de la Cie No 3 qui nous conduit à Ballogie à 5 milles d'Aboyne où se trouve notre camp. Les officiers, le major Mc-

Cracken, le Cap. Aird, les Lieut. Hudson, Descôteaux et Grenon nous reçoivent à bras ouverts et tous les gars nous acclament, mais on ne nous attendait pas, et il n'y a pas de lit pour nous... J'étends mon sac de couchage sur trois planches et toute la nuit j'essaie en vain de dormir; je suis à côté du poêle et je rôtis. Quand même je suis heureux, car je suis définitivement placé et puis tous me sont sympathiques. Le matin, je m'aperçois que quelques officiers ont célébré leur arrivée. Trois étaient très ivres et l'un d'eux est tombé et s'est cassé un bras. Notre hutte est au haut de la colline et dans l'obscuration complète, ce n'est pas chose facile de descendre ces collines boisées.

5) *Notre camp d'Aboyne*

Notre camp est situé dans la seigneurie et le hameau de Ballogie, sur le chemin principal: Aberdeen-Balmoral-Braemar. Nous sommes à 27 milles d'Aberdeen et à 5 milles d'Aboyne, à 10 de Banchory et à 20 de Balmoral, résidence du Roi. Les huttes sont bâties en échelon sur les flancs de la colline. Du sommet se déroule un magnifique panorama: collines boisées couvertes de pins; riches vallons, petits cours d'eau qui descendent des montagnes et serpentent à travers de vertes et grasses prairies; ici un pont rustique s'allonge sur un gros ruisseau, là un troupeau de vaches rousses écossaises à long poil paissent dans une plaine verdoyante; plus loin c'est la rivière Dee, « the Royal Dee », qui descend en cascades des montagnes de Braemar, Balmoral et coule majestueusement devant nous vers la mer du Nord, gardant précieusement en son sein des millions de poissons: saumons, truites, anguilles, etc...

Dans notre camp, il y a une vingtaine de huttes; on y trouve les cuisines, les réfectoires, les chambres de lavabos, un bureau de la compagnie, une infirmerie, un pouvoir électrique, le mess des officiers, le mess des sergents,

un petit arsenal, plusieurs huttes formant les quartiers des hommes: ils couchent de 14 à 15 par hutte sur des grabats de bois ou bunks. Au haut de la colline, on remarque une hutte plus grande et plus haute que les autres: c'est la cantine et la chapelle. Cette hutte est divisée en quatre parties: d'abord, il y a ma chambre, très pauvre naturellement, où je reçois mes visiteurs et où je couche; la chambre voisine, 16 pds par 14 forme ma petite chapelle, proprette et très pratique; elle est en veneer de Colombie, vernie et décorée de tableaux religieux; j'y ai un harmonium et une bibliothèque française; tableaux religieux. Le dimanche, j'ouvre les deux grandes portes qui donnent sur la salle d'écriture et puis enfin sur la cantine elle-même. Chaque matin, je puis dire paisiblement ma messe dans la chapelle et le dimanche, lorsque les portes sont ouvertes, elle donne un cachet religieux à la cantine. La cantine peut contenir 350 à 400 personnes; on s'en sert pour concerts, danses, représentations cinématographiques et conférences militaires. Au fond, il y a un théâtre et sur le côté un petit magasin. L'arrangement de ces locaux est assez pratique. Les soldats viennent à la cantine pour se reposer ou acheter quelque chose ou bien viennent écrire ou chercher des livres et j'en profite pour causer de toutes sortes de choses profanes; puis je m'informe d'eux, de leur famille et puis j'en viens discrètement aux pratiques religieuses. Les protestants viennent me voir aussi bien que les catholiques. Quand j'entends des discussions trop vives ou un bruit insolite, je vais faire une tournée à la cantine et ainsi j'ai pu arrêter plusieurs querelles. Mon autorité comme aumônier et officier et aussi ma force physique en imposent aux plus batailleurs. Le chemin principal Aberdeen-Braemar, desservi par un service régulier d'autobus, traverse notre camp. De l'autre côté du chemin, il y a les magasins militaires, les boutiques du cordonnier et du tailleur, un grand garage et une boutique de forge, pompes à incendie; l'eau vient de la

montagne et est excellente; ce système d'eau a été installé par le caporal R. Rochon, puis enfin il y a le gros moulin à scie, qui débite de 25 à 32,000 pds de bois par jour, surtout du pin et de l'épinette rouge. L'ensemble de ce camp, propre et bien aménagé, donne une bonne impression.

6) *Vie au camp*

Dans le camp, tout se fait au son du clairon qui sonne différents airs pour le lever, le quart d'heure préparatoire à une parade, pour les repas, raids, ou autres dangers, services religieux, black-out et enfin, tatoo ou coucher.

A 6.30h., le clairon qui a été éveillé quelques minutes plus tôt par les gardes de nuit, sonne le réveil. Les hommes se lèvent aussitôt et vont faire leur toilette à la hutte des lavabos. A 7.00h., c'est le déjeuner; puis à 7.30h., le clairon sonne l'appel pour la parade, où l'on fait l'appel nominal de chacun. Les absents sont notés pour être punis à leur retour. Ceux qui sont malades ou ont été rapportés malades par leurs caporaux vont voir l'infirmier. Les autres s'en vont vaquer à leurs occupations. Deux camions transportent les bûcherons et les manœuvres au chantier, situé à quelques milles du camp. Les autres vont au moulin, au garage, au transport, aux divers bureaux et ateliers ou autres endroits. Les batmen ou ordonnances des officiers, eux se sont levés un peu avant les autres et aident les officiers à s'habiller ou chauffent les fournaises. Moi, je dis ma messe, servi par mon assistant à 7.15h., dans mon oratoire.

A midi, on dîne et l'on reprend le travail à 1.00h. jusqu'à 6.00h., beau temps ou mauvais temps. Lorsqu'il pleut, nos gens revêtent des pantalons, un gilet et un casque tout en caoutchouc. A 6.15h., c'est le souper. Nous Canadiens, nous n'avons pas de thé à 10.00h. et 4.00h. comme le prennent les Anglais et les Ecossais. Cela veut dire une heure de plus de travail. C'est incroyable comme les gens du pays

travaillent avec lenteur et nonchalance. Un Canadien fait trois fois plus d'ouvrage qu'un de ces gens. Et l'on dirait qu'ils choisissent toujours les moyens les plus longs de faire un ouvrage. Les gens du pays sont épatés de voir travailler nos gars et ils ont raison. Après le souper tout le monde est libre. D'ordinaire, on vient écrire des lettres ou acheter quelque chose à la cantine. Quelques musiciens montent sur le théâtre et font un peu de musique; l'on chante et danse même, lorsqu'il y a des demoiselles, car les civils peuvent entrer dans le camp. Un soir par semaine, nous sommes supposés avoir des vues parlantes à la cantine. Le vendredi soir, un officier ou un sous-officier donne une conférence ou entretien sur les armes de combat, engins de guerre, tactiques militaires, ou sujet d'actualité. Le samedi est réservé aux manœuvres militaires et pratiques de combat dans les environs du camp. Pendant ce temps, les chauffeurs de camions remettent leurs machines en bonne condition. Parfois, il y a même des grandes manœuvres le dimanche, ordinairement loin du camp et auxquelles prennent part des milliers de troupes diverses.

Le dimanche matin est en général réservé aux services religieux catholiques et protestants. Contrairement à ce qui se pratique ailleurs, chez les Forestiers les services religieux ne sont pas obligatoires. Les hommes sont libres d'aller partout, pourvu qu'ils soient de retour pour le travail.

26 avril 1941

Le général White vient nous visiter. Il me recommande de prendre immédiatement mon congé de débarquement, auquel j'ai droit et d'aller visiter le Lieut.-col. McCarthy, l'aumônier principal catholique outre-mer. J'apprends aussi que nous avons un congé de sept jours tous les trois mois et nous pouvons aller où nous voulons dans les Iles

Britanniques. Les frais de chemin de fer ou de bateau sont payés par le gouvernement canadien. « Nous avons tous besoin de ces congés, me dit le général, pour refaire notre moral. ». Je suis enchanté de cette offre, car il y a bien longtemps que je désire visiter l'Angleterre. Mais, c'est tout de même dangereux d'aller visiter Londres en un pareil temps. Chaque jour, les journaux nous apprennent que les boches viennent mettre tout à feu et à sang dans cette métropole. Enfin, il faut bien s'exécuter.

7) *Premier service religieux en Ecosse*

27 avril

Ce matin, je dis deux messes; une au camp de la Cie 3 et l'autre à la Cie No 2 située à deux milles de mon camp. A la Cie No 2 je retrouve plusieurs figures connues; car cette compagnie avait été sous mes soins à Westmount. Suivant le directive du Gén. White, je demande aux jeunes de faire tout leur possible pour donner une bonne impression en Ecosse. Je les exhorte à surveiller leurs fréquentations des filles du pays, aux mœurs légères et à ne pas prendre la mauvaise habitude de la boisson. Enfin, je les exhorte à ne pas oublier leurs bonnes habitudes religieuses, puisées au sein de bonnes familles canadiennes. Sur le soir on me conduit à Aberdeen en auto, où je dois prendre le train pour Londres. J'ai la bonne fortune de pouvoir me réserver dans le wagon-dortoir une jolie chambrette, très confortable. Il y a un lit bien propre et tout ce qu'il faut pour la toilette. Nous côtoyons la mer du Nord et nous passons par Montrose, Arbroath, Dundee, New Castle et York. Je remarque que toutes les plages sont fortifiées, fils de fer barbelés, caissons de betons, trappes anti-tanks, etc. Dans les champs, il y a de vraies forêts de poteaux pour empêcher les aviateurs ennemis d'atterrir. Je prends le souper au wagon-restaurant,

qui est loin d'avoir le luxe de décor et la richesse de mets de nos trains canadiens, mais les tarifs y sont par compte beaucoup plus modestes.

8) *Londres bombardée*

28 avril

Le train approche de Londres; car on discerne dans le ciel une foule de ballons captifs argentés qui se balancent majestueusement. Le train s'arrête; puis après une longue attente, on nous dit qu'on ne se rendra pas au King's Cross Station, à cause d'un gros raid aérien qui ne vient que de prendre fin. Une énorme bombe est tombée directement sur la gare, tuant 60 soldats et autres personnes. Vraiment, mon enthousiasme de visiter Londres se refroidit en entendant cette nouvelle. Je prends un taxi et je donne deux noms d'hôtel au chauffeur. Je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'il y avait tant de dégâts et de destruction. D'immenses blocs de maisons flambaient encore à 8.00h. du matin, les rues étaient encombrées de pierres, briques, poutres, boyaux à incendie. Le taxi avance lentement et nous arrivons à l'hôtel X qui est en feu ;nous faisons cinq ou six rues, et je trouve le deuxième hôtel complètement rasé par un raid précédent. Enfin, dis-je au chauffeur, vous connaissez la ville, conduisez-moi à un bon hôtel qui se tient encore debout. Je descends à l'hôtel Cumberland, près de Hyde Park, qui me paraît très bien, même si toutes les maisons environnantes paraissent avoir été touchées.

Après le déjeuner, je me mets à la recherche du Col. McCarthy. Je finis enfin par le trouver au British House, sur le Waterloo Square. Le Col. McCarthy est un colosse de plus de six pieds, ayant belle prestance. Il me souhaite la bienvenue et essaie de se montrer aimable, mais il paraît bien affairé. Il semble dire: « Débrouillez-vous com-

me vous pourrez en Ecosse, d'abord que vous ne viendrez pas trop souvent me déranger, je serai très content de ce que vous ferez là-bas. » Puis je commence à visiter Londres, dont j'ai étudié la carte auparavant. Je visite du Trafalgar Square à l'abbaye de Westminster, les superbes édifices du Parlement, frappés par les bombes, la cathédrale S. Paul, fortement endommagée, la cathédrale catholique de Westminster, les palais St. James et Buckingham. Que de ruines amoncelées partout! Du Lambeth Bridge, je contemple ces ruines. Les aviateurs semblent avoir suivi la Tamise pour se guider et ont bombardé les édifices des deux côtés de la rivière. Fatigué de marcher, je prends un taxi. Le chauffeur est un bon vieux très loquace; il m'explique les différents endroits où nous passons et il paraît fort bien renseigné. Après une heure de voyage, il me dit: « Je dois maintenant vous quitter, car mon frère et mon fils auront leurs funérailles dans une demi-heure. Ils ont été tués dans le raid de la nuit dernière. » Et, il me dit cela tout bonnement comme si la mort était une chose très ordinaire. Je ne reviens pas de mon étonnement, car le vieux chauffeur a fait des farces et raconté des histoires assaisonnées d'humour tout le long du voyage. Ces londonniens vous ont un courage, un sang-froid à toute épreuve. Hitler ne les aura certainement pas par ses raids affreux. Plus on bombardera les Londoniens, plus ils s'entêteront à vouloir continuer la lutte.

Ce soir à l'hôtel, j'entends les sirènes lugubres qui se lamentent. Le seul son plaintif et sinistre de ces sirènes vous donne sur les nerfs. J'entends des dames qui poussent des cris, courent aux abris situés dans la cave de l'hôtel. Quant à moi, je décide de demeurer bien tranquille dans ma chambre à lire et prier; car, je n'ai pas confiance à ces abris. On m'a raconté des histoires d'abris où des centaines de personnes ont été tuées.

29 avril

De bonne heure ce matin, je prends le train à Waterloo Station pour Aldershot, car j'ai bien hâte de voir ce fameux camp, dont j'ai entendu parler si souvent. Je n'ai jamais vu tant de monde à une gare, même au Central de New-York. Et l'on voit trois soldats pour un civil. Arrivé à Aldershot, je ne sais vraiment pas où aller. Je remarque deux jeunes soldats qui parlent français. Ils s'en vont au camp des Fusilliers Mont-Royal et m'invitent de les accompagner. Nous prenons l'autobus, puis nous marchons quelques milles. Au camp, je trouve l'aumônier du régiment, le Cap. Sabourin, le major Coté, aumônier senior de la deuxième division et le Cap. Keohan, qui me donnent une fraternelle réception. On me demande des nouvelles du Canada; nous parlons de l'Ecosse et de l'Islande, car l'année précédente, j'avais été nommé pour aller aider le Cap. Sabourin en Islande, lui comme aumônier des Fusilliers Mont-Royal et moi comme aumônier des Camerons Highlanders d'Ottawa. A midi, on m'amène dîner au mess des officiers qui sont actuellement peu nombreux, car le régiment est en manœuvre. Après le dîner, le major Coté a l'amabilité de me faire monter dans son auto et de me conduire au camp Borden où je retrouve le Cap. Désilets, de S.-Hyacinthe, occupé à suivre un cours d'officier. Malheureusement, mon ami et compagnon de voyage, le Cap. Gratton est aux manœuvres. Puis, on me fait visiter Aldershot, Farnham, Bramshot, Ashly et Farnborough. Ces camps sont de vraies ruches de soldats canadiens. Que d'activité! On ne voit que soldats et engins de guerre: canons, tanks, camions, etc...

Le soir, craignant un autre raid dans la métropole, je me décide à aller à Enfield, une vingtaine de milles en dehors du centre de la cité. Avant de partir de Montréal, le P. Norbert, O.F.M. m'avait donné l'adresse d'une excellente famille catholique irlandaise. Comme je ne con-

nais pas le trajet à parcourir, je prends un taxi. Tout le long du parcours, je ne vois que des ruines. Je trouve enfin la famille Fitzgerald, composée du père, bon vieillard de 84 ans et des deux filles; ils m'attendaient depuis longtemps. Enfield a été aussi bombardé et on me raconte qu'il y a quelques jours à peine, ils ont dû passer treize heures dans leurs abris souterrains sans pouvoir en sortir. L'église catholique et le couvent des religieuses ont été rasés.

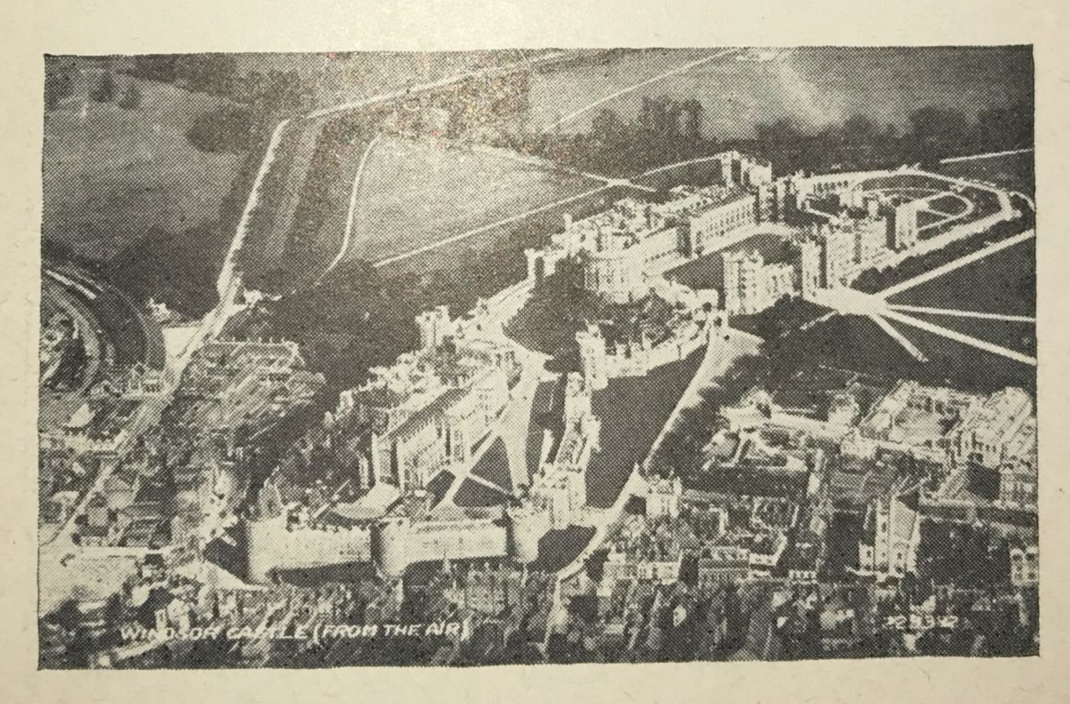
9) *Vieilles filles et chiens*

30 avril

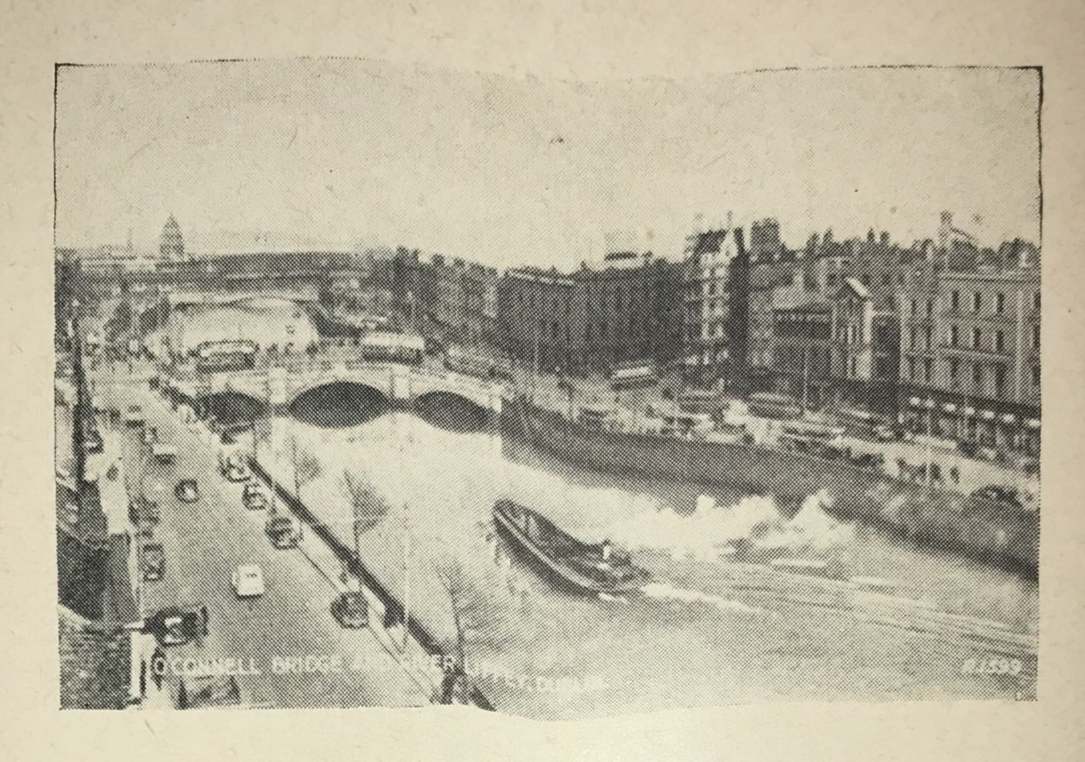
A 10.00h., je prends le train à King's Cross Station pour Aberdeen. Dans mon compartiment, trois dames prennent place avec chacune un chien. Je n'ai jamais vu des gens comme les Anglais pour aimer les chiens. On les mène partout: train, tramways, théâtre, etc. Après une heure de voyage, notre compartiment sentait le « vieux chien »; j'essaie d'ouvrir la fenêtre un peu. Une de ces dames objecte. Et je lui dis poliment que je fermerai la fenêtre, si on sort les chiens du compartiment. Elle se fâche, la voilà qui déblatère contre les Canadiens, gens sauvages et pas civilisés qui mangent leurs rations de viande. « Pardon, madame, au Canada, on se respecte; nous aimons les animaux tout aussi bien que vous. Seulement, chez nous, il n'y a que les sauvages qui couchent avec leurs chiens et les traînent partout. Chez nous, nous sommes maintenant assez civilisés pour faire une différence entre les animaux et les personnes. Ensuite pour votre information voici une liste de ce que le Canada a fourni à l'Angleterre en un an: 350,000,000 de livres de bacon; 380,000,000 de fromage, etc. etc. Au Canada, nous nous privons pour vous envoyer cette nourriture. Ne dites pas que les troupes canadiennes qui viennent défendre votre pays, y viennent manger vo-



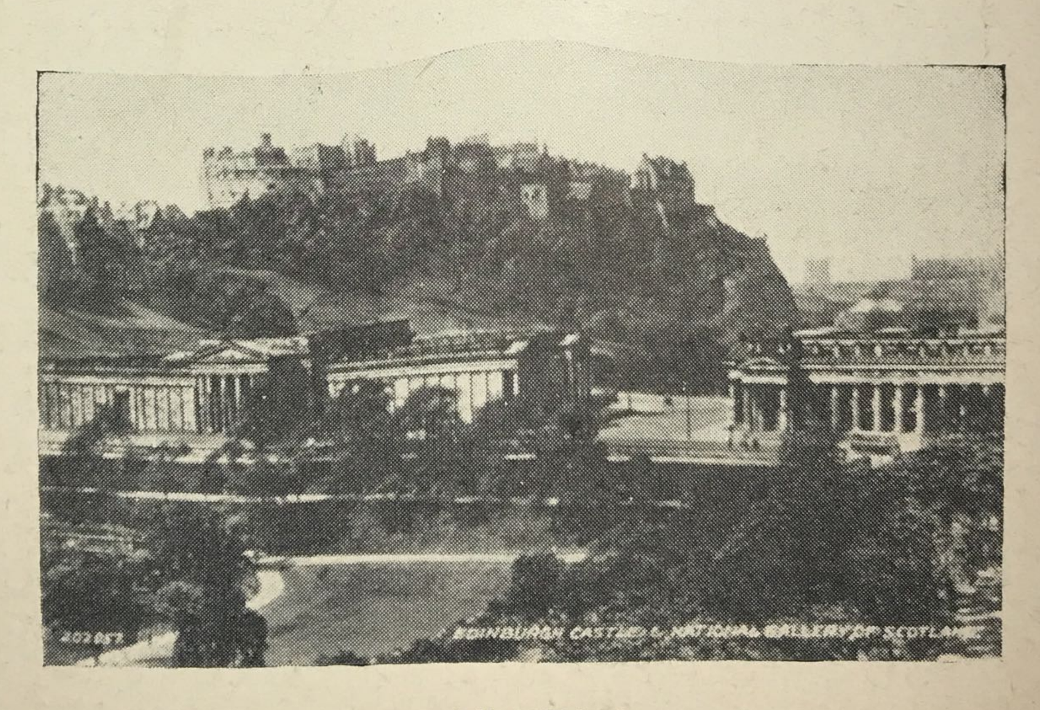
Rue principale d'Aberdeen
(Voir p. 70).



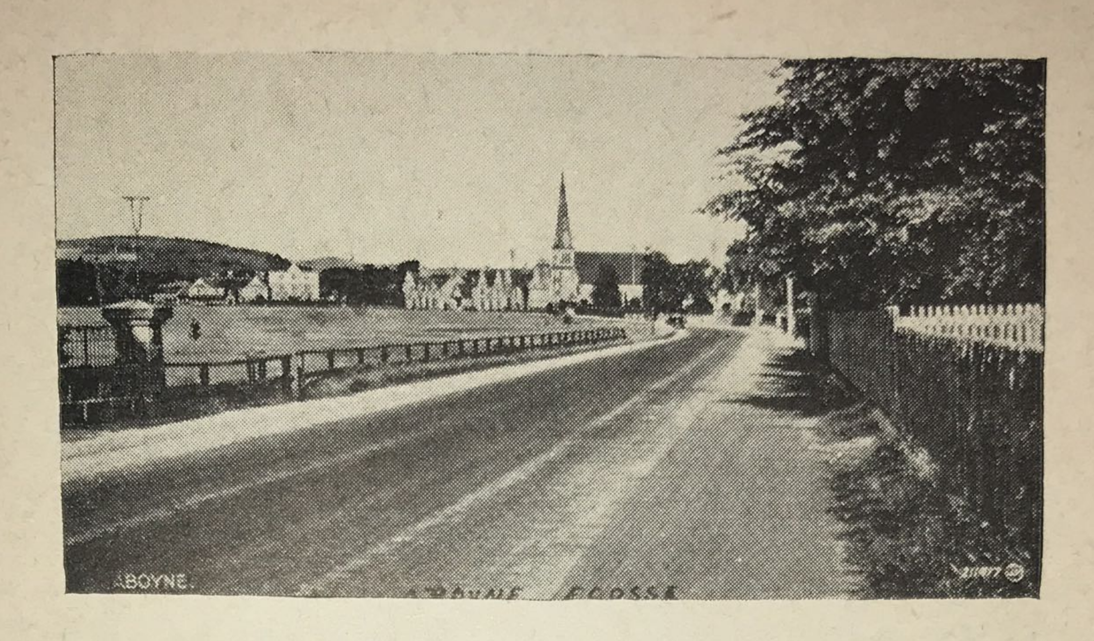
Le château de Windsor
(Voir p. 120).



Vue de Dublin, Irlande
(Voir p. 138).



La citadelle d'Edimbourg
(Voir p. 110).



Aboyne, Ecosse. (Voir p. 72).



Vieux château de Birse, près de notre camp.
(Voir p. 72).



Retour de la messe: Cap. Laboissière, Cpl Bell, chauffeur, J.-B. Bouchard, ordonnance et sacristain.



Cap. Laboissière et Cap. Berlis, aumônier protestant.

tre nourriture. » La bonne dame fit des excuses et demeura tranquille. Elles descendirent à York. Un officier polonais et deux médecins écossais montèrent dans mon compartiment. L'un des médecins me demanda si j'étais canadien-français; je dis que oui. « Alors, dit-il, nous pouvons parler sans crainte. Voyez-vous, dit-il, nos problèmes, à nous, Ecossais, sont les mêmes que les vôtres. Les Anglais se prétendent maîtres de tout et ne s'occupent pas de nos problèmes. » Et ils parlèrent de la question du rationnement des œufs que les Ecossais sont supposés fournir à l'Angleterre et surtout des manufactures de munitions qui sont presque toutes concentrées en Angleterre. On a oublié complètement l'Ecosse, mais par contre on vient chercher nos filles et on les envoie travailler à 4 ou 500 milles de leurs familles en les exposant à toutes sortes de dangers moraux, etc... Je crois que ces médecins écossais avaient bien raison, si leurs avances sont vraies.

10) *Attaque de train et convoi*

A Dundee, notre train se vide presque et je me demande pourquoi; il est vrai que Dundee est une grande ville de plus de 180,000 habitants. Dans ma voiture, je ne vois qu'un vieux colonel-médecin qui me demande de venir m'asseoir avec lui. « Depuis quelques semaines, dit-il, les nazis attaquent les convois qui suivent la côte de la mer du Nord et c'est pour cela que le train du soir se vide ici. » Naturellement je ne suis pas trop rassuré. Je quitte Londres à cause des raids et moi qui me croyais maintenant en sûreté, me voilà exposé à un autre genre de raid. Et le vieux colonel qui a fait la campagne de 1914-18 commence à me raconter des aventures très intéressantes pour une réunion de salon en temps de paix.

Entre Montrose et Aberdeen, le train arrête soudain et on éteint les lumières. Un garde parcourt le train: « Airraid, alarm — don't move. » Le colonel et moi, nous met-

tons nos casques d'acier et nous demeurons assis l'un devant l'autre, sans nous voir, sans nous parler. Soudain, nous entendons le ronflement de plusieurs moteurs d'avions. « Tenez, dit le colonel, les voilà. » Les moteurs allemands n'ont pas un son régulier comme les nôtres. Un sifflement dans l'air et bang! ça y est! Une bombe frappe le rocher, sur le bord de la mer. Un tremblement de terre nous secoue et les vitres résonnent comme des cordes de violon. Je veux sortir pour voir le spectacle, mais le colonel me recommande de me coucher sur la banquette, au cas où les vitres voleraient en éclats. Deux ou trois autres bombes déchirent l'air et nous agacent les nerfs de leur son strident. Nous n'entendons qu'un bruit sourd, accompagné des pom-pom-pom réguliers des canons anti-aériens des navires qui longent la côte. Soudain, plus rien. Je regarde à ma montre; il est 11.00h. J'ai chaud et j'ai froid en même temps; et je m'aperçois que je ne suis pas brave du tout. Je fais part de mes sensations au médecin-colonel qui m'encourage en me disant: « Cela n'est rien du tout; cela prouve simplement que vous êtes normal. » Nous attendons encore dix minutes; puis soudain les lumières s'allument. Naturellement, durant les heures d'obscuration, tous les rideaux des voitures sont baissés et ne montrent aucune lumière au dehors, sinon une légère teinte bleuâtre. Le train repart tranquillement et ne fait pas plus de dix milles à l'heure sur une distance d'environ 15 milles; on ne sait jamais, une bombe aurait pu avoir endommagé la voie ferrée, comme ça arrive souvent. Enfin le train reprend son allure ordinaire. Nous arrivons à Aberdeen à une heure du matin; trois heures en retard dans l'obscurité la plus complète... Je n'avais pas prévu cela et je suis complètement égaré dehors, sans lampe électrique. Le vieux colonel toujours aimable s'offre à me conduire à l'hôtel le plus proche, le Palace, et je suis assez chanceux pour trouver une chambre libre à pareille heure. Je me hâte de me coucher, mais le sommeil vient difficilement,

car j'ai eu tant d'émotions et d'expériences nouvelles depuis quelques jours. De bonne heure, je prends le premier train pour Aboyne et je me hâte de rentrer au camp, où nous nous sentons plus en sûreté, à cause de la forêt qui nous entoure et nous cache. Je suis tout de même enchanté de mon voyage. Que de choses nouvelles j'ai vues!

11) *Ministère et aventures en Ecosse*

Samedi, le 10 mai

Je suis en charge de deux districts de Forestiers en formation. Le district No 2 comprend les C[ies] 2 et 3 à Ballogie et la 4 à Dinnet à 8 milles de mon camp. Le district No 4 avec quartiers-généraux à Blair Atholl comprend les C[ies] 5 à Blair Atholl et la 11 à Lock Rannock, située à 28 milles plus loin, dans les montagnes.

Ce matin, je pars pour visiter le dist. No 4, à Blair Atholl. Je passe par Aboyne, Aberdeen et Perth; quatre heures et demie de chemin de fer. Arrivé à la C[ie] No 5 j'ai la surprise et le plaisir d'y rencontrer le Sgt Raymond Crévolin, mon ancien élève, maintenant dans le corps dentaire et attaché à cette compagnie de Forestiers. Nous passons l'après-midi ensemble et visitons Blair Atholl qui est un endroit de villégiature en temps de paix. Ce village pittoresque est bâti entre deux chaînes de montagnes. Non loin de notre camp, le fameux château du duc d'Atholl domine la plaine. Cette famille d'Atholl a été longtemps catholique et le duc d'Atholl est le seul noble qui possède encore le privilège d'avoir sa propre armée. La température est splendide et nous en profitons pour marcher jusqu'à Killicrankie, petit hameau bâti comme un nid d'aigle au sommet de la montagne. C'est à cet endroit qu'en 1689 eut lieu la fameuse victoire de l'armée royale écossaise de Jacques II sur l'armée anglaise de l'usurpateur protestant,

Guillaume d'Orange. Les deux tiers de l'armée anglaise tombèrent sous les coups des larges épées écossaises.

Dimanche, le 11 mai

Je quitte mon hôtel, le Blair Atholl Arms où j'ai grelotté toute la nuit, pour aller dire la messe de 9.00h. au camp de la 5ième Cie situé à un mille et demi du village. Cette compagnie est originaire de Port Arthur. J'y rencontre un bon nombre d'Irlandais qui profitent de mon passage pour faire leurs Pâques. Le Sgt Crévolin sert ma messe. Puis je pars pour Lock Rannock à 28 milles de Blair Atholl. Pour y arriver nous traversons de hautes montagnes incultes et sauvages, puis nous parvenons au joli village de Rannoch, endroit de villégiature renommé, construit au bout du lac qui porte ce nom. Le camp de la 11ième compagnie est à quelques milles du lac, près d'un château moderne dont la façade est couverte de lierre. Le commandant, le Cap. Carmichael et le Lieut. Burke m'attendent à l'entrée du camp et me souhaitent la bienvenue. Les autres officiers, types vraiment charmants, me font aussi une réception très sympathique. A 11.00h. je dis la sainte messe et donne la communion à plusieurs. Cette compagnie originaire du nord de l'Ontario est bilingue et j'y trouve beaucoup de Canadiens français; mais tous parlent les deux langues. Après le dîner, l'auto du commandant vient me reconduire à Blair Atholl, où je prends l'autobus à trois heures et arrive à Perth à 5.30h. et loge au Station Hotel, car il n'y a pas de train pour Aberdeen, le dimanche.

12 mai

Je quitte Perth ce matin, à 7.15h. C'est une bien vieille ville d'une cinquantaine de mille habitants, bâtie sur la rivière Tay. Cette ville fut témoin de plusieurs combats acharnés et les légions romaines de César y bâtirent un

camp retranché. Encore de nos jours, nous y voyons de très vieux ponts pittoresques. Dans cette ville, il y a actuellement toute une brigade polonaise.

J'arrive à Aberdeen à 10.00h. et repars aussitôt pour mon camp. Ce soir, j'ai une agréable surprise. Le Cap. Dr L. P. Reeves, mon ami d'enfance de S.-Hyacinthe, vient d'être nommé dentiste de notre district. A mon retour, je trouve ma chambre et la chapelle terminées. Enfin je pourrai travailler et prier tranquille. Depuis mon arrivée, il m'était impossible de dire la messe sur semaine. Je couchais sur un grabat avec les autres officiers et quelques-uns d'entre eux arrivaient ivres à 3 ou 4 heures du matin. Le commandant passait ses journées couché; le soir venu, il se levait, se remettait à boire et nous empêchait de dormir. Il m'avait même volé mon bréviaire. Un soir, il a failli se tuer. Lorsqu'il était ivre, il avait la manie de faire la culbute et durant une nuit il fit un plongeon et tomba tête basse sur le plancher. Je le ramassai et le couchai et puis il voulut faire encore la culbute. Je le couchai, et cette fois j'usai de ma force physique pour le maintenir sur le lit. Pendant que les officiers de langue anglaise s'amusaient à boire, le Lieut. Grenon organisait le moulin à scie et le Lieut. Descôteaux, le chantier de bois.

Ce soir, pour la première fois, je puis dormir en paix, mais grand Dieu, que j'ai eu froid dans ces montagnes.

Depuis notre arrivée en Ecosse, plusieurs soirs par semaine, des escadrilles d'avions allemands passent au-dessus de notre camp et se dirigent vers Glasgow. Ces bombardiers viennent de Norvège, dont nous sommes éloignés de 270 milles. Notre camp n'est qu'à 17 milles de la mer du Nord, en ligne droite. Les premiers soirs nous étions nerveux, lorsque nous entendions le ronflement sinistre des avions dans le ciel et par un beau clair de lune, on pouvait même discerner la croix gammée. Maintenant, nous sommes habitués et dormons paisiblement. Cependant, j'entends souvent nos soldats se plaindre de n'être

pas armés, ni protégés par quoi que ce soit. Nous avons une douzaine de carabines, deux revolvers, mais pas de munition. Partout en Ecosse, on craint une invasion et l'on craint une invasion par les airs, venant de la Norvège. Notre camp est situé dans les montagnes et entouré de forêt. A quelques milles d'ici, du côté de la mer, il y a des montagnes déboisées, propices aux parachutistes qui pourraient descendre durant la nuit et se cacher à cet endroit. On fait de 3 à 5 milles sans y voir une maison. Donc qu'arriverait-il si des parachutistes descendaient? Pas d'armes, pas de munitions, le commandant ivre et il n'y a que deux sentinelles qui se promènent sur le chemin en face du camp. En arrière du camp, sur les côtés, personne. Une dizaine de parachutistes, armés de mitraillettes, nous enverraient tous « ad patres ». Nos soldats sont furieux de notre situation. Moi j'ai beaucoup de difficultés à les encourager et surtout à les convaincre qu'il n'y a pas de danger; car les hommes ne sont pas des fous.

16 mai

Ma chapelle est maintenant finie. Avec l'aide de mon ordonnance J. B. Bouchard et des soldats menuisiers, Fortier et Gingras, de Québec, j'ai aménagé une chapelle à même la cantine. Les murs sont en veneer, vernis, décorés de plusieurs tableaux religieux. L'autel est simple, mais joli, avec son petit tabernacle, où je pourrai garder le T.S. Sacrement. Dans un coin, j'ai installé l'harmonium usagé du P. MacWilliam, curé d'Aboyne et Banchory. Dans un autre coin, j'ai aménagé une bibliothèque de quelques centaines de livres français et anglais. Les lecteurs ne manquent pas.

Ce soir, la fanfare de cornemuses du 22ième bataillon des Black Watch vient nous entretenir pendant deux heures. Nos canadiens s'arrangent très bien avec les troupes écossaises. Il n'y a eu jusqu'ici que quelques petites chicanes, inévitables, à cause de la boisson.

17 mai

Mon ami, le Cap. Claud Tierney, qui devait venir avec moi en Islande, est maintenant assistant-contrôleur des huttes des Chevaliers de Colomb outre-mer. Il m'envoie 5,000 cigarettes que je distribue à tous, catholiques, protestants. Excellent moyen de se faire des amis.

19 mai

Ce matin, avec mon ordonnance, je vais visiter nos malades à l'hôpital d'Aberdeen: le New Infirmary est un hôpital des plus modernes et des mieux outillés; le Old Mill est ancien, mais bien aménagé et confortable. Nos gars y sont très bien traités. Plusieurs médecins et gardes-malades parlent le français et sont tout heureux de converser avec nos Canadiens français. Un médecin va même chaque matin chercher des livres français à la bibliothèque municipale pour nos gars. Ordinairement, chaque mardi je vais à Aberdeen visiter nos malades dans les divers hôpitaux. Ce matin, je vois un jeune Québécois qui était ivre et s'est couché sur le bord du chemin; un auto a passé sur lui. Heureusement que les autos sont très petits dans ce pays et surtout grâce aux prières de la bonne maman qui, au pays de chez nous, demande à Dieu de protéger son fils, Lorsque je lui parle de sa mère, il éclate en sanglots. Par miracle, il n'est pas blessé grièvement; mais il se promet bien de ne plus boire. Dans la même salle, où il se trouve, je vois une vingtaine de marins anglais affreusement blessés et brûlés. Leur navire a été coulé par un avion allemand à quelques milles d'Aberdeen.

En sortant de l'hôpital, mon ordonnance et moi avons eu une bonne frousse. L'hôpital est à environ un mille et demi de la ligne de tramway. On fait un bon bout à ciel ouvert, puis il y a un bois le reste du chemin. Nous voyons un avion volant très haut. Soudain, il fait une piquée vers nous. Pour plus de sûreté, nous nous jetons dans le petit

bois voisin et heureusement! car l'avion descend assez bas pour laisser voir ses croix gammées. Il avait probablement l'intention de nous mitrailler comme cela arrive assez souvent. Il remonte à toute vitesse et au même moment, nous voyons deux Spitfires qui s'élancent à sa poursuite vers la mer. Nous les avons vite perdus de vue. En ce moment, nous nous regardons et reprenons notre souffle. Nous avons été chanceux. Les nazis bombardent le port d'Aberdeen très souvent, mais jusqu'ici ils n'ont lancé des bombes sur la ville qu'une seule fois.

3 juin

M. des Baillets et M. Alther, deux suisses canadiens à l'emploi de la C.B.C. viennent à notre camp enregistrer des disques de messages personnels qui seront radiodiffusés au Canada. A tour de rôle, nous parlons au micro installé près du moulin et nous transmettons des messages aux amis du Canada qui sans doute seront heureux d'entendre nos voix d'outre-mer. Ça paraît simple de parler au micro, mais cependant nous y avons des scènes très impressionnantes et comiques. L'un de nos gars parle à sa femme: « Bonjour, Louise, je suis très bien ici en Ecosse, mais je ne t'oublie pas. Ecris donc à la Canadian Tobacco pour leur demander s'ils ont passé au feu, car je n'ai pas encore reçu de cigarettes depuis mon arrivée ici. Un gros baiser au bébé. »

1 juillet

Fête de notre Confédération canadienne. Journée de sports à Aboyne. On m'a mis en charge des courses. Il fait une température splendide et nos jeunes s'amusent bien.

De nouvelles compagnies viennent de nous arriver aujourd'hui pour complèter les dist. N° 2 et 4. Dans le dist. N° 2 il y a la Cie 16, dont le camp est à Black Hall, près

de Banchory, 12 milles de mon camp; et la Cie 13 à Brachin, à 32 milles d'ici par le chemin des montagnes. Dans le dist. No 4, il y a les Cies 12 et 20 situées à 16 milles de Kingussie, à plus de 200 milles de mon camp; plus de 5 heures de chemin de fer. Paroisse joliment étendue!

4 juillet

Depuis mon arrivée ici, je donnais des cours d'anglais et de français à nos soldats de la 2ième et 3ième Cies, quatre soirs par semaine. Le major Mathews, me nomme officier d'éducation pour le dist. No 2. Comme il se rend à Blair Atholl en auto, il m'offre de l'accompagner. Je ne refuse pas cette belle chance de voir du nouveau. Nous faisons un voyage fort intéressant en passant par Ballater, Balmoral, résidence royale. Grathie, Braemer et Devil's Elbow, le plus haut point des Iles Britanniques. Tout le trajet se fait à travers de hautes montagnes dénudées et sauvages qui ont un cachet grandiose.

20 juillet

Ce matin, je vais dire la messe pour la première fois à la Cie No 13, originaire d'Halifax. Le commandant, le major Soy, est un bon Irlandais catholique et sympathique. Cependant, il y a très peu de catholiques dans cette Cie, à peine une quarantaine. Je dis donc la première messe à 8.45h. pour les Cies 2 et 3 et je fais 32 milles en auto à travers les montagnes pour aller dire la deuxième messe de 11.00h. à Brechin. Les paysages y sont des plus pittoresque. Du haut de ces montagnes à près de 3,000 pieds au-dessus de la mer, un panorama grandiose se découvre à nos yeux. Nous voyons tout l'Angus-shire, riche et verdoyant s'entendre à perdre de vue. Un filet argenté à l'horizon nous indique la mer du Nord. Au loin, nous apercevons dans la brume Arbroath et Montrose. Après avoir côtoyé d'affreux précipices nous arrivons dans le comté

d'Angus, qui est une plaine des plus fertiles d'Ecosse. C'est d'ici que sont originaires les fameux troupeaux Angus-Aberdeen. Il y a aussi des milliers de beaux moutons. Près d'Herzel il y a un grand champ d'aviation et nous voyons les bombardiers camouflés ici et là sous des arbres géants. Enfin, nous arrivons à Brechin, ville écossaise célèbre. On y voit encore l'ancienne cathédrale catholique, maintenant église paroissiale protestante; excellent spécimen d'architecture normande. Une des tours rondes de la cathédrale qui domine la ville a été construite en l'an 880. Non loin de la ville s'élève le château de Stracathro, maintenant hôpital militaire. La ville conserve un cachet de vétusté avec ses vieilles maisons de pierres mal équarries et ses reverbères aux coins des rues tortueuses et étroites. Un jolie petite rivière, la South Esk, coule doucement au bout de la ville. Le camp de la 13ième Cie est situé à trois milles de Brechin et à 8 de Montrose. Comme dans toutes les Cies de Forestiers, je trouve une bonne proportion de canadiens-français.

25 juillet

Je pars pour aller visiter pour la première fois les Cies 12 et 20 dont les camps sont situés près de Kingussie, dans le comté d'Inverness. Long voyage en perspective. Mes expériences récentes à Blair Atholl et Perth me décident à amener avec moi mon assistant, J. B. Bouchard. Je quitte le camp à 9.00h. du matin et nous arrivons à Kingussie à 6.00h. du soir. Et quel voyage! A Perth il faut changer de train pour la deuxième fois. Je prends bien la précaution de demander si le train d'Inverness doit arrêter à Kingussie. On me dit oui, par trois fois. Confiants de ces assertions, nous montons dans le train. Je suis les stations sur la carte, car on ne nomme pas les noms des gares en ce pays. Mon assistant et moi, nous nous tenons prêts à descendre à la prochaine station «Kingussie».

Chose étrange, nous voyons le village et le train ne semble pas ralentir. Nous traversons la gare à une vitesse de 70 milles à l'heure. J'essaie de trouver le conducteur. Mais j'y pense, il n'y a pas de conducteur sur ces trains-là et puis notre voiture de première classe est fermée à clef; on ne peut pas aller dans l'autre voiture. Enfin, le train arrête à la station suivante, Avimore, qui est une jonction de chemin de fer. Le chef de la gare fait des excuses. A la dernière minute on a divisé le train en deux sections et la première, la nôtre, ne devait pas arrêter. Naturellement, on n'a pas averti les passagers et nous sommes une dizaine qui voulions descendre à Kingussie. Deux heures plus tard, je prends le train suivant pour Kingussie, où j'arrive à 6.00h. C'est un vieux village historique, bâti en échelons sur les flancs de la montagne. L'air y est très pur. On y remarque une grande église catholique en granit, desservie par P. Gillis, un vrai montagnard écossais, très jovial. Sur la colline, il y a un grand sanatorium de tuberculeux, sous la juridiction de religieuses. On y vient de partout pour se faire soigner. Je loge au Star Hotel, une petite auberge, qui a un cachet antique avec ses grosses poutres, ses larges foyers et les nombreuses têtes d'animaux qui décorent les murs.

Dimanche, le 27 juillet

A 7.30h., ce matin, un auto de la Cie No 12 vient me prendre pour me conduire au camp qui est à 16 milles du village. Pour y arriver, on passe près du fameux château de Ruthven et du lac Insh. Le commandant de la Cie 12, le major McCaul, et un officier catholique, le Lieut. McKay, m'attendent et me souhaitent la bienvenue. J'y trouve le grand réfectoire, rempli de soldats; 96 catholiques, dont 80 Canadiens français. Un grand nombre se confessent et reçoivent la sainte communion. Après la messe, je cause avec les soldats. Je les trouve très dépri-

més. Le camp est construit à 16 milles du village, sur une montagne très dénudée et sauvage; on ne peut pas aller au village en bicyclette car les chemins sont affreux. A dix heures et demie, je vais dire la messe à la Cie 20, située à 4 milles du 12, dans un endroit sauvage, mais mieux protégé contre les vents, sous un bois de pins. Le major Cook et son adjudant, le Lieut. Hudson, se montrent des plus gentils. Il y a peu de catholiques dans ce camp. Après avoir fait connaissance avec mes gars, je retourne à Kingussie prendre mon déjeuner à 1.00h.

Il fait une température splendide et mon ordonnance et moi en profitons pour faire une excursion aux ruines du fameux château de Ruthven, construit sur un énorme rocher d'une centaine de pieds de haut. De cette hauteur, il domine la vallée de la rivière Spey. Ce château est très ancien. De nos jours on n'y voit que les murs .On dit que S. Colomban y a bâti une chapelle non loin de là. Une foule de légendes guerrières se rattachent à Ruthven et à ses anciens barons. Après avoir lu les « Legendes of Badenoc » en entrant dans les ruines du château, témoin de tant de débauche et de crimes, un frisson de malaise nous saisit.

Le train d'Inverness-Perth est en retard ce soir. En me promenant sur le quai de la gare, je remarque que les gares d'Ecosse ne sont pas du tout semblables à celles du Canada. D'abord, il faut se rappeler que dans les Iles Britanniques, les trains comme les autos se rencontrent à gauche et non à droite et puis les chauffeurs d'autos comme les ingénieurs de locomotives conduisent leurs machines à gauche et non à droite. A nous, Américains, cette manière d'agir semble bien étrange. En réalité dans chaque gros village, il y a deux gares et non pas une comme au Canada. Il y a une gare de chaque côté de la voie ferrée. On monte sur le train d'un côté et on en descend de l'autre côté. Les deux gares sont reliées par un pont et tous les passagers vont d'une gare à l'autre en traversant ce pont, éliminant ainsi tout danger de traverser la voie ferrée.

Ici, on ne connaît pas les passages à niveau dangereux comme ceux du Canada. Il n'y en a pas. On traverse la voie ferrée par un tunnel. Que d'accidents on éviterait au Canada, si on avait partout de ces tunnels. Et puis, que d'énervement et de fatigue mentale on éviterait aux mécaniciens de locomotive. Sur ce rapport des gares et tunnels, nous avons beaucoup à apprendre des Britanniques.

A 7.00h. nous montons sur le train de Perth. Il est bondé de gens, qui oublient que nous sommes en guerre. Ici, tout le monde a la marotte de prendre le week-end en dehors de son home et malgré la guerre et les avertissements répétés du Ministère du transport, on ne veut pas changer de coutumes. Tous les corridors des voitures sont encombrés de voyageurs, de valises, boîtes de chiens. Quel fouillis! Sous ce rapport, les Britanniques ont beaucoup à apprendre des Canadiens. Avec beaucoup de difficultés, nous parvenons à nous frayer un chemin à travers tous ces bibelots et nous entrons dans la voiture à malle. Je n'en reviens pas. Les Ecossais sont naturellement honnêtes; ils ne pensent pas qu'on peut vider des sacs de malle, comme cela se ferait en Amérique, s'il n'y avait pas un homme armé pour défendre cette voiture bien fermée à clef. Je m'installe sur un gros sac de malle. Un gros matelot va se percher sur le tas de sacs. Il faut voir cette voiture de malle! J'y vois des matelots, des officiers polonais, des officiers de la R.A.F. des anglais, des écossais, des australiens et des canadiens. Dans un coin, deux grosses vieilles, assises sur une boîte, mangent des sandwiches; en plus de la collection humaine, il y a une vraie exposition canine de toutes races, de tout poil. Mon ordonnance remarque tout cet ensemble comique et me dit. « Non, mais ça fait-t'y dur de voir toutes ces histoires-là! » Le train file à toute vitesse en descendant les montagnes. Or, dans un tournant mon gros matelot, qui s'était endormi sur les tas de sacs, dégringole la tête la première, me passe par-dessus le dos et va se casser le nez sur mon autel portatif, entre

les jambes de mon ordonnance. Et voilà le matelot qui se met à jurer, et J. B. de tempêter après ce « maudit pays et ce maudit train ». Finalement, nous rions tous de bon cœur. C'est la guerre. Mais quel voyage! Nous arrivons à Perth à 9.00h. pour le souper. A la salle à dîner, il y a une foule d'officiers polonais qui claquent des talons en arrivant et sortant; ils saluent leur général, qui est près de nous. A mes côtés se trouve aussi un général écossais qui prend mon ordonnance pour mon fils. J. B. Bouchard suit toutes les règles d'étiquette à la perfection; on dirait qu'il est né dans un château et naturellement, le général écossais ne peut pas s'imaginer que J. B. est un bon jeune habitant « canayen » né et éduqué à S.-Tite des Caps. Et comme il est joli et paraît très jeune, les servantes ont bien soin de lui et lui donnent double ration.

12) *Visite en Angleterre*

3 août

Ce soir, je prends le train pour Londres où je vais passer mon congé trimestriel. Dans la voiture-restaurant, je rencontre un jeune lieutenant anglais du croiseur de bataille « NELSON ». C'est un jeune homme très distingué parlant parfaitement le français. A nos côtés se trouve la vicomtesse de Villiers, d'origine belge. Nous passons une agréable soirée. La vicomtesse nous raconte comment elle s'est échappée de la Belgique au début de l'occupation allemande et le lieutenant de marine nous raconte la bataille navale entre le fameux croiseur allemand « BISMARK » et le « HOOD » et le « NELSON ». Il a vu le « HOOD » frappé par une bordée du Bismark et voler dans les airs comme une hutte de bûcheron frappé par un obus. J'ai encore la bonne fortune d'avoir pu me réserver une bonne chambrette sur ce train et je dors comfortablement jusqu'à Londres.

4 août

Craignant les raids et désirant me reposer de la vie de camp, je vais me retirer à Enfield, chez nos bons tertiaires franciscains, les Fitzgerald.

5 août

Je vais rencontrer notre nouvel aumônier-général outremer, le Lieut.-colonel M. C. O'Neil, que j'ai connu à Edmonton, comme recteur du grand séminaire. Je fais aussi une visite au Cap. Slade, de Vancouver, contrôleur général des huttes de C. de C. et au Cap. Boucher en charge des Services auxiliaires de l'armée. Vraiment ils sont gentils. Ils me donnent une dizaine d'instruments d'une valeur de $600 pour m'aider à organiser un orchestre.

6 août

Je passe une agréable après-midi à Farnham avec le Cap. Claude Tierney, des C. de Colomb. Il me promet de m'envoyer régulièrement des cigarettes pour mes gars.

7 août

Je vais visiter le 5ième hôpital général canadien (de Winnipeg) et je passe la journée avec mon ancien élève le Sgt A. Burke, spécialiste en Rayons-X et le Cap. Fitzgerald, de Winnipeg, aumônier de ce bel hôpital, spacieux et des mieux outillés.

8 août

Je repars pour Aberdeen, après avoir eu beaucoup de difficulté à transporter tout cet orchestre. Enfin je réussis à force de pourboires.

9 août

Notre train est très en retard à cause d'un raid aérien qui vient d'avoir lieu ici. Quarante personnes, parait-il, y ont perdu la vie. De la gare, je téléphone à mon camp de venir me chercher avec mes instruments. Une heure et demie après, le chauffeur Beaudet m'arrive avec un énorme camion de 10 tonnes. En arrivant au camp avec l'orchestre tout le monde me fait une ovation. Dans l'après-midi, il y a des sports à Aberdeen et je suis encore en charge des courses.

Vendredi, le 5 septembre

Ce matin, toutes les Cies de Forestiers du district font des manœuvres sur le terrain du major Nicol, seigneur de Ballogie et l'on se demande pourquoi. A-t-on l'intention de nous envoyer dans l'infanterie.

6 septembre

Encore des manœuvres ce matin. Des officiers écossais viennent nous passer en revue. Enfin, on nous dit que demain, la famille royale passera en revue notre régiment au château de Balmoral. Tout le monde est enchanté de cette nouvelle, excepté l'aumônier. Il me semble que l'on aurait bien pu choisir un autre jour, car le 7 septembre a été proclamé par le gouvernement un jour de prière nationale pour la victoire. J'ai préparé mes gars pour cette fête; j'ai entendu un grand nombre de confessions et voilà que tout sera manqué.

13) *Visite de la famille royale à Balmoral*

Dimanche, le 7 septembre

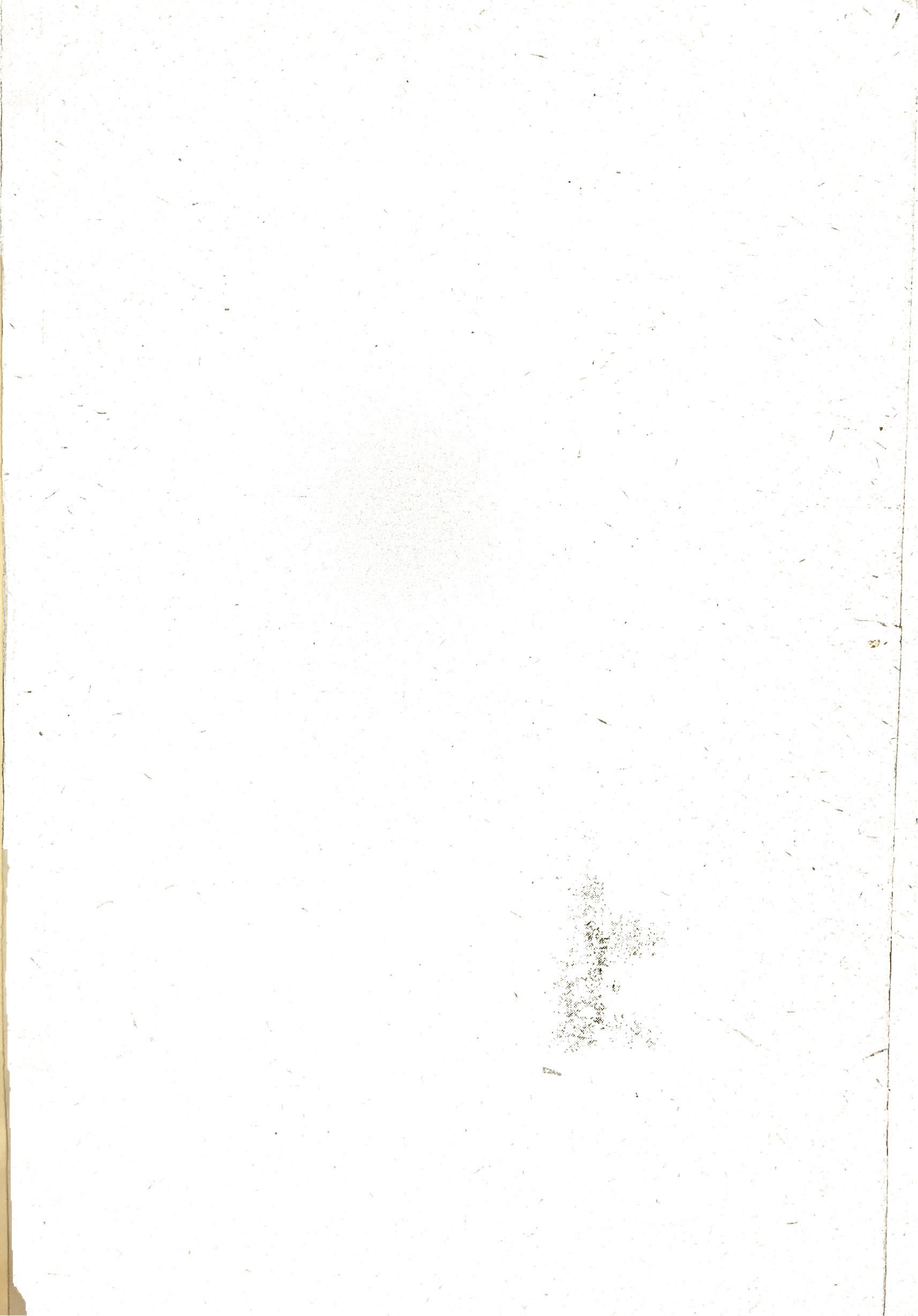
Ce matin, il fait une température splendide. Je dis une messe privée à 6.30h. A 7.30h. nous quittons notre camp



La famille royale passant en revue les Forestiers à Balmoral, Ecosse



Les Forestiers acclament la famille royale.



pour Aboyne où nous formons un convoi de 42 camions, transportant 5 Cies de soldats. C'est vraiment impressionnant de voir cette longue file de camions qui couvrent une distance de plus de trois milles. Sur le trajet, tout le monde nous acclame et nos gars chantent à pleins poumons.

Balmoral est situé à quelque vingt milles de notre camp dans un endroit sauvage, pittoresque, entouré de hautes montagnes, sur les bords de la rivière Dee. Le château a été dessiné et construit par le prince Albert, époux de la reine Victoria, en 1854. Il est de beau granit blanc, dans le style des baronnies écossaises avec tourelles. A l'entrée du grand parc, il y a une foule de monuments érigés à la mémoire des membres de la famille royale. De l'autre côté du pont s'élève la jolie chapelle royale de Crathie.

Arrivés au château, on nous fait prendre nos rangs par compagnie sur la magnifique pelouse en face de la grande tour. Moi, je prends mon rang avec les officiers d'état-major après la 16ième Cie. Aux fenêtres, nous discernons les deux princesses qui regardent défiler les troupes. A 10.30h., le roi, en uniforme de colonel des Camerons Highlanders, s'avance lentement, accompagné de la reine, portant un joli costume bleu ciel, et d'un général d'armée, d'un amiral et de notre commandant, le brigadier-général White. Notre corps de musiciens, composé de 12 tambours et de 24 clairons, joue le salut royal, puis tout le monde élève son casque et lance trois hourras que répètent les échos des montagnes. Ensuite, le roi, la reine et les autres officiers supérieurs passent les troupes en revue. Ils s'arrêtent ici et là pour causer avec les soldats. A 11.00h., tous les officiers, une cinquantaine, s'avancent en avant du régiment pour être présentés à la famille royale. Je suis le deuxième à être présenté. Le roi arrive devant moi. Il est moins grand qu'il me paraît sur les photos. Un air de sérieux et de mélancolie se dégage de sa personne. Sa Majesté me demande tout simplement combien de catholiques et de Canadiens français j'ai sous ma juridiction, depuis combien de temps

je suis au pays et si nos gars sont heureux ici. La reine me donne ensuite la main. Je crois qu'elle est plus jolie que le montrent les photos. Elle sait admirablement se servir de maquillage, sans exagération, et son éternel sourire, son air dégagé plaisent à tous. « Vous n'avez pas trop de difficultés avec vos soldats, me demande le roi: Pas du tout, Sire, répondis-je » — « Et cela se comprend, reprend aussitôt la reine; voyez ces beaux grands garçons, propres; ils ont tous une bonne physionomie ». Le roi sourit, ajoute: « Je me demande pourquoi nos soldats canadiens paraissent beaucoup mieux dans leurs uniformes de combat que nos troupes britanniques. » Et la reine ajoute aussitôt: « Vos soldats canadiens sont plus jolis peut-être ou bien ils se tiennent mieux que les nôtres ». « Avec la permission de Votre Majesté, j'ajouterai que nos soldats se font toujours un devoir de bien paraître et ils pressent leurs uniformes chaque semaine » « Eh bien, au revoir et bonne chance, disent le roi et la reine ensemble. « Approchez, Elizabeth, » dit la reine à la princesse héritière. La princesse Elizabeth, qui a 15 ans, est aussi grande que sa mère. Elle paraît jolie, réservée et sourit gracieusement. Elle me donne la main délicatement en me disant « How do you do, Sir? » Je remarque la petite princesse Margaret-Rose qui est fort jolie et paraît embarrassée, demeurant seule. Je lui fais signe d'approcher, car le major, qui est à mes côtés est extrêmement gêné. La jeune princesse s'avance aussitôt, s'incline, sourit et me donne la main en disant: « Thank you, Reverend Sir. » Elle dit ces mots d'un air vraimant charmant. La famille royale continue sa marche à travers les rangs des officiers et parle français aux officiers français.

Cette présentation à la famille royale me fut très agréable. Jamais, je ne l'oublierai. A ma grande surprise, je fus très à l'aise bien qu'ils me parlèrent anglais. Leur air à la fois noble et simple et la présence d'esprit de la reine savent mettre tout le monde à l'aise. Après les introductions,

tout le régiment défila devant la famille royale et nos gaillards firent une excellente impression. Tout le monde retourna au camp joyeux, après cette revue à jamais mémorable. Des gars me disent: « Ça vaut la peine de venir se battre pour du monde comme ça. »

14) *Impressions de Glasgow*

Vendredi, le 26 septembre

Ce matin, j'arrive à Glasgow, où je commence ma retraite annuelle chez nos Pères Franciscains. Le P. Gardien, le P. Cuthbert, me reçoit à bras ouverts. Il fait bon sortir de l'armée et sentir encore une fois la chaleur de la fraternité francaiscaine. Tous, Pères et Frères, font de leur mieux pour me rendre mon séjour des plus agréable, parmi eux. Nos Pères y sont en charge de la plus grande paroisse des Iles Britanniques, environ 25,000 catholiques. L'église y est grande et jolie, de style gothique. Malheureusement, la paroisse est située dans un quartier très pauvre des « slums »; ça fait pitié de voir ces gens mal habillés, maigres, sales. On me fait visiter la grande école S. Bonaventure, très moderne. De fait, je n'en ai pas vu de plus moderne en Amérique. Le principal est M. Forester, l'oncle d'un de mes élèves d'Edmonton, Jos. Veronneau. Il me dit qu'à Glasgow on a entrepris d'éduquer les gens à se servir des nouveaux logements, car étant habitués aux « slums » ils ne savent pas encore en jouir. On fait aussi une grande campagne en faveur de la tempérance. En allant à l'école avec le P. Bernardin, j'ai rencontré deux femmes ivres et ça faisait pitié à voir. Je remarque que toutes les vitres de l'école sont brisées. Durant un raid récent, les aviateurs nazis ont lancé une bombe de 1,500 livres qui est tombée non loin de l'école; elle a pulvérisé une école protestante et une église ainsi qu'une vingtaine de maisons. Inutile d'ajouter qu'il y a eu quantité de pertes de

vie. M. Forester m'explique le système scolaire en usage en Ecosse. Les catholiques y sont très bien traités. Ils ont toutes les écoles dont ils ont besoin et non pas à payer des taxes supplémentaires pour leurs écoles catholiques. Les Américains et certaines provinces canadiennes ont encore beaucoup à apprendre sur les libertés religieuses. Dans cette grande école, je remarque des classes bien éclairées et aérées, deux gymnases et piscines pour garçons et filles. Au gymnase, je rencontre le professeur et une centaine de garçons de 13 à 16 ans. On me pose beaucoup de questions sur le Canada, et plusieurs désirent y devenir des « Mounted Police ». Je prends le souper chez M. Forester qui m'introduit à sa nombreuse famille. Tous ses enfants moins le plus vieux et le plus jeune sont étudiants à l'université de Glasgow, située à quelques blocs de sa demeure. La plupart des garçons ont étudié chez les Pères Jésuites. On me fait visiter la cathédrale Saint-Mungo qui est un chef-d'œuvre d'architecture gothique; et dire que les soldats protestants de Cromwell ont tout fait pour brûler ce riche monument, si bien conservé! Cette cathédrale qui date de 1123 est maintenant aux mains des protestants. Dans la crypte on voit encore le tombeau de S. Mungo, l'apôtre de Glasgow, qui y est mort en 603. En face de la cathédrale il y a un ancien cimetière, situé sur un monticule de 300 pds de haut. C'est vraiment unique au monde. Il y a une foule de vieux et gigantesques monuments, entre autres l'immense statue de John Knox. La cité de Glasgow a un cachet de malpropreté, mais les faubourgs de la cité et les environs sont splendides.

4 octobre

Je suis de retour au camp et c'est la première fois depuis 1922 que je ne célèbre pas la fête de notre Père S. François dans notre couvent. Je prie notre Père, l'apôtre de la paix, de nous obtenir de Dieu la paix universelle au plus tôt. Je reçois une lettre du Lieut.-col. O'Neill me deman-

dant d'aller assister à la réunion des aumôniers qui aura lieu à Aldershot, le 7 octobre. Une telle faveur ne se refuse pas.

15) *Réunion d'aumôniers à Londres et Aldershot*

6 octobre

J'arrive à Londres ce matin et il fait une température splendide. Je vais me rapporter au Col. O'Neill, puis dans l'après-midi, je vais acheter des objets de piété à la cathédrale catholique de Westminster. Je monte dans la tour de style byzantin. Nous sommes à 318 pieds du sol et de là nous avons un coup d'œil splendide. A nos pieds, nous voyons les palais royaux de Buckingham et St. James avec leurs parcs, la Tamise avec ses nombreux ponts artistiques, les magnifiques édifices du parlement, l'abbaye de Westminster et au loin la Tour de Londres.

A 2.30h., j'arrive à la Tour de Londres. Deux sentinelles me présentent les armes et des gardes en costume médiéval m'introduisent dans la cour où une vingtaine d'officiers alliés attendent le guide qui nous conduira à travers cette immense prison-forteresse qui date du temps des Romains et dont chaque mur, chaque tour, renferme une page d'histoire lugubre. C'est ici que les ennemis d'Henri VIII et de la fameuse Elizabeth sont venus mourir. Ce n'est pas sans émotion que je visite la tour où S. Thomas Moore, chancelier d'Angleterre, et S. John Fisher, évêque de Rochester ont prié et souffert avant de mourir martyrs pour leur foi.

8 octobre

Ce matin, le Cap. Houle me conduit au Rég. de Maisonneuve où je rencontre mon ancien ami d'enfance, le major Wilfrid Lavigne que je n'ai pas revu depuis 22 ans. Puis, le soir, je repars pour Aberdeen.

16) *Noël 1941, en Ecosse*

Durant toute la semaine dernière, j'ai couru les camps pour voir mes gars, les encourager à communier. Nous avons eu plusieurs pratiques de chant; chose difficile, car plusieurs ont dû faire 12 milles pour venir. Enfin, il y a eu beaucoup de bonne volonté. J'ai pu obtenir la permission de chaque commandant de réunir tous les catholiques des compagnies 2, 3, 4, 16 à la cantine de la Cie N° 3, notre camp. Je passe la soirée à confesser ici et là. Puis quelques bons jeunes gens vont me chercher les brebis égarées et me les amènent. Il y a eu plusieurs bonnes conversions. On a bien décoré notre cantine qui est grande et propre. J'installe mon autel sur le théâtre. On compte plus de 400 assistants, dont plusieurs officiers protestants canadiens et écossais. A minuit, le caporal Hamelin de la 16ième Cie entonne le « Minuit Chrétiens » et le chœur sous la direction du Sgt Vidal, ancien de la chorale Goulet de Montréal, s'exécute très bien. Je chante une grand'messe en grégorien servie par le caporal Rochon et les soldats Souci, Marcotte et Coté. Après l'évangile, je prêche en anglais et en français et parle de la signification de cette fête en temps de guerre. A l'offertoire, le chœur chante « Adeste Fideles » à trois voix, accompagné par l'harmonium du soldat Martin de Sherbrooke et le cornet du Lieut. Gariépy, fils de l'honorable W. Gariépy des Trois-Rivières. Au Sanctus, les clairons sonnent le salut général à Dieu. Plus de 300 officiers et soldats reçurent la sainte communion. Durant la deuxième messe, catholiques et protestants chantent des cantiques de Noël en anglais et en français. Tous furent enchantés de cette messe de minuit, dite dans un camp militaire, sur un sol étranger, loin des parents et amis. Grâce à Dieu, tout se passa à merveille, car imaginez-vous que mon bedeau ou suisse était notre sergent-major, un Juif de Montréal, qui prit son rôle très sérieusement.

Je me couchai à 3.00h. du matin et à 9.00h. je repartis pour aller dire ma troisième messe à Brechin, à 32 milles d'ici par les montagnes. Je revins à mon camp pour le dîner. Soldats et officiers prirent ensemble un repas très frugal. Avant le dîner, le commandant, le major McCracken, me demanda de bénir les tables et me félicita publiquement pour la belle messe de minuit et aussi me remercia pour mon dévouement envers tous les membres de sa Cie sans distinction de race, ni de religion. J'en fus vraiment ému. Ainsi se clôtura pour ainsi dire notre première année au front.

Rapport de l'aumônier général

Mai — 31 décembre 1941

Messes régimentaires	93
Confessions	915
Communions	945
Instructions et sermons: français et anglais	161
Lectures et conférences, histoire, géographie, problèmes sociaux	12
Malades visités à 3 hôpitaux d'Aberdeen etc.	185
Investigations à domicile concernant mariage:	
Catholiques	22
Protestants	11
Lettres écrites pour les soldats concernant mariage	12
Interviews, directions spirituelles, morales, vocation etc	630
Classes d'anglais aux français ... heures	96
Classes de français aux anglais	35
Lettres écrites pour les soldats à leurs parents	226
Services rendus aux soldats	194
Souscription à deux journaux et deux magazines anglais et français.	

Parents et soldats retrouvés ici après enquêtes 15

Conversions et instructions de six jeunes filles qui marièrent des Canadiens.

Organisation de bibliothèques anglaise et française complètes avec cartes et catalogues aux Cies 2, 3, 4, 16; j'ai acheté ou reçu du Canada 104 livres anglais et 125 français, deux mois avant que la Légion canadienne nous en envoie.

Organisation des cours de langues anglaise et française aux Cies Nos 2 et 3. A cause de la difficulté du transport, je n'ai pas pu avoir de cours aux Cies 4 et 16 et plus tard, j'ai dû même canceller ces cours à la Cie No 2 pour la même raison.

Organisation d'orchestres. J'ai reçu gratuitement des Chevaliers de Colomb 15 instruments et ai organisé un orchestre pour les Cies 2 et 3; j'ai acheté la musique en feuilles.

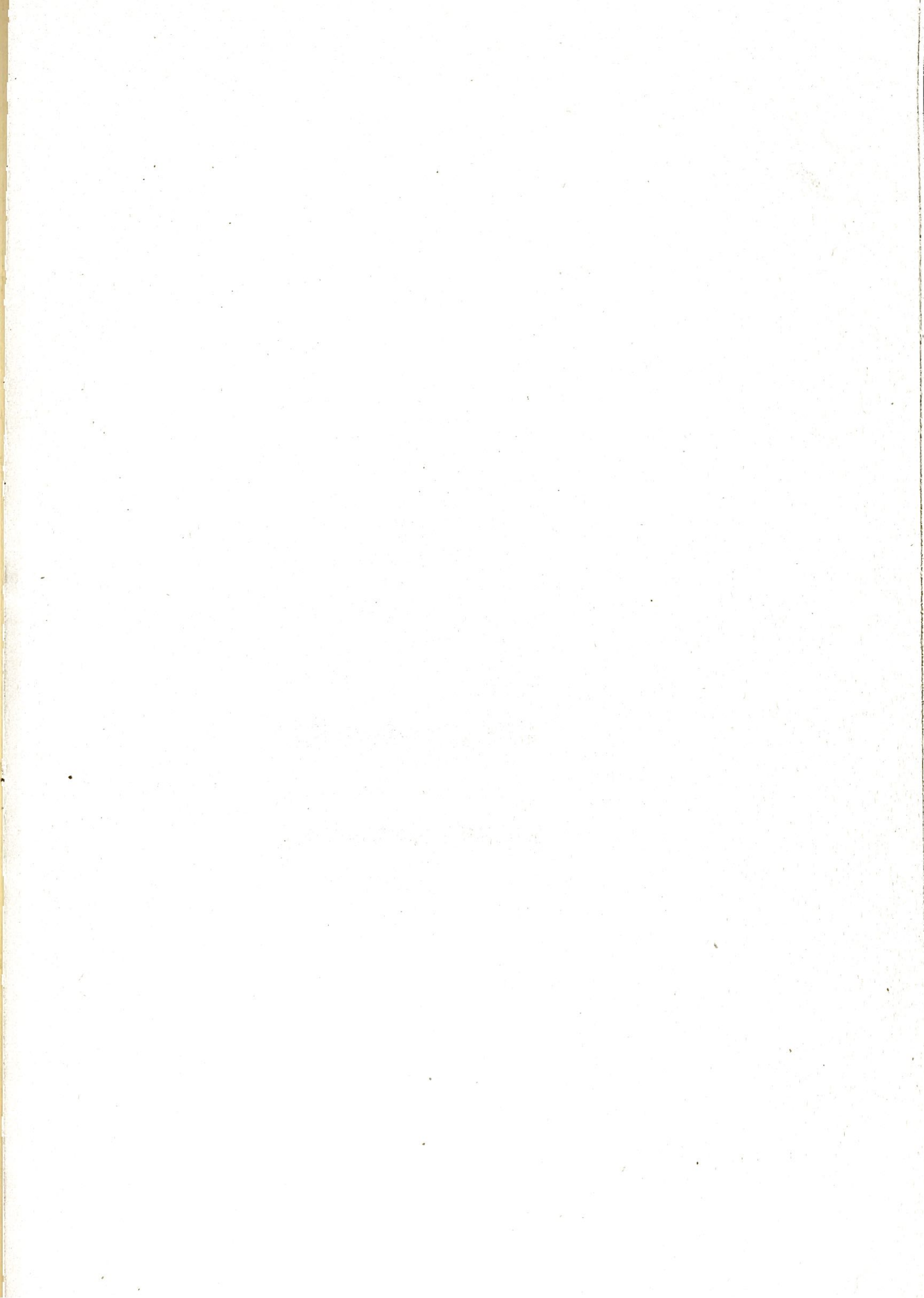
Organisation de quatre chœurs de chant: anglais et français.

Organisation d'une chapelle complète avec autel, harmonium, linges etc...

Organisation d'un coffre pour garder l'argent des soldats et les encourager à l'économie.

TROISIÈME PARTIE

En Ecosse, 1942



1) *Jour de l'an*

Le premier outre-mer. Tout se passe bien. Les soldats ne travaillent pas aujourd'hui et j'en suis pour quelque chose. Il y a quelques jours je vis sur les ordres que tout le monde devait travailler comme à l'ordinaire. Les Canadiens français étaient furieux. J'explique au colonel Caldwell que le jour de l'an est la fête des Canadiens français et aussi des Ecossais. Ici on travaille le jour de Noël, mais le jour de l'an c'est une grande fête en Ecosse. Je fais comprendre au colonel que j'ai entendu dire qu'il y aurait grève si on les forçait à travailler en ce jour. « Ne pensez-vous pas que le général leur donnerait congé en ce jour? Ce serait un excellent moyen de récompenser les soldats pour leur excellent travail » Le colonel téléphone au général qui donne congé à tout le monde pour le jour de l'an. Plusieurs jeunes gens viennent me remercier de leur avoir obtenu cette faveur. Pour la première fois depuis notre arrivée outre-mer, nous avons des œufs servis au déjeuner. Nous n'aurions jamais cru que les œufs étaient si bons! Il faut en avoir été privé pendant neuf mois pour en apprécier la saveur. La plupart de nos hommes sont allés en congé. Ceux qui sont au camp commencent la nouvelle année au pied des autels et reçoivent la sainte communion. Le soir, on s'amuse à la cantine; on chante, conte des histoires de caserne un peu « sales » et on joue de la musique; mais il n'y a personne d'ivre. De fait, l'année commence bien. Que nous réserve-t-elle? C'est le secret de Dieu. Les Ecossais sont venus chercher nos Canadiens français pour leur donner un excellent dîner, chez eux.

13 janvier

On m'envoie à Glasgow et Edimbourg enquêter sur des filles qui désirent marier des Canadiens. Je visite encore

une fois Glasgow, cette immense cité et ce grand port de mer. Tout le long de la rivière Clyde on ne voit que navires en construction. Comme de coutume, Glasgow est très embrumée. Je prends le souper chez M. Forester. Au retour, il y a alarme. Aussitôt les tramways s'arrêtent et toutes lumières s'éteignent. Nous demeurons ainsi pendant une demi-heure. Dans l'obscurité totale, je m'égare et une jeune demoiselle a l'obligeance de venir me conduire jusqu'à la porte du monastère. Vraiment, on voit des choses bizarres en temps de guerre.

2) *Edimbourg, l'Athènes d'Ecosse*

14 janvier

Je prends le train ce matin à Queen's Station pour Edimbourg. Comme toutes les chambres sont occupées au petit couvent franciscain, je trouve une chambre au Royal Hotel, qui est magnifiquement situé sur la rue Princess, en face du superbe monument érigé à la mémoire du fameux écrivain, Sir Walter Scott. Du balcon de l'hôtel, je contemple cette splendide cité qui est une des plus jolies d'Europe. A ma droite s'élève l'imposante citadelle aux murs gris et froids. A ma gauche, je discerne au loin la résidence royale, le fameux château d'Holyrood et plus loin Carlton Hill. En avant de l'hôtel règnent d'imposantes terrasses, le Musée et la Galerie nationale en style dorique et ionien. Ce panorama ressemble à Athènes avec son acropole et ses temples grecs.

Edimbourg, « la grise métropole du nord » est une cité à contrastes et aux panoramas grandioses. Ici la splendeur, la magnificence, la misère, la richesse et la pauvreté règnent côte à côte. « Nulle part ailleurs, a écrit Washington Irvin, on ne peut trouver un contraste plus frappant entre l'ancien et le nouveau. D'ici, on croirait voir Paris, des hauteurs de Notre-Dame, gaie, souriante et brillante, com-

me s'il n'y avait pas de mort; de là, les sinistres fantômes du triste et sombre passé vous glacent d'effroi. » Car Edimbourg est avec Londres la ville qui renferme dans son sein le plus de souvenirs du passé. Le visiteur qui laisse libre cours à son imagination peut y voir encore les galères romaines arriver dans son port; il peut entendre les pas lourds des légions de César défiler par les rues. Il peut être témoin des meurtres, des révolutions, des guerres religieuses; il peut y voir des martyrs brûlés sur la place du marché. Car Edimbourg s'est vu conquérir tour à tour par les Bretons, les Romains, les Saxons, les Pictes et les Ecossais. Elle est la capitale d'Ecosse, depuis le dixième siècle, et la reine Ste Marguerite, épouse du roi Malcolm II, demeure encore de nos jours la plus belle figure de cette cité.

Dans l'après-midi, je gravis la colline et arrive à la citadelle. De là, l'œil découvre l'un des plus beaux panoramas du monde. L'esplanade a environ 600 pieds de long par 300 de large. Cette place est fameuse par les nombreuses exécutions de traîtres, rebelles, catholiques, protestants et sorcières. Durant le règne de Charles Ier, cette esplanade devint partie de la nouvelle Ecosse et c'est ici que les barons canadiens étaient créés. Cette terre est donc chère aux Canadiens écossais. Je traverse le pont-levis et à l'entrée de la grande porte on remarque deux statues des rois Bruce et Wallace, héros de l'indépendance écossaise. Je traverse ensuite deux énormes portes taillées dans les murs de 12 à 15 pieds d'épaisseur. Deux sentinelles me saluent et un guide vient à ma rencontre. Il me conduit d'abord à la batterie du duc d'Argyll et à la prison d'Etat, construite en 1358. En gravissant le rocher de cette citadelle qui est à 443 pieds au-dessus de la ville, nous y remarquons de vieux bâtiments; la résidence du gouverneur, l'infirmerie et les baraques militaires. Nous arrivons à la citadelle proprement dite, après avoir traversé sept portes énormes. Voici le bastion du roi, le palais du roi

Malcome Canmore. A côté nous voyons un des plus gros canons du monde, le « Mons Meg » de 20 pouces qui a été coulé à Mons en 1486. Puis nous entrons dans une petite chapelle, construite vers 1080 par Ste Marguerite, reine d'Ecosse, et épouse du roi Malcom Canmore. La bonne reine y mourut en 1093 en apprenant la fin tragique de son mari et de son fils, morts au champ d'honneur. Cette petite chapelle respire encore la paix et la sainteté. En descendant la colline, par l'autre côté, nous arrivons à la chapelle mémoriale élevée en l'honneur des soldats écossais-britanniques, américains, australiens et canadiens morts durant la guerre 1914-18. C'est un superbe monument, un perle d'architecture gothique. Dans l'intérieur, les noms des soldats écossais de chaque régiment sont inscrits sur des livres richement enluminés. Tout autour flottent les drapeaux des divers régiments. En descendant plus bas, nous arrivons à une esplanade. A gauche, ce sont les appartements royaux de Marie, reine d'Ecosse, la chambre à coucher de la reine s'y voit telle qu'elle était en 1566 lorsque la reine Marie donna naissance à son fils qui devint Jacques VI d'Ecosse et premier roi d'Angleterre. A l'étage supérieur, il y a d'autres chambres royales et dans le caveau se trouvent les trésors et les couronnes des rois d'Ecosse que l'on ne peut pas voir en ce temps de guerre. A côté du palais royal, règne la longue salle des banquets, décorée de diverses armures. Cette salle a été témoin de plusieurs meurtres et c'est avec une sorte de frisson que l'on y entre. C'est là que furent égorgés le comte Douglas et son frère durant un banquet donné en leur honneur en 1440. Cette visite de la citadelle, qui est fort intéressante, m'a pris trois heures.

En sortant de la citadelle nous retombons sur la grande esplanade qui nous conduit à Castle Hill où s'élèvent plusieurs vieilles maisons bien conservées. Je reviens à l'hôtel où je passe toute la soirée à grelotter; il fait un froid très humide et il n'y a pas de feu dans les chambres.

3) *Palais d'Holyroodhouse*

15 janvier

Ce matin, je vais visiter le palais royal d'Holyroodhouse. En sortant de l'hôtel Royal, je m'arrête à contempler le superbe monument gothique, élevé à la mémoire du fameux écrivain écossais, Sir Walter Scott. Le monument ressemble à une flèche de cathédrale gothique. Il s'élève à 200 pieds dans les airs. La tour centrale est supportée par quatre arceaux, formant un piédestal sur lequel repose l'immense statue de Scott, en marbre de Carrare. On y voit le poète assis, enveloppé de la mante écossaise. A ses pieds, on voit son chien favori, Maida. Au-dessus des arceaux il y a quatre autres statues, représentant ses quatre principaux ouvrages: Le prince Charles Stewart, The Lady of the Lake, Meg Merrilees et The Last Minstrel, et tout autour du monument il y a d'autres statuettes représentant les principaux personnages de Walter Scott.

Je continue à droite sur la rue Princess et passe devant la Galerie nationale en style grec dorique et je remonte la colline du château. En haut à ma droite, je vois la maison de John Knox, ce fameux tribun et fanatique révolutionnaire qui détruisit tant d'églises catholiques en Ecosse en se servant de la force armée. Il mourut dans cette maison en 1572. Je tourne à gauche et j'arrive en face de la vieille cathédrale S. Gilles. Elle fut bâtie au début du 12ième siècle. Elle mesure plus de 200 pieds par 130. Deux tours gothiques s'élèvent à la façade et au centre de l'église, une autre tour surmontée d'une énorme couronne impériale domine les autres édifices environnants. L'intérieur y est sombre. On peut y remarquer 36 chapelles différentes qui servaient autrefois aux prêtres catholiques pour y dire la messe. John Knox s'en empara vers 1560 et elle devint protestante. Au sud-ouest de l'église il y a la fa-

meuse chapelle de l'ordre écossais du chardon: c'est un vrai bijou d'art gothique. Chaque membre de l'Ordre y possède une stalle richement sculptée et surmontée de ses armes et de son drapeau.

Tout à côté de la cathédrale, dans l'ancien cimetière, on a construit en 1632 l'édifice du parlement qui est de style renaissance. C'est là que se sont réunis les députés écossais de 1636 à 1707, date de l'union de l'Ecosse à l'Angleterre.

En continuant mon chemin vers le palais royal, je remarque une foule de vieilles maisons de granit sur la rue Canongate, autrefois quartier aristocratique d'Edimbourg. C'est là que résidaient les ducs d'Hamilton et de Queensberry, les marquis d'Argyll et de Huntly, les comtes de Breadabane, Haddington, Dalhousie, Panmure, Moray, Mar, et autres célébrités. Aujourd'hui c'est un des plus pauvres quartiers de la ville.

Enfin, voici le palais d'Holyroodhouse, appelé ainsi parce que l'abbaye située à côté du château était dédiée à la Ste Croix, ou morceau de la vraie croix apportée par Ste Marguerite. Une partie du château fut construite par David Ier, fils de Ste Marguerite vers 1090 et plusieurs ailes y ont été ajoutées plus tard. Le style est de renaissance française. L'entrée principale est flanquée de quatre colonnes doriques, surmontées des armes des rois d'Ecosse, d'une couronne impériale. Le palis forme un immense carré qui court tout le long du palais. La moitié de l'édifice contient les appartements royaux de Marie d'Ecosse, maintenant un musée. L'autre moitié est occupée par les appartements royaux de la famille royale régnante qui y habite lorsqu'elle visite Edimbourg. Les appartements de la reine d'Ecosse, Marie Stuart, y sont très bien conservés. On y voit l'endroit précis où Rizzio, secrétaire de la reine, a été poignardé par les agents de Darnley, jaloux de sa femme. C'est une visite très intéressante. Je quitte cette chambre qui fut témoin de ce crime révoltant et redescends l'esca-

lier qui conduit à la chapelle royale qui contient les restes de plusieurs rois et reines d'Ecosse. C'est avec tristesse que je contemple les ruines de cette superbe église abbatiale de style gothique. C'est déplorable de constater que les protestants n'avaient aucun respect pour les œuvres d'art. Qu'ils ne viennent pas maintenant me parler d'étroitesse d'esprit des catholiques. Toutes ces ruines que j'ai vues en Ecosse m'en disent assez par elles-mêmes.

La visite de ce palais est un excellent résumé de l'histoire d'Ecosse. Je retourne à mon hôtel après y avoir passé plus de deux heures; je passe la nuit à geler et je suis obligé de coucher tout habillé. Le lendemain matin, je retourne à Aberdeen et à mon camp.

4) *Vie dure en Ecosse*

24-25 janvier — A Kingussie

J'arrive le soir avec mon ordonnance et nous grelottons de froid. Le matin, je dis la messe aux C[ies] 12 et 20; beaucoup de confessions et communions. Je retourne déjeuner à l'hôtel à 12.30h. après avoir parcouru quarante milles en auto par un vent froid. Je suis content de ficher le camp à 6.15h. Le train est en retard et je dois attendre une heure, dehors au froid. Nous arrivons à Perth à 9.20h. du soir.

26 janvier

Le train est encore en retard. Nous quittons Perth à 9.50h. de l'avant-midi au lieu de 9.00h. De Forfar à Aberdeen, nous voyons partout poteaux et fils télégraphiques arrachés. Arrivés à la station d'Aberdeen, nous rencontrons plusieurs de nos gars qui attendent un train. Il semble que toutes les voies ferrées du nord-ouest soient bloquées par la neige. Après une heure d'attente, on nous dit que tous les chemins sont bloqués et qu'il n'y aura pas de train avant

deux jours. Nous nous mettons à la recherche d'un hôtel. Après beaucoup de difficultés nous en trouvons un. Mais quel hôtel! Et puis il n'y a pas de feu dans les chambres. Le soir je couche tout habillé. A 4.00h. du matin, j'entends un craquement général et je me réveille par terre. En me retournant le lit s'est écrasé. Des serviteurs accourent de l'étage inférieur; on croit à une bagarre ou à un meurtre. Je leur ouvre la porte et tout le monde éclate de rire. On essaie en vain de remonter ce fameux lit qui retombe trois fois avec un vacarme infernal. Enfin, je me fâche. Je fais étendre le matelas par terre et je me rendors jusqu'à 7.00h. du matin. Mon ordonnance a eu beaucoup de plaisir en entendant le récit de mon aventure. Après le déjeuner nous allons à la gare. Inutile d'y penser, pas de train encore aujourd'hui et nous retournons à l'hôtel avec notre petit bonheur. Je me console à la pensée que je ne suis pas seul dans cette situation bizarre.

28 janvier

Après avoir grelotté de froid toute la nuit et déjeuné à la diable nous retournons à la station pour Aboyne à 10.00h. de la matinée. Après beaucoup de difficultés et plusieurs longs arrêts on finit par arriver à Aboyne à 1.30h. et à 2.30h. au camp. Nous enrageons de faim. Quel pays! Il est tombé deux pieds de neige et il y avait des bancs de neige de quinze pieds sur les chemins. Ce pays n'a pas de machines pour déblayer les chemins. Heureusement que les Canadiens sont ici avec leurs charrues et niveleuses. Autrement toute la campagne aurait été isolée des villes durant plusieurs semaines.

1er février

Ce matin, je pars pour aller dire la messe à la Cie 16, mais les chemins sont bloqués par la neige et je dois retourner à mon camp.

2 février

Encore une tempête de neige, ce matin. Pour aller visiter mes malades à Aberdeen, je dois prendre le train, car les autobus ne peuvent pas passer à travers les montagnes. Au retour le soir, le train est deux heures en retard et j'arrive au camp à 8.20h. du soir et dois me coucher sans souper.

4 février

Une lettre du Col. O'Neill et du général White m'apprend qu'on a nommé un autre aumônier catholique supplémentaire pour les Forestiers. Je n'aurai plus à m'occuper du district N° 4 et cela va m'exempter beaucoup de voyages fatigants. Le nouvel aumônier est le P. McGuire, rédemptoriste d'Edmonton. J'espère cependant que l'on m'enverra mon confrère le P. Marcellin que j'ai demandé à Mgr Nelligan. Il a été accepté, paraît-il.

18 février

J'attends en vain l'auto qui doit me conduire à Brachin; il arrive à 11.45h., deux heures et demie en retard. Nous arrivons à Brechin et je dois me passer de dîner encore une fois. Nous revenons le soir par des chemins impassables et je dois demeurer à Aberdeen jusqu'à 11.30h. du soir, pour satisfaire le paie-maître qui y visite ses amis. Nous revenons au camp à 1.00h. du matin.

22 février

Je dis la messe au camp de la Cie 13 et, comme le vent est violent et humide, la cantine est très froide. Un auto a pu enfin se frayer un chemin et on vient nous chercher à 7.00h. du soir. Après beaucoup de difficultés nous arrivons gelés au camp à 10.00h. du soir.

4 mars

On me demande à l'hôpital Royal Infirmary d'Aberdeen. J'y trouve le caporal Frank Anderson, gisant inconscient, le crâne fracturé. Il est tombé d'un camion et s'est heurté la tête sur un mur de pierre. Le médecin me dit que son état est très critique. Je lui administre l'extrême-onction et passe une partie de la soirée à ses côtés, puis je vais coucher à l'hôtel.

5 mars

Je m'empresse d'aller à l'hôpital de bonne heure et je trouve le patient encore inconscient. Sa jeune femme arrive, ils ne sont mariés que depuis quatre mois. On peut s'imaginer alors la scène... Je repars pour le camp après midi et, le soir à 9.30h. on me téléphone qu'Anderson est mort sans reprendre connaissance. Je téléphone la triste nouvelle au commandant de la Cie No 2 et à l'adjudant du district qui envoie un second télégramme au père du caporal qui demeure en Alberta. A 10.00h. du soir, l'adjudant, le capitaine-constable et le commandant de la Cie No 2 et moi discutons la question des funérailles militaires.

7 mars

L'adjudant m'annonce que je dois conduire le corps du caporal Anderson au cimetière canadien de Brookwood près d'Aldershot. Les funérailles ont lieu à 9.15h. du matin, à l'église Ste-Marguerite d'Aboyne. Il y a une vingtaine d'officiers et deux cents hommes. La chapelle ne peut pas contenir tout ce monde. Je chante le service en grégorien et nos chantres sous la direction du soldat Chicoine s'en tirent très bien. Après le service, le convoi funèbre se met en marche vers la gare. C'est très imposant. Je suis dans un auto militaire et j'accompagne la jeune veuve qui est inconsolable. Durant le voyage les cornemuses écossaises jouent une marche funèbre. On met le corps sur le train

d'Aberdeen et j'accompagne la veuve et sa tante. Toutes les deux passent leur temps à pleurer. Je parviens à tout arranger pour conduire le corps à Brookwood, Angleterre, mais je suis incapable d'avoir un lit sur le train. On me dit que tout est réservé pour les officiers britanniques. Nous, Canadiens, nous ne sommes pas des Britanniques! des Boches, je suppose. J'en rage. Dans mon compartiment je trouve deux chefs d'escadrille canadiens. Eux aussi sont furieux. Ils s'en vont prendre le navire pour retourner au Canada comme instructeurs. Ils ont inutilement essayé d'avoir des lits sur ce train. L'un d'eux est allé bombarder l'Allemagne hier soir; l'autre a passé toute la journée en patrouille près des îles Shetlands. Ce qui nous enrage c'est de voir que des civils, des jeunes filles surtout, se pavanent dans les voitures-dortoirs. Et à nous on ne donne aucune chance. Cette situation anormale n'est pas faite pour nous inspirer la sympathie pour les Britanniques. Ce voyage est très fatigant: pas d'eau, pas de voiture-restaurant.

26 mars

Ce soir le jeune soldat Gosselin essaie de se suicider avec sa baïonnette. Un de ses amis parvient à le désarmer; le médecin me demande de l'accompagner à l'hôpital. Nous revenons à minuit. Le jeune homme était morose depuis un mois, j'en avais parlé au médecin et au sergent-major, mais on ne s'en occupa pas; car dans l'armée à moins d'avoir un membre coupé on ne peut pas être malade. Cet incident leur a donné une bonne leçon et d'autant plus que la semaine dernière à une autre Cie, un jeune homme s'est suicidé en se coupant la gorge avec un rasoir. On l'a retrouvé dans les bois deux jours plus tard.

28 mars

Un télégramme m'annonce l'arrivée en Ecosse de mon ami, le P. Marcellin Sarrasin, franciscain.

Pâques 5 avril

Je dis la messe à ma chapelle pour les C[ies] 2, 3, 4, 16 et j'ai la consolation de distribuer la sainte communion à 125 officiers et soldats.

14 avril

Visite de mon ami, le Cap. Dalcourt, des Trois-Rivières, qui a été aumônier avec moi à Montréal. C'est un jeune apôtre.

5) *Au château de Windsor et à Eton College Thé servi par la princesse Elizabeth.*

21 avril

Ce matin, je pars pour Windsor et Eton. Sur le train, je rencontre deux jeunes officiers anglais des Grenadiers. « C'est malheureux, me disent-ils en français, que vous ne puissiez pas visiter le château, car c'est la fête de la princesse Elizabeth qui a 16 ans aujourd'hui. A cette occasion elle a été nommée colonelle-en-chef de notre régiment et il y aura ce matin une grande parade militaire, dans la cour du château. » Durant la conversation je leur dis qu'au camp Valcartier j'étais aumônier des Grenadiers canadiens. « Oh, alors vous êtes un des nôtres et comme tel nous serions heureux de vous avoir comme hôte canadien. » Naturellement, je ne refuse pas l'offre. De la portière du train, je contemple la vallée de la Tamise qui ressemble à un superbe jardinet puis nous traversons Richmond dont les collines ont été rendues fameuses par les écrivains anglais. D'ici nous découvrons au loin les hautes tours du château de Windsor, résidence des rois d'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant. Arrivés à Windsor, les deux jeunes lieutenants anglais m'encadrent et nous gravissons la colline qui conduit au château qui est

immense, une vraie ville. Il y a des sentinelles partout. Arrivés à la grande porte Henri VIII les jeunes officiers montrent leurs passes et m'annoncent comme hôte du château; puis quelques pas plus loin, d'autres sentinelles et des officiers de police; même cérémonie et on passe après avoir reçu le salut des sentinelles qui sont des colosses de six pieds et trois pouces. Je suis les jeunes officiers qui me placent en arrière d'une estrade, face au régiment des Grenadiers qui est aligné sur la pelouse de la cour intérieure. Soudain, le roi, la reine et les princesses Elizabeth et Marguerite-Rose sortent du palais et viennent se placer sur l'estrade. La fameuse fanfare des Grenadiers joue God Save the King; puis la princesse Elizabeth s'avance, suivie du roi et de la reine, et reçoit le salut du colonel. Alors, commence la revue du régiment; la jeune princesse a les honneurs du jour et passe avant le roi et la reine. Durant ce temps la fanfare joue des airs bien connus. Puis la famille royale prend place sur l'estrade et tout le régiment défile devant eux. C'est vraiment imposant et majestueux. Que de beaux soldats! A l'arrière on remarque de vieux vétérans de Grenadiers, des vieillards la poitrine couverte de médailles. Après le défilé, la famille royale rentre au château et une cinquantaine d'officiers sont invités à aller prendre le thé. Les deux jeunes officiers me présentent à leurs camarades, puis à la famille royale. Le thé nous est servi par la princesse Elizabeth, dans une des grandes salles de réception richement décorée. Tout le monde parle familièrement à la famille royale et je remarque que je suis le seul étranger présent Il n'y a que des officiers Grenadiers anglais. Après avoir conversé quelques instants, je prends congé de mes jeunes compagnons que je remercie de leur amabilité. Jamais je ne me serais attendu à un tel honneur. Vraiment, il y a des Anglais qui sont gentils et savent faire les choses. Je redescends la colline et je rencontre le régiment qui défile dans les rues d'un air martial. Puis je traverse le pont et j'arrive à Eton

qui est situé de l'autre côté de la rivière en face de Windsor. Presque tous les bâtiments et édifices qui forment le fameux collège Eton sont de briques rouges. Ce qui nous surprend, en nous promenant par les rues d'Eton, c'est de rencontrer les enfants de 12 à 18 ans portant la redingote et le haut-de-forme noir. Eton est un collège d'aristocrates. Les Allemands ont bombardé Eton et on me montre les trous de bombes dans le préau. Heureusement personne n'a été tué.

6) *Oxford*

24 avril

Il y avait longtemps que je désirais visiter Oxford, enfin m'y voici! Cette ville située à 60 milles de Londres, est une des villes universitaires les plus célèbres du monde par l'ancienneté de ses collèges, par la renommée de ses professeurs anciens et modernes et par la haute culture de son enseignement. En arrivant à Oxford, le visiteur est frappé par la vue des multiples clochers, tours, campaniles des trente collèges que renferme la ville et qui constituent l'université. En se promenant dans la ville on rencontre des étudiants de toutes couleurs et de toutes races, à la recherche de la science. La ville a une atmosphère exceptionnelle d'intellectualité. Ce n'est pas sans émotion qu'un franciscain ou un dominicain visite ces vieux collèges fondés au moyen âge et illustrés par les plus grands philosophes et théologiens de leurs Ordres. En entrant dans ces vieux cloîtres et salles d'étude, il nous semble voir planer l'ombre d'un S. Thomas, ou d'un Bx Jean Duns Scot et d'autres lumières de l'Eglise. Je passe une journée à visiter les bibliothèques et musées. Tous les collèges ont leur cachet particulier, leur architecture propre. On y voit des tours de l'an 900 construites par les premiers rois anglais, un mur de l'époque romaine; on y ad-

mire l'art roman, gothique et renaissance. L'ancien coudoie le moderne. Les nombreux parcs et les abords enchanteurs de la rivière Tamise y ravissent les visiteurs.

25 avril

Enfin le P. Marcellin a pu obtenir un congé de deux jours et m'arrive ce soir. Que de choses nous avons à nous raconter!

26 avril

Après la messe dite à la cathédrale de Westminster, nous visitons un peu la ville ensemble, en commençant par la tour de la cathédrale qui mesure 318 pieds de haut. On y monte par un ascenseur, et du sommet nous avons un coup d'oeil splendide sur Londres. Les Boches ont essayé de bombarder la cathédrale, mais ils n'ont pas réussi. De la cathédrale, nous nous dirigeons vers l'abbaye de Westminster et les édifices du parlement qui ont été endommagés par les bombes. Et nous marchons tout le long de la Tamise jusqu'à la Tour de Londres qui n'est pas ouverte le dimanche.

7) *Retour en Ecosse*

27 avril

Je quitte Londres pour Aberdeen à 7.00h. du soir. Cette fois je suis assez chanceux pour pouvoir obtenir un lit de troisième. Mais ces lits sont loin d'être luxueux. Un compartiment de troisième classe est formé de quatre lits superposés l'un au-dessus de l'autre; il y en a deux de chaque côté du compartiment et un passage de deux pieds divise les deux lits. Mes compagnons de compartiments sont un capitaine russo-anglais des Royal Marines, un officier naval canadien-français et un lieutenant de marine française.

J'ai passé une agréable soirée avec eux, car le russe et le français ont pris part au raid de S.-Nazaire. Le capitaine russe va visiter les deux compartiments voisins du nôtre et demande aux sous-officiers de la R.A.F. s'ils comprennent le français. Personne ne le comprend. « Tant mieux, dit le capitaine, parlons français alors » Et ils nous racontent leurs exploits à S.-Nazaire. Ce fut une surprise générale pour les Allemands. «Nous nous sommes avancés jusqu'aux avant-postes sur le matin. Un de nos jeunes s'avance derrière la sentinelle qui était à déguster une barre de chocolat. En se retournant, la soldat allemand aperçoit notre jeune homme et lui présente immédiatement sa barre de chocolat. « Pas cela, dit notre soldat, en allemand, conduis-moi à votre dortoir. » Trois autres de nos soldats, armés de mitraillettes, le suivent. Arrivés au dortoir un de nos soldats lance une fusée dans le dortoir et crie aux soldats; ne bougez pas, vous êtes cernés, en les menaçant de leurs mitrailleuses. Tous, quatre officiers et cent hommes furent pris dans le sac. » Chaque officier raconta son histoire. Au sujet d'un premier raid sur S.-Nazaire le lieutenant français nous dit que le raid fut manqué parce que la population ayant eu vent de ce raid essaya de nous aider mais nous nuisit plutôt. » Nous ne dormîmes pas beaucoup, car les ressorts étaient fort durs.

24 mai

Fête de l'Empire. Nous avons une assemblée et un défilé patriotique à Aboyne. Sur l'estrade, à mes côtés, il y a un général écossais, le Col. Caldwell, commandant du district N° 2 des Forestiers et l'aumônier protestant, le Cap. Vincent. La fanfare de la Boys' Brigade d'Aberdeen et plus de 1,500 Forestiers canadiens et 200 Ecossais du corps médical sont enlignés en face de l'estrade. Le colonel me demande de lire la prière pour le roi au micro. Le Cap. Vincent parle en anglais et moi en anglais et en français sur

nos héros de Carillon et Dollard. Après les discours, tout le monde chante « Faith of our Fathers » puis la fanfare joue « O Canada ». Le général écossais, suivi du Cap. Vincent et de moi, va prendre sa place sur une petite estrade en face du bureau de poste. Près de 2,000 hommes défilent devant nous et le général reçoit le salut. Les aumôniers sont à l'honneur aujourd'hui, et c'est vraiment impressionnant. « Quelle compagnie, pensez-vous, nous a donné la meilleure impression militaire, me demande le général? » « C'est la compagnie 2 des Forestiers, si je ne me trompe ». « Vous êtes bon juge militaire, reprit le général, car moi-même, je lui donnerais le prix. »

28 avril

Je m'aperçois que j'ai oublié quelque chose à cette date. A la King's Cross Station de Londres, je rencontre le soldat Verrette de la C[ie] N[o] 3 et le sergent médical Reeves du dist. N[o] 2. Ils sont venus conduire un de nos jeunes, McEachern, à l'hôpital neurologique, parce qu'il était devenu fou. Donc les deux soldats me demandent de faire le voyage avec eux, sur le train d'Edimbourg qui part environ une heure après le train d'Aberdeen; je m'excuse car j'ai pu trouver un lit de troisième sur le premier train. Les deux se décident à prendre le second. En arrivant à Aberdeen, on m'apprend que j'ai été chanceux, car le deuxième train a été bombardé à York. Voici ce qu'écrivait alors Sir Eugene Ramsden, M.P. de North Bradford qui était sur ce train. « The arrival of the train coincided with the dropping of bombs on York Station. When one of the biggest bombs fell I was lucky enough to be standing in the corridor between two coaches and so was not hurt. Many passengers were injured. Two railwaymen were among the killed » (Daily Express April 28, 42). Le lendemain nous arrivent les deux soldats rencontrés à Londres: « Vous avez été chanceux me disent-ils. Nous n'avons pas

été blessés heureusement, mais notre voiture a pris feu si subitement que nous avons perdu tout notre bagage, même notre béret. Je crois que je suis né pour la chance. J'arrive toujours avant ou après un raid.

8) *Grandes manœuvres militaires*

Dimanche, le 31 mai

Des coups de clairons secs et rapides m'éveillent. Je regarde l'heure: cinq heures. Je saute en bas de mon grabat et je crie au clairon Langlais, de Québec: « Qu'est-ce qui te prend ce matin, es-tu fou; il n'est que cinq heures. — Je le sais bien, dit-il, c'est Aberdeen qui nous appelle, parait-il. » Les sergents parcourent les huttes et donnent ordre aux caporaux de tenir leurs hommes prêts à partir dans une demi-heure. On prend une bouchée à la hâte puis on revêt tout cet attirail de guerre qui est fort embarrassant. On me dit d'attendre l'ambulance du médecin qui me prendra en passant. Plusieurs se demandent si c'est une véritable attaque ou des manœuvres spéciales. On avertit les officiers que ce ne sont que des manœuvres spéciales; tant mieux! Notre convoi militaire part dans la direction d'Aberdeen et on se rend près de Stonehaven pour surprendre l'ennemi par derrière. Je suis avec la Cie No 2. On attend durant deux heures. Il tombe une pluie froide et un épais brouillard s'étend sur les montagnes. On grelotte et les soldats sacrent. Au loin nous entendons gronder le canon et des avions volent ici et là et semblent chercher quelque chose. Vers midi, on s'avance tout en dévorant un sandwich. On s'avance vers Aberdeen, près du pont de la Dee. On nous apprend que l'auto de notre état-major a été capturé par « l'ennemi » avec notre colonel, son commandant en second et l'adjudant. On se cache derrière de hautes clôtures de pierre et l'on voit s'avancer des tanks. Quelques-uns de nos gars ont grande envie d'aller

les capturer. Deux sauvages indiens du N.-D. se glissent derrière des haies, rampent près des tanks et soudain sautent sur les conducteurs de tanks dont la tête émergent des coupoles. Les Indiens du Canada ont pris leur rôle trop au sérieux: ils ont failli étouffer les pauvres Ecossais. Les arbitres déclarent ces tanks capturés. Partout on entend le tac, tac, tac des mitrailleuses et bombes, boum, boum des canons anti-aériens et le sifflement des avions qui descendent vers nous comme des oiseaux de proie. Les Canadiens s'emparent du pont de Torry, puis on avance dans la ville. Finalement, vers 5 heures, la ville est délivrée de l'envahisseur et tombe entre nos mains. Partout le monde acclame les Canadiens et les enfants s'accrochent à nos autos. Ces manœuvres ont été très réalistes et bien réussies. L'ennemi comprenait des commandos écossais et des marins débarqués à Stonehaven par la marine. Les défendeurs de la ville étaient quatre compagnies de Forestiers canadiens et la Home Guard écossaise, supportés par un train blindé polonais qui bombardait les navires ennemis. Plus de 60,000 hommes ont pris part à ces manœuvres. Dans la ville on a même utilisé les gaz lacrimogènes. Nous retournâmes au camp à 6.00h. du soir, affamés et transis de froid, harassés de fatigue. Heureusement que nous n'avons pas eu de blessés parmi nous. Les Ecossais en ont eu quelques-uns. Il y a eut des rixes entre Canadiens et Ecossais, mais tout a bien tourné heureusement. La compagnie du Nouveau-Brunswick avait pris cette pratique militaire un peu trop au sérieux et des commandos ont fait l'expérience de la force musculaire de nos Canadiens.

5 juin

Une lettre du colonel O'Neill me demande de me rendre à Londres la semaine prochaine pour assister à la réunion des aumôniers.

7 juin

Ce soir, je prend le train à Aberdeen pour Londres, mais comme toujours on n'a pas de lit pour les officiers canadiens; tout a été réservé pour les officiers « britanniques » et les bonnes dames qui s'en vont à Londres « pour relever le moral des troupes » Intelligenti pauca! Ce procédé de certains fonctionnaires britanniques est loin de nous faire aimer les Britanniques. Heureusement que nous sommes assez intelligents pour discerner entre Britanniques et vrais Britanniques.

11 juin

Je quitte Londres à 9.50h. du matin et arrive à Aberdeen à 11.45h. du soir. Je parcours en vain la ville; il n'y a pas de chambre disponible. Que faire! Je téléphone à mon camp à minuit et demi. Heureusement le Sgt Keiller, de Québec, toujours prêt à rendre service à son aumônier vient me chercher à 1.30h. et j'arrive au camp à 2.15h. mort de fatigue.

9) *Visite de l'aumônier général*

Dimanche, le 14 juin

Son Excellence Mgr L. Nelligan, aumônier principal catholique de l'armée canadienne est arrivé à Aboyne hier soir. J'ai pu réussir à grouper les catholiques des Cies 2, 3, 4, 16 à la cantine de la Cie 3 ce matin, et son Excellence dit la messe devant près de 400 officiers et soldats et leur parle en anglais et en français, les encourage à bien pratiquer leur religion pour être de vrais soldats. Les bonnes paroles, les souvenirs de l'ouest dont il a fait mention devant les soldats à mon sujet, m'ont très touché. La deuxième messe a lieu à la Cie N° 22 pour les catholiques des



Officiers de la Cie 3 des Forestiers près de Balmoral 1941
De gauche: Cap. D. Paquin, Major Descôteaux, Lieut. Grenon
Cap. Aird.



A la Cie 16 des Forestiers, Banchory, Ecosse.
De gauche: Cap. A.-C. Laboissière, Lieut. G. Gariépy, fils de l'hon. Gariépy, des Trois-Rivières, Cap. abbé Dalcourt, tué à l'action en France.



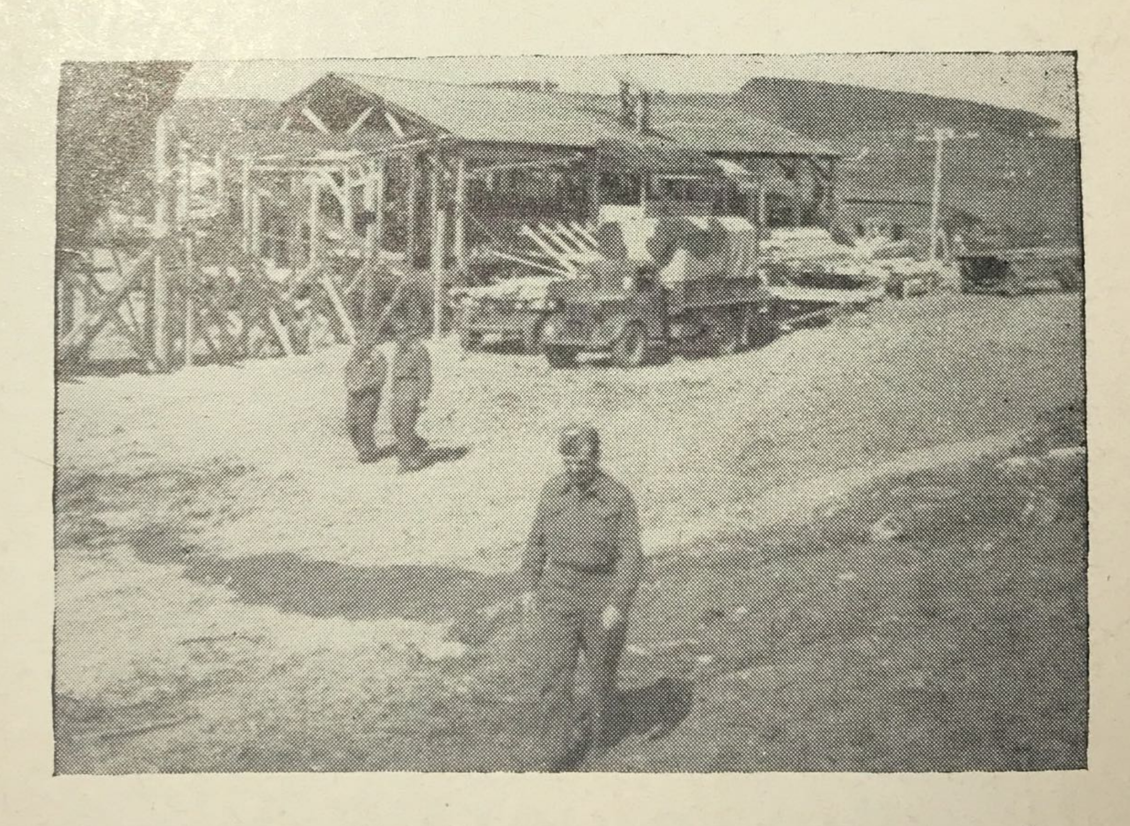
Un groupe de nos musiciens aux fêtes de la France à Aberdeen 1942. Cap. A.-C. Laboissière, Hon. Lord Maire Mitchell, Mr. Lentz, consul. (Voir p. 131).



Orchestre des Forestiers, Cies 2 et 3 à Ballogie. De votre gauche. Assis: J. Dobson, G. Derose, W. Whalen, Nick Dutchuck. Debout: E. Chicoine, C. Walsh, L. Picard, directeur, Cap. A.-C. Laboissière fondateur, A. Martin, pianiste, A. Cadieux, Jos. Langlais.



Chorale de la Cie 3, à Ballogie, Ecosse. Lieut. Grenon à gauche du Padre Laboissière.
Absent: Sgt J. C. Vidal, directeur.



Moulin à scie de la Cie 3. En avant, Lieut. R. Grenon en charge de ce moulin qui produisit une moyenne de 25,000 à 30,000 pieds de bois par jour.
(Voir p. 74).

Cies 22, 24 et 25; environ 200 sont présents. Cette messe est dite par le Lieut. Colonel O'Neill, aumônier principal outre-mer. Monseigneur a charmé tout le monde par sa bonhomie, sa simplicité. Après chacune des messes il a donné la main et dit un mot à chacun, prenant même des notes pour apporter des messages aux bonnes mamans au Canada. Dans l'après-midi, nous visitons les troupes canadiennes des environs de Brechin, Montrose, Sotehaven et Aberdeen. Nous revenons vers 7.30h. du soir. Je n'ai pas pu parler beaucoup car durant le trajet Son Excellence apprenait par cœur un discours en polonais qu'il doit donner demain aux troupes polonaises d'Edimbourgh.

21 juin

Je sers diacre à la cérémonie de confirmation à Aboyne, présidée par Son Exc. Mgr Bennett, évêque d'Aberdeen. Plusieurs de mes jeunes évacués de Glasgow sont confirmés ce soir. Mgr Bennett est un bon papa qui aime beaucoup les enfants et ressemble beaucoup à Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg. J'ai dans « ma paroisse » près de mon camp, une cinquantaine d'enfants dont les parents ont été tués.

10) *La St-Jean-Baptiste en Ecosse*

24 juin

Fête de St-Jean-Baptiste. Il nous est impossible de célébrer ici notre fête nationale. Cependant, j'ai pu obtenir le concours du capitaine Tilgé, des Forces françaises libres. Avec la permission de notre colonel, ce soir j'ai pu grouper nos soldats et officiers canadiens-français à la cantine de la Cie 3. Ils étaient près de 300 venus de quatre différentes compagnies. La cérémonie fut présidée par M.

Emile Lentz, consul français à Aberdeen. Je présentai à l'auditoire le conférencier le Cap. Tilge, héros français, échappé de France et dont la tête a été mise à prix par les Boches et le gouvernement de Vichy. L'aimable conférencier nous fait l'historique de la résistance française sous les ordres du Gén. de Gaulle et nous raconte des faits très intéressants sur les officiers et soldats français échappés des camps de concentration allemands. Après avoir remercié le conférencier pour son intéressante causerie, je demande à nos Canadiens de chanter O Canada; Notre hymne national a fortement impressionné le Cap. Tilgé et M. Lentz. Après la conférence, nous conduisons nos invités au château de Cluny où le Cap. Tilgé sera l'hôte de la comtesse Gordon de Cluny.

4 juillet

Je reçois un appel urgent de l'hôpital Old Mill; 10 de nos hommes ont été gravement blessés dans un accident de camion.

9 juillet

Une pluie torrentielle tombe toute la journée. Nos hommes sont obligés de travailler quand même. Comme ils n'ont pas d'abri, ils mangent à la pluie. Plusieurs sont trempés des pieds à la tête. Le commandant s'obstine à les faire travailler quand même. On refuse de travailler et le major Richards va les trouver et les menace de son revolver. On reprend le travail, mais tout le monde est furieux. Le soir chacun vient me conter son histoire et je suis obligé de faire des tours de force pour défendre l'autorité du commandant. Cet incident, qui aurait pu avoir des conséquences graves, m'a très énervé et je me couche à minuit, harrassé de fatigue.

11) *Fête de la France*

14 juillet

Fête de la république française, M. Lentz, agent consulaire de la France libre à Aberdeen m'avait demandé d'organiser un choeur de Canadiens français pour cette circonstance. Après beaucoup de difficultés, je parvins à avoir un camion de l'armée et mon chœur de chant est très enthousiaste. Officiers présents: Cap. L. P. Reeves, les Lieut. Grenon, Rochon, Gariépy, Hudson et moi. La fête eut lieu au Northern Hotel d'Aberdeen. Il y avait la noblesse écossaise qui est restée très sympathique à la France depuis le temps de Marie, reine d'Ecosse. Le président de la fête était le Lord Provost d'Aberdeen, l'hon. Mitchell; le comte et la vicomtesse Forbes et une foule d'autres nobles écossais dont j'ai oublié les noms réprésentaient l'Ecosse. Le baron de Montclos et M. Lentz ainsi que deux officiers français et quelques marins de la flotille sous-marine française représentaient la France. Au souper, on remarquait plus de 250 convives. Après le souper il y eut chants, musique et danse. Marins français et soldats canadiens fraternisèrent ensemble, jouèrent de la musique et chantèrent ensemble. Nos vieux chants canadiens furent très goûtés de l'auditoire. Deux marins français originaires de S.-Malo pleurèrent lorsqu'ils entendirent nos gars chanter à quatre voix « A. S.-Malo, beau port de mer. » J'eus beaucoup de difficultés à contenir nos gars qui prenaient de fortes consommations avec les marins français, mais enfin tout s'est bien passé et nous sommes revenus au camp à 2.30h. du matin.

20 juillet

Mon congé commence aujourd'hui et j'ai le plaisir de revoir mon ami, le P. Marcellin, qui m'arrive ce matin. Je vais lui faire visiter Bellater, Braemaer et Balmoral.

8 août

Je couche au presbytère d'Aboyne ce soir, car il y a une danse au camp et on ne pourra pas se reposer de la nuit.

12) *Dundee et St. Andrew's*

24 août

Je vais faire ma retraite chez les Franciscains de Dundee. Avant de me rendre à Dundee, je vais visiter St. Andrew's, petite ville historique située à quelque douze milles de Dundee. Elle est célèbre par son passé, son université et les ruines de sa cathédrale et de son château. C'est une des plus vieilles villes de Grande-Bretagne. Elle fut évangélisée par S. Colomba et après le sac d'Iona, elle devint la capitale du royaume des Pictes. En 1144, la ville fut dotée d'un prieuré de chanoines réguliers et la splendide cathédrale gothique fut terminée en 1318. En 1472, St. Andrews devint le siège important d'un archevêque, métropolitain de toute l'Ecosse. La cathédrale mesurait 356 pieds de long. Le fanatique John Knox prêcha des sermons contre l'église catholique et un dimanche après-midi alla mettre le feu à la cathédrale. Les ruines y sont encore très imposantes. C'est vraiment triste de voir ces ruines, témoin du fanatisme d'un prêtre apostat, supposé homme de Dieu. Le château, situé tout près de la cathédrale, fut fondé en 1200. Il subit plusieurs sièges importants; car sa situation était fort avantageuse, se trouvant sur le bord de la mer. C'est là qu'en 1546 le cardinal Beaton fut égorgé par les disciples de John Know qui s'enfermèrent dans la citadelle avec le chef et pendant un an se défendirent contre les troupes françaises et écossaises. Finalement, ils durent se rendre et furent condamnés aux galèrent. L'Université de St. Andrews fut fondée vers 1455 et elle comprend plusieurs collèges anciens et modernes.

Au couvent des Franciscains de Dundee, je fus reçu à bras ouverts par le jeune gardien, le P. Léopold. Le couvent est moderne et situé dans un excellent quartier. Le premier couvent franciscain de Dundee fut érigé en 1284 et le second, le monastère actuel, en 1933. Une paroisse qui compte plus de 3,000 âmes lui est attachée. Les Pères présents étaient le P. Léopold, gardien, le P. Cyprien, vicaire, les P. Stephane et Ambrose, Lambert, Emmanuel, les FF. Augustin et Hugh. J'y ai rencontré aussi le P. Camille, Squadron Leader, aumônier principal du sud de l'Ecosse pour le R.A.F. J'ai passé quatre jours de repos spirituel, mental et physique. L'hospitalité a été charmante.

5 septembre

Nous avons l'honneur de recevoir à notre camp, l'hon. Attlee, assistant premier ministre de Grande-Bretagne, type simple et affable. Il est accompagné de l'amiral Bromlee et de Sir Cripps.

20 septembre

Malgré ma faiblesse, je vais dire la messe à Ballater et Braemaer et après avoir fait 90 milles en auto, je reviens mort de fatigue et je suis obligé de m'aliter.

24 septembre

Encore une danse au camp. Je suis fortement opposé à ces danses au camp. La discipline et la surveillance sont nulles. Et puis, presque tout le monde est ivre et les batailles commencent, j'en ai arrêté au moins trois ce soir et j'ai dû me servir de ma force pour étouffer deux soldats.

Dimanche le 27 septembre

Je dis la première messe à ma chapelle pour les Cies 2 et 3 et il y a très peu de monde, car il y a une conférence sur

les gaz, cette avant-midi à Aboyne. On se demande pourquoi on choisit le dimanche matin pour ces cours. Le samedi après-midi irait aussi bien. On se soucie très peu de Dieu. Je vais dire la seconde messe à Brechin à 32 milles de mon camp. Au retour en arrivant aux montagnes, l'auto arrête, faute de gasoline. Le chauffeur, souvent distrait, a oublié de faire son plein d'essence hier soir. Nous sommes à dix milles du téléphone. Heureusement, j'y pense, la compagnie 13 doit revenir d'Aboyne par ce chemin de montagne et nous attendons. Durant ce temps, je meurs de faim. A 1.30h., je vois le convoi militaire qui descend une montagne et je fais des signaux pour le faire arrêter. Reconnaissant un officier, le convoi s'arrête. Puis on se met en devoir de remplir notre réservoir d'essence. Il faut faire un syphon et c'est un procédé qui est fort lent. Enfin, on réussit. Je rentre au camp à 3.00h. et je n'ai pas mangé depuis six heures hier soir.

16 octobre

Les « Tin Hats » groupe de soldats canadiens d'Aldershot viennent nous donner un concert très intéressant dans notre cantine. La musique est excellente et les comédies très appropriées aux soldats et très bien rendues. Nos soldats nous ont donné quelque chose de bien supérieur et surtout quelque chose de plus « propre » que certains concerts anglais Ensa.

18 octobre

M. le major Descôteaux, commandant de la 27ième Cie des Forestiers qui vient d'arriver du Canada, nous cause une agréable surprise. Nous ne l'avions pas vu depuis son départ en février dernier. Il nous apprend que sa compagnie a eu une triste expérience. Leur navire frappa un destroyer américain durant une nuit brumeuse et le coula

avec l'équipage. Leur navire dut retourner à Halifax pour être radoué.

20 octobre

Le Lieut. Rochon et moi, nous quittons Aberdeen pour l'Irlande. A 5.10h., nous prenons le train pour Stranraer, Ayrshire, à St. Enoch's Station. La voie ferrée côtoie la mer et de notre portière nous contemplons de splendides paysages marins et champêtres. C'est de ce côté que nous viennent les fameuses vaches à lait « Ayrshire » si bien connues au Canada. Nous voyons de nombreux troupeaux de ces vaches qui paissent dans de riches pâturages. Nous arrivons à Stranraer à 8.30h. du soir et nous nous rapportons immédiatement à l'officier de transport, un jeune officier très aimable. On est actuellement à décharger le navire qui vient d'arriver d'Irlande et il nous faut attendre sur les quais. Il fait très noir. A 10.00h., on nous fait monter à bord d'un joli navire, assez gros, puis on nous conduit à notre cabine qui est très étroite. Je suis obligé de faire des tours de passe pour y entrer, car ce lit est trop court et trop étroit pour moi. Le Lieut. Rochon qui couche sur le lit supérieur a beaucoup de plaisir à me voir manœuvrer. Nous finissons par nous endormir vers 12.30h. du matin.

13) *En Irlande du Nord*

21 octobre

Dans le corridor, je rencontre le P. Sarrasin qui est arrivé de Londres à 4.30h., ce matin. Tous trois nous prenons un excellent déjeuner à bord du navire, qui quitte Stranraer, Ecosse, à 8.00h., ce matin. La mer d'Irlande est calme. A cet endroit, il n'y a que 32 milles entre l'Ecosse et l'Irlande du Nord. Arrivés au milieu du détroit on peut voir les deux pays. On y jouit d'une vue splendide. Au loin, nous voyons un gros convoi qui s'en vient. Je ne suis pas

malade du tout et je suis tout surpris de voir que plusieurs soldats et civils paient leur tribut à la mer. Cette maladie est extraordinaire. Puis nous arrivons à Larne, Irlande du Nord à 10.20h. de l'avant-midi. On se croirait en Ecosse. Mais voici des officiers de police qui nous rappellent que nous sommes en Irlande; ils portent un uniforme vert au lieu de bleu ou noir. A 10.45h., notre train quitte Larne pour Belfast. Les paysages sont très ordinaires et la campagne plutôt pauvre et rocailleuse comme en Ecosse. Nous arrivons à Belfast vers midi. Nous avons d'abord une impression de désolation et de ruines, car les bombardiers nazis sont venus ici et n'ont pas manqué les environs de la gare et des quais. Que de dégâts partout! On nous conduit au Grand Central Hotel, sur l'avenue Royal. Miss Bristow, de l'Overseas League, a bien fait les choses; tout a été très bien réservé. Cet hôtel est très bien; il est rempli d'officiers américains. Le service y est excellent. Dans l'après-midi, nous allons rencontrer Miss Bristow, secrétaire de l'Overseas League pour la remercier de ses services appréciés. Elle a son bureau sur la Sonegall St. Nous visitons la Queen's University et le Musée national qui est fort intéressant.

22 octobre

Nous visitons Belfast à pieds; ce n'est pas une ville jolie; c'est une grande cité commerciale et maritime, malpropre. Cependant il y a de beaux monuments. L'hôtel de ville est magnifique ainsi que toute la place Donegall, où il est situé. Le soir, on vient nous chercher à l'hôtel pour aller prendre le souper chez les parents de Miss Bristow, vieux seigneur irlandais. Leur château est à quelque cinq milles de Belfast. Mr. Bristow est un beau vieillard, distingué, aux cheveux blancs; il ressemble au président des Etats-Unis, M. Kinley. Mme Bristow est une grande dame, célèbre artiste peintre. Nous avons vu de ses peintures

au Musée des Arts. Un souper très simple nous est servi dans un grand hall, sur une immense table de chêne, où brûlent quatre grands cierges. On se croirait transporté dans un château du dix-septième siècle.

23 octobre

Pendant que le P. Marcellin va faire mettre ses papiers en règle à l'arsenal, moi je vais essayer de rejoindre R. Gaumont, au camp américain. Dans l'autobus, je ne trouve que des soldats nègres, très joyeux; tous fument le cigare. Après avoir gravi plusieurs collines, nous arrivons à des camps américains. Deux gros nègres pleins d'humour m'escortent jusqu'au « Site 3 » Ce camp est en construction. L'un des contremaîtres américains est un canadien-français du New-Hampshire et l'autre un italien, gradué de St. Bonaventure's University, où j'ai été professeur en 1928. Il me dit m'avoir connu là. J'apprends que R. Gaumont a été transféré en Angleterre il y a deux jours. Je dois m'en retourner bredouille et il n'y a pas d'autobus avant 4.00h. Que faire? Je visite un peu le camp qui est très bien. Les huttes sont en briques ou en béton. Sur une distance de 20 milles, on ne voit que des camps de soldats et d'aviateurs américains. Je vois un camion qui s'en vient. Je l'arrête et le jeune chauffeur irlandais est tout heureux de me faire monter, car il s'en va à Belfast. Du haut de la colline, nous découvrons la ville qui est bâtie dans une plaine entre de hautes collines et la mer. J'arrive juste à temps pour dîner. Mes compagnons m'attendent.

Dans l'après-midi, nous faisons quelques visites et puis l'Overseas League nous invite à assiter à un concert ce soir, donné par les artistes de Belfast. On nous donne une place d'honneur et on nous présente à un général, président du Queen's University.

14) *En Irlande du Sud ou Eiré*

Samedi 24 Octobre

Ce matin, le Cap. Sarrasin, le Lieut. Rochon et moi endossons notre habit civil. Ça nous fait une drôle d'impression. Nous prenons le train à la station du Great Northern Railway. Les voitures sont bien. Nous avons des sièges réservés. Un gros vieux à l'air bourru est déjà installé dans notre compartiment. Nous parlons français. M. Rochon me dit: « Cet homme-là doit être un gros bonnet; tous les employés le saluent. » Et le vieux sourit et nous dit en français: « Naturellement je suis un gros bonnet; car je suis propriétaire de ce chemin de fer. » Heureusement, que nous n'avions rien dit d'offensant à son sujet. Et puis le vieux bonhomme nous raconte ses voyages sur le continent et il se montre des plus gentil. Il nous donne une foule de renseignements sur les villages et petites villes que nous traversons. Les paysages ressemblent beaucoup à ceux d'Ecosse; beaucoup de collines et de montagnes, des lacs ici et là. De nombreux troupeaux paissent dans de verts pâturages. Il y a beaucoup de maisons blanches au toit de chaume vert ou jaune. Plusieurs maisons ressemblent à celles de chez-nous. Nous remarquons de belles églises catholiques, et des statues du Sacré-Cœur dominent la place publique. Des inspecteurs demandent à visiter nos bagages, mais ils ne regardent même pas nos valises; ils sont surtout intéressés à la correspondance commerciale. A Drogheda, nous traversons la rivière Boyne. C'est ici qu'en 1692, les troupes catholiques furent écrasées par les soldats de Guillaume d'Orange. Nous approchons de Dublin. La baie s'étend devant nous et nous offre un splendide panorama. Nous arrivons à Dublin, à 11.55h. de l'avant-midi. Nous arrivons en pays neutre et chose étrange la sirène anti-aérienne se lamente plaintivement. On nous dit que des avions soit allemands, soit britanniques sont en

vue sur la mer. La gare est très pauvre. En arrivant sur la rue, nous avons une triste impression: des quêteurs, des gueux partout. De jeunes femmes en guenilles et portant un bébé dans leurs bras nous tendent la main. Des enfants en haillons courent après nous. Nous nous hâtons d'arriver à l'hôtel Moran où nous avions réservé nos chambres. Nous n'y voyons pas beaucoup de luxe. C'est un hôtel de troisième classe, tous les autres sont occupés. Le propriétaire est un catholique. Une surprise nous attend au dîner; on nous apporte du poulet et quelle quantité! Ici la viande n'est pas rationnée et il y en a en quantité. Dans l'après-midi nous faisons une excursion à travers la ville. Dublin est une des plus vieilles villes d'Europe. On y trouve les deux extrêmes de pauvreté et de richesse, d'antiquité et de moderne. Construite sur l'estuaire de la rivière Liffey, elle s'étend sur une des plus jolies baies du monde.

Avant l'ère chrétienne, elle s'appelait Eblana du temps des Ptolémées, rois d'Egypte. Dublin fut colonisée au 9ième siècle de notre ère par des pirates normands qui en firent leur capitale. Nous gravissons les degrés de la colonne Nelson qui domine la rue O'Connell, qui est plus large que l'avenue Portage de Winnipeg. De là, nous découvrons une magnifique vue de la ville. Plusieurs jolis ponts relient les côtés de la rivière. On y remarque une foule de monuments; entre autres, les statues de Daniel O'Connell, Smith O'Brien, Father Mathew, Parnell; près de nous s'élèvent les édifices du bureau de poste qui servit de quartiers-généraux aux patriotes irlandais en 1916. Au loin, nous remarquons l'édifice splendide des douanes, bâti près de la baie et autres imposants édifices: le Parlement, le Trinity College, l'University College, le Royal Irish Academy, de magnifiques musées et bibliothèques. Les églises y sont aussi très nombreuses. Nous descendons de la colonne Nelson et nous nous arrêtons sur le fameux pont O'Connell. D'ici nous avons une excellente vue des quais et des nombreux ponts de Dublin. Le tout ressemble beaucoup à

Paris. Nous traversons le pont et après une courte marche, nous arrivons à l'église des Franciscains, qui est jolie et fort originale. L'église, qui est moderne, est remplie de gens qui attendent pour les confessions. J'ai parlé à des gens qui me dirent que les Franciscains y sont dans un quartier fort pauvre, sur les bords de la rivière. Le Palais de Justice, qui est fort imposant, domine l'autre rive de la rivière en face du monastère.

De là nous retraversons la rivière et nous arrivons à la fameuse église de St-Michan, autrefois catholique et maintenant presbytérienne. Elle est située dans le quartier le plus pauvre de Dublin. Je n'ai jamais vu de pareils « slums ». L'église a été construite par les Danois en 1095 et elle a connu toutes les vicissitudes de Dublin. Autrefois, autour de cette église s'élevait le plus riche quartier de la ville. Cette église est surtout fameuse par ses tombes qui renferment des corps momifiés, dûs, dit-on, à l'atmosphère très sèche des caveaux. J'ai touché aux ossements d'un roi de Leinster et d'un croisé; les mains sont encore très flexibles et bien conservées.

Ce soir, pour la première fois depuis notre arrivée outremer nous voyons une ville tout illuminée. Vraiment, c'est un spectacle qui nous réjouit le cœur.

Dimanche 25 octobre

Nous disons la messe à la cathédrale catholique qui a un sous-bassement, assez pauvre. On se croirait à Montréal, toutes les églises sont bondées de monde. Et le son des cloches nous rappelle que nous sommes en pays neutre. Partout, nous rencontrons des soldats qui nous saluent; plusieurs disent « good morning, Father », et font le signe de la croix. Quelques-uns nous saluent et se retournent pour nous examiner. Tous les trois, nous nous efforçons de ne pas marquer le pas, afin de ne pas paraître militaires, mais plusieurs s'en aperçoivent et puis nos chaussures

brunes nous trahissent. Dans l'après-midi, nous allons visiter le National Museum qui est le plus beau et le plus riche que j'aie encore vu. Un titre nous intrigue « Room 1916 ». Cette chambre semble bien gardée. Enfin nous entrons: elle renferme les armes, uniformes, habits, chapelets, crucifix, etc. dont se sont servis les patriotes irlandais, durant la rébellion de 1916. Deux gros constables nous suivent et nous épient. Avant de sortir l'un d'eux nous arrête et nous demande de signer nos noms et adresses. « Oh, vous êtes canadiens-français, de Montréal? Oh mon Père, c'est différent alors. Nous croyons que vous étiez anglais; nous nous méfions de ces gens-là. » Puis il nous conduisit dans une petite chambre et nous raconta l'histoire de la rébellion. Lui-même a fait le coup de feu avec les patriotes. Mme Cosgrave, femme du leader de l'opposition, et Mme McSweeney, veuve du maire de Cork, qui s'est laissé mourir de faim, seront ici demain. Si vous venez, je serai heureux de vous les présenter. » — Nous nous excusons, car nous devons visiter notre commissaire du commerce.

26 octobre

Nous passons une partie de la journée à visiter Phœnix Park, et les jardins botaniques qui s'étendent sur une superficie de 2,000 acres. C'est un des plus beaux parcs du monde. Il renferme la résidence du président d'Irlande, bien simple, le palais princier du nonce apostolique, le fameux monument Wellington, dont l'obélisque est le plus haut du monde, un jardin zoologique splendide, fondé en 1830, plusieurs terrains de jeux et diverses casernes militaires. Ici et là, il y a des lacs artificiels et quantité de fleurs variées. Sur une rue principale du parc, s'élèvent des collines de turfs des milles de long. Dublin en a ainsi amassé une forte provision, afin de se débarrasser du charbon anglais. Les Irlandais, que nous rencontrons, nous

en parlent partout et ils sont fiers de s'être ainsi débarrassés du marché anglais qui les embêtait depuis longtemps. L'Irlande ou Eire est neutre durant cette guerre, mais les gens nous avouent leurs sympathies pour la cause des alliés et se réjouissent de nos succès. La part de l'Irlande durant la grande guerre a été énorme, vu sa population et la bravoure de ses fils, peut-être 100,000, dit-on, ont traversé la frontière et se sont enrôlés dans l'armée britannique. Un autre 100,000, hommes et femmes, travaillent pour nous dans les manufactures de munitions dans le nord de l'Irlande.

Dans le parc, nous rencontrons quantité de soldats irlandais qui nous font une magnifique impression dans leur bel uniforme gris vert qui ressemble beaucoup à l'uniforme allemand. Les soldats portent des bottes de cuir rouge, à mi-jambes et tous les officiers portent de hautes bottes.

Après avoir marché plusieurs heures, nous nous dirigeons vers la rue O'Connell où demeure Mr. McCole, haut-commissaire canadien du commerce. C'est un bon catholique de Toronto et il nous reçoit à bras ouverts. Comme il part demain pour un voyage au Canada, il ne peut nous entretenir longtemps, mais il tient absolument à nous conduire à sa résidence et nous introduit à son épouse, charmante personne, à la fois distinguée et simple. Nous y prenons le thé avec quelques officiers canadiens de la Royal Air Force.

Après le souper, on nous invite à aller voir une excellente représentation dramatique à un des plus beaux théâtres de Dublin. On y joua « The Man of Destiny » qui est une espèce de parodie comique et très sarcastique de Napoléon Ier et des Anglais, par le fameux auteur irlandais, Bernard Shaw. Les acteurs ont eu un jeu magnifique et la musique tout à fait bien. Durant la représentation, nous nous sommes aperçus que nous étions en pays libre et les spectateurs n'ont pas ménagé leurs rires au détriment des Anglais.

Mardi 27 octobre

Ce matin, on nous a ménagé une entrevue avec l'hon. M. Kearney, haut-commissaire canadien en Eire. Ses bureaux sont situés dans le quartier le plus riche de Dublin et font honneur au Canada.

L'hon. Kearney, qui est un Montréalais comme nous, et un excellent catholique, tertiaire franciscain, nous reçoit à bras ouverts et tous les trois, nous le bombardons de questions sur la question irlandaise. Cette entrevue est des plus intéressante. Elle nous vaut plusieurs mois d'étude de sociologie et d'histoire. A 2.45h. de l'après-midi, nous quittons Dublin à regret et nous arrivons à Belfast à 6.00h. du soir et nous endossons nos uniformes militaires pour le souper.

15) *Impressions d'Irlande*

Je suis allé en Irlande du Nord et du Sud afin de voir par moi-même ce qu'est vraiment l'Irlande, quelle est sa position dans cette guerre-ci. D'abord je dois dire qu'il y a deux « Irlandes »; celle du Nord, qui comprend six comtés, fait partie de la Grande-Bretagne avec l'Angleterre et l'Ecosse, Celle du Sud, que l'on nomme en gaélique « Eire », est un dominion indépendant comme le Canada et a un gouvernement républicain. Je veux ici parler de l'attitude de l'Eire. Durant mon séjour dans le nord et le sud, j'ai pu converser avec des gens appartenant à toutes les classes de la société; pauvres, riches, ignorants, intellectuels, catholiques et protestants. Mon opinion de l'Eire a bien changé. Ce pays n'est pas ce que nous représente la propagande britannique ou américaine.

On nous avait dit que l'Irlande du Sud ou Eiré était anti-britannique: que les Irlandais faisaient cause commune avec les Nazis. Cette assertion est absolument fausse. Les Irlandais du sud aussi bien que les Irlandais du nord

et autres Britanniques désirent l'écrasement du régime nazi; mais plusieurs Irlandais nationalistes, comme plusieurs Ecossais nationalistes d'ailleurs, voient d'un bon œil l'humiliation passagère de l'Angleterre qui est punie pour ses fautes passées envers l'Irlande. Les Irlandais connaissent la ténacité des Anglais et leur esprit méthodique et sont certains d'une victoire finale des Anglais.

A l'hôtel de Dublin, j'ai remarqué des Irlandais qui se réjouissaient des victoires des Anglais en Afrique et en même temps n'étaient pas fâchés de lire sur les journaux les ravages que faisaient les bombardiers allemands en Angleterre. Et puis des centaines de mille Irlandais se battent pour notre cause dans les armées anglaises oú travaillent dans les usines de guerre.

Il y a la question délicate des ports de mer. Pourquoi l'Eiré ne donne-t-elle pas permission à l'Angleterre de s'en servir? La réponse est simple, me dit un avocat irlandais; si les Anglais s'en servaient, les Nazis viendraient les détruire comme ils ont fait de Belfast, et puis nous craignons avec raison que les Anglais, une fois la guerre finie, ne gardent ces ports.

L'union des six comtés du nord serait faite si le gouvernement oligarchique et orangiste du nord ne s'y opposait. Tous les gens que j'ai rencontrés à Belfast, même un major-général, m'ont dit que le nord devrait être uni au sud. Tous ne manquèrent pas de nous encourager à aller visiter le sud qui nous donne le vraie physionomie de l'Irlande.

Autant la catholique Eiré est juste et équitable envers sa minorité protestante (18%) autant l'orangiste Irlande du Nord est injuste et dure pour sa minorité catholique, qui compte cependant plus d'un tiers d'une population de 1,280,000.

L'Eiré s'est choisi un protestant comme président et donne toutes libertés aux protestants d'organiser leur système scolaire. Malheureusement les catholiques du nord

sont loin de jouir de tels privilèges. De droit, le gouvernement de l'Irlande du Nord garantit les droits des minorités, mais de fait et en pratique le parti orangiste-unioniste, qui se maintient au pouvoir par la fraude et le chantage, voit à ce que les minorités ne puissent se servir de leurs droits et privilèges, accordés par le Government of Ireland Act (1920).

Malheur aux journaux qui essaient de critiquer le gouvernement! En 1938, une série d'explosions causèrent la panique à Belfast. Naturellement, on ne trouva pas les coupables: il y eut conspiration du silence.

On fait des raids dans les maisons et souvent avec violence, tout simplement parce que les gens en cause sont des catholiques. Les jeunes gens catholiques sont arrêtés dans la rue et fouillés par des supposés constables ne portant pas d'uniforme et malheur à ceux qui demandent à voir le permis. On emprisonne des catholiques pour tout prétexte et comme les jurés sont choisis parmi des orangistes, favorables au gouvernement, les catholiques sont presque toujours certains de payer l'amende ou de purger de la prison.

Quand certains bons protestants essaient de prendre la défense des catholiques persécutés, les loges orangistes font perdre les bonnes positions détenues par ces protestants à l'âme droite et juste. Et aussitôt les journaux jaunes commencent une campagne anti-catholique, en répétant toutes les balivernes et calomnies inimaginables contre Rome, le pape et les prêtres catholiques. En un mot, en Irlande du Nord, les catholiques sont vilipendés et persécutés comme les Juifs dans l'Allemagne du bandit Hitler. Voilà ce que j'ai appris dans mon voyage dans les deux Irlandes.

28 Octobre

Cet après-midi, nous quittons l'Irlande pour de bon et nous avons la bonne fortune de pouvoir retourner en Ecos-

se par avion. Un autobus vient nous prendre à l'hôtel et nous conduit à l'aéroport de Belfast. A 3.00h., nous montons dans un gros avion de la Scottish Airways, maintenant sous la juridiction de la Fleet Air Arm. Le puissant avion nous élève vers le ciel sans aucun soubresaut. Le panorama qui se déroule devant nous est grandiose: montagnes, vallons, rivières qui serpentent des champs verdoyants et au loin la mer, parsemée de navires. Dès que nous voyons un navire, nos officiers envoient des signaux par radio. Tout à coup au-dessus de la mer d'Irlande, nous entrons dans une forte tempête, l'avion fait des bonds violents de bas en haut et de haut en bas. Nous voici au-dessus des nuages, la tempête semble moins forte; une chose me surprend, je ne me sens aucunement malade malgré les descentes et montées brusques. Nous arrivons à Renfrew Park à 4.00h. de l'après-midi. Nous avons pris exactement une heure au lieu de sept par train. Un autobus nous conduit au Central Hotel de Glasgow, où nous passons la nuit.

16) *Mort et visites*

Jeudi, le 29 octobre

Après avoir pris congé de mon ami, le P. Sarrasin qui retourne en Angleterre, je quitte Glasgow à 10.00h. de la matinée et arrive à Aberdeen à 2.00h. de l'après-midi. Dès mon arrivée, je me dirige vers la Royal Infirmary visiter un de mes jeunes patients, Léopold de Rasp, de la Cie N° 2. Ce pauvre type est malade depuis un mois et il a une forte pneumonie, contractée après une opération. Deux fois déjà, il s'est confessé et a communié. Je le trouve très bas. Je prends un taxi et me hâte d'aller voir Fr. McLaughlin, à la cathédrale. « Je l'ai encore confessé il y a trois jours, me dit-il. J'ai voulu l'administrer, mais il m'a répondu qu'il voulait être administré par vous et qu'il vous attendrait. »

Ceci m'émut beaucoup. Je pris les saintes huiles et me hâtai vers l'hôpital et lui administrai l'extrême-onction. Il avait un peu de connaissance et sourit même. Je récitai les prières pour les agonisants et il expira dans mes bras une heure après avoir été administré. Son frère, un sergent du Royal 22ième, venait justement de partir. Une jolie jeune garde-malade se mit à pleurer en voyant le cadavre et je lui demande ce qu'elle avait. « Je suis catholique, dit-elle, et nous étions fiancés. » J'eus beaucoup de difficulté à la consoler. Je téléphonai immédiatement à sa Cie et aux Quartiers Généraux pour annoncer sa mort. Je retournai au camp pour préparer mon chœur de chant et puis on me dit qu'il n'y aurait plus dorénavant de services religieux ici, mais que le service serait chanté au cimetière de Brookwood. Ses compatriotes et moi, nous sommes furieux de cette décision. Le jeune Rasp était un de mes meilleurs jeunes gens et était fort populaire auprès de ses compagnons. J'écris une lettre à sa mère, qui demeure près de Gaspé, pour lui raconter les derniers moments de son fils.

Samedi, le 14 novembre

On m'appelle d'urgence ce matin à la Cie 2. Le soldat G. qui boit beaucoup était dans les bleus hier soir. Il a pris une carabine et est allé aux quartiers des officiers pour tuer le major Arnold, commandant de la Cie. Heureusement que le major est un colosse et il n'a pas pris de temps à désarmer ce fou. Après cela G. a été conduit à la prison de la Cie où il a fracassé la machoire du sergent-major d'un coup de poing bien appliqué. Cet incident va donner une bonne leçon au coupable et on se demande ce que va lui donner la cour martiale.

3 décembre

J'ai une agréable surprise aujourd'hui; un de mes bons jeunes élèves d'Edmonton, Allyre Sirois, m'arrive à l'im-

proviste. Je ne l'avais pas vu depuis son départ d'Edmonton et comme il a grandi! Il est spécialiste en radiolocation dans les signaleurs canadiens. Je suis bien content de le voir si gros et grand, mais surtout de le savoir si bon catholique.

4 décembre

Le colonel Williams, commandant du dist. 2 des Forestiers, me fait demander à son bureau pour me féliciter de l'organisation des cours divers de langues et de mathématiques dans son district. Il me confie qu'il doit renvoyer le major Richards, commandant de la Cie 3, et son assistant, parce qu'ils manquent de tact dans la conduite des hommes. Le major part pour l'hôpital et le capitaine est envoyé à la Cie 12.

7 décembre

Un puissant ouragan fait rage toute la nuit; les arbres craquent et tombent partout.

8 décembre

Ce matin, notre camp ressemble à un champ de bataille. Plus de 100 arbres sont tombés sur le camp et nos huttes. Heureusement personne n'a été tué dans notre camp, mais un officier, le Lieut. Davies, a été tué par un arbre à la Cie 22.

Ce soir, une autre agréable surprise: Léopold Houle, officier pilote d'un avion Hurricane, arrive pour passer quelques jours avec moi, pour se reposer. Un autre excellent jeune homme, qui sait se conduire en vrai catholique, malgré les mauvais exemples qu'il voit.

9 décembre

Mon ancien élève, l'officier pilote Léopold Houle, donne une conférence à nos officiers sur les avions de combat.

Tous le trouvent intéressant et charmant. Dans l'après-midi, je vais lui faire visiter Aberdeen.

13 décembre

Deux autres de mes anciens élèves viennent me visiter aujourd'hui, les soldats Walter Cunningham, du corps médical, et son frère Ernest, qui est avec les tanks. Tous deux me font une excellente impression.

17) *Noël 1942 en Ecosse*

La fête de Noël est une corvée pour tout prêtre en charge d'âmes; elle l'est davantage pour un aumônier militaire qui est en charge de 700 officiers et soldats, dispersés ici et là sur une distance de 110 milles, dans huit camps différents, situés dans d'abruptes montagnes.

Vers le début de novembre, je commençai donc à préparer mes soldats pour leur communion de Noël, par des instructions, des entrevues personnelles et surtout par l'aide de zélateurs qui discutent de religion et encouragent leurs compagnons à bien pratiquer leur religion. Ces apôtres laïques, ou plutôt militaires, sont une aide précieuse à l'aumônier qui ne peut pas prendre facilement contact avec tous ses hommes dispersés.

Depuis la mi-novembre mes chœurs de chant français et anglais se sont exercés régulièrement, malgré la tentation d'aller voir une vue ou d'aller danser. Ce n'est pas chose facile que de réunir un groupe de soldats qui travaillent de 7.30h. du matin jusqu'à 6.00h. du soir. Et puis, presque chaque soir de la semaine, il y a quelque chose au programme, vues, concerts, danses, conférences militaires, etc. Plusieurs de mes gars ont même sacrifié leurs congés trimestriels pour ne pas manquer de chanter à la messe de minuit. Mon chœur de chant a failli me laisser deux semaines avant Noël, à cause d'une danse à Ballater. Dix

sergents protestants s'offrirent de les remplacer pour chanter des hymnes de Noël. Lorsque ceci vint aux oreilles de mes chantres anglais, ils me promirent de canceller leur danse et tinrent leur promesse.

Je passai toute la semaine précédant Noël à organiser les messes. D'abord je dus voir chaque commandant de compagnie pour lui demander la permission de permettre à ses hommes de sortir du camp; ensuite je dus demander à l'adjudant de publier cette décision sur les ordres du camp et finalement j'ai dû voir les officiers de transport pour être sûr que les camions ne manqueraient pas et que tout le monde arriverait en temps. Le 24 déc. au matin, je portai la sainte communion aux prisonniers et je passai l'après-midi à surveiller la décoration de la cantine de la Cie 3 où je devais dire la messe de minuit. Décorée de sapins, de gui et de drapeaux, la cantine prit un air de fête. Je soupai à 5.45h., puis je partis aussitôt pour aller entendre les confessions à la Cie 2; j'ai été très désappointé là; car sans me prévenir, l'officier du Service auxiliaire de l'Armée du Salut montrait une vue en même temps que j'entendais les confessions dans la boutique de barbier, située à côté de la cantine. Plusieurs ont manqué leurs confessions à cause de ces fameuses vues. Pendant ce temps-là le P. MacWilliam arrivait à la Cie 3 pour m'aider à entendre les confessions, afin de laisser plus de liberté à ceux qui seraient gênés avec moi. A 7.30h., je partis pour la Cie 16 située à 12 milles de mon camp; il faisait un vent violent et froid; mon auto, un char à canon anti-aérien, fut loin d'être chaud. Pendant les confessions à la Cie, je grelottai une heure durant, car la cantine n'était pas chauffée. Au retour, mon chauffeur faisait du 40 milles à l'heure dans l'obscurité; car les phares des autos ici n'éclairent que quelques pieds en avant, à cause du danger d'attirer l'attention des avions ennemis. Je me confiai en la divine Providence. J'arrivai à mon camp, à la Cie 3, à 9.30h. du soir et le P. MacWilliam repartit pour Aboyne.

Je confessai les soldats de la Cie 3 jusqu'à 11.45h., puis arrivèrent ceux des Cies 4. Mais très peu vinrent, car il y avait une danse à leur camp. Puis je m'aperçus que le soir, à la dernière minute, les commandants avaient donné à plusieurs des congés de 72 heures. Un grand nombre n'ont pu résister à la tentation d'aller passer leur congé à la ville. Tout de même la cantine de la Cie 3 fut bien remplie: 385 soldats et officiers catholiques, plusieurs protestants et quelques civils.

Ici nos soldats ont encore une grande « dévotion » au cantique «Minuit chrétiens ». A minuit précis, le chœur sous la direction du soldat Chicoine entonna ce cantique à quatre voix. Le solo fut très bien rendu par le soldat Lebrun. Puis commença la messe de minuit en grégorien. J'ai la bonne fortune d'avoir dans ma chorale un excellent organiste, le soldat Martin, de Sherbrooke. Deux officiers, Lieut. Rochon et Schofield, les soldats Marcotte, Coté servirent ma messe. Après l'évangile, je lus la lettre pastorale de Son Exc. Mgr Nelligan et la commentai dans les deux langues. Après l'offertoire, la chorale exécuta très bien « Adeste Fideles » à trois voix et au sanctus, les clairons Langlais et Fortin sonnèrent le salut royal à Dieu. A la communion, j'eus le bonheur de voir plus de 300 officiers et soldats recevoir religieusement Notre-Seigneur. Ils furent des hommes de bonne volonté et j'espère que Dieu leur donnera bientôt la victoire et la paix comme l'Ange chanta au premier Noël: « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Durant la communion, le Lieut. Gariépy, des Trois-Rivières, joua des airs de Noël sur son cornet. Puis commença la messe de l'aurore durant laquelle la chorale chanta des cantiques de Noël en anglais et en français. Le service religieux se termina à 1.30h. par la prière pour le roi et le God Save the King. Tous les assistants catholiques et protestants furent enchantés de cette deuxième messe de minuit sur le front. Aucun avion ennemi ne vint troubler la paix de Noël. Dehors, un ciel pur et

une pleine lune réjouirent tous les cœurs. Mais on pensa aux êtres chers laissés au loin, par-delà les mers.

A 45 milles de mon camp, à Braemaer, il y eut aussi messe de minuit à la Cie 25. Le curé de Braemaer, Fr. Kerr, avait accepté d'y aller célébrer la sainte messe. Plus de 50 scouts belges ont marché sept milles pour aller entendre la messe au camp et ils se sont chargés des frais du chant et de la musique, à la grande joie de nos soldats. Je me suis couché à 3.00h. du matin, en pensant à mes parents au Canada et à mes confrères franciscains. Et rompu de fatigue, je m'endormis en remerciant Dieu de m'avoir donné tant de consolations spirituelles durant cette nuit et de s'être servi de moi pour ramener vers la pratique de sa sainte religion plusieurs de nos pauvres soldats qui ne pratiquent plus depuis plusieurs années.

A 8.30h. du matin, je repartis pour aller dire la troisième messe à 25 milles de mon camp, près du château royal de Balmoral. Il faisait très froid dans les montagnes, mais j'oubliai les inconvénients de la température pour ne penser qu'aux nombreuses communions distribuées au camp des Cies 22 et 24. Je revins à mon camp à midi et demi, très affamé et fatigué. On nous servit un excellent repas à la dinde. Cet excellent dîner a fait oublier un peu les ennuis d'être loin de la famille en ce grand jour.

Après le dîner, je partis en auto avec le Cap. Vincent, aumônier protestant et le Cap. Steele de l'Armée du Salut pour aller visiter nos malades dans trois hôpitaux d'Aberdeen, situés à 27 milles de notre camp. On distribua des bonbons, du chocolat et des cigarettes à nos malades qui se montrèrent très contents de cette délicate attention.

Ainsi se termina la deuxième fête de Noël outre-mer. Comme vous voyez l'ouvrage ne manque pas. Je remercie les bonnes âmes qui ont prié pour moi et m'ont aidé ainsi à ramener beaucoup d'âmes à Dieu. Nous ici nous combattons dans la plaine, mais vous là, dans le cloître, vous

combattez sur la montagne comme Moïse les bras en croix. Vos sacrifices, vos prières sont les armes des aumôniers militaires.

QUATRIÈME PARTIE

En Ecosse, 1943

1) *Souffrances et visites*

1er janvier

C'est un jour de l'an fort ennuyant. Très peu assistent à la messe ce matin. Presque tous les soldats sont rendus à Aberdeen. Les Ecossais célèbrent le jour de l'an comme les Canadiens français et ils ont pris la peine de venir chercher nos gars pour leur servir un bon dîner. Ces Ecossais sont d'une grande hospitalité et aiment beaucoup nos soldat canadiens-français. Lorsque nos gars sont malades à l'hôpital d'Aberdeen, des médecins écossais font des voyages spéciaux pour aller chercher des livres français à la bibliothèque municipale et essayer de distraire nos soldats. Je me demande si nos orangistes de Toronto feraient la même chose pour nos soldats canadiens-français, stationnés dans la ville-reine.

10 janvier — dimanche

Depuis deux jours, je souffre de rhumatisme aigu qui m'empêche de dormir. Nos huttes de bois rond et de croûtes sont ouvertes à tous les vents froids. Ce matin, j'ai dit la première messe de 9.00h. à la Cie 16 de Banchory et il faisait froid dans la cantine; puis j'ai dû aller dire la seconde messe à la Cie 13, près de Brechin et Montrose. Comme les chemins de montagnes sont impassables à cause de la grosse tempête de neige que nous venons d'avoir, nous avons dû prendre un autre chemin et faire un long détour, en suivant la mer du Nord. Le temps était brumeux et humide. J'ai souffert tout le trajet et j'ai même failli perdre connaissance tellement les douleurs étaient aiguës dans l'épaule et à la poitrine. Je revins à mon camp

vers les 3 heures, après avoir fait 124 milles en auto dans un tel état.

14 janvier

J'ai dû tenir la chambre durant trois jours et me faire donner des massages. Je suis maintenant bien rétabli.

19 janvier

Je pars pour Londres, ce soir, en compagnie du Cap. Logingham, adjudant du Home Guard d'Aberdeen. C'est un homme sociable et fort intéressant.

20 janvier

Comme à l'ordinaire, le train arrive très en retard à Londres. Le Cap. P. M. Sarrasin vient me rejoindre à l'hôtel Regent Palace. Il fait bon revoir de vieux amis. Malheureusement, nous arrivons dans un mauvais temps, durant un raid aérien de 130 bombardiers allemands qui viennent attaquer Londres. Les canons anti-aériens, qui tonnent près de nous, font un bruit infernal. Quatorze avions boches sont descendus, mais les pertes de vie des pauvres civils sont considérables. A 10.30h. ce soir, nouveau raid. Tout le monde descend dans les abris souterrains. Le Cap. P. Sarrasin et moi demeurons dans nos chambres.

21 janvier

A 1.30h., une autre alarme. Par nos fenêtres nous voyons des feux allumés par les avions. Dans l'avant-midi, j'accompagne mon ami au musée de cire de Mme Tusseaud qui est une merveille du genre du monde. C'est un excellent endroit pour étudier les costumes et uniformes des rois anglais depuis les Romains jusqu'à nos jours. Dans l'après-midi, nous allons rendre visite à notre aumônier général, le colonel O'Neill, qui est à la tête d'un véritable diocèse

militaire. Il nous annonce que notre confrère franciscain, le P. Carmel Brouillard, s'est évadé de Corse et de Marseille et désire devenir aumônier militaire.

22 janvier

Nous avons le plaisir de rencontrer le P. Carmel Brouillard qui nous fait le récit fort intéressant de son évasion de la Corse et de la France, sous le nez des Allemands. Je trouve mon confrère fort amaigri par les privations, mais son moral est excellent.

29 janvier

Je prends congé de mes deux confrères et retourne en Ecosse.

17 février

J'ai l'heureuse surprise de voir arriver Richard Gaumont, mon ancien élève d'Edmonton, qui est maintenant avec l'aviation américaine en Irlande du Nord. Il vient passer sa fête avec moi.

9 mars

Je vais à Inverness, Ecosse, assister à une réunion d'aumôniers.

18 mars

Mon jeune ami le Lieut. Raymond Rochon doit quitter la Cie 3. C'est un sale tour du Cap. Campbell et du colonel Williams, tous deux francs-maçons enragés. Ils veulent disperser tous les Canadiens français. J'ai eu une conversation assez animée avec le colonel à ce sujet. Je lui ai demandé de prouver que cette Cie 3 canadienne-française était pire que les autres au point de vue discipline et il est clair d'après les statistiques publiées chaque se-

maine que cette Cie est depuis longtemps en tête des 30 autres pour la production de bois.

20 mars

Mon confrère, le Cap. P.M. Sarrasin, me téléphone qu'il est maintenant aumônier des Forestiers. Tant mieux pour nous deux. La vie sera plus intéressante.

30 mars

Je viens d'avoir une vive discussion avec le commandant du district N° 2 des Forestiers, qui m'a dit que le moral des troupes ne le préoccupait nullement. Il ne demande qu'une chose, que les soldats lui donnent une bonne production de bois. Quel fat et pédant! Il ne connaît qu'une chose, la bouteille et la femme de vie. Et dire que nos pauvres soldats sont conduits par de telles brutes!

12 avril

On m'appelle à Balmoral pour un accident. Le soldat Belzil de la Cie 24 a été écrasé à mort par un camion de billots qui est tombé sur lui. Malheureusement je l'ai trouvé déjà mort.

20 avril

J'ai le plaisir de voir le Sgt Percy Logan, pilote d'un bombardier Lancaster et un de mes anciens élèves, qui vient passer quelques jours avec moi.

2) *Bombardement d'Aberdeen*

21 avril

Ce soir, nous avons une classe de chant pour notre fête de Pâques. A 10.15h., nous entendons une forte détonation



Groupe de soldats de la 3ième Cie, à Ballogie. Au centre: Lieut. Schofield et R. Rochon. En haut: hutte de l'aumônier.



Inspection des équipements à la 3ième Cie.



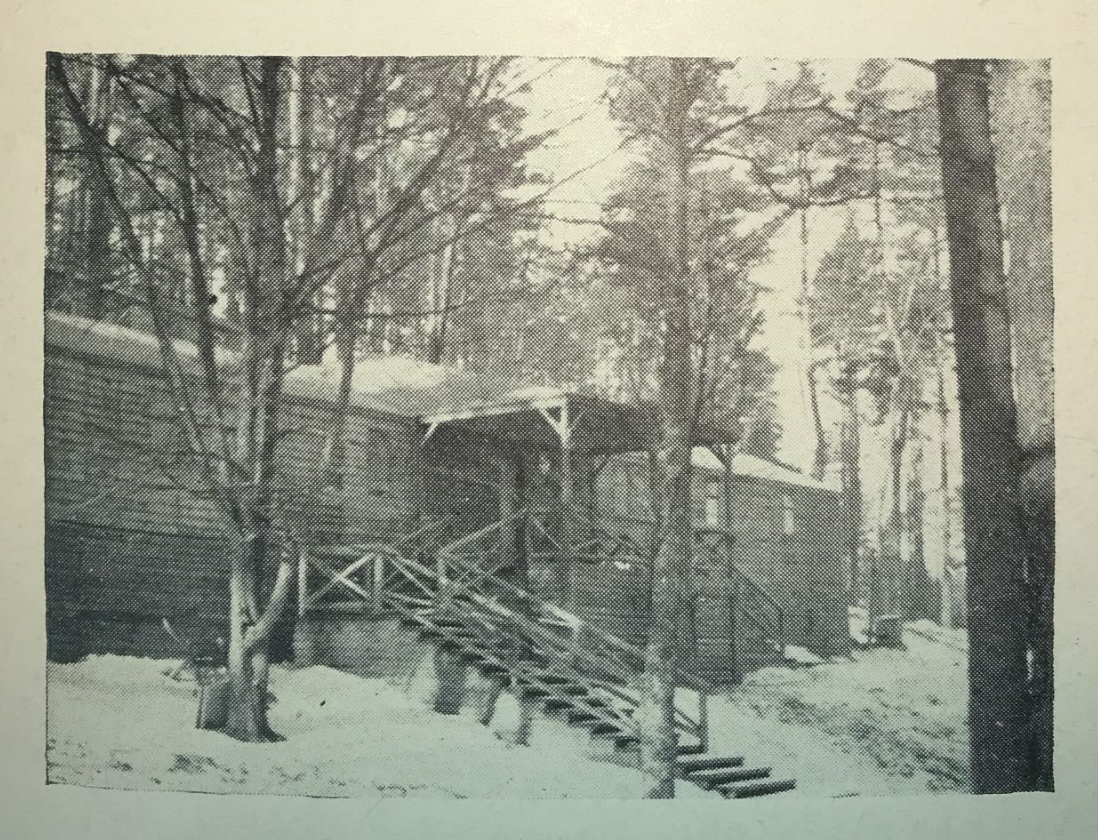
En visite à la Cie 4 des Forestiers à Dinnet, Ecosse. De gauche: Cap. A.-C. Laboissière, Colonel O'Neill, aumônier général catholique outremer, maintenant archevêque de Régina; major Scott, commandant de la Cie 4; Colonel Flemington, aumônier général protestant et Cap. Berlis, aumônier protestant.



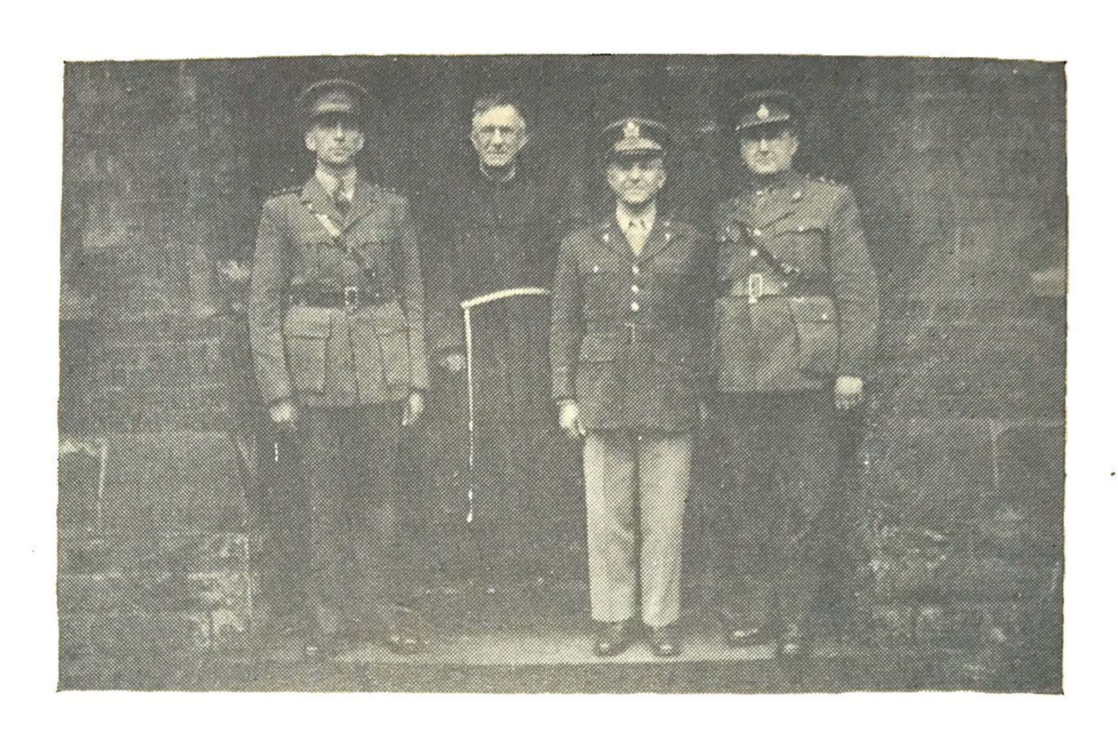
Confirmation de jeunes écossais à Aboyne par Mgr Bennett. De gauche: R. P. MacWilliam, curé d'Aboyne, P. Laboissière, R. P. Matthew, curé de Ballater et maintenant évêque d'Aberdeen, Ecosse.



Visite de l'honorable Attlee à notre camp de Baliogie. De gauche: Lieut. Schofield, major Chambers, Sir Cripps, Hon. Attlee, Lieut. R. Rochon, colonel Caldwell, commandant des Forestiers du district Aboyne-Balmoral, amiral Brownlee du War Office, Padre A.-C. Laboissière.



Mess des officiers, à Ballogie.
(Voir p. 72).



Chez les Franciscains de Manchester, Angleterre. Cap. M. Sarrasin, P. Supérieur, Cap. H. Tardif, O.F.M., Cap. Laboissière.



Un groupe d'anciens du collège S. Antoine d'Edmonton, Alta. De votre gauche. Assis: P. Potvin, Cap. L. Lessard, Cap. Laboissière, Cap. M. Sarrasin. Debout. R. Meunier, W. Cunningham, Cpl L. Béland, F/L. P. Logan, H. Bessette, E. Cunningham, L. Kelly, K. Mildenberger. (Voir p. 163).

qui fait vibrer mon réveille-matin et secoue mon lit. Tout le monde court dehors en caleçon. Les détonations se succèdent, les unes après les autres, et elles nous révèlent que les avions boches sont à bombarder Aberdeen. Du haut de notre colline nous voyons le feu des canons anti-aériens et les nombreux incendies qui illuminent le firmament. C'est sinistre à voir. Le bombardement dure de 10.15h. à 11.30h. Tout le monde est nerveux dans notre camp.

22 avril—Jeudi saint

Ce matin, je me rends à la cathédrale d'Aberdeen pour la consécration de l'huile sainte. Les rues sont encore encombrées de débris. Après la messe, je vais visiter la ville qui a été grandement éprouvée. Je vois un homme triste près d'une maison en ruines. « C'est votre maison? » — « Oui, dit-il, c'était ma maison. Je travaille de nuit. Ce matin, lorsque je suis arrivé comme à l'ordinaire, je l'ai trouvée toute en ruines et là est ensevelie toute ma famille: mon épouse et mes deux grands enfants. » Cet homme faisait pitié à voir et il n'était pas le seul. Trente sept sergents ont été tués dans leur mess. Environ 300 personnes ont perdu la vie. Trente deux bombardiers allemands ont pris part à ce raid cruel. Aucun n'a été descendu car les avions de chasse et la plupart des canons anti-aériens avaient été transportés ailleurs pour des manœuvres militaires. Après avoir déchargé leurs charges de bombes, les Nazis ont mitraillé les gens dans les rues. Plusieurs de nos soldats ont bien failli se faire tuer. Les Britanniques sont vraiment courageux.

23 avril—Vendredi saint

Je donne un service religieux ce soir à la Cie 16 et entends les confessions de Pâques.

24 avril

Le P. Mac Williamn, curé d'Aboyne, vient m'aider à entendre les confession de 7.00h. à 8.30h. Je chante la grand'messe de Pâques pour les Cies 2, 3 et 16. Le chant fut très bien réussi. Nous avons plus de 300 communions.

25 avril — Pâques

Ce matin, je confesse et dis trois messes aux camps des Cies 4, 22 et 25. Je reviens mort de fatigue, mais très content des nombreuses communions des 3 camps.

28 avril

Je pars pour me reposer des travaux apostoliques de Pâques. A 3.30h., j'arrive à Perth où je rencontre mon confrère le P. Sarrasin.

30 avril

A 9.00h. du matin, nous prenons le train pour Edimbourg où nous arrivons pour dîner. Nous repartons aussitôt pour York, Angleterre. Cette ville s'appelait autrefois Eboricum et était une grande ville romaine. On y voit encore les murs de quatre milles de circonférence qui ont été construits par les Romains pour se protéger contre les invasions des barbares écossais et pictes. C'est ici qu'est né l'empereur Constantin, qui mit fin aux persécutions des chrétiens en se faisant chrétien lui-même. Deux empereurs romains y sont aussi enterrés. Cette ville a un aspect bien original. On y remarque une foule de vieilles maisons anglaises, qui datent du 12ième et du 14ième siècles. Les rues y sont tellement étroites que l'on peut se donner la main des fenêtres des maisons qui sont plus larges du haut que du bas. La cathédrale, le Minster, qui était autrefois catholique est une merveille d'architecture gothique. On peut aussi y admirer les ruines imposantes de deux ab-

bayes. Comme il pleut beaucoup, nous reprenons le train du soir pour Londres.

1er mai

Ce soir, je rencontre un ancien élève, Harold Bessette, qui part dans quelques jours pour l'Afrique avec une escadrille d'avions canadiens.

2 mai

Mon confrère et moi, nous nous rendons au Beaver Club, près de Trafalgar Square. Un grand salon a été mis à notre disposition par la Légion canadienne pour une réunion des anciens élèves de notre collège d'Edmonton. Furent présents Cap. A. Claude-Laboissière, Cap. M. Sarrasin, Cap. Laurier Lessard, l'officier-pilote P. Logan, Sgt-médical A. Burke, caporal L. Belland, P. Potvin, K. Mildenberger, R. Meunier, L. Kelly, J. Prevost, H. Bessette. Plusieurs n'ont pas pu venir, parce qu'ils étaient, soit dans les manœuvres ou en action en territoire ennemi. Ce fut une réunion fort intéressante, très amicale, fraternelle où chacun raconta ses exploits au collège et dans l'armée. Tous nos anciens nous ont fait une excellente impression.

5 mai

Le Lieut. G. Gariépy et le Cap. P. Carmel Brouillard viennent dîner avec nous. Puis nous devons repartir pour l'Ecosse. A l'Euston Station, nous devons faire du mauvais sang. Un vendeur de billets prend tranquillement son thé au guichet sans s'énerver de la foule de voyageurs qui attend là, depuis une demi-heure. Après avoir avalé sa dernière gorgée de thé et s'être essuyé la bouche, il nous annonce majestueusement qu'il n'y a pas de lit de libre sur le train. Ces fonctionnaires anglais sont les plus insignifiants que l'on puisse trouver.

13 mai

On transfère plusieurs soldats canadiens-français de la Cie 3 à la 22ième. Ces jeunes gens sont avec notre Cie depuis deux ans et demi et ne parlent presque pas anglais. On les envoie dans une Cie de langue anglaise du Nouveau-Brunswick. On veut noyer l'élément français dans l'anglais. Ce nouveau commandant, qui vit en concubinage avec une femme au Canada et une autre en Ecosse, est un homme sans éducation, qui ne prend rien en considération. Un officier de la province d'Ontario me dit qu'il a entendu dire aux quartiers-généraux des Forestiers que les Cies can.-françaises 3 et 27 du Québec et 8 d'Ottawa avaient une moyenne trop élevée de production. Cela nuirait au commerce après la guerre. Il fallait prendre les moyens pour que les Cies du N.-B. et de la Colombie aient le plus haut pourcentage de production. Cela semble expliquer pourquoi on envoie des bons à rien à la Cie can.-française et l'on prend les meilleurs français de la Cie 3 pour les disperser parmi des Cies du N.-B.

2 juin

Les Cap. Placide Labelle et Maurice Desjardins, journalistes de Montréal, maintenant attachés au bureau des relations extérieures de Londres, viennent me visiter et photographier ma belle petite chapelle.

3) *Président de l'Association Franco-Britannique*

1er juillet

Sur proposition du comte Gleason-Gordon, de Cluny Castle, l'association Franco-Britannique du nord de l'Ecosse me choisit comme président. J'accepte cet honneur après consultation avec Mgr Paterson, vicaire-général d'Aberdeen. Tous les membres sont des Lords, des profes-

seurs d'université, et des professionnels francs-maçons pour la plupart. C'est la première fois que l'on choisit un catholique et surtout un prêtre canadien-français. Ce choix fait honneur à la largeur de vue des Ecossais. Deux fois par mois, cette association se réunit pour discuter des problèmes de bonne entente entre la France et la Grande-Bretagne. Les orangistes d'Ontario seraient bien scandalisés de nous entendre parler français au cœur de l'Empire.

14 juillet

Ce soir, je préside la fête de la prise de la Bastille à l'hôtel Northern d'Aberdeen. Etaient présents: le marquis et la marquise d'Aberdeen, le comte Cleason Gordon et son épouse, le lord-maire d'Aberdeen, le major-général Mitchell, le baron de Montclos, M. Lentz, consul de France. Parmi les invités on remarquait le Cap. P. Carmel Brouillard, O.F.M., Cap. Plourde, tous deux d'Aldershot; le Cap. Dr L. P. Reeves, les Lieut. Gariépy, Rochon, des Forestiers canadiens. Devant plus de 400 personnes, dont plusieurs représentants des nations alliées, je prononçai une allocution en anglais et français en soulignant l'amitié plusieurs fois séculaire de l'Ecosse pour la France. Il y eut banquet, danse, chants français exécutés par ma chorale de Québec, et par les marins français de Dundee. Nous avons passé ensemble une agréable soirée.

11 août

Le Lieut. Beaulne me conduit au studio de la B.B.C. où je dois parler à la radio. A cause de la conférence de Québec, on doit canceller la radiodiffusion, mais des Anglais me bombardent de questions sur le château S. Louis, le château Frontenac et la ville de Québec, où a lieu la grande conférence des alliés. De retour au bureau du Col. O'Neill, celui-ci me promet de faire tout son possible pour m'envoyer au front.

24 août

Grosse bagarre à notre cantine, entre quatre soldats, à 11.00h. du soir. Le caporal des gardes vient me demander de l'aider. Nous étouffons nos quatre gars ivres et allons les coucher dans la chambre des gardes.

4) *Départ d'Ecosse*

25 août

L'aumônier principal, le Col. O'Neill, me téléphone de Londres, de venir me rapporter au plus tôt à Londres, afin de partir dans quelques jours avec l'expédition « Airdale » pour l'Afrique. J. B. Bouchard, mon ordonnance, est inconsolable. Je passe la soirée à faire mes malles.

26 août

A midi, je vais au réfectoire faire mes adieux à mes chers soldats avec qui je suis depuis deux ans. J'ai le cœur serré et mes gars, catholiques et protestants, sont attristés de mon départ. Bien que je voyage en devoir, il m'est impossible de me procurer un lit. On me fait la sempiternelle réponse « tout a été réservé pour les officiers britanniques ». Et nous, que sommes-nous? Des étrangers, des esclaves.

27 août — vendredi

Notre train arrive à Londres deux heures en retard et aussitôt commence la course aux bagages. Car ici il n'y a personne en charge des bagages. Il faut placer ses valises dans le char à bagages et ensuite aller soi-même les chercher lorsqu'on arrive à destination. On dirait que les Anglais compliquent toute chose. Quel fouillis, quel système! Tout le monde court aux voitures à bagages; on se pousse, se culbute, s'injurie. Je profite du désarroi général pour me frayer un chemin et sortir mon bagage. Je charge le

tout sur un taxi et gagne la grande gare de Waterloo. Arrivé à Aldershot, environ 45 milles de Londres, à midi et demi, je téléphone au camp 1 C.G.R.U. qui m'envoie un camion. Puis, arrivé à ce camp immense, on ne sait plus où m'envoyer. Je leur dis de discuter mon cas plus tard. Moi, je n'ai pas mangé depuis cinq heures hier soir, et je prétends bien aller manger. Après le dîner, je me perds dans ce labyrinthe de maisons de briques rouges, toutes semblables. Finalement, le Records Office m'attache à la Cie générale. J'ai la bonne fortune de pouvoir coucher dans la chambre de l'aumônier, le P. Aubin, C.SS.R., que je n'avais pas vu depuis 1941. Après le souper, le P. Aubin me fait monter sur une motocyclette et me conduit voir mon ancien ami, de Valcartier, le Cap. P. Déry, aumônier de l'hôpital can.-français, no 17. Au retour au mess « Maida » je rencontre mon ami, le Cap. Paquin, revenu d'Afrique, et je fais connaissance avec le Cap. Dr Paul Simard, Cap. Garneau et Lieut. Benoit.

29 août — Dimanche

Ce matin, je dis deux messes et entends les confessions à l'église militaire S.-Patrice de Franborough. J'y rencontre le Cap. Taylor O.P. Je vais passer l'après-midi avec les PP. Aubin et Sweeney chez les Sœurs de Nazareth à l'orphelinat de Bromshot, où nous donnons la bénédiction du T.-S. Sacrement.

2 septembre

Ce matin, jour de prière nationale, je préside la grande parade militaire d'Aldershot et je dis deux messes à Fernborough.

8 septembre

Nous apprenons que l'Italie a signé l'armistice, Deo Gratias!

11 septembre

Le Cap. L. Lessard, mon ancien élève et son cousin, le Lieut. G. Gariépy maintenant avec les Ingénieurs, viennent passer la journée avec moi.

15 septembre

Je vais faire une retraite chez nos Pères de Forest Gate, près de Londres. Tous me comblent de prévenances. Vers les dix heures du soir, alarme de raid aérien. Quelques avions boches parviennent à passer les défenses des canons anti-aériens et vont jeter plusieurs bombes sur la ville. Une bombe tombe non loin du monastère, mais ne tue personne.

19 septembre

Je quitte notre monastère, après y avoir passé quatre jours dans la paix et la solitude, sans être dérangé par des officiers ivres. Enfin, après de longues recherches, je finis par localiser mon cher neveu, Roger Claude, ingénieur-électricien.

21 septembre

Bonne nouvelle, l'expédition doit partir sous peu. On nous fait un nouvel examen médical et nous sommes réunis une trentaine d'officiers tout nus comme des animaux que l'on conduit à la boucherie. On nous donne une série de piqûres et d'injections à tuer un bœuf.

24 septembre

Enfin, tout le bagage est prêt. Chargés comme des mulets, nous nous rendons sur le grand champ de parade pour l'inspection du colonel. Des camions nous conduisent en-

suite à la gare d'Aldershot où nous montons sur le train. Dans mon compartiment il y a avec moi les Cap. MacLean et Burnett, aumôniers protestants, le Cap. Dr Simard et le Lieut. Pellerin. Après avoir joué aux cartes nous pensons à dormir. Nos deux jeunes officiers can.-français parviennent à monter sur les racks à bagages et à s'y étendre. Nous les trois aumôniers, nous couchons sur le plancher. Le froid nous empêche de dormir, mais nous reposons tout de même. Je suis couché entre deux ministres presbytériens. La guerre produit de belles amitiés.

25 septembre

Nous arrivons de bonne heure à Greenock, près de Glasgow, et nous nous embarquons aussitôt sur un petit navire qui nous conduit à quelques milles du port où le paquebot « Cap Paderan » est à l'ancre. C'est un navire français de 10,000 tonnes; l'équipage est britannique et hindou. Comme ce navire n'a pas été averti qu'il y aurait des aumôniers à bord, il n'y avait pas de place réservée pour nous, bien que de simples capitaines aient leurs cabines privées. Ainsi le P. Kelly et moi sommes assez chanceux d'avoir au moins une cabine de troisième classe pour nous. C'est incroyable comme notre service d'aumônier est mal organisé, comparé au service américain. Chaque aumônier est obligé de faire lui-même sa petite guerre. Nos deux aumôniers généraux d'outre-mer, catholique et protestant, ont une charge peu enviable. Que de tracas, ils doivent subir pour aider les aumôniers à obtenir leurs droits.

5) *En mer vers l'Afrique*

26 septembre

Le P. Kelly et moi pouvons dire chacun nos messes ce matin. Parmi les 73 officiers il y a 15 catholiques dont le Cap. A. Arnoldi, Cap. Dr P. Simard, de Québec, Lieut.

Pellerin de Shawinigan, Lieut. W. Boss, journaliste d'Ottawa, Lieut. Y. Forget, de Montréal, les Cap. Dr Pheney, Murphy et autres. Il y a aussi plusieurs sous-officiers catholiques, dont cinq sergents-majors. Nous avons beaucoup de confessions et communions ce matin.

27 septembre

Nous disons encore deux messes ce matin, mais la mer d'Irlande commence à se faire grosse. Comme programme de la journée, nous avons des exercices de sauvetage dans la matinée, suivis de conférences sur l'Afrique, sur les maladies tropicales et la manière de discerner les avions amis et ennemis. L'après-midi est consacrée aux classes d'italien. L'officier qui nous enseigne cette langue ne sait même pas comment la prononcer. C'est comique; le Cap. Arnoldi et moi pouffons de rire.

28 septembre

Grosse tempête depuis hier soir. Notre navire qui porte mal la mer est balloté en tous sens. Presque tous les officiers sont malades. Pour notre consolation, nous remarquons même des officiers de marine qui courent sur les ponts et vont payer le tribut à la mer. A midi, moi je suis bien rétabli, mais mon compagnon, le P. Kelly, est malade à mourir et fait pitié à voir.

29 septembre

Mer encore très grosse. Suis incapable de dire la messe, ce matin. On me choisit comme juge d'un concours historique et mon plaisir est de bloquer tous les officiers de Toronto sur les questions d'histoire du Canada et de l'Empire britannique. Un officier de la ville-reine monte tout joyeux à la tribune et est sûr de me bloquer par ses questions militaires. Il me demande de lui donner les calibres

de tous les canons à bord de notre navire. Je lui donne le calibre exact de chacun de nos canons. Et il rit de moi, en disant que je n'y connais absolument rien. Je fais venir un officier de marine en charge de ces canons et, sans savoir que l'on m'a interrogé sur cette question, il donne exactement la même réponse que j'ai faite au jeune officier torontonien qui perd complètement la face et fait des excuses. « A l'avenir, lui dis-je, vous saurez que les aumôniers ne sont pas des fous. Pour votre information, je puis vous dire qu'à peine monté sur ce navire, j'ai demandé à un officier d'artillerie de marine de me donner le calibre non seulement de notre navire, mais même des vaisseaux de guerre qui nous escortent. »

30 septembre

Ce matin, je puis enfin dire la messe. Après nos exercices de sauvetage, on essaie les canons de ce gros convoi de 105 navires qui sont armés de plus de 1,000 canons. Ce convoi nous offre une vue grandiose. Ces nombreux navires marchent en rangs comme de bons soldats et s'étendent sur une distance de 25 milles.

1er octobre

Ma messe du premier vendredi du mois est servie par le Cap. Dr Pheney, Irlandais très pieux. Nous sommes dans la baie de Biscaie qui est très agitée. La surveillance contre les sous-marins s'accentue. C'est l'obscuration complète; pas de lumière, pas de communication radiophonique, défense de fumer, défense de jeter des déchets en mer. Nos six médecins de langue anglaise me demandent de leur donner des cours pratiques de français, chaque soir. Ensemble, nous repassons les principales opérations et blessures. La connaissance des termes médicaux français leur permettra de comprendre les médecins français ou italiens. Tous prennent les notes et chaque jour nous faisons une

répétition des termes appris la veille. Ce sont les meilleurs élèves que j'aie eus. Parmi eux il y a le Dr Gilchrist, de Toronto, fameux médecin missionnaire d'Afrique, spécialiste et conférencier sur les maladies tropicales.

2 octobre

Un groupe d'officiers de langue anglaise me demandent de leur donner des leçons de langue italienne. Ils se sont aperçus que leur confrère de Vancouver n'y connaissait absolument rien. Nous commençons à longer les côtes d'Espagne et la chaleur commence à se faire sentir. L'aumônier protestant, le Cap. MacLean, et moi passons la soirée avec le capitaine du vaisseau, M. Garmer, de Birkenhead, près de Liverpool. Il est des plus aimable. C'est un homme craignant Dieu qui ne vit que pour sa femme et ses deux jeunes fils, dont il nous montre les photos. Le capitaine est nerveux. Nous sommes dans la zone dangereuse et il craint encore plus les avions torpilleurs que les sous-marins. Il me demande de lui traduire en anglais le livre de bord de son vaisseau français, capturé à Madagascar. Ce ne sera pas chose facile que de traduire 60 pages de termes marins.

3 octobre

Nous longeons les côtes du Portugal. Aujourd'hui, je dis la messe à 11.00h. Le Lieut. Boss d'Ottawa s'occupe du chant anglais et le Cap. Simard des cantiques français.

4 octobre

On me demande maintenant d'enseigner l'italien aux soldats et aux sous-officiers. Vraiment, je n'ai pas le temps de m'ennuyer sur ce navire. Les soldats, portant la culotte tropicale, sans chemise, sont étendus au soleil sur les ponts. Je monte sur une plate-forme à canon et de cette chaire,

nouveau genre, je donne les premières leçons de prononciation et de grammaire. C'est une scène très pittoresque.

7 octobre

Jeudi. Ce matin, nous voyons la terre pour la première fois. A 11.00h., nous sommes devant Tangiers. Naturellement, nous avons fait un grand détour vers l'Amérique du Sud pour déjouer les sous-marins. Avec mes lunettes d'approche, je vois très bien les jolies villes blanches, accrochées au rocher. A midi et demi nous sommes en face de l'énorme roc de Gibraltar. C'est très imposant. Durant toute l'après-midi, les navires tournent dans la rade et nous pouvons voir assez bien Ceuta, de l'autre côté, dans le Maroc espagnol. Les monts espagnols de la Sierra Nevada, tout couverts de neige se détachent sur un beau ciel bleu. La nuit nous montre la côte africaine du Maroc tout illuminée. Il fait un superbe clair de lune et la mer est très calme.

8 octobre

Nous avons quitté Gibraltar durant la nuit dernière. Après avoir longé la côte espagnole pour déjouer les sous-marins et les espions, notre convoi tourne soudain vers l'Afrique.

CINQUIÈME PARTIE

En Afrique, 1943

1) *Oran, en Algérie*

9 octobre

A 9.00h., nous arrivons à Oran. La vue de cette belle baie bleue et de ce grand port de mer nous impressionne beaucoup. Une grande chapelle gothique, perchée sur un promotoire et surmontée d'une statue de la Vierge, domine le port et toute la baie. C'est ici que la flotte anglaise, en juin 1940, attaqua les navires français stationnés dans la rade. C'est ici aussi que débarquèrent les troupes américaines en novembre 1942. Sur un immense rocher s'élève la citadelle construite par les Espagnols au 16ième siècle et maintenant occupée par la Légion étrangère. Ici et là, de riches villas blanches, au toit rouge, vert ou rose et entourées de palmiers géants, s'accrochent aux rochers escarpés. Des milliers d'orangers encore chargés de fruits s'alignent le long de la côte. Vue de la mer, Oran a un cachet bien oriental avec ses nombreuses mosquées aux minarets d'argent qui pointent leurs flèches et leurs croissants vers le ciel bleu.

10 octobre

Dimanche. Je dis la messe de 8.00h. A 10.00h., on nous avertit de nous tenir prêts à descendre dans une demi-heure. A l'heure convenue, on nous fait descendre sur les quais et monter dans des camions américains. Nous devons nous rendre à Philippeville par train, car les sous-marins allemands sont très actifs entre Oran et notre base, Philippeville. Pour la première fois, nous prenons contact avec l'Afrique française, l'Algérie. Nos camions roulent à petite vitesse pour nous permettre de voir la ville. Il y a de très

beaux édifices modernes et aussi beaucoup de maisons fort malpropres. Les Français, en général, sont très bien mis, nous acclament au passage. Les Arabes nous regardent d'un air indifférent. Ils sont couverts de haillons sales et dégoûtants. Ils déambulent dans les rues majestueusement enveloppés de manteaux et grandes robes, faits de toile de poche à patates. Je n'aurais jamais cru que des gens civilisés pussent s'affubler de semblables oripeaux. Nous arrivons à la gare qui est très moderne et construite en pierre blanche, d'un beau style mauresque. On nous fait descendre des camions et attendre sur cette place sous un soleil brûlant. Il semble que les officiers supérieurs ne savent pas trop quoi faire de nous. Après deux heures d'attente on nous fait remonter en camion. Nous retournons à notre navire qui, durant notre absence, est allé jeter l'ancre à deux milles de la ville. Il faut donc transporter de nouveau notre bagage à une immense barque ou barge. Les soldats, à jeun et sous ce soleil brûlant, doivent décharger et recharger tout le bagage. Les officiers et les aumôniers doivent les aider. Puis la lourde barge trainée par un remorqueur coule doucement au milieu de centaines de navires. Plusieurs présentent leurs flancs troués par des torpilles. On y voit des trous assez grands pour y laisser passer des locomotives. Ici et là des navires s'allongent, échoués sur la berge, après avoir été coulés par les Britanniques. Tout le port est d'une incroyable activité. Des milliers de soldats nègres américains déchargent des tanks et camions et toutes sortes de matériel de guerre. Enfin nous arrivons au « Cap Paderan », morts de fatigue. Nous mangeons avec appétit à 6.00h. Nous n'avons rien pris depuis 8.00h. du matin.

11 octobre

Notre commandant nous donne la permission d'aller visiter la ville. On me confie un groupe de soldats, auxquels

je sers de guide et d'interprète. Oran est une ville pittoresque. On y remarque de splendides avenues, bordées de palmiers. Quantité de beaux hôtels et grands magasins sont occupés par les Américains. C'est très comique de voir les Arabes se promener à dos d'âne dans les rues et porter encore leurs grandes robes comme au temps de Notre-Seigneur. La plupart sont nu-pieds et portent des guenilles dégoûtantes. La ville a une odeur sui generis, car les Arabes ne se gênent pas pour faire leurs besoins naturels partout. Nous arrivons à la cathédrale catholique qui est fort imposante avec ses minarets arabes de marbre blanc. On dirait une immense mosquée. Près de là, je rencontre un colonel, aumônier militaire français, qui me conduit à la sacristie et me donne du vin de messe et des hosties. C'est un Père Blanc, type charmant et simple. Au début de la guerre, il commandait un bataillon d'infanterie en France et en juin 1940, il a réussi à s'échapper d'un camp de concentration et à s'enfuir vers l'Algérie. A 6.00h., je retourne au navire et suis heureux de constater que personne ne manque à l'appel.

12 octobre

Après le dîner, on nous permet d'aller à Oran et de ne revenir qu'à 11.00h., ce soir. Je pars avec le Cap. Arnoldi et le Cap. Dr P. Simard, les Lieut. Forget et Pellerin. En chemin, nous faisons connaissance avec des Français et des Espagnols qui sont tout surpris de nous entendre parler leur langue. Ici, il y a beaucoup d'Espagnols et cela se comprend, car Oran était autrefois une colonie d'Espagne. Au 15ième siècle, Oran était plus riche qu'Alger. La plupart des Arabes de cette ville avaient fui l'Inquisition. Les troupes espagnoles s'emparèrent de cette ville qui paya tribut au roi d'Espagne. En 1790, la ville fut détruite par un tremblement de terre. L'émir de Mascara profita du désarroi général pour s'emparer d'Oran et en fit un repaire

de pirates. Les Français s'en emparèrent en 1831. A l'ouest, on peut voir les ruines du vieux port et de l'ancienne citadelle espagnole. A l'est, on découvre la ville moderne, bâtie en amphithéâtre, comme la plupart des villes africaines. A la Place d'Armes on remarque un beau monument commémorant la bataille de Sid-Brahim (1848) où les Français battirent les soldats arabes du fameux Abd-el-Kader. Un peu plus loin s'élève le « Château Neuf », bâti en 1573 par les Espagnols. La belle promenade ombragée de l'Etang commande une vue splendide du port et de la mer. Nous soupons dans un restaurant espagnol et le soir nous assistons à une représentation donnée pour les soldats au magnifique théâtre municipal. Il y eut du beau chant français et espagnol, ainsi que de la danse et de la musique. A côté de notre paquebot, il y a un pétrolier français. Ce soir, il faisait très chaud et malgré la défense de se baigner, un marin français, qui faisait une plongée, a été tué par l'explosion d'une grenade ou mine de fond. A tout instant, on lance des grenades lourdes qui font explosion dans l'eau et empêchent ainsi les sous-marins ennemis d'entrer dans la rade. On nous dit qu'à Oran et à Alger plusieurs navires ont été avariés ou même coulés par des mines que des Arabes, à la solde des Allemands, venaient durant la nuit attacher aux hélices des navires. Lorsque ces hélices étaient mises en marche, les navires sautaient. Ces grenades de fond que l'on lance ainsi à intervalles irréguliers tuent ainsi les gens qui s'aventurent auprès des navires.

13 octobre

Ce matin, nous quittons Oran à 11.00h. Notre convoi est maintenant réduit à 50 navires, mais il est bien escorté de corvettes et destroyers. A cause de la zone dangereuse que nous traversons, on redouble de précautions sur les navires. Nous devons coucher tout habillés et il est défendu de sortir sur les ponts après 11.00h. du soir. Nous jouis-

sons ce soir de la plus belle soirée que l'on puisse imaginer. C'est une vraie belle nuit d'orient. Il fait un clair de lune grandiose et c'est un spectacle fort impressionnant que de voir les silhouettes de nos navires qui glissent sur cette mer calme et argentée.

14 octobre

Autre journée magnifique. Le soleil est chaud et tout le monde en profite pour prendre des bains de soleil. A 4.00h., cette après-midi nous passons près d'Alger, cette cité blanche à l'aspect féérique. Puis nous longeons les côtes fortement escarpées de l'Algérie. Autre nuit splendide comme hier soir. Cependant il fait très frais. Tout est calme et paisible; pas d'avion ni de sous-marin en vue.

15 octobre

A 6.00h., ce soir, nous entrons dans le port de Philippeville, joli port de mer, enfoui au fond de la baie de Stora. Comme toutes les villes africaines, elle nous apparaît toute blanche et bâtie en amphithéâtre. Il y a peu de monde sur les quais.

2) *Au camp de Philippeville*

16 octobre

De bonne heure, nous débarquons du navire, montons en camion pour nous rendre à notre camp, situé à 8 milles de la ville, et à un mille de la mer, près de la forêt de liège, (des arbres de liège croissent sur la colline à laquelle est adossé notre camp). De la forêt à la mer, il y a une grande plaine aride et sablonneuse, de plusieurs milles de long. C'est là qu'est situé notre grand camp canadien, base d'opérations contre l'Italie. Tout à côté, à droite, il y a un grand camp anglais; sur la gauche est le camp sud-africain

et une base américaine. Le tout doit comprendre environ 30,000 hommes. En arrivant on y remarque des tentes kaki à perte de vue. Ces tentes se dressent sur un sable brûlant. De ma tente, on découvre une vue splendide de la mer Méditerranée et de la baie de Stora. Avant de nous coucher, on nous avertit d'être prudents car ce pays est infesté de vipères, serpents, et scorpions venimeux. Et puis il faut bien faire attention pour n'être pas piqué par des moustiques qui donnent la malaria. Pour cela, nous nous couchons dans les sacs de couchage tout entourés d'un filet à l'épreuve des moustiques. Ayant travaillé au déchargement des bagages, je suis mort de fatigue, mais je ne puis pas dormir beaucoup à cause des bruits étranges. J'entends les cris des chacals dans la montagne et le rire sarcastique d'une hyène qui rôde près de notre cuisine. Je finis par m'endormir en remerciant le Seigneur de nous avoir accordé un voyage sans accident.

17 octobre

Ce matin, je rencontre l'aumônier-chef, le major Ryan, CSSR qui m'envoie dire la messe dans sa petite chapelle. Puis je vais confesser durant la messe dite en plein air. Comme nous n'avons pas de siège nous sommes obligés de confesser debout. Je suis émerveillé du grand nombre de confessions et communions de ce camp. Dans l'après-midi, j'accompagne un groupe d'officiers qui s'en vont prendre un bain dans la mer Méditerranée qui est d'un beau bleu pur. Près de nous gît un pétrolier américain qui a été torpillé et est venu s'échouer sur la plage. Un de nos soldats a failli perdre la vie. Un poulpe géant l'avait étouffé dans ses tentacules.

18 octobre

On me confie le premier bataillon de renfort qui comprend le Royal 22 R, le Carleton & York, le West Nova

Scotia, le prince Edward & Hastings, le 48 de Toronto. Les jeunes officiers du R. 22 sont pleins de prévenance pour moi. Je me présente au Col. Bristow, le commandant du camp, qui a un air sévère. Mon aumônier senior m'avait averti que ce colonel n'aimait pas les aumôniers. Tout de même je vais le saluer dans sa tente, et il me reçoit assez froidement. C'est un franc-maçon. « D'où venez-vous, me demande-t-il? » — « Moi, je suis un bœuf de l'ouest, de l'Alberta, lui répondis-je, en riant » — « Ah! très bien, alors, moi aussi, je suis un bœuf de l'Alberta, je suis de Calgary, nous allons bien nous entendre. J'aime les gens qui n'ont pas peur de moi et savent faire des farces. Car la vie est tellement ennuyeuse et dure ici, il faut s'entourer de gens qui ont de l'humour. Je donne des ordres pour que vous ayez votre tente à vous seul, afin que vous puissiez dire la messe et recevoir nos jeunes qui ont besoin des conseils d'un bon Padre. » — Après tout ce que j'avais entendu dire sur le compte de ce colonel, je n'en reviens pas de cette réception.

3) *Philippeville en Algérie*

21 octobre

Je vais visiter la ville. Je visite avec intérêt les ruines imposantes d'un théâtre romain, construit en l'an 40 avant J.-C. Je me rends ensuite au mess des officiers français qui est magnifiquement construit sur une hauteur dominant la mer. Les officiers m'invitent à venir quand je voudrai. J'en profite pour visiter leur belle bibliothèque et je tombe sur un guide de Philippeville. Voici ce que j'y trouve.

Philippeville ainsi nommée en l'honneur du roi de France, Louis-Philippe, se nommait autrefois Rusticada. C'est une cité d'environ 30,000 habitants bâtie dans une baie aux contours harmonieux, dont le charme avait déjà frappé les Romains. Son rivage est tapissé d'un beau sable

blanc et est bordé de hautes falaises pittoresques, couronnées de verdure et de blanches villas de plaisance. Le tout en fait un Naples en miniature. C'est une ville neuve qui étage ses maisons blanches, bleues et roses, ses vertes terrasses et se répand ensuite dans une plaine étroite et longue qu'embaument les orangers en fleurs.

Philippeville est continuatrice de l'ancienne Rusticada romaine, la ville de marbre et de beauté, de joie et de plaisir. Née d'hier, cette ville algérienne française, bâtie au fond du golfe de Stora, possède une situation privilégiée. La douceur de son éclat, la beauté de ses eaux bleues où se mirent ses belles villas, la sécurité de son port en font un endroit idéal de villégiature.

La mer Méditerranée ou plutôt la baie de Stora ressemble à un lac où courent les voiles claires de pêcheurs algériens, français et napolitains. Plus près, le port avec son trafic intense, plus au sud, la vallée de Zéramma, toute couverte de riches jardins maraîchers, d'orangers et d'oliviers, enfin plus loin des collines où rougissent les vignes qui donnent un excellent vin.

C'est une sensation de beauté sereine que les soldats du général Négrier ressentirent le 10 avril 1838 lorsque, descendus de Constantine pour chercher un chemin vers la mer, ils se trouvèrent soudain dans les ruines de Rusicade ou Rusticada et de Stora.

Les Romains fondèrent cette cité en l'an 45 avant J.-C. et la nommèrent Rusicade. D'après les historiens Salluste et Pline, ils y construirent d'immenses citernes, encore utilisées de nos jours. Vers la fin du 3ième siècle, elle fut gouvernée par un délégué impérial: le curateur. Elle eut un évêque, puis deux au moment du schisme donatiste. Les évêques disparurent vers 484 à l'époque où la ville n'a plus d'histoire épigraphique. Qui a détruit la ville? Il y a plusieurs théories. La plus commune serait que Rusicade aurait été détruite en 439 par les troupes vandales du roi Genséric. Les témoignages de S. Augustin, évêque d'Hip-

pone (aujourd'hui appelée Bone) ville voisine de Rusicade, témoignent et confirment que toutes les villes d'Afrique furent rasées par ces vandales, venus d'Espagne. Procope écrit à ce sujet: « L'Afrique en fut tellement dépeuplée qu'on pouvait y voyager plusieurs jours sans rencontrer un seul homme. » Plus de 5,000,000 de personnes y auraient perdu la vie. Rusicade devait être une cité considérable si nous pouvons en juger par ses nombreux monuments et grands théâtres, trouvés presque intacts. Maisons et monuments étaient de marbre blanc provenant des grandes carrières voisines. Plusieurs pièces historiques, monuments, statues etc... sont conservés au musée de la ville fondé en 1853. La basilique latine s'élevait à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'église S.-Philippe. La fameuse route romaine « Hippone-Rusicade, » tout en marbre, existe encore de nos jours. Rusicade était le quartier-général de la 3ième légion Augusta. En 1840, plus de 4,000 cavaliers et fantassins y casernaient. Jusqu'en 1880, lions, tigres et panthères attaquaient les voyageurs près de la forêt. Les soldats y firent une chasse acharnée à ces animaux féroces que l'on ne voit plus maintenant. En 1914, quelques heures avant la déclaration de guerre, le croiseur allemand Goeben bombarda la ville. En 1943, des avions allemands bombardèrent aussi la ville et causèrent beaucoup de dommages. Notre camp est situé au même endroit où se trouvait autrefois le camp romain.

24 octobre

Je dis la messe pour le R. 22 et un grand nombre de soldats communient. Le commandant des renforts du R. 22, Cap. P. Beauvais, me conduit à Philippeville. Nous y passons l'après-midi avec le commandant Urgel, aux casernes du 15ième Tirailleur sénégalais. Il nous parle de l'émeute qu'il y eut dernièrement en ville entre les nègres et les Arabes. Les Arabes ayant blessé un Sénégalais, ces soldats

noirs se répandirent par la ville, semant la terreur. A coup de ceinture et de bâton, ils tuèrent 38 Arabes et en blessèrent une centaine. L'aumônier parvint à les apaiser et à les faire rentrer à leurs casernes. Le soir on a dû faire venir un autre régiment. A mon retour, l'aumônier senior me demanda si j'étais prêt à aller chercher du vin de messe et des hosties à Bone. Il a fait les arrangements avec un navire qui doit partir demain matin.

4) *Chasse aux sous-marins en Méditerranée*

25 octobre

Le P. Kelly consent à faire le voyage avec moi. Arrivés au port, le capitaine du navire qui devait nous transporter nous dit qu'il ne voyagera pas aujourd'hui car on a signalé des sous-marins allemands dans les environs. Un jeune officier anglais nous dit: « Venez avec moi; moi je suis commandant d'un navire de guerre. » Nous acceptons. On nous fait monter dans son yatch. Je croyais bien que son navire était un destroyer. Je suis tout étonné de voir que son navire est une vedette patrouille d'une soixantaine de pieds. Enfin nous nous embarquons et puis nous filons. La baie est calme. Arrivés en haute mer, un violent orage tropical se déclenche soudain, accompagné d'un vent violent. Heureusement que j'ai mes bottes et mes imperméables. Le petit navire est balloté en tous sens. Le P. Kelly est malade à mourir ainsi que deux matelots. Le capitaine, le pilote et moi avons toutes les misères au monde à tenir le gouvernail. Pour comble de malheur, un message télégraphique nous prévient que des bombardiers allemands s'en viennent dans notre direction. Comme l'équipage est fortement réduit, le capitaine me demande de prendre charge de deux mitrailleuses contre-avions. Malgré mes protestations d'officier non-combattant, je dois m'exécuter et je pratique avec mes deux mitrailleuses pour me faire la

main. Très haut par-dessus des nuages, nous entendons le bruit des avions boches et je prie fort S. Antoine de les garder en haut afin qu'ils ne nous voient pas. La veille, deux bâteaux avaient été coulés par des sous-marins et nous rencontrons beaucoup d'épaves, radeaux, chaloupes de sauvetage etc. Nous faisons le tour de chaque chaloupe pour nous assurer qu'elles ne contiennent pas de rescapés. Les vagues nous passent par-dessus la tête et je suis tout mouillé et, avec tout cela, je ne suis pas malade. Vraiment j'ai du sang marin dans les veines. Nous arrivons à Bone à 5.00h. du soir. Je demande à mon compagnon s'il désire retourner par ce même navire demain après-midi. Il me répond: « Quand même je devrais faire 500 milles à pieds, à travers le désert jamais vous ne me reverrez dans cette fameuse chaloupe. »

Bone ou Hippone souvent appelée Bona, est l'ancienne Hipponne, illustrée par le grand S. Augustin dont il fut l'évêque. C'est une ville de plus de 100,000 habitants. La rade et le port sont très grands, mais le tout a été affreusement bombardé. On y remarque plusieurs navires coulés dans le port. Avec leur ingéniosité ordinaire les Américains sont parvenus à utiliser le port et on y débarque quantité de matériel de guerre. Nous parcourons en vain les clubs d'officiers et les hôtels pour y trouver une chambre pour coucher. Les Anglais y ont tout réquisitionné. A l'hôtel Atlantic, le propriétaire français voyant que je suis français et que nous sommes prêtres catholiques met son cousin à la porte pour nous donner une chambre. Nous n'avons qu'un lit. Comme le P. Kelly est encore malade, il s'endort et prend toute la place; je suis obligé de me coucher par terre.

26 octobre

Je me lève tout vermoulu. En allant à l'église paroissiale, nous remarquons deux Arabes assis sur le trottoir en train de prendre leurs ablutions en se lavant la tête et

la figure avec l'eau sale qui coule dans la rue. Nous allons visiter la belle cathédrale, érigée en l'honneur de S. Augustin sur une haute colline qui domine la ville et la mer. Les Pères Augustiniens qui ont charge de cette magnifique basilique byzantine nous font visiter leur monastère et nous donnent du vin de messe et des hosties. Aux pieds de la colline nous admirons les belles ruines romaines de l'ancienne Hippone, l'aqueduc dont on se sert encore aujourd'hui et le grand théâtre romain. A une croisée de chemins, nous attendons du transport qui se dirige vers Constantine-Alger. Une remorque énorme qui transporte un tank Churchill s'arrête et le chauffeur nous fait monter sur le tank. Après avoir fait cinq milles, le P. Kelly est étourdi par les bonds de cette lourde machine et nous descendons. Il fait une chaleur torride de 135 degrés. Un camion léger anglais nous prend ainsi qu'un sergent français qui déverse sa bile contre le fameux traître Pierre Laval qu'il voudrait bien poignarder avant de mourir. Notre camion file sur une belle route moderne. Nous traversons une campagne fertile et nous y remarquons plusieurs riches fermes. Nous descendons à Jemmapes, petite ville arabe. On y prend un assez bon dîner, malgré les milliers de mouches qui nous assaillent. Puis nous repartons dans un autre camion qui se dirige vers Philippeville. De là, nous montons dans un autre camion qui nous descend à notre camp à 5.00h., juste en temps pour souper. A Bone, le P. Kelly s'était acheté une paire de chaussures au magasin militaire. Après le souper, il retourne à la tente et trouve que ses chaussures avaient été volées par des Arabes. C'est une race de voleurs, ils se tiennent continuellement autour de notre camp et si notre ordonnance n'est pas là, tout disparaît comme par enchantement. Je me couche très fatigué, mais heureux de mon expérience de la journée. Car rares sont les aumôniers qui ont eu l'occasion de chasser les sous-marins sur une vedette dans la mer Méditerranée.

5) *Manœuvres et ministère*

28 octobre

J'accompagne les troupes dans les manœuvres de montagne. Nous marchons huit milles sous un soleil tropical qui nous cuit la peau, devenue très noire. A nous voir, on nous prendrait pour d'authentiques Arabes. Nous dînons sous un petit bois, puis nous marchons encore trois milles, dans la montagne où doit avoir lieu le combat simulé. On me fait cacher dans un buisson avec deux soldats et on nous dit que la troupe doit repasser dans une heure. Après trois heures d'attente, ne voyant personne et n'entendant aucun bruit, et comme il se fait tard, je consulte ma boussole et trouve l'ancienne voie romaine qui longe la mer et j'attends du transport qui ne tarde pas à venir. Un camion anglais arrive et le chauffeur me fait monter et me conduit à mon camp où j'arrive à 8.00h. Les troupes arrivent à 4.00h. du matin et les soldats réveillent tout le monde par leurs jurons. A côté de notre camp se trouve un camp anglais. Quelle différence de discipline entre les deux camps. Dans le nôtre, il y a du bruit toute la nuit, on se bat, on jure et tire du fusil. Dans le camp anglais on sonne le clairon à 10.30h. et ensuite tout est calme.

30 octobre

Beaucoup de soldats des Rég. West Nova Scotia et Carlton & York viennent se confesser. Nos jeunes acadiens du Nouveau-Brunswick sont d'excellents catholiques.

31 octobre

A la messe de 9.00h., il y a beaucoup de communions. La chorale sous la direction du Lieut. Leclerc exécute très bien les cantiques français.

1er novembre

Toussaint. Je dis la messe le matin et passe l'après-midi à confesser les soldats du R. 22 et du 48 Highlanders; 1,600 partiront pour l'Italie demain matin. Je dis une autre messe, ce soir, sous la tente. Un seul fanal et une chandelle nous éclairent. Le major Turcot du R. 22 R, qui malgré sa blessure tient à partir, fait un petit discours à ses hommes et les encourage à se confesser car souvent nos soldats se font tuer en arrivant sur le champ de bataille. « Mes meilleurs soldats, dit-il, sont les meilleurs catholiques. » Le Cap. R. Paquette, les Lieut. P. Chasée et L. Charlebois viennent aussi communier. C'est une messe fort impressionnante. Le Cap. Burnett, aumônier protestant, y assiste et est très ému. « Vous êtes bien chanceux, dit-il, d'avoir des jeunes gens si religieux. » Ce Padre est un excellent type qui m'aide dans mon ministère. S'il découvre quelqu'un qui craint d'approcher l'aumônier catholique, il me l'amène dans ma tente.

5 novembre

Voici un véritable orage tropical. Je n'aurais jamais cru qu'il pouvait tomber tant d'eau en si peu de temps. Plusieurs tentes sont emportées vers la mer par les torrents d'eau. Ce soir, nous grelottons sous la tente.

6 novembre

J'ai confessé toute l'après-midi; à 6.15h., après le souper, nous entendons une forte canonnade en mer.

7 novembre

Dimanche — Je chante une grand'messe pour nos morts. Nous apprenons qu'hier soir deux navires transportant des troupes et trois destroyers ont été coulés par 40

bombardiers allemands qui ont attaqué nos navires. Le rivage est couvert d'épaves.

8 novembre

En plus du camp canadien, je suis aussi en charge d'un camp d'ingénieurs de la 8ième armée. Il y a beaucoup de bons jeunes Irlandais parmi eux. Ce soir un jeune officier anglais de Liverpool vient me visiter sous ma tente. Il vient de recevoir deux télégrammes: l'un annonçant la mort de son frère, tué en Italie; l'autre lui apprend la mort accidentelle de sa fiancée, garde-malade d'un hôpital anglais d'Alger. L'an dernier à pareille date, ses deux meilleurs amis se faisaient tuer devant lui à S.-Nazaire dans un raid en France et le même jour son père mourrait subitement. On peut s'imaginer le désespoir de ce jeune homme. Comment consoler une si grande douleur? J'ai pleuré avec lui.

9 novembre

A Philippeville, je rencontre le capitaine du « Santa Helena » qui portait notre 14ième hôpital canadien et a coulé à l'entrée du port, après avoir été torpillé par un bombardier allemand, vendredi soir. Heureusement que ce navire n'a pas eu de pertes de vie. Un destroyer américain frappé a disparu avec tout son équipage. Un autre destroyer anglais n'a eu que 4 morts. Notre camp est rempli de rescapés, marins et aviateurs. Le rivage est encore jonché d'épaves. Les convois sont toujours attaqués à la même heure, vers les six heures, le même jour, le vendredi et au même endroit, environ 25 à 30 milles de Philippeville. Il y a quelque chose d'anormal.

11 novembre

Fête de l'armistice de 1918 à Philippeville. J'assiste au grand défilé militaire. Je rencontre le P. Albrecht, Père

Blanc, aumônier des Sénégalais, qui me présente à tous les officiers français. Ce soir, je dis une messe à 9.00h. pour les partants du R. 22. N'ayant plus de cierge, je n'ai eu que la lune pour m'éclairer. Les Américains viennent d'accomplir un tour de force. En 10 heures, ils ont construit un aéroport militaire entre Philippeville et notre camp. Nos navires seront désormais mieux protégés.

12 novembre

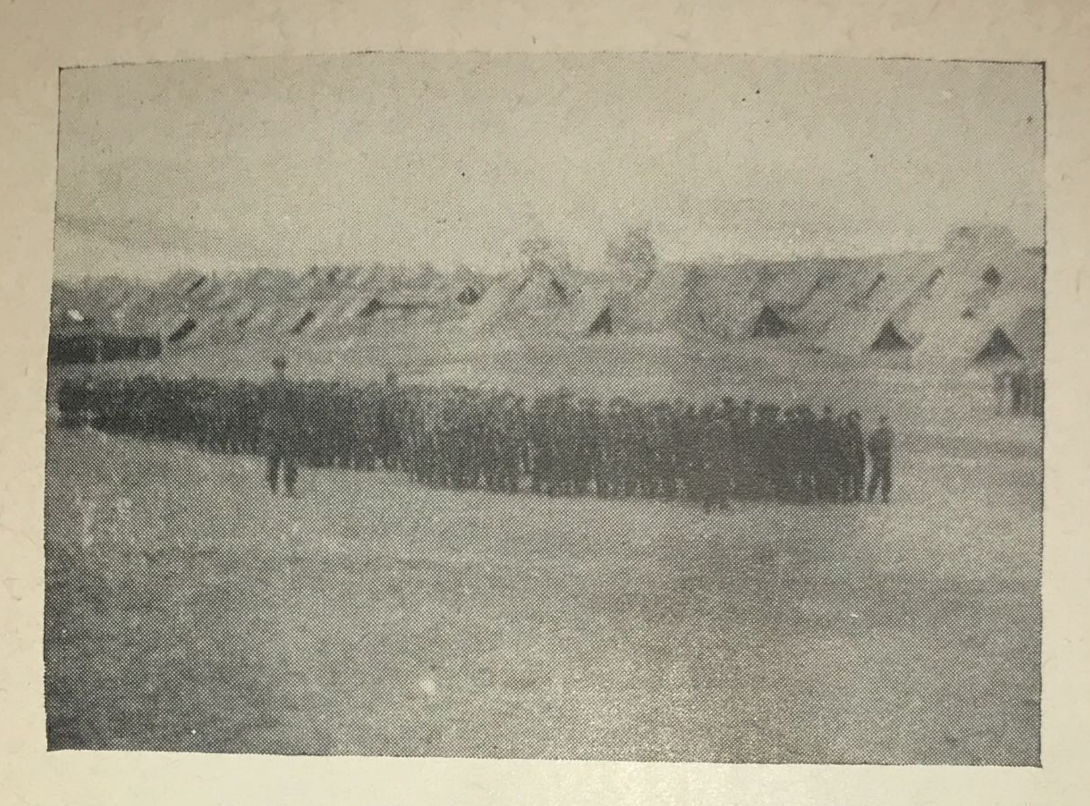
On nous réveille à 4.00h., ce matin. Quelle température! Il pleut à verse depuis trois jours et nos gars devront marcher à la pluie et dans la boue durant deux heures pour se rendre au port. Et dire que les troupes britanniques elles, s'en vont en camions et en camions faits au Canada.

14 novembre

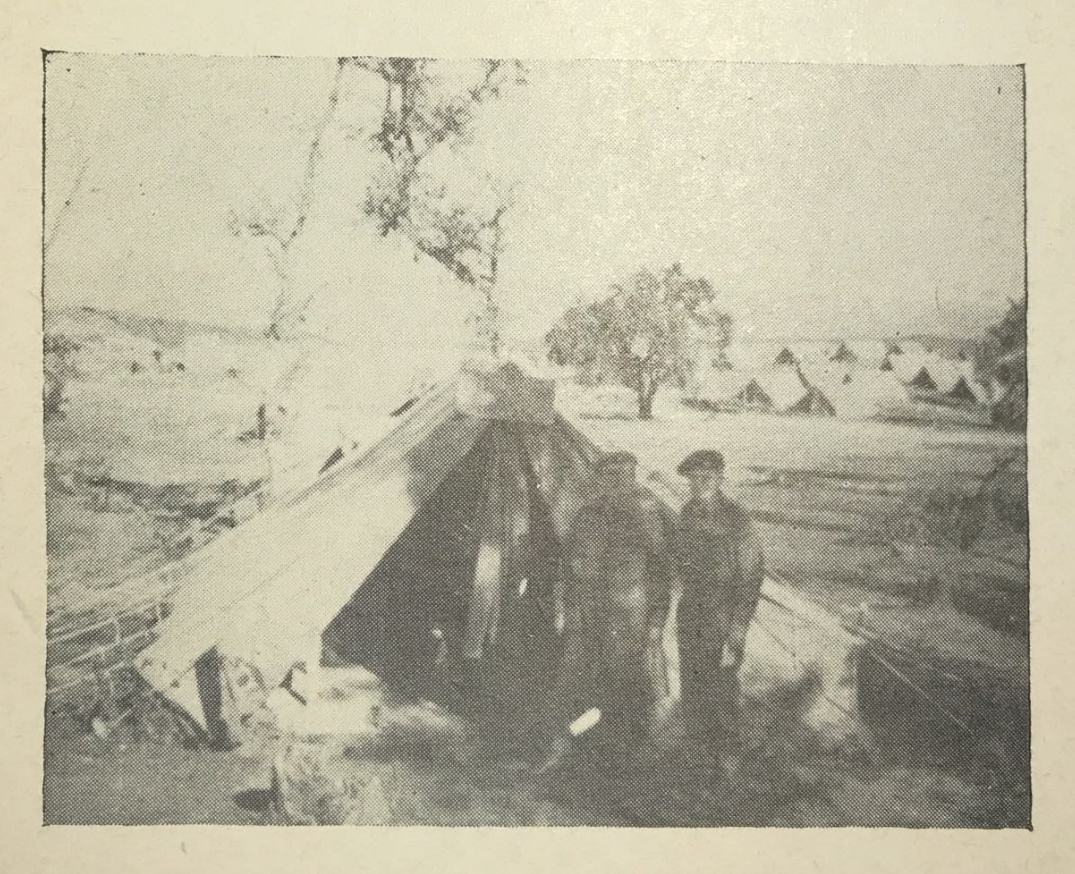
Ce matin, grande affluence à la messe. Les aumôniers R. R. Ryan et Gehl confessent durant toute ma messe.

15 novembre

Le colonel Bristow me prête son jeep pour aller chercher des hosties et des cierges, à Constantine située à 68 milles de Philippeville. Le Lieut. Roger Dusseault, du R. 22, m'accompagne. Nous traversons de riches plaines, puis une contrée fort montagneuse, qui ressemble beaucoup à l'Écosse. Enfin, nous arrivons devant un énorme rocher, sur lequel se dresse la grande cité algérienne de Constantine, l'antique Cirta, capitale du royaume de Numidie, dont les Romains n'ont jamais pu s'emparer. C'est une ville ancienne. Elle est construite sur un plateau rocheux, limitée par des escarpements vertigineux, au fond desquels, dans un large ravin de 550 pieds de profondeur, coule la rivière Rummel. Les généraux français Valée et Lamoricière la prirent d'assaut en 1837, après un fort bombarde-



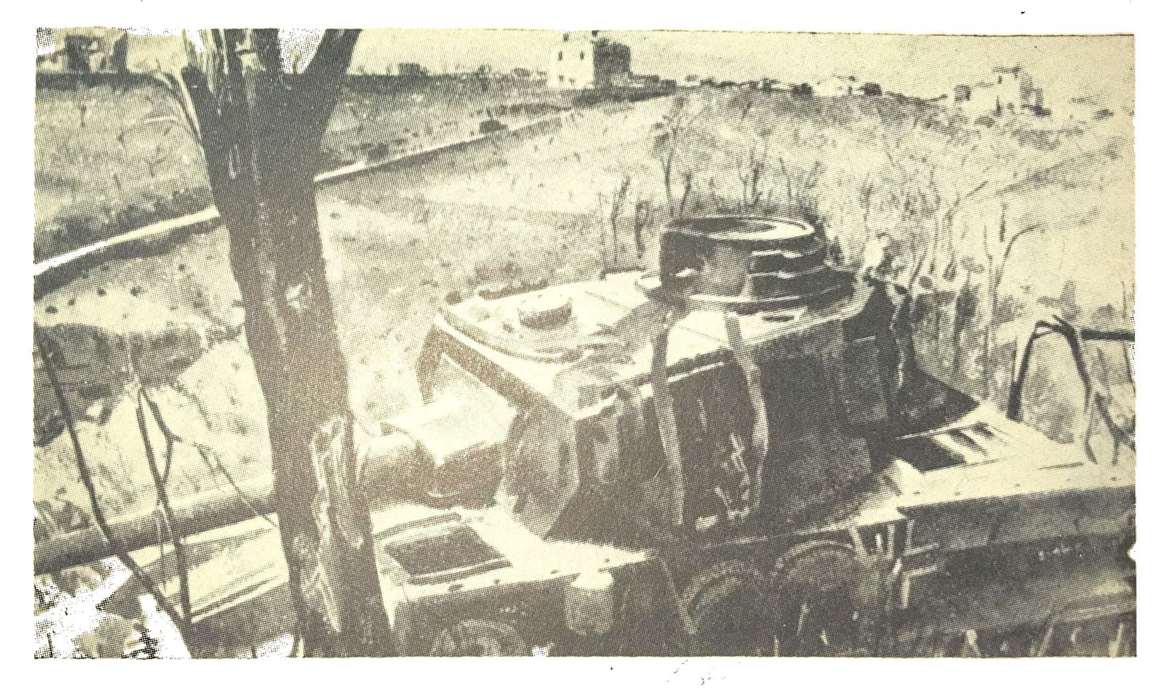
Le Royal 22ième Rég. sur les sables d'Algérie.
(Voir p. 182).



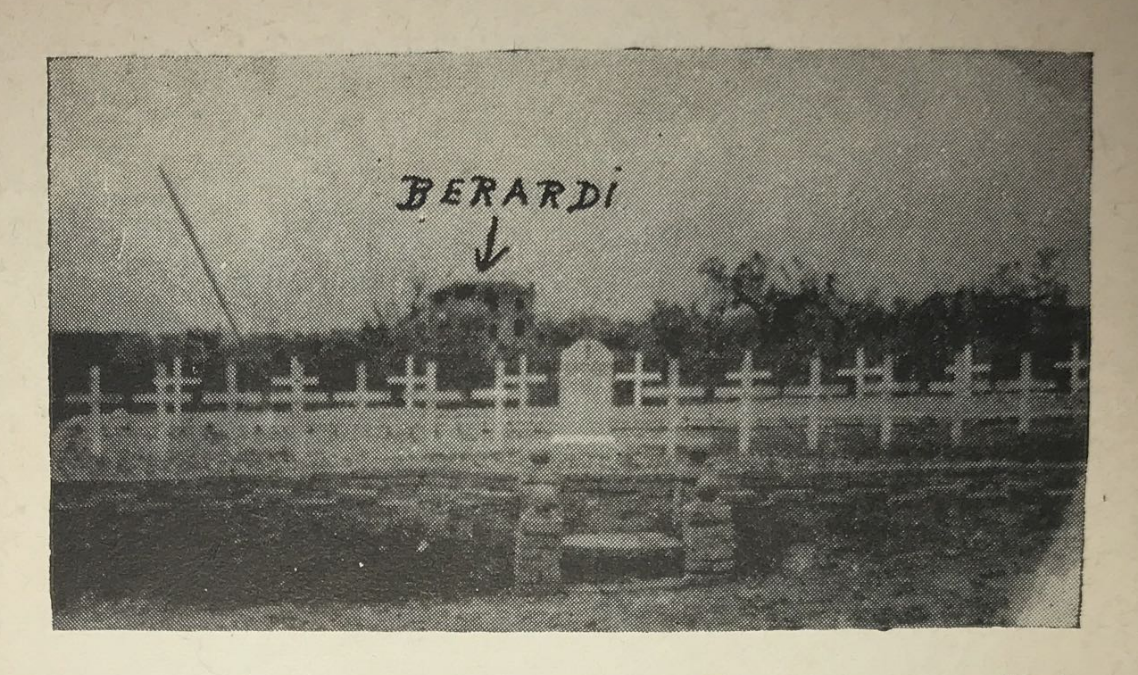
Cap. A.-C. Laboissière, aumônier des renforts du R. 22 R. Cap. Burnett, M.C. aumônier protestant. (Voir p. 182).



Major Paul Triquet, Croix Victoria, R. 22ième R. héros de la Casa Bérardi. Décembre 1943. (Voir p. 215).



Croisée des chemins à Bérardi, sur le front de l'Adriatique où s'illustra le Royal 22ième régiment.
(Voir p. 215).



Cimetière du Royal 22ième Rég. à Casa Berardi où environ 50 de nos hommes ont été enterrés. (Voir p. 242).



Laforest — Boivin — P. Laboissière (Voir p. 250).

ment. Les religieuses du Bon Pasteur d'Angers me donnèrent tout ce dont j'avais besoin pour la messe.

6) *Vie dure en Algérie*

16 novembre

Au club des officiers britanniques, ancienne maison de villégiature, sur le bord de la mer, je rencontre le Lieut. Phyfer, ingénieur américain du Texas. Heureusement, que nous avons ce camp américain près de nous. Ces ingénieurs nous rendent de grands services. Très souvent, ils nous font monter dans leurs autos. Les Anglais, eux, nous passent sous le nez avec nos camions canadiens et n'ont pas la gentillesse de nous faire monter. Quelle organisation que notre armée canadienne en Afrique! Le Canada ferait bien mieux d'équiper son armée au lieu de donner un billion à l'Angleterre. Les Anglais ont nos bons produits canadiens: nos camions Ford et Chevrolet en quantité; et nous, nous devons marcher. Par bataillon de renfort, il n'y a qu'un camion et un jèep. Nos bons Anglais mangent notre excellent chocolat, boivent notre bière, fument nos cigarettes et nous, nous devons nous contenter des produits anglais, sud-africains et indiens. Tout le monde est furieux de cet état de chose. La vie de nos gars est fort misérable dans ce camp africain. D'abord la température est fort malsaine: nous crevons de chaleur durant le jour et nous gelons la nuit. Et puis les amusements sont rares. Au début, il y avait des vues en plein air, grâce à un Chevalier de Colomb qui était parvenu à cacher son projecteur dans la cale du navire, mais maintenant il pleut continuellement et on ne peut rien faire à l'extérieur. Il y a bien une grande hutte de NAAFI, mais elle est à l'usage des troupes britanniques et canadiennes et cela ne peut loger qu'un sixième des soldats à la fois. Il fait noir de bonne heure et nos soldats n'ont qu'à s'enivrer avec du vin et risquer de tom-

ber ivres sur le chemin et de se faire tuer par des camions ou poignarder par les Arabes. Et cela est arrivé plusieurs fois. D'autres s'en vont dans leurs tentes et jouent aux cartes dans l'obscurité, car il n'y a pas de lumière. Il n'y a qu'une tente tout à fait insuffisante où l'on peut écrire. Quelques officiers et moi, nous avons de la lumière parce que des Français nous ont donné des lampes à l'huile. On aurait dû monter deux grosses tentes comme celles en usage dans les grands cirques; on y pourrait loger près de 3,000 hommes à la fois. Avec cela, nous grelottons continuellement sous nos tentes humides. Quelle différence dans le camp d'aviation américaine. Chaque tente habite de 2 à 4 aviateurs; elle a une chaufferette à l'huile et sa lampe électrique. Le moral de nos soldats y est donc très bas.

20 novembre

En allant visiter un officier français, le Lieut. Quinot, on m'apprend qu'hier 100 personnes ont été arrêtées à Philippeville, dont quelques officiers de la Légion d'honneur. On les accuse d'être fascistes. Le gouvernement d'Alger est dominé par les communistes et pour eux, tout ce qui n'est pas communiste est fasciste. Des officiers emprisonnés sont tous d'excellents catholiques. Quel sera le sort de la France après la guerre? Au lieu de s'unir, les Français ne pensent encore qu'à s'entr'égorger. Comme le dit bien mon ami: « Vous autres, canadiens-français, êtes les seuls à aimer la France; mais nous, Français, depuis 25 ans nous sommes devenus bêtes. Nous n'aimons pas la France, mais seulement notre parti politique propre: socialiste, fasciste, communiste. »

27 novembre

Ce soir, je rencontre sept jeunes gens du R 22 qui arrivent de Campobosso, Italie. Ils avaient bu trop de vin; ils sont restés en arrière à s'amuser avec des signorinas,

puis ont été arrêtés comme déserteurs. On les envoie à Tripoli purger une sentence de 18 mois de travaux forcés. Un jeune homme pleure et maudit son faux ami qui l'a entraîné dans le vice.

29 novembre

Un certain aumônier militaire protestant canadien m'avoue franchement qu'il désire devenir catholique. Comme il est marié, il ne pourra pas devenir prêtre, mais il redeviendra professeur. C'est une belle âme religieuse. Souvent cet aumônier protestant vient assister à ma messe et m'amène même des officiers et soldats se confesser.

5 décembre

Dimanche. Après la messe, j'ai le plaisir de rencontrer deux excellents jeunes gens d'Edmonton, le Lieut. Goulet et le soldat Léo Belland.

9 décembre

Notre chorale sous la direction du Lieut. Leclerc commence à pratiquer les cantiques de Noël. Je rencontre un ancien élève d'Edmonton, Paul Toupin du R. 22.

13 décembre

Cette après-midi j'ai l'honneur d'être présenté aux généraux C. de Gaulle et Catroux. De Gaulle est un homme de stature fort imposante. Il semble bien populaire en Algérie. Il est heureux d'apprendre que je me suis occupé de ses aviateurs en Ecosse. Un de mes bons jeunes officiers catholiques, le Lieut. Mullaly, a eu la main emportée par un explosif qui en a blessé plusieurs autres.

14 décembre

Aujourd'hui, je suis l'hôte des officiers français du 15ième Tirailleur sénégalais. Le P. Albrecht, aumônier, que

j'aide dans son ministère, me présente au colonel Plinchon, homme gentil et simple. Il a bien connu le général Giraud. « C'est un excellent officier, me dit le colonel, mais le choix de cet homme par les Américains comme commandant en chef n'est pas très heureux, surtout dans le moment actuel. De Gaulle est l'homme des Anglais et Giraud l'élu des Américains. Cet état de chose ne peut pas durer longtemps. Et puis les officiers critiquent fortement l'ambassadeur américain Murphy qui a choisi comme chefs de police dans les grandes villes des traîtres à la France. Ce soir, le commandant Urgel, chef de l'école supérieure de guerre en Algérie, m'amène souper chez lui. Le commandant préfère les Anglais aux Américains. Les Anglais, dit-il, travaillent lentement mais méthodiquement. Les Amécains eux sont des amateurs en diplomatie et en guerre. Ils se vantent trop et se croient toujours sûrs d'eux-mêmes. La marine, l'artillerie et l'aviation anglaises sont insurpassables. Les aviateurs américains n'ont pas encore un système au point; leur entraînement a été trop sommaire. Durant notre campagne de Tunisie, nous avons souvent été bombardés par des avions américains et jamais par des anglais.

15 décembre

Encore près de Philippeville, deux destroyers, escortant le paquebot français « Ville d'Oran » ont été coulés par des sous-marins. J'apprends aussi que le navire qui nous avait amené en Afrique, le « Cap. Paderan », a été coulé à Bari en Italie. Des bombardiers allemands ont attaqué ce port de mer et ont frappé un navire de munitions qui a fait explosion et a détruit 13 autres navires.

Ce soir, messe sous la tente pour nos partants. Plus de 100 confessions et communions. Le Lieut. Roméo Lachance l'a échappé belle. Durant une pratique de lancement de grenade, un soldat nerveux laisse tomber la sienne. Ce jeune lieutenant, au risque de sa vie, la saisit immédiate-

ment et la lance plus loin. Il reçut plusieurs morceaux dans les jambes et les cuisses, mais sauva la vie de plusieurs soldats présents.

17 décembre

Notre aumônier chef, le major Ryan, part pour l'Italie et me laisse la direction des camps canadiens et britanniques ainsi que de l'école de tanks. Je deviens donc aumônier senior ou chef de nos renforts d'Afrique.

20 décembre

Je dois marcher cinq milles dans la boue pour assister à notre réunion d'aumôniers à Philippeville. Tous les aumôniers américains et britanniques ont des autos mais nous canadiens, nous n'avons rien et devons marcher.

23 décembre

Pour la première fois, je confesse en italien. Cinquante-trois prisonniers se confessent pour Noël et je m'en tire assez bien.

7) *Noël oriental en Afrique*

24 décembre

Durant la matinée, je vais à l'hôpital des convalescents aider le P. Hooper à entendre les confessions. Dans l'après-midi, mon compagnon et moi confessons les soldats des trois camps de renfort. Puis je confesse seul de 6.00h. du soir jusqu'à minuit. Nous avons eu une très belle messe de minuit avec un cachet bien oriental. Grâce à l'amabilité du colonel McKenna, commandant du 3ième bataillon, et de son assistant, le major Campbell, tous deux catholiques, cette fête fut un vrai succès. On ferma les cantines à 9.00h. afin que les soldats ne s'enivrent pas. On mit à ma dispo-

sition la grande hutte Nissen et le major Bernier, de Québec, fit décorer artistement cette grande salle par des prisonniers italiens. Les côtés furent tapissés de grandes branches de palmiers. Sur la scène s'élevait l'autel entouré d'une immense crèche. Au fond de la scène une grande toile, percée d'étoiles, représentait le firmament étoilé. A l'arrière-plan, un bœuf, un âne, six moutons et trois bergers arabes authentiques, portant leur grand costume typique formaient un tableau vivant des plus impressionnant. Dans le demi-obscur de la salle, on aurait dit une immense toile à relief. Les animaux ne bougèrent pas durant toute la messe... Je dis quelques mots en français, en italien et en anglais. Sur 800 officiers et soldats présents plus de 500 reçurent la sainte communion. Ce fut très consolant pour l'aumônier. A la fin de la messe tout le monde se lève pour chanter God Save the King et le grand bœuf se lève aussi à la surprise de tous. Après la messe, plusieurs officiers protestants, dont leur aumônier, vinrent me féliciter et me remercier de cette belle messe de minuit, la plus impressionnante qu'ils aient jamais vue. Trois officiers protestants anglais, que je ne connaissais pas, m'avouèrent tout bonnement qu'ils étaient enchantés d'avoir communié pour la première fois à une messe catholique. Puis les Italiens vinrent m'embrasser et me remercier de les avoir encouragés dans leur langue. A trois heures du matin, j'allai me coucher sous ma tente, mais je fus trop fatigué pour dormir.

25 décembre — Noël

Ce matin, je partis à 7.30h. en auto pour aller dire une autre messe à 25 milles, à l'école des tanks canadiens et anglais, située dans une riche vallée, entourée de hautes montagnes, boisée d'oliviers et d'orangers. Cette messe, dite en plein air le jour de Noël au milieu d'énormes tanks, fut aussi fort impressionnante. Le médecin du camp, le

Cap. Dr Dego servit ma messe et me combla d'attentions. Revenu au camp à midi, j'aidai à préparer les tables pour le dîner des hommes. Lorsque tout fut prêt, le colonel protestant me fit monter sur une table et bénir toutes les tables des catholiques et des protestants. Les soldats eurent un excellent dîner auquel on servit de la dinde, du porc frais et même de la bière. Le repas des officiers fut beaucoup plus frugal. Je passai l'après-midi avec les prisonniers italiens qui ont bien hâte de revoir leurs familles. Presque tous ne sont pas fascistes et détestent Mussolini. On nous avertit de nous tenir prêts à quitter l'Afrique sous peu.

27 décembre

Nous plions tous bagage, prêts à partir. Nous mangeons à la diable une nourriture insuffisante et insipide.

8) *Départ pour l'Italie*

28 décembre

Le clairon nous réveille à 3.00h., ce matin. Tout le monde est excité. On cherche ses bagages dans l'obscurité, on crie, on s'appelle, on sacre. C'est un branle-bas général. Après avoir mangé quelques sandwiches, nous quittons le camp à 5.00h. Il nous faut marcher huit milles à travers les champs dans l'obscurité avec tout le bagage sur le dos. Nous arrivons au port de Philippeville à 8.00h. du matin. Nous nous embarquons aussitôt sur le « Gentilly » pour l'Italie. Nous sommes assez bien logés. Il fait bon de pouvoir prendre un bon bain chaud et de pouvoir se coucher chaudement dans un bon lit sous des couvertures propres, ce qui nous a manqué depuis trois mois. Nous étions tous affreusement brûlés par le soleil africain et très sales. Nous n'avons jamais eu assez d'eau pour nous laver convenablement et les pores de la peau étaient bouchés de sable fin.

29 décembre

Nous quittons Philippeville à 4.00h. de l'après-midi. La mer est très calme et j'en profite pour visiter mes gars qui sont tous joyeux et chantent partout.

30 décembre

Nous passons non loin de Bizerte, Cap Bon et Tunis. De loin Tunis ressemble beaucoup à Alger au fond de sa belle baie aux eaux bleues. Tard le soir, nous côtoyons la Sicile et passons près de Palerme qui nous apparaît tout illuminée. On nous donne l'ordre de nous coucher tout habillés.

31 décembre

Les côtes de Sicile et d'Italie sont très montagneuses et sauvages. Vers les 4h. nous passons près de l'Ile de Capri, encore toute verte et arrivons dans la grande baie de Naples. De notre navire, ancré à deux milles du port, nous jouissons d'un panorama grandiose. A l'arrière-plan, s'élève la masse imposante du Vésuve, dont le cratère laisse échapper une légère fumée. Soudain se déchaîne un orage affreux qui nous empêche d'accoster; notre navire s'éloigne à quelques milles de la côte et, heureusement, car vers les dix heures, après l'apaisement de la tempête des avions allemands viennent bombarder la ville et le port de Naples. Durant une heure, les bombes, les incendies et les canons anti-aériens illuminent le ciel et nous offrent un spectacle terrifiant.



SIXIÈME PARTIE

En Italie, 1944

Impressions de Naples et train à bestiaux

1er janvier

Jour de l'an. Je désire dire la sainte messe pour bien commencer cette nouvelle année, mais le colonel Bristow m'avertit qu'il est impossible de le faire, car nous devons descendre dans quelques minutes. Notre navire est remorqué tout doucement vers le quai. Quels dégâts! Quantité de navires coulés et brûlés gisent sur les quais. Des locomotives et des voitures ont été empilées ici et là par les explosions. Tout le port n'est qu'un amas de ruines. Nous marchons du quai à la gare centrale sur la place de Garibaldi au milieu de ruines et décombres. A la gare moderne qui a aussi été bombardée nous trouvons une foule de gens assez bien mis qui font pitié à voir. Des femmes, des vieillards et des enfants nous demandent à manger. Plusieurs d'entre eux n'ont rien mangé depuis trois jours. Nous leur donnons quantité de sandwiches qu'ils dévorent à belles dents devant nous. Après une heure d'attente, on nous fait monter dans deux trains de bestiaux, qui sentent le fumier. Dans chaque wagon, il y a de la place pour 40 hommes et on nous fait monter 52. Très peu peuvent s'asseoir sur le plancher. Le Cap. Beauvais et moi, nous devons demeurer debout près de la porte. On nous console en nous disant que dans trois heures nous serons à Avellino, notre base canadienne qui est située à quelque trente milles de Naples. Puis notre train démarre tranquillement. La voie est en très mauvais état et nous faisons à peine 5 milles à l'heure. Nous traversons de belles campagnes près de Pompéi, Nocéra. Aux arrêts, les wagons se vident. Les uns vont acheter du vin des Italiens qui sont sur le quai des

gares; d'autres sautent les clôtures et vont vider les arbres de leurs belles oranges. Puis notre train s'engage dans les montagnes. Arrivé au sommet, le train demeure en panne dans la neige pendant 7 heures. Notre locomotive nous laisse là et va chercher de l'aide à Avellino. Le deuxième train frappe l'arrière de notre train et fait quelques blessés. Naturellement, il n'y a pas de lumières sur ces wagons à bestiaux et nous sommes dans l'obscurité complète. Dehors, il neige. Nous sommes transis de froid. Pour se chauffer, les soldats arrachent les portes des wagons et font du feu sur les planchers. Plusieurs wagons prennent feu et comme ces wagons ne sont pas très lourds, on les découple et les bouscule en bas de la montagne. Les officiers ont beaucoup de difficulté à se faire obéir. Enfin deux autres locomotives viennent s'atteler à notre train qui repart lentement. Et puis c'est toute une histoire pour faire nos besoins naturels par la porte du wagon. Nous arrivons à Avellino à 8h. du matin après avoir été 20 heures sans manger. Affaire de nous dégourdir, je suppose, on nous fait mettre le bagage sur le dos et nous devons marcher deux milles pour nous rendre aux casernes. Quel jour de l'an! Les casernes Berardi sont très spacieuses et modernes, mais les Américains ont tout bombardé en septembre dernier. Il n'y a plus de fenêtres et il fait très froid. Après avoir mangé quelques sandwiches et bu une tasse de café, nous bouchons les fenêtres avec du papier et des couvertures de lit et nous nous étendons sur le plancher de marbre pour prendre un peu de repos.

2) *Avellino: base canadienne.*

3 janvier

Ce matin, en allant à la ville, j'ai le plaisir de rencontrer le Cap. P. Aubin C.SS.R. de Ste-Anne de Beaupré et le Cap. P. Minvielle, de Winnipeg, tous deux arrivés il y a

quelque temps avec la 5ième division canadienne. Ici, je suis en charge de tous les renforts de la première division. Je me mets à la recherche d'un local pour ma chapelle et mon bureau. Je trouve une belle grande salle à l'entrée des casernes. Le colonel Bristow me donne la permission de l'occuper. Mon ordonnance, l'Italien et deux autres soldats du R. 22, nous travaillons toute la journée à boucher les fenêtres et à aménager la salle qui servira de chapelle et de salle d'écriture pour nos gars. J'achète cinq lampes et un poêle et parviens à faire un autel convenable avec des débris de fenêtres. Lorsque tout fut installé le colonel Hawlet vient me dire qu'il prenait cette salle pour un bureau. Je lui dis d'aller demander la permission au brigadier Haldenby. Mais le bon colonel a trouvé prudent de ne pas aller voir le général et me laissa tranquille.

5 janvier

Ce matin, on me demande de servir d'interprète pour les religieuses de l'orphelinat de Monteforte que l'on déménage à Portici. Ça fait pitié de voir ces pauvres religieuses pleurer.

6 janvier

Je ne comprends rien à notre fameuse organisation militaire. Les fenêtres des casernes ne sont pas encore bouchées et les dortoirs sont ouverts à tous les vents. Il n'y a qu'une toilette qui fonctionne une heure par jour pour 42 officiers. Naturellement le colonel n'y pensait pas, car il a deux chambres avec eau chaude et eau froide, bain et toilette.

9 janvier

Je visite Avellino. Ça devait être une très belle ville en temps de paix. La plupart des rues y sont très larges et bien ombragées par de beaux arbres. Elle est encerclée

de hautes montagnes couvertes de neige. Cependant nous y remarquons beaucoup de ruines. Les Américains y ont tout bombardé: églises, écoles, casernes, stations, bureau de poste moderne et université. Croyant qu'il y avait encore des Allemands dans la ville, les Américains y ont envoyé deux groupes de 32 bombardiers pendant que tout le monde était sur la rue à magasiner. Il y eut plus de 2,000 civils tués, paraît-il. L'évêque, Mgr Bentivoglio, a été trouvé enseveli sous sa cathédrale mais heureusement il n'est pas mort. Les Pères Dominicains me font visiter leur belle grande église gothique encore toute neuve qui fut fortement endommagée. Nous nous en servons pour dire la messe à nos soldats, le dimanche. Un dominicain me passe un livre fort intéressant sur l'histoire d'Avellino. Voici un résumé sur ce qu'on y lit.

« La cité d'Avellino qui a une population de 30,000 habitants est la capitale de la province du même nom. Elle a été fondée environ 1000 ans avant J.-C. par les Samnites. A l'époque romaine elle se nommait Abbelinum. Elle fut une des premières villes samnites à tomber sous la domination des Romains qui s'en emparèrent en l'an 327 avant J.-C. Plus tard elle s'affranchit de Rome après que les légions romaines furent défaites aux Fourches Caudines, situées à 12 milles de la ville. Puis elle retomba au pouvoir des Romains, qui en firent une ville forte; elle resta fidèle à Rome, lors de la marche d'Annibal à travers l'Italie. Cette ville a connu les vicissitudes des guerres à travers les âges. Après la chute de l'empire romain, Alaric, le Goth, la pilla en 410; les Vandales la brûlèrent en 464. Plus tard ce fut le tour des Lombards et des armées de l'empereur Justinien de piller cette ville. Au neuvième siècle les armées de Charlemagne y battirent les Sarrasins et en 862 la ville fut complètement dévastée par ces barbares. En 878 la ville fut reconstruite vers les collines de l'ouest et on l'entoure d'un rempart que l'on peut voir encore de nos jours. Cette nouvelle ville, alors sous la juridiction du

prince de Bénévant, fut de nouveau détruite par les armées de l'empereur d'Allemagne, Othon le Grand, puis on y fonda un évêché en l'an 973. Au onzième siècle les Normands s'en emparèrent. Ces derniers, après y avoir défait plusieurs fois les Sarrasins et les Grecs, proclamèrent leur chef, le comte Roger, roi de Sicile. Roger fut couronné roi à Avellino par l'antipape Anaclet en 1130. Sous les rois angevins qui succédèrent aux rois normands, Avellino se développa beaucoup et devint un grand centre de commerce entre Naples et la Pouille. Puis au 15 et au 16ième siècles, elle connut encore les ravages de la guerre. En 1799 Napoléon, après avoir brûlé le village voisin de Mercogliano, s'empara de la ville et tua 200 royalistes espagnols. Enfin en 1943 elle fut bombardée tour à tour par les Allemands et les Américains.

10 janvier

En face de notre camp se dresse le mont Montevirgine, haut de près de 5,000 pieds. La montée en spirale de 14 milles prend 45 minutes. Au sommet il y a beaucoup de neige. Un panorama grandiose se découvre à nos yeux: le Vésuve qui fume, Salerno, l'île de Capri et la chaîne des monts Apennins. Le monastère y est immense. Il a été commencé vers 1097 par S. Guillaume, dont on conserve le crâne dans la belle basilique, riche en peintures, tombeaux de rois et d'empereurs et reliques de toutes sortes. Un moine bénédictin parlant bien français a l'amabilité de tout nous faire visiter; basilique, lieu de pèlerinage célèbre en Italie et monastère antique et paisible où la famille royale d'Italie aime à venir se reposer. Dans une des chapelles, on remarque une grande peinture byzantine de la Vierge, apportée ici il y a 800 ans. La tête, qui d'après la tradition, a été peinte par l'évangéliste S. Luc, est toute couverte d'or et de riches pierreries, dons des papes et des

empereurs. Je suis tout heureux d'avoir pu visiter ce vénérable sanctuaire.

12 janvier

Cette après-midi, le Cap.-abbé Minvielle et moi allons visiter un autre fameux monastère bénédictin situé à deux milles d'Avellino, au village de Mercogliano. Il a été bâti au 16ième siècle et a servi de résidence aux rois de Naples. Nous passons deux heures à admirer les splendides peintures et tapisseries que le musée de Naples a envoyées ici pour les soustraire au bombardement. Le moine qui nous le fait visiter parle aussi français et il nous raconte que durant l'occupation allemande deux soldats nazis s'étaient introduits au monastère et étaient en train de voler une riche tapisserie, lorsqu'un officier allemand entra et voyant que les soldats faisaient violence au frère qui se trouvait là, saisit son revolver et abattit les deux soldats voleurs. Les Pères Bénédictins me disent aussi que la discipline allemande était très sévère à Avellino et, durant l'occupation, on ne voyait pas de soldats ivres sur la rue comme on voit les Canadiens. Ils ont bien raison; nous n'avons pas de discipline. Chaque soir on rencontre des soldats ivres partout et nous officiers, nous avons plus peur de nos soldats que des Italiens qui d'ailleurs n'osent pas sortir le soir. Plusieurs de nos soldats osent même attaquer les civils dans leurs maisons et souvent ils se font recevoir à coup de revolver. Il faut espérer que nos autorités vont prendre des mesures disciplinaires contre de tels abus.

13 janvier

J'apprends avec tristesse la mort au champ d'honneur du Lieut. Morgan, de St. John N.-B. C'était un excellent jeune homme, très pieux qui m'a souvent servi la messe en Afrique. J'apprends aussi la mort des Lieut. Chicoine, Benoit et Pellerin. Ce dernier, qui a touché une mine, avait

fait le voyage avec moi d'Angleterre en Afrique. Des 73 officiers qui ont fait ce voyage avec moi, une douzaine seulement n'ont pas été tués ou blessés.

3) *Naples*

18 janvier

Je vais à Naples par affaire. J'en profite pour visiter la vieille cathédrale de S.-Janvier où l'on conserve le sang et la tête du saint évêque martyr. Deux fois l'an, lorsque l'on place les ampoules contenant le sang à côté de la châsse renfermant la tête du saint, le sang se liquéfie. Les Italiens sont une race de quêteurs et d'exploiteurs: tout le monde quête sur la rue. On y voit toutes sortes de religieuses et de moines. Notre camion doit partir avant que le souper soit servi au club des officiers britanniques. Comme l'on sert actuellement le souper au club des officiers américains, mon compagnon et moi allons demander à manger aux Américains, en disant que nous sommes des Canadiens. On nous répond qu'on ne sert de repas qu'aux officiers américains. Mon compagnon insiste qu'il est sujet américain et montre sa carte d'identité. Rien à faire. On nous refuse à souper bien que nous leur disions que nous n'aurons pas de souper ce soir, parce que nous allons arriver à Avellino trop tard. Et pourtant ce midi il y avait une dizaine d'officiers américains qui ont dîné au club britannique et puis que d'officiers américains, de passage à Avellino, mangent à notre mess! De telles choses ne sont pas de nature à favoriser la bonne entente entre Américains, Canadiens et Anglais. Naturellement tous deux nous repartons furieux de ce manque de savoir-faire.

20 janvier

A la réunion des aumôniers, on nous apprend que nos soldats sont les moins disciplinés de tous et notre armée

a le plus haut pourcentage de maladies vénériennes. On se plaint aussi de plusieurs vols, profanations d'églises et vols à main armée.

23 janvier

Les PP. Minvielle, Mullaney et moi allons visiter les catacombes de Prata, situées à 10 milles de Avellino, sur le chemin de Bénévent. Les catacombes datent du 2ième siècle et sont encore bien conservées. On y voit encore beaucoup d'ossements. L'archi-basilique de l'Annunciata qui recouvre les catacombes a été construite au 7ième siècle et on y remarque plusieurs fresques de cette époque. Cette église est très bizarre. Elle a un cachet pieux et mystérieux.

4) *Pompéi et mœurs italiennes*

25 janvier

Je pars en camion à 6.00h., ce matin pour Pompéi. A Mariagliano, je prends un sentier et marche 5 milles à travers la campagne. La campagne est dans toute sa splendeur. Il fait une magnifique température. Les habitants italiens sont très occupés dans leurs champs. On les entend chanter partout. Ils me saluent au passage. Je traverse plusieurs petits villages, anciens et malpropres. Dans les maisons je remarque des poules qui becquètent du pain sur la table. Des enfants s'amusent avec des petits cochons et même des ânes. Dans une rue étroite, j'ai failli recevoir le contenu d'un pot de chambre sur la tête. Dans le sud de l'Italie, le trottoir sert à tout... On y ferre les chevaux ou les bœufs. Les cordonniers, les menuisiers y sont aussi installés ainsi que toutes sortes de marchands. On y fabrique de très beaux meubles. Sur des cordes à linge étendues

sur les trottoirs sèchent de longues ficelles de macaronis, exposés à la poussière. Les bonnes femmes chantent à pleins poumons. On les rencontre sur la rue portant sur la tête des cruches d'eau, des fagots de bois et même des poches de patates et des paniers contenant soit des fruits, soit des bébés. Sur les côtés du trottoir sont assises des jeunes femmes allaitant publiquement leurs bébés à la mamelle. Il faut passer par la campagne pour avoir une vraie conception de la vie rurale italienne. A Somma, j'arrive à temps pour prendre le train électrique qui est bondé de monde. Il y a des jeunes gens accrochés aux fenêtres, d'autres sont installés sur le toit des voitures. En me voyant tout le monde s'empresse de me donner une place. Puis le train repart à toute vitesse et le conducteur s'engueule avec les passagers à propos des billets. Si je ne comprenais pas l'italien, je dirais qu'il va y avoir une bagarre. Mais, non. Tout finit bien. Sur le train, je rencontre un jeune ingénieur italien, M. Chiariello, qui a l'obligeance de me servir de guide à travers Pompéi. D'abord nous visitons la basilique moderne qui est de toute beauté; on n'y voit que marbre et mosaïque. Vraiment ces Italiens ont le sens artistique. Après avoir pris le dîner sous une véranda, nous allons visiter les ruines de Pompéi, cette ancienne cité romaine détruite par l'éruption du Vésuve et le tremblement de terre en l'an 79. On y a déblayé la ville de ses 15 ou 20 pieds de cendres qui recouvraient les maisons et on peut maintenant se faire une idée de la vie romaine de ce temps-là. La visite de ces ruines est fort impressionnante et instructive.

2 février

Depuis une semaine, je souffre d'une attaque de malaria et de dysenterie. Je suis encore très faible.

5) *Visite de nos hôpitaux.*

3 février

Mon ami, le colonel Bristow, me prête son auto pour aller visiter nos chers blessés à l'hôpital canadien N° 14 situé près de Caserta. Le P. Minvielle et le Cap. Vaugeois, R. 22 R., m'accompagnent. Je n'ai jamais vu tant de poussière sur les chemins. Des convois interminables de camions et de tanks montent au front de la 5ième armée américaine et de la 8ième armée britannique. Que de misères physiques et morales nous voyons à cet hôpital. Malgré tout le moral semble bon. Un jeune officier protestant me fait signe d'approcher. « Ne vous rappelez-vous pas de moi, demande-t-il? J'étais avec vous en Afrique. » De fait je me rappelle de lui. « Avez-vous quelque chose aux jambes, lui demandai-je. » — « Eh non, dit-il, car elles sont toutes deux parties. Et puis j'aurai bientôt deux belles jambes neuves. » Et il rit de bon cœur. Vraiment il en a du cran ce jeune homme. Je vois aussi les Lieut. L. Turcotte, M. Devin, Létourneau, tous trois du R 22 R et le Cap. Simard des tanks des Trois-Rivières. Tous sont en bonne voie de guérison. Ensuite le Cap. P. Sullivan, aumônier de l'hôpital, nous conduit au château royal de Caserta, le Versailles d'Italie, qui a été endommagé par les bombes. C'est un château immense. Le grand escalier et le vestibule sont très artistiques, beaucoup plus jolis que ceux de Windsor. Les jardins, répliques de ceux de Versailles, sont aussi très spacieux et très artistiques avec leurs nombreuses fontaines. Après cette visite, nous retournons à Avellino par la grande autostrade de Naples. Puis dans les montagnes, nous rencontrons un long convoi, toute une division indienne qui monte au front. Les chemins sont très glissants et nous voyons quantité de camions renversés et, sur les bords du chemin, des

soldats indiens le front couvert de bandages. A une croisée de chemins, je remarque un civil qui gît mort dans une mare de sang. Notre auto est pris dans l'engrenage du convoi et nous ne pouvons pas arrêter. Je lui donne l'absolution en passant.

En arrivant au camp à 6.00h. du soir, je trouve un groupe de soldats qui m'attendent pour se confesser avant de partir pour le front. Je prends quelques bouchées à la hâte et retourne à la chapelle où je confesse jusqu'à 11.45h. du soir. Plusieurs soldats me donnent une foule d'articles à envoyer chez eux. Le dernier que j'ai confessé fut le sergent Michaud qui a communié à minuit. J'appris plus tard qu'il s'était fait tuer en arrivant au front. Ce soir, j'ai rencontré les majors Trudeau et Triquet, tous deux du R 22 R. Ce dernier a été proposé pour la croix Victoria, la plus haute décoration de l'Empire. Comme je l'en félicitais, il me répondit: « Ce n'est pas moi qui aurais dû recevoir cette décoration, mais bien mes braves gars de ma compagnie, qui se sont tous conduits en héros, sans oublier le Cap. Arnoldi et le Lieut. Y. Forget. »

6) *Bataille de la Casa Berardi*

La bataille d'Ortona a été jusqu'ici une des plus dures et des plus coûteuses de cette guerre pour les alliés comme pour les Allemands. Ortona est un petit port de mer sur l'Adriatique, en face de la Yougoslavie. Près d'Ortona il y a un carrefour de chemins conduisant à Rome, à l'ouest et à Milan et Venise, au nord. De la capture de ce carrefour dépendait l'avance des alliés vers l'ouest et le nord.

Pour arrêter nos troupes, les Allemands avaient fortifié les défenses naturelles, conduisant à ce carrefour de chemin et à Ortona. Les nombreux ravins, les bords des petites rivières, les vignes, les collines étaient entrelacés de fils barbelés, de poteaux, de nids à mitrailleuses, de mines

et « booby traps ». Les Allemands y avaient aussi massé leurs meilleures troupes, composées de jeunes fanatiques nazis. La victoire que la première division canadienne et surtout le fameux régiment canadien-français, le Royal 22, y a remportée en décembre dernier est une victoire de premier ordre qui fait honneur à la bravoure, à l'initiative et la résistance du soldat canadien. Le major Paul Triquet, commandant de la compagnie C du Royal 22 R. a donc bien mérité la première croix Victoria du front de l'Adriatique que va lui décerner le gouvernement britannique. Voici en résumé ce que j'ai appris des majors Triquet et Trudeau au sujet de cette bataille de la Casa Berardi.

Plusieurs régiments avaient en vain essayé de percer la résistance allemande et de s'emparer de la ferme Berardi et de la croisée des chemins. Le brigadier Gibson, commandant de la 3ième brigade d'infanterie canadienne, décida de lancer à l'attaque son régiment de réserve, le Royal 22ième régiment et de s'emparer à tout prix de ce poste important.

Le 14 décembre à 7.30h. du matin, après un effroyable barrage d'artillerie, le Royal 22 R. commandé par le vaillant colonel Bernatchez, se lança donc à l'attaque avec toute l'impétuosité de la « furia francese ». Le régiment traversa le ravin formant une mer de boue et escalada les pentes de la colline semées d'engins de guerre allemands. La compagnie C. Triquet en tête, parvint à atteindre les hauteurs de Casa Berardi. Les Cap. Arnoldi et Lieut. Forget et une foule de sous-officiers tombèrent gravement blessés. Triquet, debout sur la colline, criait et gesticulait, invulnérable à la peur et aux balles ennemies. Son sang-froid, son mépris de la mort donnèrent du courage à nos fantassins qui parvinrent à gravir la colline. De là, les Piat de la C[ie] C firent un massacre terrible parmi les tanks allemands qui crachaient la mort sur les lignes

canadiennes. Les mortiers décimèrent les rangs des Panzer Grenadiers de la 90ième division allemande, puis des fameux parachutistes fanatiques de la 1ère division servant de renforts. Une fois la position consolidée, Triquet s'aperçut qu'il ne lui restait plus que deux sergents et 15 hommes. Tous les autres avaient été tués ou blessés. Sur le soir, les Allemands encerclèrent cette poignée d'hommes qui, au lieu de se rendre, continuèrent de mitrailler et bombarder l'ennemi avec une telle efficacité que la C[ie] du major Trudeau, après un combat acharné, parvint à occuper une maison fortifiée que l'on nomma le « château Trudeau ». L'ennemi se trouva ainsi pris par derrière et dût retraiter pendant la nuit. Après trois jours de combat, le R. 22ième régiment ne compta plus que 90 hommes; mais la croisée des chemins était définitivement entre les mains des Canadiens et la route d'Ortona était libre. Pendant cette bataille, tous nos officiers et nos soldats firent preuve de bravoure et d'endurance. On voyait le colonel Bernatchez dans tous les endroits dangereux. Le médecin Cap. Latour et l'aumônier, le major Gratton, O.M.I., ont fait preuve d'un grand dévouement dans le soin des centaines de blessés. Comme en Sicile et à Campobasso, nos gars du Royal 22ième régiment se sont montrés à Berardi, dignes émulateurs des héros de l'ancien 22 de 1914.

19 janvier

Le major Ryan, notre aumônier-chef, vient m'annoncer qu'il arrive du front et que j'ai été choisi comme aumônier du R 22 R. Je remplacerai le major Gratton qui est sur la ligne de feu depuis juillet dernier. Ayant été aumônier des renforts de ce régiment depuis 4 mois, je connais déjà un grand nombre d'officiers et de soldats. Enfin mes vœux seront réalisés; bientôt j'irai sur la ligne de feu avec le fameux Royal 22ième régiment.

7) *Vers le front de l'Adriatique*

21 janvier

Lundi. Notre convoi de 55 camions conduit par des Anglais de la 8ième armée quitte Avellino à midi et demi. le Col. Bristow, mon vieil ami protestant, et le Cap. Beauvais, commandant des renforts du R 22 R., et mon compagnon de chambre depuis 4 mois sont tristes de me voir partir. Près d'Ariano, nous traversons de très hautes montagnes puis nous arrivons à la belle plaine de Foggia, qui ressemble beaucoup aux prairies de l'ouest canadien. On y cultive aussi un très beau blé. Toutes les fermes se ressemblent; elles sont construites en stucco, elles sont beaucoup plus modernes et plus propres que celles du sud. Nous arrivons à Foggia où s'étend l'un des plus grands aéroports de l'Europe. Les civils y sont infestés de typhus et à cause de cette épidémie on ne nous laisse pas coucher en ville. On nous envoie passer la nuit dans un champ couvert de neige, à Sansevero. Quelques soldats s'étendent sur ce champ froid et s'enroulent d'une couverture de lit pour dormir. D'autres font de grands feux de bivouac et s'assoient sur des roches ou des boîtes. Moi, je préfère demeurer assis dans mon camion, mais le froid nous empêche de dormir.

22 janvier

Dès cinq heures, tout le monde est debout; après avoir mangé un sandwich et bu une tasse de thé nous repartons. Voici les bords escarpés de l'Adriatique, témoins des violentes batailles, livrées ici récemment. Partout on ne voit que tanks, camions, canons, etc... renversés et hors d'usage. Au carrefour des chemins, de nombreuses croix blanches indiquent les endroits où ont été enterrés soldats allemands et britanniques. Nous traversons plusieurs villes

et villages qui ne sont plus qu'un amas de ruines. Des cadavres d'animaux de toutes sortes gisent encore partout dans les prés. Une puanteur s'élève de ces champs. Partout c'est la désolation et la ruine. Puis notre convoi s'engage dans des défilés de montagnes, longeant la mer Adriatique qui est aussi jolie et aussi bleue que la mer Méditerranée. Les Allemands y ont fait sauter plusieurs ponts, mais les ingénieurs britanniques les ont remplacés par des ponts Bailey, qui sont une vraie merveille d'ingéniosité. A 3.00h. nous arrivons à Pollutri, où se trouve le 4ième bataillon de renfort à quelques milles du front. Ce camp fait pitié à voir. C'est une horreur! Les hommes sont tout crottés de boue. Ils mangent, marchent et dorment dans la boue. Dans les tentes, on a mis de la paille qui n'est plus maintenant qu'un tas de boue. On se demande quel imbécile ou criminel a choisi un tel endroit si malsain et si peu hygiénique. On me dit que c'est pire qu'au front. Tout le monde enrage. Comme je descends du camion, je rencontre le Cap. Dr Dego, que j'avais connu en Afrique. Il m'amène dans une petite ferme. Ça sent le mouton, le cochon et la basse-cour, mais enfin nous serons au sec pour dormir. Le soir, je pars avec le Cap. Dego, qui est né en Italie, et trois officiers can.-français, les Lieut. Boire, Ethier et Trottier, et le Cap. McCallion en charge des huttes des Chevaliers de Colomb, qui m'amènent manger du bon macaroni dans une famille italienne. De retour au camp, en allant aux toilettes, je tombe dans un trou de boue jusqu'aux genoux. Je suis incapable d'en sortir, et comme je suis dans l'obscurité complète, je ne sais pas où je suis. Les jeunes officiers parviennent à me sortir de ce fameux trou. Je suis couvert de boue des pieds à la tête. Je suis obligé d'enlever tous mes vêtements que je jette dans la cuisine et je vais m'étendre dans mon sac de couchage à côté d'une chèvre qui me sent des pieds à la tête et finit par se coucher près de moi. Malgré cette senteur d'étable, je m'endors assez vite.

23 janvier

En me levant, j'ai une heureuse surprise. Je trouve mes sous-vêtements et mon uniforme lavés et pressés à côté de mon lit. Les jeunes officiers m'ont joué ce bon tour tout à fait gentil et charitable. Puis je dis la sainte messe à cette ferme pour mes jeunes amis et les bons Italiens des environs. A midi je reçois l'ordre de me tenir prêt à partir. Le Lieut. Ethier a l'obligeance de me vendre ses belles bottes de caoutchouc que j'apprécie beaucoup. Nous quittons Pollutri à 4.00h. et, à 5.00h. nous sommes à San-Vito, dernière étape, à huit milles du front. Notre camp est situé dans une briquerie et carrière sur les bords de l'Adriatique. Je dois transporter tout mon bagage sur mon dos du chemin à ma tente. Heureusement que mon compagnon, le Lieut. Henri Chassé, me donne un bon coup de main. Après avoir bien soupé, nous nous étendons dans nos sacs de couchage pour dormir, mais soudain bang, bang! Une batterie de canons lourds installée tout près commence un concert très énervant qui dure une heure et enfin nous nous endormons comme des pachas.

24 février

Ce matin, j'ai le plaisir de rencontrer mon aimable confrère, le Cap.-abbé Cloutier de Québec, qui me procure toutes sortes de bonnes choses. Dans l'après-midi, je rencontre le colonel Maurice Roy, aumônier-chef de notre corps d'armée. Il visite ses aumôniers dans toutes les parties dangereuses. Je passe la soirée avec le Cap. Cloutier. En retournant à mon camp, il m'est arrivé une aventure qui aurait pu m'être funeste. En sortant de chez mon ami, je m'arrêtai pour jouir d'un spectacle à la fois grandiose et sinistre; au loin, un gros village flambait et je marchais très vite sur le bord du chemin, soudain je bouscule quelqu'un qui articule des sons rauques. En un instant, de la main gauche je saisis le fusil et de la main droite je sai-

sis le bras de ce petit type qui se débat. Je croyais avoir devant moi un membre d'une patrouille allemande égarée. J'entends quelqu'un qui me crie: « Qui est là? » — « Ami, répondis-je aussitôt, aumônier canadien. » Un sergent s'approche avec une lampe électrique, me regarde et se met à rire. Il dit quelques mots en langage hindou et me dit ce n'est rien. Vous avez bousculé un petit Hindou qui était dans votre chemin et tous les trois éclatons de rire. Mais je suis heureux de ne pas avoir été embroché par sa baïonnette et lui, pauvre type, a dû être content de ne pas avoir été étouffé par ma lourde poigne.

8) *Sur les champs de bataille de l'Adriatique*

25 février

Un camion du R. 22 R. vient me chercher avec le Lieut. Chassé pour nous conduire encore plus près de la ligne de feu. Les chemins sont abominables; il y a plusieurs pouces de boue et puis des trous béants causés par les obus. Des ingénieurs et des troupes indiennes essaient de tenir les communications convenables entre le front et l'arrière. Les lourds canons tonnent et les obus sifflent au-dessus de nos têtes. Puis nous arrivons au quartier-général du régiment, situé sur la route d'Ortona, où je trouve plusieurs officiers que j'avais connus en Afrique. On me donne une chaude réception. Après avoir soupé dans cette maison en ruines, on me conduit dans une grande maison aussi délabrée que l'autre. A côté de la maison, je remarque cinq croix indiquant les tombes de l'équipage d'un énorme tank canadien qui gît sur le côté en face de la maison. J'y passe une assez bonne nuit malgré la canonnade continuelle.

26 février

Ce matin, on me conduit au poste avancé du régiment, situé dans un petit hameau boueux et malpropre. J'y trou-

ve enfin mon vieil ami, le major P. Gratton, O.M.I. que je n'avais pas revu depuis un an et demi. Bien qu'il ait beaucoup maigri, je le trouve encore solide malgré toutes les misères physiques et morales qu'il a dû endurer depuis l'invasion de la Sicile. Après le dîner, le P. Gratton part pour Naples et on m'installe avec le médecin régimentaire, le Cap. Dr Brooks, de Winnipeg. Malgré la malpropreté de ces ruines, je suis assez confortable dans ma petite chambre. Dans l'après-midi, un jeep me conduit aux positions des Cies C et D où je vais confesser les gars. Je rencontre les Cap. Potvin et Dubé et les Lieut. L. Charlebois, J. Leclerc, P. Frechette, P. Larochelle, C. Gagnon, R. Dusseault et J. Audren. C'est vraiment impressionnant de voir comment les officiers et les soldats s'arrangent si bien entre eux. C'est comme une grande famille. Tout le monde est crotté de boue, mais joyeux. Je rencontre deux types qui sont en train de dépecer un mouton. « Voyez-vous, dit l'un d'eux, cette pauvre bête s'ennuyait toute seule. Alors on a eu pitié de ce pauvre mouton, on lui a donné un coup de couteau et puis ainsi nous allons avoir quelque chose pour faire la popote. » Quand j'eus fini de confesser les gars de la Cie C on me montra le chemin de la Cie D. « Suivez le sentier le long de la côte et vous arriverez à une grosse maison occupée par l'autre Cie. A mi-chemin me voilà pris dans un barrage d'artillerie. Comme je suis novice dans ces bombardements, j'ai l'impression que je suis la cible des Canadiens et des Allemands. Alors, j'oublie le sentier et je cours à pleines jambes à travers le champ vers la grosse maison que je vois. Le major Garceau me voit arriver à bout de souffle. Il me paraît tout ému. « Diable, vous avez été chanceux, dit-il, savez-vous où vous êtes passé? Vous avez traversé un champ de mines allemandes. Vous avez bien dû avoir un ange pour vous porter. Voyez-vous près de cette maison, il y a trois croix. Ces gars-là ont été tués par ces mines. » A cette pensée un frisson me traverse tout le corps. On me donne

un bon verre de vin qui me ravigote. Après avoir confessé plusieurs soldats, un soldat me servant de guide vient me reconduire à mon village. Et je prends la résolution de ne pas m'aventurer seul dans ces endroits inconnus.

27 février,

Dimanche, je dis la première messe au front dans un fond de cave. Je demande un servant de messe. Le colonel Allard, commandant du régiment, chic jeune type des Trois-Rivières, s'avance et me sert lui-même la messe devant ses hommes réunis autour de moi. Pendant toute la messe, les obus sifflent au-dessus de nos têtes et vont tomber dans une coulée au bout du hameau.

8) *Bataille de « Bluebird »*

Depuis une semaine, une section de la Cie B occupe la position appelée Bluebird, située non loin de Villagrande. Cette maison en ruines sur la route de Tollo, près de la rivière Arielli, a été témoin de plusieurs combats de patrouille. C'est là que s'embusquaient les Allemands la nuit, en se cachant dans trois tanks Sherman abandonnés. Notre commandant eut l'heureuse idée de s'en emparer et de la tenir jour et nuit pour protéger le flanc gauche de la Cie C et empêcher l'ennemi d'observer nos positions pour nous bombarder plus efficacement.

Avant la relève, cinq Allemands apparaissent sur la route et s'avancent vers nos tanks, sans se douter que nous occupons maintenant cette position. Le Lieut. Marcel Dussault donne l'ordre de retenir le feu afin de capturer les Allemands. L'ennemi est déjà à 50 pieds de notre position, quand soudain 10 autres Allemands apparaissent sur la gauche en longeant une haie; puis une autre section allemande se présente sur la droite. Le feu nourri de nos « Brens » forcent les Allemands à se mettre à l'abri des

balles. Les cinq premiers Allemands se cachent derrière le premier tank, mitraillent nos hommes et leur lancent des grenades.

Le poste de commandement, où se trouvent les appareils de radio et de téléphone, est établi dans un second tank à quelque vingt verges du tank occupé par les Allemands. Le lieutenant Dusseault parvient à sortir de son tank pour faire des prisonniers. Le caporal Chamberland essaie de monter dans le poste de commandement pour établir les communications avec le colonel, mais il est mitraillé. Un caporal allemand monte sur son tank et lance une grenade phosphorescente à Chamberland, puis tombe en bas de son tank la figure fracassée par une rafale de la mitrailleuse du soldat Cormier. Malheureusement la grenade phosphorescente brûle le caporal Chamberland. Le signaleur Bernier a alors la présence d'esprit de pousser Chamberland en bas du tank en lui criant d'enlever sa tunique en feu.

L'escarmouche durait depuis un quart d'heure, lorsque le lieutenant Dusseault s'aperçoit que ses hommes n'ont plus de munitions. Il est donc forcé de commander à sa section de se replier vers nos lignes. Pendant ce temps, la section de relève, commandée par le Lieutenant Brunet, est arrêtée par les lignes fixes des mitrailleuses des Cies C et D. Pettigrew court à la Cie C pour arrêter leur feu et permettre à la section de relève de passer. A son retour au poste de Bluebird, Pettigrew est surpris de trouver ce poste abandonné. Soudain il entend des voix dans le tank qui sert de poste de radio. Il y trouve les deux signaleurs Bernier et Frappier qui après le repli de la section étaient parvenus à rétablir les communications avec notre colonel. Le moment de surprise passé, Pettigrew dit à Bernier: « Tiens le fort, mon vieux, je cours et reviens dans cinq minutes avec la section de relève. » — « O.K., ici j'ai mon « kik » et je vais faire bombarder les Boches avec mon téléphone. »



Le Royal 22ième régiment sur le front de l'Adriatique à San Nicola, San Tomaso et Villagrande près d'Ortona.
(Voir p. 221).

JANVIER 1944

Cheerio! Old Fellow!

Did you ever notice, that just **your divisions** are doing all the fighting **in the hardest and toughest places of all theatres of war,** while your big brother from U. S. A. is willing to fight only on those sectors, where **the resistance is not too strong ?**

Of course he is keeping the position in your country with very much bravery.

That is very easy and comfortable, because there is no bloodshed. There he can comfort your girl and sweetheart and **drink with her to your health.**

But not much can happen to you, poor old chap! You have fighting with you **the brave Italian population,** whom you have freed and who does like very much to work for you. Besides them you have with you **that big bragging brother from U. S. A.!**

It is only you, an unknown soldier, who has to shed a little of your precious blood!

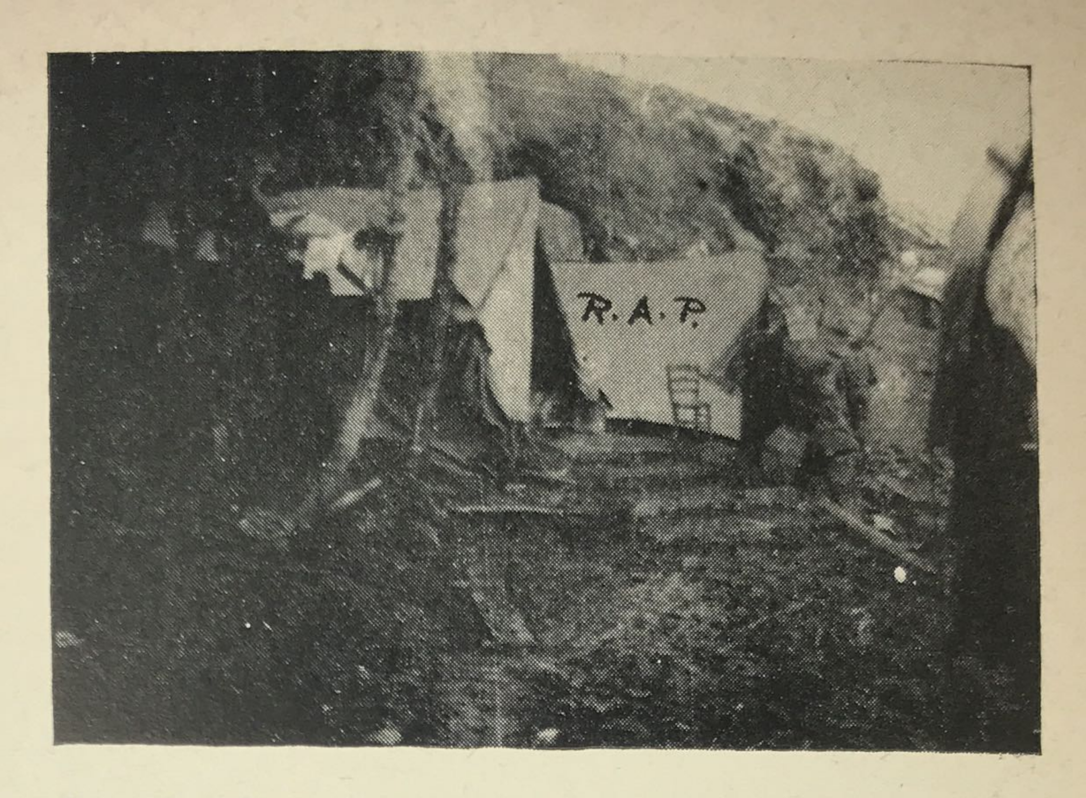
Propagande Allemande. Ortona, San Nicola, janvier 1944.



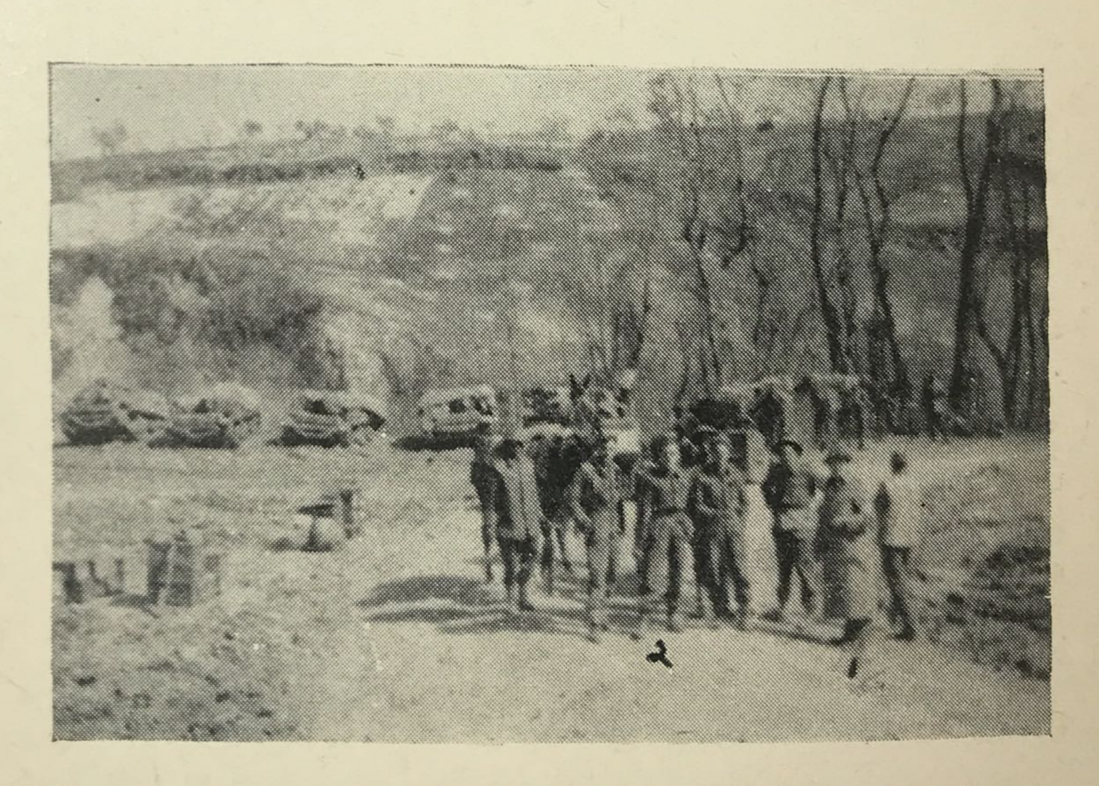
Quartiers généraux du Royal 22ième dans les ruines de Villegrande.
De gauche à droite: Lieut. M. Roy, Cap. Potvin, M.C., Lieut. Lemay, Lieut. Larin, Padre Laboissière, Cap. Rousseau, adjudant.



Sur la ligne San Tomaso & San Nicola.
(Voir p. 246).



Ravin de Villagrande. Poste de secours du R. 22ième rég. tente de l'aumônier et du médecin. (Voir pp. 237 et 239).



En face de notre R. A. P. 1) Padre Laboissière. 2) Sergent Blanchette et ses mulatiers hindous.

Ces deux signaleurs et Pettigrew étaient démeurés en arrière. Par leur sang-froid et leur initiative, ils sauvèrent notre poste en faisant bombarder les Allemands avec efficacité. L'ennemi dût retraiter, laissant deux morts et trois blessés sur le terrain. Grâce à eux, la section de relève put fortifier notre position.

Presque chaque soir, nous avons de ces combats de patrouille. Pour ceux qui lisent les journaux, cela parait insignifiant, mais pour nous qui sommes sous les lieux, ces petites batailles usent tranquillement l'ennemi et le démoralisent. Ces escarmouches demandent beaucoup de sang-froid, d'initiative et de rapidité. Nos soldats canadiens excellent dans ce genre de bataille.

10) *La relève*

2 mars

Ce soir, notre régiment change de position avec le Carleton & York. Nous montons en première ligne de feu. L'ambulance régimentaire comprend trois véhicules, un gros camion, une chenillette, ou « bren carrier » dont on se sert pour transporter les blessés. On y a enlevé les mitrailleuses et aménagé des brancards. Sur les côtés, on voit une grande croix rouge; puis un jeep à l'usage du médecin et de l'aumônier. Nous quittons notre hameau à 11.00h. du soir par un beau clair de lune. Tout le monde est nerveux, car ces relèves sont dangereuses. Pour couvrir le bruit des moteurs des nombreux camions sur la route, on tire continuellement avec des mitrailleuses Vickers. La chenillette qui fait un bruit infernal, semblable à celui d'un tank, nous précède de quelques minutes. Le long du chemin, les soldats marchent silencieusement à la file indienne. Arrivés à Villagrande, village tout en ruines qui est bombardé jour et nuit, nous rencontrons notre chenillette qui a une panne. Nous sommes donc obligés de

nous arrêter sur le haut de la côte, présentant une cible aux Allemands. Ces 5 minutes me paraissent une éternité. Enfin nous repartons à toute vitesse et arrivons sains et saufs au village de San-Nicola. Je dis un gros Deo Gratias, lorsque je me vois comfortablement installé dans une grosse maison de pierre, ancienne résidence du maire. Naturellement, il n'y a pas un seul civil dans les environs. Le médecin partage ma chambre qui est grande, propre et bien meublée. Enfin, nous pouvons ici aller paisiblement aux toilettes sans crainte de nous faire tirer dessus.

3 mars

Ce matin, plusieurs obus éclatent dans la coulée près du village. Les Allemands s'acharnent à détruire une grosse maison qui est sur la côte; le 100ième obus parvient à la toucher et à la détruire.

11) *Visite des avant-postes avec le « colo. »*

4 mars

Le colonel Allard me demande de l'accompagner pour aller visiter les avant-postes de San-Tomaso. Nous nous arrêtons à un poste de mortier de trois pouces. Le commandant me fait tirer une bombe. Ayant oublié de me boucher les oreilles, je sors du trou tout abasourdi. A San-Tomaso, les gars de la Cie C commandée par le major C. Bellavance sont installés dans des caves immenses. Le colonel y trouve un piano et se met à jouer et à chanter des vieilles chansons canadiennes. Des têtes sortent de partout et on se dit: « Venez, c'est le colo qui joue. » Après avoir passé quelques minutes à parler et à encourager nos gars, nous continuons notre marche. A cause des mitrailleuses allemandes, nous arrivons au poste d'observation,

situé dans une ruine, tout près des Boches. A travers un périscope on peut observer les Boches. Notre franc-tireur Chiasson, qui a déjà 54 victimes allemandes à son crédit, nous certifie qu'il aura son gibier, l'observateur allemand, avant 6.00h. Le colonel désire aller encore plus loin, mais le major Bellavance lui conseille de ne pas s'exposer au feu des francs-tireurs boches et à leur poste de mitrailleuse installé tout près. Je félicite le major de sa prudence et le colonel de sa décision de retourner à l'arrière et naturellement je me réjouis de cette décision. Nous traversons la rue à quatre pattes, pour ne pas être vus des mitrailleurs ennemis.

Ce soir, une patrouille de la Cie C sous les ordres du Lieut. P. Larochelle, se prépare à aller attaquer les lignes allemandes. Plusieurs viennent se confesser avant de partir. Le brancardier Cossette me conduit au carrefour de chemins San-Nicola-San-Tomaso d'où nous pouvons jouir du spectacle. Le ciel est illuminé du feu de canons comme le soir d'un gros orage électrique. Les Boches envoient des fusées éclairantes; on pourrait lire dehors comme en plein jour; puis leurs mortiers et leurs mitrailleuses se mêlent au concert de notre artillerie. Je juge plus prudent de quitter les ruines où nous étions placés. « Avez-vous peur, me demande mon compagnon? » — « Partons, lui répondis-je, car j'ai peur d'avoir peur. » Puis à 9.00h., je dis la messe à laquelle assistent plusieurs officiers et soldats. Le Cap. Marcotte sert ma messe. Il ne manque jamais d'assister à ma messe ainsi que le Lieut. Maurice Roy, officier d'intelligence, le Lieut. R. Larin, officier des signaleurs et le Lieut. Lemay. Hier soir, ce dernier m'a conduit à son avant-poste. Nous avons pris les deux jeunes gens à dire leur chapelet près de leur mitrailleuse. « Icitte, me dit l'un deux, on dit le gros chapelet ». Après la messe, la patrouille revient dans nos lignes sans aucune perte.

5 mars

A 9.00h. ce matin, je dis la messe dans une cave toute sale et remplie de boue. Je porte mes grandes bottes. Je relève mon aube jusqu'aux genoux et dois me dispenser des génuflexions. La foi de nos gars me fait oublier cet endroit malpropre. N.-S. a dû être content des nombreuses communions et de ce brave colonel Allard qui me sert la messe en pataugeant dans la boue. Dans l'après-midi le colonel me fait venir à son bureau. « J'ai un cas sérieux à régler, me dit-il. » On m'amène le caporal Pitre et le soldat Lambert devant nous. « Voyez-vous ces deux beaux jeunes gens, dit le colonel? Ils ont l'air bien innocents et pourtant c'est triste à dire, vous avez ici devant vous deux jeunes criminels, deux meurtriers. » Nos gars semblent tout surpris et moi encore davantage. « Qu'ont-ils fait, demandai-je? » — « Ils ont tué deux Allemands, deux franc-tireurs qui ont plusieurs fois essayé de nous faire disparaître. Qu'en pensez-vous? » — « Bien comme prêtre, je suis très peiné pour les parents de ces pauvres soldats tués, mais comme officier canadien, je me réjouis du bon coup de nos gars que je puis absoudre de leur crime. » — « Très bien, dit le colonel, voilà une bonne solution. » Et tout le monde de rire de cette mise en scène. « Comme pénitence, dit le colonel, je prie le Sgt Langlois de faire graver deux swastikas sur la carabine des coupables. »

Le soir, le colonel et moi sommes les hôtes de la Cie de support, des pionniers et chauffeurs de « carriers » ou chenillettes. Le Cap. Marcotte, les Lieut. Lemay et Larin ont eu une idée ingénieuse. Nous avons même un menu imprimé au dactylo. L'ordonnance Guay nous apporte toutes sortes de bons petits plats, préparés par le cuisinier Blanchard. Le colonel nous donne un vrai dîner-causerie sur les Canadiens français, ce qu'ils ont fait dans le passé, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être. « Ici dans notre régiment, dit-il, nous avons de tous les types canadiens, les

plus braves, les meilleurs chrétiens que l'on puisse trouver dans le monde; nous avons aussi malheureusement des lâches qui ne craignent pas de mettre la vie de leurs camarades en danger, des communistes et des bandits. Heureusement qu'ils sont en minorité. » Et puis le colonel nous dit ce que doit être une vraie éducation canadienne. Il se montre excellent psychologue, connaisseur d'hommes et surtout de soldats canadiens.

6 mars

Nous apprenons ce matin que la Cie C du major Bellavance a repoussé une grosse attaque ennemie. Heureusement qu'il n'y a qu'un mort, le soldat A. Bouchard, frappé en combattant. Les Cies C et B ont enfin démoli la maison d'observation des Allemands.

8 mars

Ce matin, les Boches nous ont envoyé une forte ration d'obus sur notre hameau. Il y a eu trois blessés, un camion d'artillerie détruit. Des shrapnels ont été projetés partout sur notre maison; ils ont failli tuer le Cap. P. Rousseau et le R.S. M. Tremblay. Pour les éviter, je me suis jeté à plat ventre dans l'escalier car j'étais seul à l'étage supérieur quand le concert a commencé. Ce soir, nos canons automatiques Bofords ont remplacé les orgues durant ma messe. Ils ont tiré une demi-heure sans interruption et quel tapage!

9 mars

Ce matin, je sors de la ligne de feu et vais enterrer religieusement notre cher soldat A. Bouchard, tombé au champ d'honneur. Une patrouille est allée chercher son corps dans les lignes neutres hier soir. Ce soir, j'ai remercié Dieu de m'avoir épargné, car j'ai bien failli me faire

tuer en allant enterrer notre cher soldat. Plusieurs obus sont tombés près de « Dundee Crossroad » comme nous arrivions à ce carrefour de chemins.

12 mars

Dimanche. Je dis la messe dans des ruines pleines d'eau et de boue. Il fait un temps affreux depuis trois jours et nous devons marcher dans la boue par-dessus le pied. Après le dîner, je sors de la ligne et va à Ortona. Je rencontre un Père Franciscain, le P. Roberto Morelli, frère du secrétaire du délégué apostolique à Ottawa. Il me montre le corps du Bx Gérard de Villamagne qui se conserve sans corruption depuis quatre siècles et qui a miraculeusement échappé à la destruction d'Ortona. Sa petite chapelle est la seule maison de cette ville qui n'a pas été touchée. C'est avec révérence que je baise ces restes si bien conservés. Je reviens tout crotté de boue. Notre jeep conduit par le jeune brave Lévesque, n'a pas de pare-brise et nous filons à 50 milles à l'heure dans des chemins remplis de boue et de trous, afin de ne pas servir de cible à l'ennemi.

12) *Le feu à nos magasins*

13 mars

Ce soir, après la messe, je suis allé veiller avec les Lieut. Lemay et Larin et nous avons failli tous nous faire tuer. Voici comment:

A 9.30h. p.m., je sors de la grosse maison de pierre à trois étages qui sert de logie à la Cie de support et de pionniers. Soudain j'entends des balles qui sifflent à mes oreilles. Je les prends pour des balles allemandes perdues. Aussi je me hâte de traverser la rue et je gagne notre ambulance, située presqu'en face. Comme je ferme ma porte, un gros shrapnel de grenade traverse cette lourde porte et de la

maison d'où je viens on me crie: « Barricadez-vous, notre magasin de munitions est en feu. » On entend de fortes détonations. Puis un type, Boivin, entre en trombe dans la R.A.P., tout essouflé et en caleçon. Il est parvenu à sauter en bas de la maison et est tombé sur la toile d'un camion qui se trouvait à côté de la maison. « Notre magasin, dit-il, est rempli d'obus, de mines, de grenades, balles et fusées; nous voilà bien fichus. » On se hâte de fortifier un coin de la cave avec des poutres et grosses tables. On nous apporte un soldat qui vient d'avoir une syncope. En ce moment une forte détonation de mines se fait entendre et ébranle notre maison. A tout instant des soldats viennent chercher refuge chez nous. L'adjudant nous arrive tout énervé; « Le feu de cette maison éclaire tout le village, dit-il, les Allemands vont nous taper dessus tantôt. » Nous entrebaillons la porte et nous voyons des fusées allemandes de notre magasin qui éclairent au-dessus de San-Nicola. « Bon, voici ce qui va nous sauver, répondis-je. Les Boches doivent être tout embrouillés avec ce feu et ces fusées. S'ils ont envoyé une patrouille, ils vont croire que leur patrouille est dans notre village. S'ils n'ont pas envoyé de patrouille, ils vont croire que nous avons allumé un feu pour faire gaspiller leurs obus sur cette maison. Donc, d'après la psychologie allemande: ils n'y comprennent rien et ne gaspilleront pas leurs munitions sur cette cible. » Après une demi-heure de ce bombardement nouveau genre, le feu fut mis sous contrôle et les Allemands, comme j'avais prévu, ne tirèrent pas. Heureusement, il n'y eut pas de perte de vie, grâce à la présence d'esprit et à la bravoure des Lieut. Lemay et Larin et du caporal Laforest qui au péril de leur vie jetèrent les mines et les grenades dehors par la fenêtre et parvinrent à étouffer le feu avec des tapis et des couvertures de lit. Un soldat avait allumé une cigarette et jeté une allumette enflammée près d'un bidon d'essence qui prit feu et fit exploser les mines et autres munitions qui se trouvaient dans l'escalier. Il fallait

voir cette grosse maison de pierre après ce bombardement! L'énorme escalier de marbre a été démoli par une mine, toutes les portes ont été arrachées. Les soldats s'étaient barricadés avec plusieurs matelas que l'on peut voir tout percés de trous de balles et shrapnels de grenades. Tout le monde se félicite d'avoir échappé à la mort et rit de bon cœur.

Pendant ce temps, notre patrouille s'est battue avec une patrouille allemande et lui a tué 7 hommes et blessé une douzaine. Nous avons eu un seul mort, Lalonde, et deux légèrement blessés.

14 mars

Cette avant-midi des brancardiers allemands portant un drapeau de la croix rouge sont venus ramasser leurs morts sous nos yeux. Naturellement nos soldats n'ont pas tiré sur eux. Depuis quelque temps de part et d'autre on respecte cette entente.

12) *52 obus en une minute*

15 mars

Ce matin, nous l'avons tous échappé belle dans ce hameau de San-Nicola. Il était midi et demi et nous venions de prendre notre frugal repas à l'ambulance régimentaire. J'étais dehors à la porte de la maison à causer avec le brancardier Dugay arrivé récemment au front.

Soudain, nous entendons un bruit sourd, semblable à celui d'un train de fret traversant un tunnel. « Qu'est-ce que c'est que ça, me demande Dugay? » Il n'a pas le temps de finir la phrase; je le pousse dans la maison et ferme la lourde porte. Je m'enfouis la tête dans le premier trou que je vois. En me voyant entrer ainsi dans la maison, tout le monde comprend et cherche à se cacher. Bang, ça y est!

Les obus boches pleuvent drus: 52 font explosion autour de notre maison. Ce bombardement dure une minute qui paraît une éternité. Chaque explosion est comme une massue qui nous assomme. Nous croyons notre dernière heure arrivée. Un coup plus formidable que les autres secoue cette grosse maison de pierre. Le cinquante-deuxième obus vient de passer à travers le toit et a fait explosion à l'étage supérieur. Le marbre, les tuiles, les pierres volent partout. Soudain plus rien. Un calme de mort plane sur nous. Alors se déroule une scène tragi-comique.

Une sueur froide m'aveugle et pourtant je me meurs de chaleur. Je me retire tranquillement la tête de mon fameux trou et je m'aperçois alors que j'avais la tête enfouie dans le fourneau de notre gros poêle qui chauffe. Sous moi, je vois le Dr Birke qui se protège la tête de deux casques d'acier. Une dizaine de soldats sont à plat ventre sur le plancher de marbre et se protègent la tête de leurs mains. Mon jeune ordonnance, Roussy, a une vieille marmite sur la tête. Le caporal Hamel, plus chanceux que les autres, est sous le lit avec un oreiller sur la tête. Ainsi semblables aux autruches, nous n'avons pensé qu'à nous cacher la tête. Nous nous levons tranquillement et nous nous tâtons les membres. Heureusement personne n'est blessé et comme par enchantement, nous éclatons de rire.

14) *Du plomb boche dans les jambes*

Dans l'après-midi, je n'ai pas été aussi chanceux. Je revenais de visiter des soldats et marchais dans une rue de San-Nicola, tout encombrée de débris. Comme je m'arrêtais pour parler à deux soldats, un bruit strident déchire l'air. Je me précipite par terre à l'entrée d'une maison et les soldats tombent à côté de moi et un obus allemand de 88^{mm} éclate à environ 150 pieds de nous. Je sens quelque chose qui me brûle une cuisse, puis le genou

droit. En me relevant je m'aperçois que des shrapnels m'ont frappé. Je fais appliquer un pansement par le Sgt Moreau et le décide de ne pas en parler à d'autres afin de ne pas quitter le régiment. Le colonel Allard a lui-même agi de la sorte! Moreau est un brave infirmier qui ne craint rien: il n'a qu'un défaut, il courtise la bouteille de « vino ».

Ce soir, notre régiment se replie sur la deuxième ligne à Villa Grande. Comme je connais bien ce chemin, on me demande de diriger le convoi. Je monte donc sur la chenillette et je demande au bon S. Antoine de me conduire, car il fait affreusement noir. Les côtés du chemin sont minés et puis il ne faut pas manquer la première route qui conduit à Villa Grande, car la seconde route qui ressemble à la première conduit dans les lignes allemandes. Nous allons lentement et mes yeux scrutent l'obscurité pour voir une croix blanche et une grosse roche qui marquent l'entrée de notre chemin. Enfin nous voici arrivés sains et saufs à destination.

16 mars

Je n'ai pas dormi de la nuit. En deuxième ligne, il n'y a pas de danger de se faire frapper par des balles de mitrailleuses, mais il y a toujours le danger de se faire attraper par des obus de canons ou des bombes de mortier. Nous étions à peine couchés lorsque l'artillerie boche ouvrit son feu sur notre village. Une maison de pierre où dormaient 8 hommes a reçu un coup direct et tout l'édifice s'est écroulé ensevelissant nos soldats. Fortin, Maltais et Bruneault furent tués et cinq autres blessés.

17 mars

Ce matin, je pars avec trois soldats pour essayer de sortir les corps de nos soldats des ruines de la maison, mais nous étions à peine arrivés que les Boches nous virent pas-

ser et ouvrirent le feu sur nous. Nous avons dû aller nous cacher plus loin et il a fallu attendre l'obscurité pour aller enterrer nos chers soldats. J'ai une forte discussion avec l'aumônier senior de la première division au sujet des supposés déserteurs du R. 22 R. Le major Cherrier, un Torontonien, soutenait que nos gars ne faisaient pas leur devoir. Heureusement que le major P. Gehl, descendant allemand, est venu à mon aide pour prouver à notre cher senior que dans sa brigade il y avait quantité de déserteurs, pour la bonne raison que le major général Vokes, commandant de la première division, abusait de la troisième brigade. Et puis c'est toujours la première division qui est au feu. La cinquième est venue remplacer la première pendant quelques jours et après un fiasco on l'a retirée et depuis plusieurs mois on ne voit plus ses régiments d'infanterie. Sur la demande du Lieut. Audren, je vais confesser la Cie B dans une cave puante. Au retour comme je marchais seul sur la grande route, les obus boches commencèrent à siffler et j'ai couru tout le long du chemin. Un homme seul a toujours peur de se faire blesser gravement par un obus et de mourir seul. Il est préférable d'être deux. Sur le chemin quelques soldats se confessent assis sur le bord d'un fossé. Comme je porte le bon Dieu sur ma poitrine, mes trois jeunes communient pieusement.

18 mars

Notre jeep de l'ambulance saute sur une mine dans le champ que j'avais traversé le premier jour de mon arrivée au front. Je pars en toute vitesse en chenillette et j'arrive en temps pour administrer le chauffeur: un jeune Irlandais de Vancouver. Il expire dans mes bras en arrivant à l'ambulance. Cinq hommes ont été blessés par l'explosion. Le chemin est très boueux et nous devons avancer très lentement en gardant le centre du chemin, car il y a des mines sur les côtés du chemin.

19 mars

Je dis la messe à 9.00h. pour le quartier-général du régiment. Puis je vais confesser nos gars de la Cie D pendant une heure, au son d'un immense canon, installé tout près. Le Sgt major Kid Roy, ancien champion lutteur, m'amène ses gars un par un. On appelle Roy « l'arsenal ambulant; » il est très brave et en compagnie de son commandant le major Garceau, des Trois-Rivières, il va faire des raids dans les lignes allemandes. De là je me rends à la Cie C où le commandant Bellavance me sert la messe derrière une meule de paille. Plus de cent soldats et officiers se sont confessés et ont communié aux deux Cies.

Enfin, nous avons pu sortir nos morts de la maison détruite et je vais les enterrer religieusement dans notre cimetière de la Casa Berardi.

Ce soir, nous changeons de position et montons en première ligne. Notre convoi doit s'arrêter durant une heure dans une rue étroite de Villa Grande. Les obus allemands sifflent par dessus nos têtes et vont éclater deux rues plus loin. Enfin nos canons entrent en action et les batteries allemandes se taisent. Nous en profitons pour faire la relève et nous arrivons à nos nouvelles positions situées dans une coulée pleine de boue. Notre ambulance est adossée à un haut talus et par conséquent nous ne sommes pas protégés du tout; nous sommes entourés de mortiers et de chenillettes, qui attirent le feu ennemi sur nous. Je fais approcher mon camion où je préfère coucher. C'est froid mais propre.

20 mars

Ce matin, les soldats Frappier et Labelle sont blessés gravement à un avant-poste; mais leur moral est excellent. Le Lieut. Yelle, du Saskatoon L.I.R. installe des mitrailleuses lourdes Vickers au-dessus de notre talus pour harasser les Boches et les empêcher de se servir de la route de

Tollo; mais leur bruit infernal nous empêche de dormir. Ce soir, j'étais à parler avec Trottier à côté de mon camion et je lui dis: « L'Italie est un drôle de pays; vois-tu ces mouches à feu? Et nous sommes en mars. » — « Diable, me répond Trottier, ce ne sont pas des mouches à feu, ce sont des balles lumineuses, incendiaires qui viennent d'une ligne fixe allemande. — » Immédiatement, j'appelle Gratton, mon chauffeur, qui change la position de mon camion.

Le Lieut. Yelle, est parvenu à détruire le poste allemand qui nous mitraillait.

15) *Mule et padre*

22 mars

Ce matin, je vais visiter nos chers blessés à l'hôpital de San-Vito. Tout le monde va bien, excepté le sergent Gervais qui a eu un bras emporté par un morceau d'obus et le ventre déchiré par des shrapnels. Ce soir, j'ai une aventure tragico-comique. J'étais à parler à deux soldats à côté de mon camion à l'endroit même où le sergent Gervais a eu le bras coupé par un obus. Soudain un obus de 88^{mm} tombe dans la coulée. Ordinairement un obus est suivi de plusieurs autres. Mes deux jeunes amis sautent immédiatement dans leurs trous situés à vingt pieds de mon camion. Je me retourne pour me sauver et je me trouve face à face avec une mule et un muletier hindou qui nous apportait des vivres. Car le ravitaillement en vivres et munitions se fait le soir à l'obscurité par des convois de mules. Je m'empêtre les pieds dans les cordes et la mule part à courir en me traînant dans la boue. L'Hindou qui a eu peur de l'obus court se cacher sous mon camion et me laisse seul. Après un tour de force, je parviens à saisir la corde et arrêter la mule. Je cours me jeter dans un trou

et au même instant un obus tombe tout près des mortiers. Cette aventure gâta tout à fait mon sommeil, car je réalisai que nous pouvions bien en cet endroit nous réveiller dans l'autre monde.

23 mars

Ce matin, j'apprends avec tristesse que le Lieut. L. Charlebois et le caporal Dubé, qui sont allés en patrouille hier soir manquent à l'appel. Sont-ils blessés? Le Lieut. Charlebois était parti en avant de sa patrouille, dit-on, avec son caporal. Soudain les Allemands se mirent à tirer. L'officier cria à ses hommes: « Sauvez-vous, je suis blessé et cerné. » Lui et son caporal continuèrent cependant de tirer de leurs mitraillettes pour couvrir la retraite de la patrouille. J'ai beaucoup de peine de cette perte, car ils étaient tous deux de bons jeunes gens qui communiaient souvent.

Dans toutes les maisons ici, il y avait quantité de vin lorsque nous sommes arrivés. Chaque cave contenait d'énormes barriques. Comme nos soldats buvaient un peu trop, le colonel ordonna de faire sauter ces barriques et le vin coula à flots dans les rues du village. Les petits chiens des soldats s'enivrent et c'est comique de les voir trébucher dans les rues. Les officiers distribuent eux-mêmes le vin afin que leurs hommes n'en abusent pas. Aujourd'hui un soldat du nom de Gariépy est allé boire du vin et s'est enivré. Il décida d'imiter Triquet et d'aller gagner une Croix Victoria. Armé de grenades, il se lança vers les lignes ennemies et fut capturé par les Allemands après avoir lancé deux grenades. Ce type a dû parler, car le soir même les Boches bombardèrent les positions de la Cie D, chose qu'ils n'avaient pas faite encore. Un obus tomba dans le trou où se trouvaient le caporal Audet et le soldat Desroches. Ce dernier fut tué par l'explosion et le caporal fut gravement blessé.

25 mars

J'assiste à la réunion des aumôniers, présidée par le général Vokes, commandant de la première division, qui se montre d'une grande rudesse, mais les aumôniers seniors protestants et catholiques ne se gênent pas pour lui parler franchement. On y discute le congé de nos soldats en Canada et on se demande pourquoi ils n'auraient pas les mêmes privilèges que les soldats britanniques et américains. Si le moral de nos soldats est si bas, cela est dû au manque de congé. Il y en a qui sont mariés et sont en Europe depuis quatre et même cinq ans. S'ils allaient passer un mois chez eux, les difficultés de famille trouveraient une solution. A entendre parler certains de nos officiers supérieurs on dirait que le soldat canadien doit gagner la guerre à lui seul. J'étais le seul officier qui venait de la ligne de feu et j'ai causé toute une sensation en me présentant devant le général tout couvert de boue des pieds à la tête.

26 mars

Ce matin, je dis la messe à l'école de la brigade, dirigée par le major Guimond, R 22 de Québec. Le major me sert lui-même la messe. Sur mon chemin, je m'arrête à San-Vito visiter nos chers blessés. Dans l'après-midi, le Cap. Côme Simard, M.C., commandant de la Cie A, me demande de confesser ses gars et de leur dire la messe. Après avoir confessé une cinquantaine de soldats, je dis la messe, caché derrière une grosse maison de pierre. Tout a été tranquille durant la messe, mais en retournant à mon poste quelques obus tombèrent près de la maison et blessèrent deux soldats.

27 mars

Je n'ai pu dormir de la nuit. Maintenant je couche dans la tente de l'ambulance qui est moins exposée que mon

camion et le téléphone installé près de mon grabat a sonné toute la nuit appelant brancardiers et canonniers. Depuis trois jours, mon genou blessé a fait de l'inflammation et me fait souffrir.

29 mars

De bonne heure ce matin, nous avons une grande surprise à l'ambulance régimentaire. Le major général Vokes et le brigadier Gibsons, commandant de notre brigade, nous arrivent à l'improviste pour voir le sergent Braconnier, qui, paraît-il, a fait un coup d'éclat hier soir. Les généraux l'attendent dans notre tente. Au bout d'une demi-heure nous voyons arriver un type qui boîte. Son pantalon est tout déchiré et il porte une tuque sur la tête. Il descend tranquillement la côte en sifflant et il ne s'en fait pas. C'est notre sergent. Les généraux lui demandent comment il a pu réussir son coup de main hier soir. « Hier soir, dit-il, je commandais une patrouille. Arrivé près de l'ennemi je laissai ma patrouille sous le commandement du caporal Poitras avec une mitrailleuse pour me couvrir et je m'avançai pour reconnaître le terrain. Un poste de mitrailleuse allemande se mit à nous tirer dessus. Je rampai, parvins à quelques pieds du poste et lançai une grenade, qui par bonheur tomba au beau milieu du poste. Les trois Allemands furent tués. Un autre poste se mit à tirer et me blessa, je continuai de ramper et parvins à neutraliser ce poste avec une autre grenade, puis je fus blessé de nouveau, par un autre poste de mitrailleuse; je fis un pansement et parvins à lancer une autre grenade sur ce troisième poste qui se tut. Je me hâtai de revenir, car les Allemands ont envoyé une patrouille. ». Les généraux félicitèrent notre sergent Braconnier pour sa bravoure et son sang-froid et lui promirent de le recommander pour une décoration. Notre gars l'a bien méritée. Il faut espérer qu'il sera plus chanceux que tant d'autres du R 22 R qui

ont été recommandés pour décorations et puis n'en ont jamais entendu parler par la suite.

15) *Enterrement sous le feu*

30 mars

J'ai eu une aventure extraordinaire ce matin. Vers les 10.00h. un blessé nous arrive et il faut l'évacuer. Le médecin me demande la permission de se servir de mon camion léger. J'accepte d'accompagner le blessé, car je profiterai de cette sortie en dehors de nos lignes pour enterrer un cadavre qui gît près de ma tranchée depuis deux jours. C'est une mission dangereuse, car il s'agit de passer sous le nez des Allemands en plein jour. Mon chauffeur, Fernand Gratton, de Montréal, et mon fossoyeur, le caporal Laforest de Québec, m'accompagnent. Notre camion gravit la côte et traverse le village de Villa Grande à toute vitesse. Peu nous importent les trous creusés dans le chemin par les bombes ou les obus. Pendant deux minutes, notre camion devient une cible parfaite pour l'ennemi qui peut nous observer. Les Boches nous ont vus et nous allons en faire l'expérience.

A un quart de mille du village, juste avant de traverser un petit pont, deux obus de 88^{mm} sifflent au-dessus de nos têtes et éclatent à 80 pieds en avant de nous de chaque côté du chemin. Mon chauffeur ne perd pas son sang-froid. Au lieu d'appliquer les freins, comme il arrive souvent dans un moment de surprise, il appuie de toutes ses forces sur l'accélérateur et instinctivement nous nous baissons la tête. L'auto fait un bond, saute le petit pont et file à toute vitesse, au milieu d'un nuage de fumée, de poussière et de cailloux. Plus loin, étant hors de portée des canons 88, nous nous arrêtons pour respirer. Car nous sommes hors d'haleine, comme des types qui ont couru des milles sans s'arrêter. Heureusement personne n'a été blessé, mais la

toile du camion est toute percée de trous causée par les shrapnels. Arrivés au « car post », ou ambulance de brigade, nous descendons notre blessé et nous continuons avec le cadavre vers le cimetière de notre régiment, situé à un mille plus loin, sur le terrain de la Casa Berardi, où le R 22 R s'est couvert de gloire en décembre dernier et où le major Triquet a gagné sa Croix Victoria. Nous déposons le corps près de la fosse déjà creusée. Cinq tanks canadiens s'en viennent sur le grand chemin. « Je n'aime pas ces tanks-là », me dit Laforest, « ils vont nous attirer encore le feu de l'ennemi. Allons nous « camoufler » tandis qu'ils vont passer au carrefour des chemins. » Nous sautons aussitôt de notre camion et allons nous cacher dans les ruines d'une grosse maison de pierre située à quelque cent pieds du cimetière. Nous y sommes à peine arrivés que des obus allemands de gros calibre s'abattent sur le chemin et dans la coulée. Dix minutes passent et les tanks sont maintenant loin. Nous retournons au cimetière pour continuer notre enterrement, mais le corps a été déchiqueté par un obus. C'est avec une profonde émotion que j'entonne le De Profundis. Si nous étions demeurés au cimetière, il aurait fallu creuser trois autres fosses. Mais je me console en pensant à l'aventure qui est arrivée à mon prédécesseur, le major Gratton. Pour ne pas être tué par l'explosion des obus qui sont tombés tout près de lui durant un enterrement, il a dû se jeter à plat ventre dans une fosse, sur un cadavre tout ensanglanté.

Comme je ne puis retourner dans nos lignes à présent pour ne pas nous exposer inutilement en plein jour, je dois attendre la nuit. En attendant, je vais dîner à San-Leonardo et je puis manger l'excellent repas préparé par notre cuisinier Lacroix. Je vais ensuite visiter nos blessés dans les hôpitaux de San-Vito et de Lanciano. Il fait une température splendide et la mer Adriatique nous apparaît dans toute sa beauté avec sa belle eau bleue et ses petites voiles blanches de pêcheurs. Nous profitons de l'obscurité

pour rentrer dans nos lignes et c'est l'action de grâce dans le cœur que je m'étends sur mon grabat humide pour prendre un peu de repos après une journée si émouvante.

31 mars

Ce soir, je dis la messe dans les ruines de Villa Grande; il y a beaucoup de confessions et de communions. On m'apprend qu'une patrouille a vu que le Lieut. Charlebois avait été enterré par les Allemands dans le no man's land, près de leurs lignes.

1er avril

Messe encore dans les ruines. Durant la messe, comme je me retournais pour dire « Orate Fratres » un obus éclate tout près de nous et notre porte s'est ouverte par la force de l'explosion. Tout le monde s'est jeté à plat ventre dans la boue, excepté le célébrant et le servant.

2 avril — Dimanche

Messe à 10.00h. au quartier-général du régiment à Villa Grande. A 11.00h. je vais dire une seconde messe aux positions des Cies D et C. Nous nous dissimulons derrière une maison de pierre et une grosse meule de paille. Beaucoup de confessions et de communions. Après avoir servi ma messe, le major Bellavance m'invite à dîner avec lui. Puis à trois heures et demie, je vais dire une autre messe à nos soldats, stationnés sur le chemin d'Ortona.

3 avril

Le clairon sonne le lever à 4.00h. ce matin. Nous quittons Villa Grande à 5.00h. durant le bombardement de notre village Tout le monde est nerveux et nous avons tous hâte d'être hors de portée des canons. Heureusement personne n'est tué; nous n'avons que trois blessés. Nous

allons camper sous un bois d'oliviers, situé entre San-Apollinare et San-Vito. Ce soir je puis dormir paisiblement malgré le bruit infernal de nos gros canons qui tonnent toute la nuit.

17) *Semaine Sainte sur l'Adriatique*

6 avril

Ce matin, nous nous levons à 3.30h. Après un léger déjeuner, nous quittons San-Apollinare à 6.00h. Les chemins sont rudes et très poussiéreux. Notre long convoi, qui comprend une cinquantaine de camions, une douzaine de canons antitanks, une vingtaine de chenillettes, etc... longe la mer Adriatique. Les panoramas sont très impressionnants. A gauche, la mer bleue et à droite de vertes montagnes. Nous traversons la rivière Sangro, aux eaux sales et boueuses, témoin d'une grande bataille, livrée sur les bords de cette rivière, en novembre dernier. Près de Termoli, le chemin bifurque et nous nous dirigeons vers Gulionesi, que nous distinguons au loin, perchée sur une montagne, comme un nid d'aigle. Nous y arrivons à 1.00h. C'est une ville ancienne et malpropre d'une quinzaine de mille habitants. Du haut de la ville, un panorama grandiose se déroule à nos yeux. Des cours d'eau argentés qui scintillent au soleil sillonnent de grasses et vertes prairies, où paissent des troupeaux de chèvres, de moutons et de cochons. De grands bœufs blancs tirent nonchalamment de vieilles charrues de bois; des femmes gravissent la côte portant sur la tête des cruches d'eau. En un mot, voici ici un paysage bien italien. Le curé de l'endroit, l'archiprêtre Henrico Castelli, originaire de Milan, ancien aumônier militaire, type d'athlète, vient nous souhaiter la bienvenue en un excellent français. Il me demande de confesser sa jeunesse, qui n'a pas vu de prêtre étranger depuis longtemps. En retour, le curé se charge de confesser mes gars.

7 avril

A midi, je vais dîner chez le curé avec les Lieut. Audren, de S. Victor, et C. Gagnon. On nous sert un excellent repas, bien apprêté. Notre colonel, qui est un excellent catholique, a obtenu la permission pour son régiment de se retirer de la ligne de feu pour permettre à nos gars de faire plus facilement leurs Pâques et de se retremper dans le Seigneur. Aussi, à 3.00h. cette après-midi, comme c'est le Vendredi Saint, je prêche un chemin de croix à tout le régiment, réuni dans la vénérable église de San-Nicola où, dit-on, saint Nicolas, patron des enfants, a été curé. Cette église construite vers l'an 450 est encore très bien conservée. Cette cérémonie est fort touchante et nos gars, sous la direction du sergent quartier-maître Gauthier, y exécutent très bien des chants en parties. Les paroissiens remplissent les rues avoisinant l'église. Après la cérémonie et durant toute la soirée je confesse les Italiens.

8 avril

Samedi saint. Dès 7.30h. ce matin, deux enfants de chœur en surplis viennent me chercher au château, où je loge. Le curé me demande d'aller confesser sa jeunesse. Je me rends à l'église paroissiale et j'entends les confessions durant toute la matinée. Mais quel spectacle? Tout le monde parle comme si on était sur place publique. Depuis notre arrivée ici, chaque soir plusieurs de nos soldats vont faire leur chemin de croix à l'église paroissiale, à la grande édification du curé et des paroissiens.

9 avril

Je confesse les jeunes Italiens de 8.00h. à 11.45h. Puis je chante la grand'messe solennelle, assisté de deux chanoines comme diacre et sous-diacre. Le curé est émerveillé des nombreuses communions de ses paroissiens, surtout de

ses jeunes gens. Dans l'après-midi à 4.00h. je dis une autre messe spéciale pour notre régiment. La grande église paroissiale, ancienne cathédrale bâtie au treizième siècle, est remplie de nos soldats et des paroissiens. Car le curé a invité ses jeunes gens à venir voir comment de vrais catholiques se comportent dans une église. Les 32 officiers prennent place dans le chœur. Vingt-huit officiers et 451 hommes reçoivent religieusement la sainte communion. Ces nombreuses communions de soldats et le beau chant français, si bien exécuté par nos gars, ont fort impressionné la population italienne. Le curé monte en chaire et félicite nos soldats pour leur bonne conduite durant leur séjour dans sa paroisse et leur souhaite bonne chance.

18) *De retour à la ligne de feu*

12 avril

Lever à 3.30h. et départ de Gulionesi à 4.30h. Nous suivons la même route que nous avons faite la semaine dernière et nous arrivons à San-Apollinare à 4.00h. p.m. A 11.00h. ce soir, nous repartons pour la première ligne de feu.

14 avril

J'accompagne le colonel Allard dans la visite de ses positions. En descendant une coulée, en bas du village de San-Nicola, plusieurs balles sifflent à nos oreilles. Le colonel me jette par terre dans un ruisseau. Je n'y comprends rien. « Voyez-vous cette maison, me dit-il? Eh bien, il y a là des francs-tireurs boches qui nous tirent dessus. » Nous traversons le ruisseau en rampant et arrivons aux positions de la Cie C, du major Bellavance. Même sur la ligne de feu, nos gars trouvent moyen de s'amuser. Nous trouvons un type qui fait rire ses compagnons, Pte. Garneau, déguisé en italienne se pavanne avec une cruche d'eau sur la tête. Nous continuons à la Cie B où le commandant, le

major Doiron, m'invite à dîner. Le colonel se rend à la C[ie] A et me demande si je puis retourner seul à l'arrière. Après le dîner, je refais seul le chemin parcouru à travers des coulées et des collines. Les bombes de mortier qui tombent ici et là me donnent des ailes pour courir et gravir la colline et j'arrive à bout de souffle à l'ambulance régimentaire.

15 avril

Le colonel se rend à mes désirs et me laisse aller à l'ambulance régimentaire, située très proche des lignes ennemies, dans une vieille maison en ruines. Les brancardiers et le médecin occupent des cavernes creusées dans la colline. Je suis donc obligé de me creuser la mienne. Les pionniers Leblanc et Santerre m'aident toute la journée à creuser ce « dug-out » dans le flanc de la colline entre San-Tomaso et San-Nicola. Je l'entoure de trois rangées de sacs de sable et couvre le tout de madriers de trois pouces et de 6 pouces de sable. Je me sens en sûreté, mais je dors mal, étant seul dans ce trou. Toute la nuit, j'entends les obus qui sifflent au-dessus de mon trou et puis on ne peut pas sortir sans risquer de se faire pincer par des balles de mitrailleuses tirées à intervalles irréguliers par les postes allemands. Ces balles passent entre nos cavernes et la maison servant de poste de secours.

16 avril

On apprend ce matin qu'une patrouille allemande est passée sur le chemin de San-Tomaso à 10 pieds de mon trou. Ce matin dimanche, vu la position de nos troupes, il est impossible de dire la messe. Vers 9.00h. j'étais à parler dehors au Cap. Trudeau qui venait d'inspecter son canon anti-tank, installé à côté de notre ambulance, lorsque soudain un bruit insolite se fit entendre. Nous pre-

nons nos trous et comme nous n'entendons pas d'obus éclater, nous regardons dans le ciel et nous voyons tomber de jolis feuillets colorés de propagande. Les Allemands nous racontent des histoires sur les Anglais et nous avertissent de nous méfier des Américains qui sont bien nourris, ont toujours les meilleures et les moins dangereuses positions sur le front italien. Nos gars s'en amusent beaucoup. Cette après-midi le Serg.-major Dagenais, les caporaux Piuze et Lozier de la Cie C, vont faire un raid dans les lignes ennemies et reviennent avec quatre jeunes prisonniers dont l'un de 16 ans, originaire de Cologne. Il est tout énervé et croit que les Canadiens sont des sauvages et vont le scalper. Il est tout rassuré lorsqu'il apprend que je suis prêtre catholique et que nos soldats lui donnent de la bière et des cigarettes. Chose étrange, notre patrouille a rencontré une quarantaine d'Allemands qui n'ont pas tiré sur nos gars. Dans l'après-midi aussi, je vais assister à la bénédiction de notre cimetière national d'Ortona. Une grande croix en marbre blanc de 40 pieds de haut domine ce beau cimetière situé sur les bords de l'Adriatique. Tous nos morts d'Italie seront exhumés de leurs cimetières respectifs et enterrés en cet endroit. Chaque mort aura aussi sa croix de marbre. Au cimetière, je rencontre le colonel O'Neill, aumônier général, venu de Londres en avion et aussi le colonel M. Roy, aumônier supérieur d'Italie.

17 avril

Ce soir, j'étais à causer avec Kotsos, jeune grec de notre régiment; soudain bang! Kotsos crie: « Air Burst! » me pousse dans mon trou et saute par-dessus moi. Le coup passé, on m'apporte un shrapnel de 8 pouces de long, tombé à l'endroit même où je causais vingt-cinq secondes plus tôt. L'acier est encore tout brûlant. Toute la nuit nos canons ont tonné et les mitrailleuses allemandes ont tiré sur nous.

19) *Bataille de San Nicola*

18 avril

En plaçant mon bassin d'eau sur le madrier qui recouvre mon dug-out j'aperçois un énorme shrapnel qui y a pénétré de deux pouces. Le major Mitchell de l'artillerie canadienne examine ce shrapnel et me dit qu'il provient d'un obus canadien de 25 livres qui a éclaté dans l'air.

Ce matin tout le monde est nerveux, car une compagnie de notre régiment doit attaquer à 9.00h. A l'heure fixée notre artillerie et nos mortiers de 3 et 4 pcs ouvrent soudain un barrage formidable. En 16 minutes on lance 3,000 bombes de mortier et 4,500 obus de tout calibre. De notre hauteur, nous pouvons voir tomber cette pluie d'acier et de feu sur les lignes ennemies. La terre tremble, l'air est empesté de poudre et de fumée. Puis sous ce barrage, nos gars s'élancent à l'attaque sous le commandement du Lieut. Maurice Roy, qui tombe aussitôt blessé et brûlé par un de nos obus qui a éclaté trop près. On le voit se relever et essayer de courir, mais il retombe de nouveau blessé. Le Serg. Larabie reçoit une balle de mitrailleuse qui lui traverse le bras, mais il continue quand même. Le Serg. Tremblay est à son tour blessé. Nos jeunes, presque tous des nouveaux arrivés du régiment des Voltigeurs de Québec, continuent sous le feu et s'emparent de l'objectif. Mais à cause du feu ennemi, ils reçoivent l'ordre de retraiter; ce qu'ils font en bon ordre. Du haut de la colline je vois le Serg. Lambert qui tombe la tête percée d'un shrapnel. Tous, officiers, sous-officiers et soldats ont fait preuve d'un grand courage. Notre attaque aussitôt terminée, les Boches ripostent et nous lancent une bordée d'obus 88 et de bombes de mortier qui tombent près de nos mortiers et de notre ambulance. Nos vingt-six blessés nous arrivent tout couverts de sang. Le colonel Allard est admirable. Il

paie de sa personne. Je le vois gravir la rude côte avec un blessé, Duchesnault, sur le dos. Il est hors d'haleine. Le Dr Brooks, un Juif de Winnipeg, est aussi admirable de sang-froid et accomplit un beau travail. Quant à moi, je console nos gars et leur distribue cigarettes et rhum. On apporte un blessé sur un brancard et je lui administre l'extrême-onction. Le type accepte de recevoir ce sacrement, mais il est sûr qu'il ne mourra pas. Nos gars sont épatants. Ils attendent leur tour de se faire panser les blessures et personne ne se plaint. Le signaleur Roland, jeune homme de 20 ans, a été tué par un obus en essayant de rétablir les communications téléphoniques. Le caporal Huard, de St-Hyacinthe, a été frappé à la tête par un gros shrapnel allemand au moment où il mettait une bombe dans son mortier. De ma position je l'ai vu tomber et lui ai donné l'absolution. Il est mort deux minutes après. En tout nous avons six morts et 26 blessés. Les Allemands font une contre-attaque vers midi, mais elle est repoussée par notre feu meurtrier. L'ennemi a perdu des centaines d'hommes. Je pars très nerveux pour aller enterrer Lambert, car les Boches bombardent le chemin, mais je reviens sain et sauf. Cette nuit, je ne puis fermer l'œil; je revois tout ce sang et ces chairs déchiquetées et puis j'ai trois cadavres qui sentent très fort à l'entrée de mon dug out. C'est avec joie que je vois poindre le jour qui ramène un ralentissement d'artillerie et me permet de prendre deux heures de repos.

19 avril

Ce matin, j'enterre pieusement nos morts à la Casa Berardi qui contient déjà quarante de nos jeunes gens, morts au champ d'honneur. Ce cimetière est propre et bien entretenu. Ici les enterrements sont fort simples, on enroule le cadavre dans une couverture de lit et le des-

cend en terre. L'aumônier bénit la fosse et récite les prières. Ce soir, une attaque de tanks vers Lanciano et un gros bombardement nous tiennent éveillés. A une heure, j'entends parler allemand près de mon trou. Une patrouille boche est passée à quelques pieds à peine de nos cavernes. Heureusement qu'il faisait très noir, car s'ils avaient vu nos trous, ils auraient lancé des grenades.

20 avril

Le colonel trouve que mon dug-out n'est pas en sûreté et il me conseille d'aller coucher dans une grande caverne, recouverte d'une cinquantaine de pieds de roc et de terre. On nous envoie quatre sentinelles, armées de mitrailleuses pour garder notre ambulance régimentaire. Car nous, aumônier, médecin et brancardiers, nous ne sommes pas armés et une patrouille pourrait bien nous faire tous prisonniers. Cette nuit, je dors paisiblement dans cette grande caverne bien protégée.

21 avril

Ce matin, deux avions boches attaquent les lignes canadiennes, mais en moins de cinq minutes ils sont descendus par nos canons de la D.C.A. L'un de ces stukas fait explosion dans les airs. On me demande d'aller faire l'inspection de notre cimetière, car ce soir toute la première division canadienne sort de la ligne de feu. Je me hâte de plier bagage et je ne suis pas fâché de sortir de cet enfer. Ce soir, la 10ième division indienne vient relever notre division. Ces Hindous bloquent tous les chemins et ils n'ont pas l'expérience de nos champs de bataille, ils commettent toutes sortes d'imprudences qui attirent le feu ennemi. Ils sont 5 heures en retard pour relever notre régiment; et la Cie A du major Trudeau se fait surprendre sur la route. Une bombe de mortier tombe au milieu d'eux tuant

deux hommes: R. Monette et L. Bolduc et blessant 9 soldats. Le major Trudeau et les Lieut. Desrosiers enterrent nos morts. Le camion de notre ambulance régimentaire est en retard à cause des Hindous et le personnel doit attendre sur le haut de la colline et heureusement, car à une heure du matin un coup direct d'un obus allemand détruit complètement la maison qui nous servait d'ambulance.

23 avril

Nous quittons San-Apolinare à 6.00h. ce matin et arrivons à Larino à 6.00h. du soir. On nous fait enlever tout insigne régimentaire et décoration afin de tenir notre mouvement secret. Où allons-nous? La Yougoslavie, l'Angleterre? Personne ne le sait.

24 avril

A Larino, je dis une messe réglementaire en plein air. Il y a beaucoup de confessions et de communions. Comme d'habitude le colonel Allard a l'obligeance de me servir la messe. A 11.00h., nous quittons Larino et arrivons à Gildone, en passant par Campobasso, illustré par la victoire de notre régiment en septembre dernier.

25 avril

Une lettre du colonel Roy, aumônier principal du premier Corps canadien en Italie, m'annonce qu'il part pour l'Angleterre. Il vient d'être nommé aumônier principal de la première armée canadienne. Il me demande d'aller le remplacer aux Quartiers Généraux de notre corps d'armée jusqu'à ce que son successeur soit nommé. Le major P. Gratton, ancien aumônier de R 22, désire ardemment revenir au régiment.

20) *Aumônier-chef du 1er Corps d'Armée*

26 avril

Avec beaucoup de regret, je quitte ce cher régiment auquel je m'étais beaucoup attaché. Car pendant plus de trois mois, j'avais partagé les sacrifices et les dangers de ces braves jeunes gens sur la ligne de feu. Mais je me console à la pensée d'y laisser un grand nombre de bons amis et aussi de pouvoir aller me reposer un peu. Je pars avec mon chaufeur, F. Gratton, pour les quartiers-généraux de l'armée canadienne. Arrivés près de Bénévento, on nous dit que des avions ont bombardé deux ponts et qu'il nous faut descendre vers le sud et passer par Caserta et Naples. Après beaucoup de difficultés nous arrivons à l'état-major du Corps d'armée, installé dans la plaine de Raviscanino, à 18 milles de Casino, où les armées américaines et britanniques sont tenues en échec depuis plusieurs mois.

27 avril

Comme je remplace un colonel, on me donne les mêmes privilèges qu'à un colonel avec une tente spéciale, deux secrétaires et un chauffeur. Je dois prendre mes repas dans un mess où l'on ne voit que généraux, brigadiers et colonels. Nous ne sommes que deux jeunes, mais tous ces personnages se montrent très affables pour nous. Ce soir, trois jeunes Anglais de la 8ième armée viennent me visiter et me demandent de présider leur réunion de la Légion de Marie dans ma tente. Ces bons jeunes gens font un excellent travail parmi leurs compatriotes.

30 avril

Durant la nuit, un violent orage se déchaîne dans la montagne et balaie notre plaine. A 2.00h., le poteau de ma

tente se brise, me frappe sur la tête et je me trouve soudain enseveli sous cette lourde tente. Avec beaucoup de difficulté je parviens à me dégager et je vais finir la nuit dehors, à la belle étoile. Messe ce matin à 9.00h. aux quartiers-généraux, puis à 11.00h. au Corps des signaleurs anglais. Le vent fait encore rage et deux assistants sont obligés de m'aider à dire la messe sous la tente. Cette après-midi, je gravis la montagne en face de notre camp et visite les ruines imposantes du château San-Angelo, bâti par les Romains. Du haut de ce château, un panorama grandiose se déroule à nos yeux. Le fleuve Volturno serpente dans la riche plaine et au loin on discerne le mont Cassin (Cassino).

21) *Aumônier-chef des renforts et hôpitaux canadiens*

1er mai

Le Lieut.-colonel MacIsaac, nouvel aumônier principal de notre Corps canadien, m'arrive d'Andria et m'apprend que je suis promu major et aumônier senior ou aumônier-chef des aumôniers en charge des hôpitaux et camps de renfort de toute l'Italie. C'est une heureuse surprise, car des trois aumôniers supérieurs du front de la Méditerranée je suis le seul canadien-français. Comme mon centre sera à Avellino, près de Naples, le colonel MacIsaac m'envoie rencontrer le major Ryan qui me mettra au courant de l'administration, avant de partir pour la 1ère division.

8 mai

Après avoir fait une dernière visite au R. 22 R., campé à Airola, à 15 milles de Bénévento, je me rends à Avellino prendre possession de mon bureau. En arrivant, j'ai une forte déception. En route des jeunes Italiens ont volé mon autel portatif et tout le contenu de la valise: calice, ci-

boire, ornements, souvenirs, etc. Ordinairement des jeunes gens de 12 à 16 ans opèrent en bandes de 3 à 5. Lorsqu'un camion passe dans un village aux rues étroites, ils se cramponnent à l'arrière du camion sans être vus, coupent la toile; deux s'introduisent dans le camion, jettent le tout en bas du camion et quelques autres ramassent le tout avec des poches. Notre système AMGOT a fait un fiasco pour le ravitaillement de l'Italie, voilà une des raisons qui expliquent le grand nombre des jeunes voleurs. Plusieurs de ces bandes sont même dirigées par des soldats déserteurs américains et canadiens. Arrivé à Avellino, on m'installe à la villa Fioretti, une espèce de château moderne. Mon nouvel ordonnance, Rosaire Letartre, de Montréal, m'installe de son mieux. Quelle différence de vie on mène ici, comparée à la vie de tranchée! Les religieuses de S.-Paul qui résident à l'étage supérieur m'invitent à dire chaque matin la sainte messe dans leur belle petite chapelle bien proprette. Et puis j'ai à ma disposition une belle chambre avec un ordonnance, un auto avec mon chauffeur, Bill Doucette, de Yarmouth, N.-E., et un bureau situé à deux coins de rue de ma chambre, et un bon jeune secrétaire.

10 avril

Ce matin, je rends visite au commandant de tous les renforts, le brigadier Haldenby, de Toronto, qui me paraît un excellent type — et un bon protestant. Il me promet pleine coopération. Souvent les commandants protestants donnent plus de coopération aux aumôniers catholiques que les commandants catholiques. Le brigadier m'apprend qu'il y a dans nos environs 17,000 hommes.

Mon travail comme aumônier senior consiste à nommer les autres aumôniers à leurs postes, à les visiter, à faire des enquêtes sur nos soldats détenus dans les camps anglais et à faire le service religieux pour nos soldats.

18 avril

Le major Colling, aumônier senior protestant, vient remplacer le major Gilling. Il me paraît un excellent type. Nous logeons dans le même bureau et la même chambre. Ensemble nous allons visiter l'hôpital des convalescents, dans un endroit très pittoresque sur les bords de la mer, près de Salerno. Pour une fois, notre armée a fait un bon coup en choisissant ce beau site, bien aménagé. Tous les patients que je rencontre sont enchantés de cet hôpital. L'aumônier catholique, le Cap.-abbé Lapierre, d'Ottawa, y accomplit un excellent travail, bien apprécié de tout le monde. Il y a aménagé une jolie chapelle et une bibliothèque.

19 avril

Je visite aujourd'hui le premier hôpital canadien, dont l'aumônier, le Cap.-abbé Chiasson, de S.-Hyacinthe, est très populaire parmi le personnel et les patients par son dévouement et sa bonhomie.

23 avril

Au deuxième échelon, on m'apprend que le jeune Rose, âgé de 17 ans, avait été tué au front en février dernier. J'avais reçu une lettre de sa mère que j'avais transmise au commandant du bataillon de renfort au front. Celui-ci ne s'en occupa pas et le laissa partir pour la ligne de feu où il fut tué en arrivant. On n'a pas le droit de laisser aller au front un jeune homme âgé de moins de 19 ans. Quelle négligence criminelle!

25 avril

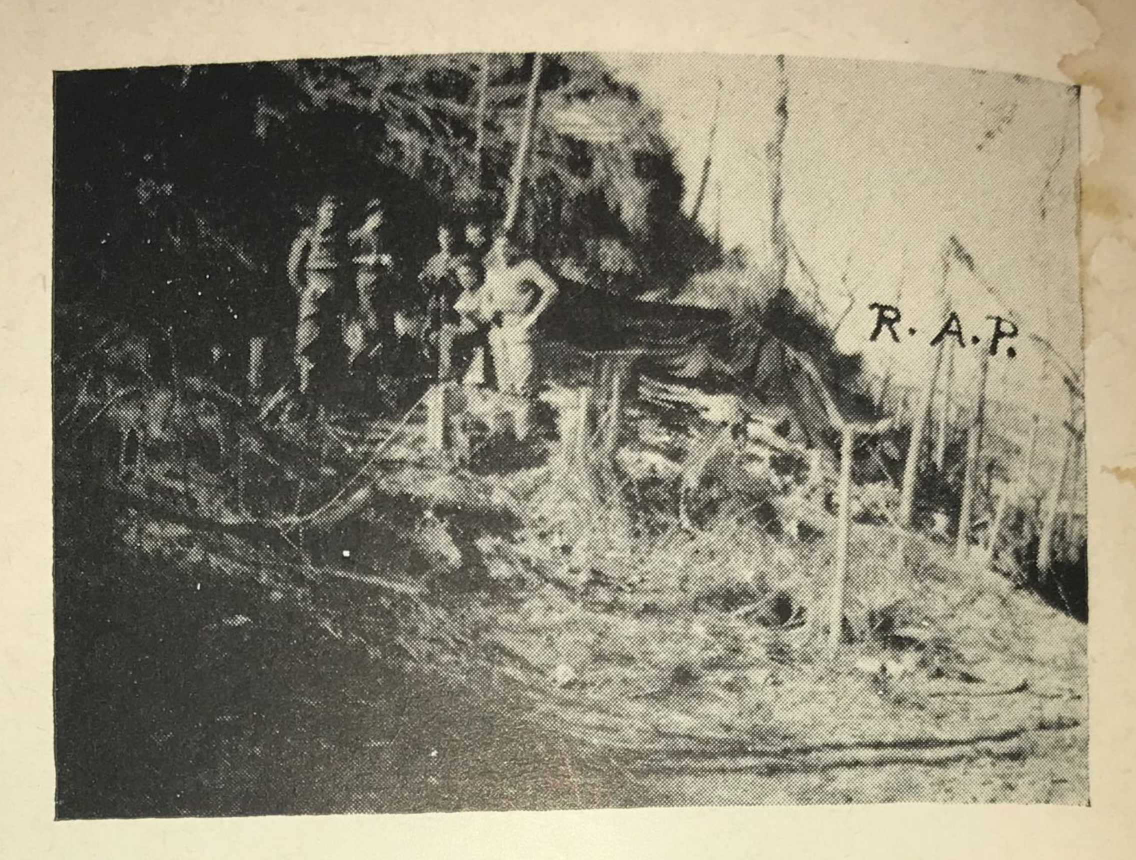
Je visite le Cap.-abbé St-Pierre, aumônier du 4ième bataillon de renfort. Au retour, je m'arrête aux hôpitaux canadiens de Caserta visiter mes amis du R. 22 R. qui



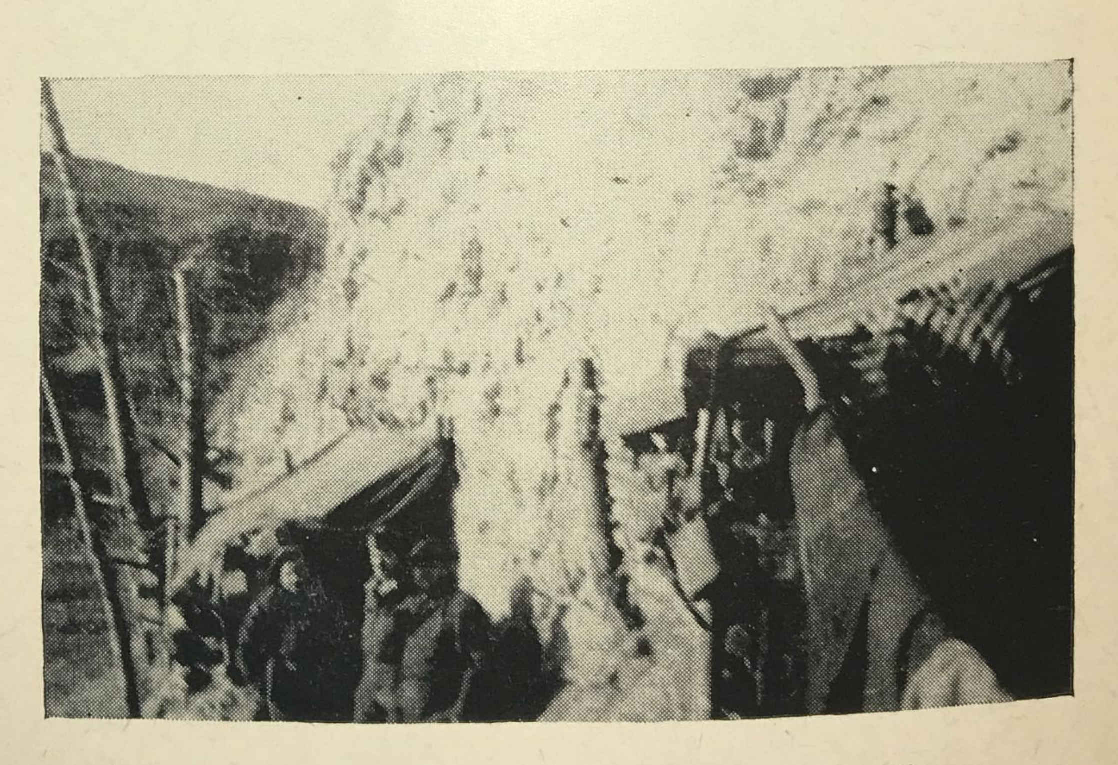
Dans les ruines et la boue de Villagrande. Lieut. Audren et quelques-uns de ses hommes sortant de mon « confessional ».



Villagrande: cuisine de la Cie de support.



Villagrande. Dug-outs de la Cie de support.
(Voir p. 237).



Lieut. Lemay, signaleur Simard et Padre Laboissière.
(Voir p. 237).



Dimanche des Rameaux 1944. Padre Laboissière disant la messe sur le champ de bataille en arrière de San Nicola. Le servant de messe est le major Bellavance, commandant de la Cie C du Royal 22ième régiment. (Voir p. 243).



A notre R. A. P. de Villagrande. 1) Cap. Dr Brooks, 2) Sergent major régimentaire Tremblay. 3) Padre Laboissière.



Hôtel Santa Catarina, hôtel des officiers canadiens sur les bords enchanteurs de la mer Tyrrhénéenne.
(Voir p. 271).



Promenade de l'hôtel.

ont été blessés récemment: Cap. Potvin, M.C. Cap. Dr Brooks, les Lieut. Piché, Audren et M. Roy. On m'apprend que le régiment a subi de lourdes pertes. Mon ami, le major Ovila Garceau est mort de ses blessures. J'en ai beaucoup de peine, mais sa mort ne me surprend pas, car il était toujours en avant de ses hommes, avec son sergent-major, Kid Roy, le fameux lutteur. Les Lieut. Letartre et St-Onge ont aussi été tués; ce dernier a été tué par sa propre grenade. Comme il allait la lancer sur un poste de mitrailleurs allemands, un franc-tireur boche lui envoya une balle dans le bras qui lui fit lâcher sa grenade. Le R. 22 R. a fait aussi une belle campagne. Nos gars ont capturé un général allemand, son état-major et 500 hommes.

26 avril

Grâce à l'amabilité de mon ami, le Cap. André Arnoldi, secrétaire du mess du 8ième bataillon et héros de la Casa Bérardi, je pourrai désormais avoir ma chambre privée à son mess où je pourrai enfin prier et dormir en paix.

28 avril

Fête de la Pentecôte. Après avoir chanté une grand'messe chez les religieuses de S.-Paul, je vais dire une deuxième messe à Forino, à 8 milles d'Avellino, pour les nombreux soldats qui doivent s'embarquer demain pour l'Angleterre. Le curé, un bon vieillard, me montre de beaux vêtements sacerdotaux que les Boches ont déchiquetés à coups de baïonnettes. Ce soir, j'ai l'honneur de prendre le souper avec la princesse Maria Piedmonte Marrho, di Somma, cousine du roi d'Italie. Elle a une charmante famille qui se compose de trois grandes filles de 22, 20 et 18 ans et deux gentils garçons, de 16 et 14 ans. Tous parlent cinq langues. Toute la conversation se fait en un excellent français. Parmi les hôtes, il y a des officiers anglais, français, italiens, canadiens-français et canadiens-anglais. « J'espè-

re, dit-elle, que vous comprenez tous le français. » Tous disent oui, excepté deux officiers can.-anglais. « De quelle province venez-vous, messieurs, leur demande-t-elle. » — « Nous venons de l'Ontario, répondent-ils. » — « Ah, quelle éducation avez-vous chez vous, s'exclame la princesse en anglais! C'est dommage. Ici, en Europe, tous les gens cultivés savent parler français. » Puis la conversation se continue en français. Nos deux amis de Toronto s'embêtent durant toute la soirée et se promettent d'apprendre le français.

30 avril

Je visite notre premier échelon du quartier-général canadien à Naples et je rencontre l'adjudant-général, l'aimable major Delorme, avec qui je discute les affaires religieuses et morales de nos soldats.

31 avril

Je vais enterrer un de nos motocyclistes qui s'est tué hier. Le cimetière de Salerno contient plus de 6,000 corps de soldats américains, allemands et anglais. L'officier anglais, en charge de ce cimetière qui est très joli, se plaint que souvent les Italiens viennent pendant la nuit déterrer les morts pour leur voler uniformes et chaussures. On a trouvé des cadavres dévorés par les chiens.

1er juin

Je vais visiter le 6ième bataillon de renfort d'artillerie, situé à Eboli, à 12 milles de Salerno. J'y rencontre le Cap. Père Hayes, bénédictin anglais, qui prend bien soin de nos Canadiens.

4 juin

J'ai l'agréable surprise de rencontrer mon ancien élève, le F.O. Léopold Houle qui me raconte ses exploits avec

son spitfire en Afrique, en Corse et en Yougoslavie. Le Cap. Dandonneault me fait ses adieux avant de partir comme médecin du R. 22 R.

6 juin

Je trouve la ville de Naples en fête: toutes les maisons sont pavoisées et les gens dansent et jouent de la musique dans les rues. On célèbre la prise de Rome et l'invasion de la France par nos armées.

7 juin

A 1.00h. du matin au château de Frontenac, hôtel canadien à Naples, une dizaine de jeunes officiers envahissent ma chambre. Ce sont des jeunes gens des régiments Prince Edouard & Hasting et 48 Highlanders, catholiques et protestants, que j'ai connus en Afrique. Ils ont vu mon nom sur ma chambre et sont venus me saluer. Ils arrivent du front de Cassino et de la ligne Hitler et tous sont furieux, car nos chefs se sont fait jouer par les Anglais et les Américains. Les Canadiens ont dû combattre comme des lions pour percer les lignes Gustave et Hitler et maintenant que la trouée est faite, ils reçoivent l'ordre de céder leurs places aux Anglais et aux Américains qui ne sont plus qu'à 20 milles de Rome et n'auront qu'à faire leur entrée triomphale dans la capitale d'Italie. Avec une telle politique, il ne faut pas être étonné de voir nos gars furieux et perdre leur moral. L'entrée de Rome est fermée à nos soldats. Probablement qu'on permettra à nos gars d'y aller lorsque les Américains auront tout acheté en fait de souvenirs et réquisionné les meilleurs hôtels.

22) *En route vers Rome et Cassino*

18 juin

Malgré la défense pour les Canadiens d'aller à Rome, je pars quand même, quitte à demander la permission aux

quartiers-généraux de la 8ième armée britannique. En route, nous allons visiter l'hôpital canadien N° 3. Après le dîner, je pars avec le Cap. P. Aubin, C.SS.R. et mon chauffeur, Bill Doucette. Nous prenons la route 6 ou voie Casilina et passons par Caserte et Capoue, villes anciennes très célèbres qui sont maintenant en ruines. Puis vers les 5.00h. p.m. nous arrivons à Cassino, ou Mont Cassin, ville illustrée par le grand S. Benoit qui y fonda un monastère au sixième siècle. La ville n'est plus qu'un amas de ruines. Pas une seule maison reste debout, les côtés de chemin sont pleins de mines allemandes et les maisons remplies de « booby traps. » La mort plane encore sur ces ruines qui ont été témoins de grandes batailles livrées ici la semaine dernière. Que de soldats morts sont encore ensevelis sous ces décombres. Une senteur nauséabonde s'en dégage. Du monastère qui dominait la ville, il ne reste plus rien. Tout le long du chemin on ne voit que tanks, camions et canons renversés. Le trafic est très intense sur cette voie. D'interminables convois militaires défilent lentement et viennent s'embouteiller près des ponts détruits par l'ennemi et il faut passer les rivières à gué. Avant de partir, j'ai eu l'heureuse idée de poser une pancarte en avant de mon auto « Aumônier Senior ». Partout les polices militaires me donnent la priorité de passage. Enfin nous arrivons à notre hôpital, à Anagni à 8.30h. du soir. Le Cap. P. Taylor, O.P. nous donne une belle chambre à coucher. L'hôpital est logé dans le magnifique collège fasciste moderne qui domine la ville. Anagni est une ville universitaire célèbre. Elle a fourni quatre papes à l'Eglise; S. Bonaventure, O.F.M. et S. Thomas, O.P. y ont enseigné. Tard dans la nuit, une estafette vient avertir le commandant de l'hôpital que la ville de Rome peut maintenant être visitée par les Canadiens. Nous ne sommes qu'à quelque trente milles de Rome.

23) *Rome*

19 juin

Nous quittons Anagni à 7.30h. et nous arrivons à Rome à 9.30h. à cause du délai causé par un convoi de tanks qui monte au front de la 8ième armée. Enfin nous voici dans la Ville Eternelle. L'ancien coudoie le moderne. On y voit de splendides édifices, monuments et maisons modernes s'élever à côté d'arcs de triomphe et d'amphithéâtres de l'époque romaine. Le grandiose monument de Victor-Emmanuel se dresse dans toute sa splendeur non loin de l'énorme Colisée de Vespasien. A 9.15h., j'arrive à la maison généralice des Franciscaines, 124 Via Marulana. Mes confrères, le T.R.P. Théodoric Paré définiteur général, le P. Conrad Morin et le Fr. Paul Perron me reçoivent comme un libérateur. Le Révérendissime P. Bello, ministre général, me souhaite aussi la bienvenue. Je trouve mes confrères très amaigris par les privations. Le P. Conrad surtout fait pitié à voir. La sous-alimentation lui a fait perdre la vue de l'œil droit. Dans l'après-midi, je vais visiter la grandiose basilique S.-Jean de Latran et je m'arrête voir le P. Barnabé Lafond que je trouve aussi bien amaigri. Dans ce palais papal, sous la dépendance du S.-Siège, se sont cachés des officiers britanniques et des Juifs qui ont ainsi échappé à la Gestapo. Je passe la soirée avec les RR. PP. Théodoric Paré, Conrad Morin, Oliger, historien, Bonnefoy, français de Bordeaux. Le P. Conrad nous fait un récit fort intéressant de ses aventures avec le maquis italien. Au mépris de la peine de mort portée contre ceux qui cacheraient des prisonniers alliés il en a aidé plusieurs à se cacher et à échapper à la Gestapo. Il a dû procurer du logement, des vivres et des vêtements, chose très difficile à cause de la surveillance allemande.

24) *Audience du Saint Père*

20 juin

Le P. Conrad a eu l'obligeance de voir le premier chamberlain du Pape et me faire réserver une bonne place pour l'audience. Nous visitons d'abord S.-Pierre. Quelle belle et grande basilique! Ça dépasse tout ce que j'avais conçu. Puis nous gravissons un grand escalier de marbre qui nous conduit au Vatican. Le chamberlain vient chercher le P. Conrad, le P. Aubin et moi et nous conduit dans une immense salle où il y a 4,000 officiers et soldats de la 8ième armée. On nous donne la première place à droite du trône. Soudain un immense hourrah et des applaudissements saluent l'entrée du S. Père qui est précédé de gardes nobles, en grands uniformes, et est porté sur une sédia. Du trône le Pape nous parle durant 10 minutes en anglais et en français, puis il étend ses grands bras et nous bénit tous, catholiques et protestants. Aussitôt le P. Aubin et moi gravissons le marchepied du trône et nous nous prosternons aux pieds du S. Père qui nous fait baiser son anneau et nous relève plein de bonté. Il me pose quelques questions sur mon ministère, sur mes parents et me dit « Dites à vos chers parents, amis et aumôniers qui sont sous votre juridiction que je les bénis tous de tout cœur. » Ensuite on présente au S. Père les généraux anglais et canadiens qui sont présents ainsi que les aumôniers catholiques et protestants. Le Pape descend de son trône et donne la main à chacun en disant toujours un bon mot. Puis malgré les gardes qui essaient de tenir les soldats à distance, tout le monde entoure le S. Père qui sourit et donne la main à tous ceux qui se présentent. Tous, catholiques et protestants, sont fort impressionnés de la bonté et de la simplicité du Pape. Un jeune officier me dit: « Cette audience du S. Père me fait oublier tout ce que j'ai souffert au

front. » Dans l'après-midi sous la direction du P. Conrad, je visite le Colisée où tant de martyrs ont répandu leur sang pour la foi. C'est avec une émotion profonde que je touche ces murs et baise la vénérable pierre de la prison Mamertine où S. Pierre et S. Paul ont été prisonniers. Puis nous nous dirigeons vers l'ancienne Via Appia et par l'imagination je revois les premiers chrétiens se dirigeant vers les catacombes à la tombée de la nuit. Après avoir visité les catacombes de S.-Sébastien et S.-Calixte, ces vénérables reliques de la foi, on en sort avec plus de conviction religieuse. Des catacombes, nous nous dirigeons vers la basilique de St-Paul-hors-les-Murs. En chemin nous nous arrêtons aux cavernes Ardéatines où nous voyons de nos yeux les effets de la brutalité allemande. Là, le 19 mars 1944, 335 Italiens, dont deux prêtres, ont été torturés, puis massacrés à coups de mitrailleuses; puis les barbares y ont fait sauter les cavernes à la dynamite, ensevelissant sous les décombres les victimes encore vivantes. De mes yeux, j'ai vu ces cadavres déchiquetés empilés dans les corridors souterrains d'où se dégage une puanteur insupportable de cadavre pourri. Des foules de gens y viennent déposer des fleurs, pleurer, crier et prier. Cette scène sera à jamais inoubliable. Puis enfin nous arrivons à la majestueuse basilique de S.-Paul. A la voir de l'extérieur, on ne dirait jamais que cet édifice peut renfermer tant de richesses de marbre, de mosaïque et d'or.

21 juin

Après avoir visité quelques vieilles églises et anciens monuments romains, nous quittons Rome à 1.00h. p.m. par la célèbre voie Appienne. A Littoria, nous voyons des centaines d'avions allemands et italiens détruits par les bombardiers alliés puis nous nous engageons dans la belle route des Marais Pontins asséchés par Mussolini. Partout

nous voyons de belles fermes modernes; mais malheureusement les Allemands ont brisé les digues et des fermes ont été inondées, sur une longueur de 30 milles. Nous traversons ensuite les grandes villes de la côte: Cisterna, Istri, Velletri, Terracina et Formia qui ne sont plus que des amas de ruines. Nous arrivons à Avellino vers les 7.00h. p.m. après avoir fait un intéressant voyage, sans accident, grâce au bon S. Antoine qui nous a conduit.

25 juin

Ce matin, il y a une grande parade militaire à l'église de San-Rosario d'Avellino. Près de 700 soldats et 27 officiers tous catholiques vont assister à la messe. La fanfare des cornemuses des Highlanders du Cap Breton, dons les musiciens portent le kilt écossais, précède la parade. Les Italiens sont fort impressionnés de voir ces beaux grands types défiler par les rues et le sont d'avantage lorsqu'ils les voient presque tous aller communier.

25) *Excursion à Rome*

3 juillet

Avec la permission du brigadier Haldenby, j'organise une excursion à Rome pour les officiers et sous-officiers catholiques. Cet officier supérieur, bien que protestant et torontonien, est fort sympathique aux catholiques et m'accorde toutes permissions requises pour me procurer les camions nécessaires.

4 juin

Ce matin, le S. Père reçoit le R. 22 R. en audience privée.

5 juin

Je pars ce matin pour Rome. Dans mon auto, il y a le Cap-abbé Lapierre, et les gardes-malades, Lieut. Latour, Lévesque et Newman. Trente-deux officiers et une cinquantaine de sous-officiers nous suivent dans cinq camions. En chemin, des officiers français nous arrêtent. Un aumônier catholique et deux sous-officiers américains ont frappé un arbre et sont gravement blessés. Heureusement, que j'ai avec moi des infirmières et tout le pansement nécessaire aux premiers soins. A mon tour, je fais arrêter une ambulance américaine qui prend les blessés. Un peu plus loin, autre accident de deux camions américains qui se sont tamponnés. C'est incroyable comme ces Américains conduisent vite et sont si peu prudents. J'arrive à Rome à midi et je fais des heureux en apportant des vivres à nos Pères canadiens. Dans l'après-midi le P. Conrad Morin sert de guide à nos officiers canadiens.

6 juin

Le S. Père donne audience à 2,000 soldats et 400 officiers canadiens qui sont tous très impressionnés de cette audience papale. Le P. Aubin fait ouvrir la chapelle Sixtine pour nos Canadiens. Nous arrivons à Avellino à 11.00h. p.m. et tout le monde me remercie de leur avoir obtenu ce beau voyage inoubliable.

9 juin

Grande parade religieuse à Avellino. Plus de 5,000 hommes y prennent part. La fanfare du Corps d'armée est venue spécialement pour cette occasion. Arrivés sur le grand square des casernes, les 2,000 catholiques, sous la conduite du colonel McKenna, se séparent des protestants. Le Cap. P. Aubin dit la messe en plein air et prêche dans les deux langues, tandis que le Cap-abbé S.-Pierre et moi entendons

les confessions. Il y a beaucoup de communions. Après le service religieux, le brigadier Haldenby passe les troupes en revue. Dans l'après-midi, je conduis un groupe d'officiers protestants au fameux monastère bénédictin de Montevergine. Chaque dimanche, j'organise des tours historiques et religieux pour nos gars.

13 juin

Depuis quelque temps mon genou blessé par des shrapnels le 8 mars 1944, me fait souffrir. Le colonel médecin Gardiner l'examine. Il trouve les blessures bien guéries, mais mon genou fait de l'arthrite.

14 juin

Ce soir, le colonel McKenna, le Cap. P. Aubin et moi allons à Pagani, patrie du grand S. Alphonse de Ligouri, fondateur des Pères Rédemptoristes. C'est avec dévotion que nous visitons la superbe basilique construite par ce grand saint vers 1745. C'est avec une émotion profonde que nous prions devant son tombeau et visitons la chambre à l'usage du saint. On dirait que le saint vient de mourir et partout on respire l'air embaumé par les vertus de S. Alphonse.

26) *Retraite des aumôniers*

16 juin

Dimanche. Après le dîner le Cap-abbé Chiasson, aumônier de l'hôpital N° 1, le Cap St-Pierre et moi partons pour Piedimonte d'Alife où nous allons faire notre retraite annuelle. Nous arrivons à Piedimonte à 8.00h. p.m. C'est une petite ville malpropre et ancienne, bâtie sur les flancs d'une montagne. Les rues sont étroites et tortueuses. Nous logeons au séminaire qui, dit-on, a été construit par S. Char-

les Borromée. Nous y sommes 25 aumôniers canadiens venus d'un peu partout.

19 juin

Ce soir, je prêche l'heure sainte en français à tous les aumôniers, sous la présidence de l'évêque du lieu. Dans nos discussions avec les aumôniers, j'ai pu me rendre compte que dans la plupart des régiments de langue anglaise, l'aumônier est mieux traité que dans ceux des régiments en majorité catholiques. Chose fort étrange! Après le souper, les Cap-abbés Cloutier, Lavallée et moi accompagnons le major Gratton au camp du R. 22 R. Il fait bon de revoir de si bons amis. Mais que de jeunes gens je ne vois plus: ils sont morts au champ d'honneur depuis mon départ du régiment.

24 juin

Le colonel Roberge, ancien commandant des Voltigeurs de Québec, maintenant officier supérieur de liaison avec l'armée française, arrive du front de Florence. Il me dit que c'est le plan du général Juin qui a fait craquer la ligne Hitler et chasser les Boches du Mont Cassin. Il me fait lire le rapport de l'état-major français au sujet de la bataille du Garigliano et du Liri-11 au 22 juin 1944. On y voit que le général Juin, commandant du corps d'armée français, eut beaucoup de peine à faire comprendre au général Clark, commandant de la 5ième armée américaine, que son plan était le seul pratique et qu'il fallait le mettre à exécution au plus tôt.

2 août

Fête de S. Alphonse de Ligouri, mon patron. Le P. Aubin me conduit à Pagani où j'ai le bonheur de dire la sainte messe dans l'oratoire privé de S. Alphone. Tout y est conservé comme au temps du saint et j'ai pu dire la messe sur

l'autel sanctifié par le saint et faire mon action de grâces sur son prie-dieu. La basilique était bondée de monde et la place de l'église était couverte de kiosques de vendeurs publics, comme l'on fait chez nous lorsque passe un cirque dans une ville. Les fêtes religieuses en Italie donnent l'occasion aux marchands de faire beaucoup d'argent. L'esprit mercantile, l'amour du gain qui existait au temps de S. François et de S. Bernardin de Sienne règne encore en maître ici. Chose curieuse aussi dans le sud de l'Italie: on travaille le dimanche, mais on ne travaille pas le jour de la fête de saints locaux. L'autre jour, je parlais à un vieux d'Avellino qui n'avait pas travaillé le 13 juin, fête de S. Antoine: « Pourquoi lui demandai-je, travaillez-vous le dimanche et ne travaillez-vous pas à la S.-Antoine? » — « Voyez-vous, dit-il Notre Seigneur est un grand saint; il a fait beaucoup de miracles durant sa vie; mais S. Antoine est un plus grand saint: il a fait beaucoup de miracles durant sa vie et il en fait encore de nos jours, lui. » C'est incroyable comme là-bas, le peuple est ignorant des choses religieuses. L'Italie aurait encore besoin de plusieurs François d'Assise et Alphonse de Ligouri.

3 août

Je passe la soirée avec le colonel Roberge, officier supérieur de liaison avec l'armée française. Il me raconte plusieurs faits fort intéressants sur l'armée du général Juin. L'armée française quitte Sienne et vient s'établir près de nous pour se regrouper avant d'aller attaquer le sud de la France. Les pertes sont très élevées.

10 août

Je viens de rencontrer plusieurs officiers français au club des officiers canadiens d'Avellino. Ils sont tout épatés de nous entendre parler français et j'ai dû leur faire toute une conférence sur le Canada français. C'est incroyable

combien le Canada est peu connu en France. Ce midi, le Cap. Routhilier du 5ième Marocain D.C.A. est venu me chercher avec le Cap. Primeau pour aller prendre le dîner à leur camp. Cette division marocaine est au repos, à Peternopoli, dans des montagnes d'accès difficile, au sud-est de Bénévento. Le colonel Raboul et les 13 autres officiers nous reçoivent à bras ouverts. On nous a servi un excellent repas qui a duré deux heures. Nous avons beaucoup causé de la guerre. Décidément les Américains ne semblent pas plus populaires avec les Français qu'ils ne le sont avec les Britanniques. Les Français préfèrent les Anglais parce qu'ils sont simples et essaient de comprendre les problèmes des Français sans chercher à s'imposer. Les Américains sont toujours sûrs d'eux-mêmes et regardent les européens avec un air de supériorité qui choque tout le monde. « Le matériel de guerre anglais, me dit-on, semble plus encombrant et moins pratique, mais il est beaucoup plus solide que le matériel américain. Le jeep cependant est la plus belle invention américaine: il est solide, pratique, puissant et passe partout. » Ce soir je remarque beaucoup de Canadiens français qui fraternisent avec les Français. Ils se promènent en groupes et chantent à tue tête de vieilles chansons françaises, au grand étonnement des Italiens et des Canadiens anglais. Nos amis de Toronto, s'aperçoivent que leur « Parisian Franch » est un mythe anglais, comme celui de la race supérieure nordique. A nos mess, les Canadiens anglais font du mauvais sang; il y a beaucoup de gentilles infirmières françaises et eux doivent se contenter de les regarder ou de leur dire deux ou trois mots français.

27) *Sur les bords enchanteurs de la mer Tyrrhénéenne*

11 août

Après mes deux messes dites à notre prison d'Atripalda et au camp de rapatriement de Forino, le colonel McKen-

na et le P. Aubin me conduisent sur les bords de la mer Méditerranée, ou plutôt Tyrrhénéenne. Il fait une température splendide. Le ciel est d'une pureté incomparable; le soleil baigne le sud de l'Italie de sa lumière éclatante. Notre auto suit le chemin de corniche échelonné le long de cette belle mer bleue. Les panoramas y sont variés et grandioses; les plus beaux du monde, dit-on, par leur diversité, le coloris vif des maisons et des châteaux bâtis sur les rochers, au milieu des vignes plantées en escaliers. Nous côtoyons la mer de Salerno à Amalfi. Ce chemin est fort étroit; les corniches s'élèvent à 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Avec le poète Longfellow, je puis dire: « J'ai d'Amalfi une grande vision de mer, de ciel et de gloire. » Nous arrivons à Amalfi la plus ancienne république marinière d'Italie. Elle conserve des monuments historiques et artistiques remarquables. Nous parquons notre auto en face du monument élevé à Gioia, à qui l'on attribue l'invention de la boussole. Un jeune espagnol me salue et se charge de me faire visiter la cathédrale qui est un édifice fort imposant. Construite en 937, elle est unique dans son genre par son haut et majestueux perron byzantin. Les fresques de Domenico Morelli y sont encore toutes nettes et riches de coloris. La grande porte de bronze fut fondue à Constantinople en 1066. Dans la crypte, de style gothique, on conserve les restes du corps de l'apôtre S. André. Le cloître du Paradis est une splendide construction arabe à colonnes géminées, avec des arcs aigus, ornés d'entrelacs. Le haut campanile qui date du 9ième siècle resplendit au milieu des vives couleurs, jaune, rouge, vert, de ses trois étages. Le musée municipal dans le palais communal renferme les célèbres « Tables d'Amalfi » les plus anciennes lois du droit maritime qui existent au monde.

L'ancien couvent des Capucins, maintenant converti en hôtel, domine les hauteurs d'Amalfi. Ce couvent, fondé par Pietro Capuano, fut donné aux Capucins en 1583. Ces moines l'embellirent et puisqu'il donnait sur la merveil-

leuse perpective de la Riviera, ils créèrent des portiques fleuris et une terrasse avec une ravissante tonnelle où s'entrelacent des vignes au milieu d'une multitude de blanches colonnes.

Du couvent des Capucins, nous nous rendons à l'hôtel Santa Catarina, situé à quelques centaines de pieds au-dessus de la mer. De là, la vue est aussi grandiose qu'au couvent des Capucins. Cet hôtel sert maintenant de lieu de repos pour nos officiers canadiens. Ce choix est très heureux. On peut se reposer à l'aise des bruits et des dangers du champ de bataille, tout en jouissant des beautés de la nature. Après y avoir dîné, nous nous rendons à Ravello et à Scala.

Ravello est situé sur un haut plateau de 1,000 pieds, sur le contrefort de la « Via Del Dragone » et offre un incomparable panorama de beauté pittoresque. On y arrive par une route construite en spirale qui se détache de la route principale, Salerno-Amalfi. Ravello est une petite ville ravissante et suggestive par son contraste avec sa topographie montagneuse, abrupte et hardie et la séduction de son paysage, riche des plus vives couleurs, entre la rusticité de ses étroites ruelles alpestres et la délicatesse de ses œuvres d'art, entre les ruines séduisantes de ses palais de type arabe-sicule et l'enchantement de ses jardins fleuris.

On passe sous les ruines du « Castello » et on arrive à la place de la cathédrale S.-Pantaléon, construite en 1086. Dans un autel latéral, on nous montre une grosse ampoule contenant le sang du saint évêque martyr qui se liquéfie le 27 juillet, fête de son martyre. Villa Rufolo. En longeant la route, à droite des jardins de la cathédrale, on remarque deux lourdes tours carrées formant l'entrée du palais Rufolo, commencé au 11ième siècle et illustré par le pape anglais Adrien IV et les rois de Naples, Charles et Robert d'Anjou. Le palais est un ensemble de constructions curieuses, de style arabe-sicule, qui sont profondément pittoresques. On pénètre dans un jardin plein de poésie qui don-

na l'impression au grand Wagner que le rêve du jardin magique de Klingsor, dans Parsifal, fut enfin réalisé. Ce jardin est un prodige de charmes séducteurs, d'élégance et de pittoresque; sa grâce est rehaussée par la note exotique d'authentiques statues grecques et romaines, par les grandes fougères australiennes, des vieux pins et cyprès. L'ancien palais Confalona (1063) et l'église de St-Giovanni in Toro sont aussi très intéressants. De là on arrive au fameux belvédère et à la terrasse Cimbrone par une charmante petite route. Le belvédère se trouve à l'extrémité de la hauteur où est perchée Ravello. La beauté panoramique de cet endroit, les résonnances qui se prolongent à l'infini dans le golfe mystique, les terrasses qui inspirent la poésie, le recueillement et la paix en font un endroit idéal au monde pour la contemplation. C'est pour ce motif que S. François d'Assise y fit construire deux monastères en 1222; l'un pour les Frères et l'autre pour les Sœurs Clarisses. Ces couvents sont encore habités de nos jours. C'est avec regret que je quitte Ravello, car dans peu d'endroits de la terre comme à Ravello, l'âme humaine arrive à s'affranchir du temps et des choses créées pour s'élever vers le Créateur.

Scala

Scala est située en face de Ravello, dont elle est séparée par un profond ravin. La colline est bâtie en escaliers couverts de vignes, de là le nom de Scala, escalier. C'est aujourd'hui une petite ville de quelque 2,000 habitants. Autrefois, elle en comptait 30,000 et était le siège d'un évêché. La cathédrale, genre forteresse, qui date du 10ième siècle, est fort imposante malgré sa vétusté. A l'intérieur, le sacristain nous fait admirer de vieilles statues africaines du 8ième siècle et des vêtements sacerdotaux, mitres d'évêque, du 12 ou du 13ième siècles. Scala doit surtout sa célébrité à S. Alphonse de Ligouri qui y a fondé sa congrégation de Sœurs et son ordre de missionnaires.

Après avoir visité le couvent fondé par S. Alphonse nous reprenons le chemin du retour en passant par Salerno. Je m'arrête souper à notre hôpital des convalescents et visiter le Cap-abbé Lapierre qui souffre d'une attaque de malaria.

Sur la route de Salerno-Avellino, nous avons rencontré deux processions. Quelle différence avec nos belles processions religieuses du Canada, où tout le monde marche pieusement et en ordre, tout en chantant ou priant. Les processions religieuses du sud de l'Italie n'ont pas ce cachet religieux que nous remarquons chez nous.

28) *Conduite de certains soldats*

15 août

J'apprends ce matin qu'une infirmière protestante de notre hôpital N° 3 s'est fait tuer vers une heure du matin dans un accident d'auto. Triste mort! Pauvres parents! S'ils savaient comment se conduisent certains de leurs enfants! La plupart de nos infirmières mènent ici une vie tout édifiante de dévouement et de piété, plusieurs communient chaque jour. Mais il y en a d'autres qui n'ont pas de tête. Elles boivent comme des hommes et font toutes sortes de bêtises avec des officiers qui n'ont pas plus de tête, ni de conscience. Depuis 15 jours il y a à Avellino, une vraie épidémie de meurtres et de suicides. Durant ce temps, trois soldats ivres se sont tués en tombant en bas des casernes; un autre a été tué par un soldat fou; un autre s'est tiré une balle en plein cœur. Un sergent dentaire s'est cassé les deux jambes, en sautant par la fenêtre. Hier, un type est venu me voir tout découragé à cause des mauvaises nouvelles reçues de sa femme. Il a éclaté en sanglots et m'a déclaré qu'il allait se suicider. Je l'ai « remonté » et lui ai donné une bonne lettre pour le médecin. Hier soir,

j'ai trouvé un soldat gisant inconscient dans le parc public. Je l'ai examiné avec un sergent médical et nous avons découvert que le type avait bu de l'iode. Je le fis transporter à l'hôpital immédiatement et on parvint à le sauver. Je crois que certains médecins ne font pas assez de cas de l'état mental de nos soldats qui arrivent du front. Si ces types ne montrent pas de blessures et ne font pas de haute température, on les envoie se promener, en riant d'eux ou en leur disant qu'ils jouent aux malades. On m'apprend aussi ce matin qu'hier soir un capitaine du premier bataillon de renfort s'est enivré et est allé insulter une jeune fille dans une maison respectable. La maîtresse de la maison qui a une forte poigne a mis notre officier à la porte. Celui-ci est venu chercher une mitrailleuse à la caserne et il aurait tué toute la maisonnée si le major Clendenning ne l'avait pas arrêté à la barrière du camp.

29) *Assise, patrie de S. François*

21 août

Je pars pour visiter mes hôpitaux de Rome et de la côte de l'Adriatique. M'accompagnent le Cap. P. Aubin, un dominicain et deux rédemptoristes italiens. Nous voyageons par la voie Appienne, toute jonchée de ruines. Après avoir visité notre hôpital N° 5, situé sur les bords du Tibre, à cinq minutes du Vatican, nous partons pour Assise avec le T.R.P. Théodoric Paré et le P. Conrad Morin, O.F.M. Nous passons par Terni dont les chûtes sont de toute beauté. Une belle eau verte se précipite d'une hauteur de 159 pieds et coule majestueusement sur des collines de marbre blanc où se jouent les rayons du soleil. Je trouve ces chûtes plus jolies que celle de Niagara. A côté se trouve la centrale électrique qui fournissait le pouvoir électrique à la ville de Rome. Avant de se retirer les Allemands ont brisé

tous les générateurs. Comme l'ennemi a mis les ponts hors d'usage nous devons prendre le chemin des montagnes qui est très tortueux et poussiéreux et d'une hauteur de 4,000 pieds. Après avoir fait l'ascension des monts Sabins, nous découvrons au bas la belle et riche plaine de Spolète. Ici et là de vieux châteaux dominent la plaine. Arrivés aux pieds des monts Sabins, nous trouvons la route Spolète-Foligno, Assise, Pérouse encombrée de convois militaires interminables qui se dirigent vers Florence. Ça nous prend deux heures pour faire 16 milles. Enfin au loin, voici Assise, le mont Soubasse, le grand couvent de S. François, qui domine la plaine des hauteurs de la ville. A notre gauche, dans la plaine, s'élève la majestueuse coupole da la basilique de N.-D. des Anges. Nous trouvons la place de cette basilique encombrée de tanks et de camions. Des troupes indiennes bloquent l'entrée du grand monastère. J'appelle un officier indien et lui fais évacuer la place en 5 minutes. Je lui fais comprendre que cette basilique est sous la dépendance du Vatican, donc territoire neutre, et que les alliés n'ont pas le droit de s'y installer. Le P. Custode nous reçoit à bras ouverts comme des libérateurs. La célèbre basilique n'a pas été touchée heureusement, mais le couvent a été endommagé par des bombes allemandes. Nous soupons à 9.00h. p.m. dans un immense réfectoire, décoré de splendides fresques, puis on nous conduit à nos chambres qui sont très vastes. La fatigue du chemin, la chaleur écrasante et l'émotion que je ressens de me trouver dans ce monastère, illustré par tant de nos saints, m'empêchent de dormir.

22 août

Ce matin, j'ai le bonheur de dire la sainte messe dans la petite infirmerie où mourut S. François et de faire mon action de grâces dans la petite et vénérable chapelle de la Portioncule. Toutes les deux sont enclavées dans la grande

basilique. Après la légère collation, on nous fait visiter le grand couvent et la basilique. Puis nous nous dirigeons vers Assise, bâtie sur une colline. Heureusement cette belle petite ville, qui n'a pas changé depuis le temps de S. François, n'a pas été endommagée par la guerre. On dit que le général allemand, qui était un bon catholique, a donné l'ordre à ses troupes d'évacuer cette ville en temps afin de lui épargner le bombardement des alliés. C'est avec émotion que je visite l'église Ste-Claire, la cathédrale S.-Rufin et surtout le vénérable monastère de S.-Damien berceau de l'ordre franciscain. Je prie à S.-Damien comme S. François l'a fait lui-même; j'admire la pauvreté et l'exiguïté des cellules de S. Bernardin et de Ste Agnès; du petit jardin, je contemple la campagne d'Assise, baignée de lumière et j'admire les beautés de la nature à l'endroit même où S. François composa son Cantique du Soleil. A midi, nous allons dîner chez les Clarisses collettines françaises. Puis à regret nous reprenons le chemin de Rome.

30) *Audience privée du Saint Père*

23 août

Grâce à l'amabilité de notre ami, M[gr] Bentivoglio, évêque d'Avellino et ancien abbé cistercien de l'abbaye Ste-Croix de Jérusalem de la ville de Rome, le P. Aubin et moi avons le privilège d'être reçus en audience privée par le Saint Père. Nous nous rendons au Vatican et dans la cour S.-Damase nous rencontrons M. Churchill, premier ministre de Grande-Bretagne, qui sort du palais, nu-tête, la figure rayonnante de joie et fumant son sempiternel cigare. Le Cap. P. Aubin et moi sommes les seuls officiers britanniques dans la cour. Churchill nous salue de la main. Dès qu'il est monté dans son auto, un garde suisse nous fait monter aux appartements du Pape. On nous conduit à tra-

vers un long corridor qui longe une douzaine de salons, gardés par des gardes suisses et nobles qui nous présentent les armes. Puis tout au bout de ce corridor, on nous fait asseoir dans un petit salon, richement décoré. Après quelques minutes d'attente, une porte s'ouvre et un homme grand et maigre, vêtu d'une soutane blanche, s'avance vers nous en souriant et nous tend les mains. C'est le Saint Père. Nous nous jetons à genoux et il nous relève avec bonté. Pendant 15 minutes nous causons tous les trois en français. Le Saint Père nous tient familièrement le bras et nous pose une foule de questions sur nos parents, nos familles religieuses, notre ministère dans l'armée. « Que pensent les soldats protestants des audiences que je leur donne chaque jour? » demande-t-il? — « Ces audiences, répondis-je, font un bien immense. Leurs préjugés de quatre siècles tombent tout naturellement; on parle avec enthousiasme de la bonté, de la simplicité du Saint Père et de la belle organisation de l'Eglise catholique. Ces gens-là sont à demi convertis; rentrés chez eux, ils aideront à dissiper les préjugés de leurs familles. » Puis nous présentons au Saint Père nos condoléances pour la mort récente du cardinal Maglione, secrétaire d'Etat. Puis le Pape nous parle de l'entrevue d'une heure qu'il vient d'avoir avec le premier ministre Churchill. « Quel grand homme d'état, quelle belle intelligence, s'exclame le Saint Père. Il comprend très bien tous nos problèmes religieux. Cette affreuse guerre prendra bientôt fin, mais il y a un autre grave danger qui s'annonce: le communisme. » Avant de prendre congé de Sa Sainteté, nous lui demandons de bénir nos évêques, nos communautés religieuses, nos parents et nos amis et nos chers soldats. Puis élevant les yeux au Ciel et étendant ses grands bras il dit: « En vous, je bénis tous ces chers absents. » Ensuite il va lui-même dans son bureau chercher des chapelets, des médailles et des images qu'il bénit et nous donne comme souvenirs. Enfin, il nous conduit lui-même à la porte, nous donne une forte poignée de main et

nous souhaite bonne chance. Nous traversons le grand corridor et descendons le riche escalier de marbre en silence. Je crois rêver. Voilà bien le vicaire de N.-S. sur la terre, le successeur de S. Pierre qui vient de me parler avec cet abandon, cette bonté, cette simplicité et j'oserais dire même avec cette familiarité de vieux amis. Durant la conversation, ses yeux brillants d'intelligence et de bonté ont rencontré les miens et m'ont rempli de consolation et de bonheur. Je sors du Vatican en remerciant Dieu de m'avoir accordé la faveur d'avoir pu rencontrer un si grand homme.

Au couvent S.-Antoine, je rencontre le P. Définiteur pour nos provinces franciscaines de langue slave, le P. Mandic. Le communisme se répand dans les Balkans, dit-il, plusieurs de nos religieux ont été mis à mort par les gens de Tito et l'avenir de notre religion n'est pas rose dans ces pays slaves. Jamais je n'aurais cru qu'un pays catholique comme la Yougoslavie aurait été si rapidement dominé par une poignée de bandits communistes.» A 2.00h. je quitte Rome pour Avellino, amenant dans mon auto, Mgr Barth, évêque de Muro Lucano, qui se rend à Naples. Depuis la prise de Rome, mon auto est devenu presque un autobus ecclésiastique et moi-même un postillon. A chaque voyage, je dois transporter des évêques, des prêtres et des religieux et aussi une foule de lettres; car les communications et le système postal ne sont pas encore rétablis entre le sud et le nord de l'Italie. Après un excellent voyage, j'arrive à Avellino vers les 10.00h. p.m. très affamé, car la nourriture est toujours un problème pour les voyageurs, même militaires, en temps de guerre. Depuis trois jours, je n'ai pris que deux véritables repas. Nous avons dû nous contenter de sandwiches froids.

31) *A Avellino*

28 août

Le colonel Roberge et moi sommes les hôtes des officiers de l'état-major français, logés près de Caserta. Nous

y rencontrons le colonel Lepara, basque à l'esprit pétillant de finesse, et le colonel Dupont, colosse normand et une foule d'autres officiers qui sont très courtois.

5 septembre

Sur demande du major Samson, adjudant du deuxième échelon, et un bon mascoutain, je vais avec le Cap. Pilon, officier d'éducation, faire une enquête sur l'état de nos soldats canadiens, détenus au N° 2 British Field Punishment Camp, près de Portici, sur la route de Pompéi. Le commandant du camp, le Cap. Stocking, de Londres, nous fait une excellente impression; c'est un homme de tact qui a une longue expérience des hommes. Dans ce camp de détention on n'essaie pas de tuer le moral des prisonniers; mais on leur prouve qu'ils peuvent devenir de bons soldats et d'excellents citoyens. On leur donne des conférences et on leur fait exécuter toutes sortes de manœuvres militaires. Le moral de nos soldats canadiens y est très bas. Ils se sentent délaissés de nos autorités canadiennes. Le commandant a la délicatesse de nous faire voir sa correspondance avec nos autorités canadiennes. Voici ce qu'il propose: « 1) les soldats canadiens devraient recevoir leur malle aussi régulièrement que les Britanniques. 2) on devrait leur expédier des journaux canadiens. 3) on devrait mettre tous les prisonniers canadiens ensemble sous la juridiction canadienne avec des gardes de leur nationalité. Car les Canadiens n'aiment pas à se voir sous la férule des Anglais; ici, ils développent une antipathie et une haine pour tout ce qui est britannique. Cette politique aura plus tard de graves conséquences pour la bonne entente entre Canadiens et Britanniques. »

11 septembre

Cette après-midi, je vais dire la messe dans les montagnes pour les soldats qui y subissent un entraînement spé-

cial. Pendant que je dis la messe servie par le Lieut. Descôteaux, de Sherbrooke (R. 22 R.), le P. Aubin entend les confessions.

12 septembre

Ce soir, j'assiste à la représentation du beau film religieux « The Song of Bernadette », reproduction exacte du livre écrit par un fameux Juif allemand, dont la famille a échappé à la Gestapo, grâce à une promesse qu'il avait faite à la Ste Vierge. Une soixantaine d'officiers et plus de 800 soldats, en majorité protestants, gardèrent un silence religieux pendant les 2 hrs et demie que dura la représentation. C'est la plus belle propagande que l'on puisse faire sur la Ste Vierge et les miracles de Lourdes.

14 septembre

Je n'ai pas pu m'endormir avant 2.00h. ce matin. Plusieurs officiers ivres ont fait un bruit infernal. Que d'officiers indisciplinés et sans éducation nous avons! Il ne faut pas s'étonner ensuite de voir les soldats n'avoir aucun respect pour ces gens-là. L'ivrognerie est une plaie de notre armée canadienne. Quand j'étais en Algérie, je n'ai jamais rencontré un seul soldat ou officier français ivre sur la rue. Depuis 9 mois que je suis en Italie, je n'ai rencontré qu'un civil ivre et aucun soldat italien. Mes amis italiens me disent que durant l'occupation allemande, les autorités ne laissaient jamais un soldat ivre sur la rue. Chaque soir les rues d'Avellino en sont remplies. C'est une honte pour notre armée. Ce matin j'assiste avec le colonel Roberge au service anniversaire, chanté à la cathédrale d'Avellino, pour les 2,600 personnes tuées l'an dernier à pareille date par les bombardiers américains.

32) *Miracle de S. Janvier à Naples*

19 septembre

Fête de S. Janvier, évêque, martyr et patron de Naples. Cet évêque de Bénévent fut martyrisé à Nole. Des chrétiens recueillirent son sang dans deux ampoules. Sa tête et son sang furent transportés au monastère de Montevergine, à Avellino, au 12ième siècle, puis transférés à la cathédrale de Naples en 1457. Depuis plusieurs siècles on attribue une foule de miracles à S. Janvier. Un de ces miracles que la science ne peut pas expliquer est la liquéfaction de son sang qui se produit trois fois l'an, lorsqu'on place les ampoules contenant le sang à côté de la châsse renfermant le crâne du saint. Des milliers de personnes ont été témoins de ce miracle. En janvier dernier, j'avais visité la vieille cathédrale de Naples et j'avais pu examiner à loisir la grosse ampoule contenant le sang coagulé et cristallisé. Elle était fortement scellée de plomb et cachetée de cire. Ce matin, fête de ce saint martyr, je voulus voir ce miracle dont j'avais tant entendu parler. Je me rendis à Naples en compagnie des Cap. PP. Aubin, CSSR et Warnke, O.M.I.

La cathédrale est bondée de monde qui parle à haute voix et se demande si le miracle va se produire. Des jeunes gens sont même juchés au haut des colonnes pour mieux voir. On prie, on chante, on se chicane pour obtenir une meilleure place. On se croirait sur une place publique. Nous parvenons à nous frayer un chemin à travers cette foule et nous arrivons à l'autel latéral où reposent le sang et le crâne de S. Janvier. Soudain à 10.00h. précises, les assistants qui se tenaient près de l'autel, gardé de deux soldats, s'écrient: « Il miracolo » — le miracle! On se met à applaudir. On rit, on chante. Des enfants courent crier la bonne nouvelle à la porte de la cathédrale. Toute la foule est en délire devant l'ampoule de sang liqué-

fié que montre un vieux prêtre. Puis des prêtres escortés de gardes transportent le sang sur le maître-autel où le cardinal-archevêque de Naples chante une grand'messe. Ne pouvant assister à la messe, nous retournâmes à la cathédrale à 1.30h. Un prêtre, escorté de deux soldats, fait vénérer la relique à une grande foule qui se bouscule et s'injurie. Arrivés à l'autel, nous disons au prêtre que nous sommes trois aumôniers catholiques et nous demandons à examiner l'ampoule que nous prenons dans nos mains. Le sang est bien liquéfié et remplit maintenant toute l'ampoule, car le sang coagulé et cristallisé prend moins de volume. On dirait du sang tout frais; l'ampoule porte encore les mêmes sceaux de plomb et de cire. C'est avec une émotion profonde que nous vénérons cette relique extraordinaire.

En retournant à Avellino, nous passons par Nola, patrie du grand S. Paulin de Nole. Nola, ancienne ville romaine célèbre, est située à environ 20 milles de Naples et 15 de Pompéi. Elle est le siège d'un évêché et le titulaire actuel est un franciscain. Cette petite ville a un aspect d'antiquité avec ses vieilles maisons basses et ses rues étroites et tortueuses. La cathédrale, de style baroque, n'a rien d'imposant, vue de l'extérieur; mais le visiteur est tout émerveillé en pénétrant dans cette vaste cathédrale, qui est d'un beau style roman pur et décorée avec goût de magnifiques fresques. J'y remarque un joli autel latéral, dédié au bienheureux Jean Duns Scot, notre docteur franciscain de l'Immaculée Conception. Sous un autre autel latéral, une splendide tombe de cuivre finement travaillée contient les restes du grand S. Paulin de Nole.

26 septembre

En visitant mes aumôniers d'hôpitaux, je me rends à Rome. Avec le P. Conrad Morin, je visite nos chères religieuses canadiennes du Précieux Sang qui habitent un

joli monastère à Monte Verde. Ces pauvres sœurs ont bien failli se faire tuer durant le bombardement des gares de chemins de fer de Rome par les avions alliés. Au retour nous nous arrêtons au monastère où vécurent le Bx Bonaventure de Barcelone et le grand S. Léonard de Port-Maurice. Avec quelle dévotion et quelle admiration nous avons vu ces pauvres petites cellules tout embaumées des vertus de nos saints franciscains. Le monastère est admirablement bien bâti sur les anciennes ruines du forum. Aux pieds de la colline s'élève le fameux arc de triomphe de l'empereur Constantin et en face de nous se dresse la masse imposante du Colisée, plus loin le forum romain. J'ai passé quatre jours à Rome chez nos Pères du couvent S.-Antoine. Qu'il fait bon pouvoir se reposer dans la paix et la tranquillité d'un cloître. Mais la nourriture de ce grand monastère est misérable. Les religieux ne font qu'un seul repas de viande par semaine. Le ravitaillement de Rome laisse fort à désirer. Au Château Laurier, hôtel des officiers canadiens, je rencontre plusieurs de nos jeunes officiers qui arrivent du front de l'Adriatique. La bataille du Rimini, dit-on, a été plus sanglante que celle de Cassino; ce qui n'est pas peu dire.

4 octobre

Triste fête de S. François. Je viens d'avoir un cas bien démoralisant. Un jeune homme de Kingston, s'est enrôlé à l'âge de 18 ans, en sept 1939. Il a été en action depuis la campagne de Sicile. En 1942, il perdait son père et sa mère. La semaine dernière il voit sur la liste des soldats morts à Rimini le nom de son frère unique. Hier il recevait une triste nouvelle de son unique sœur qui lui envoyait quelques lettres par année. Il aimait beaucoup cette sœur à qui il avait assigné une partie de sa solde afin qu'elle gardât cet argent pour son retour. Il apprend

que tout son argent amassé, $700.00, a été gaspillé par cette sœur qui vivait en concubinage avec un homme qui lui a donné un enfant. Ce pauvre type est presque fou et veut se suicider. Nos autorités militaires veulent l'envoyer au front de nouveau. J'ai eu des centaines de ces cas depuis mon arrivée en Italie. Nous avons des buses à la tête de notre armée qui n'ont ni tête ni cœur. On se bat pour la démocratie! Un sergent me disait l'autre jour: « Je me suis enrôlé et suis venu combattre ici pour empêcher les Allemands de venir détruire mon foyer et voilà, grâce à nos chefs qui ne veulent rien prendre en considération, mon foyer est déjà détruit et je n'ai plus qu'à me faire tuer, car je n'ai plus rien qui m'attend au Canada. »

7 octobre

C'est avec tristesse que j'apprends ce matin que les Lieut. Roger Dusseault et Hogan se sont fait tuer près de Rimini. En Afrique et à Ortona, ces deux bons jeunes gens venaient communier souvent. Le pauvre Roger, âgé seulement de 22 ans, est mort de sa blessure en parlant de sa bonne maman qu'il ne pourra plus aider.

8 octobre

Ce soir, je dîne avec Signor Bozzari, procureur général de la province d'Avellino, et le Dr G. Vecchi, docteur en droit de la faculté de Naples. J'ai discuté la politique italienne avec mes hôtes qui craignent beaucoup pour le futur de l'Italie. L'effondrement subit du fascisme a ouvert la porte à une foule de partis qui se combattent les uns les autres. Les communistes sont très forts et ils profitent du manque de ravitaillement allié pour faire du recrutement parmi les populations affamées. Après la paix en Europe, il faudra que les alliés occupent l'Italie, car ce sera l'anarchie.

15 octobre

Je souffre d'une forte attaque de malaria depuis deux jours. Cependant je dois dire deux messes ce matin. Puis le brigadier Haldenby me fait venir à son mess pour discuter la réception du cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, qui viendra visiter nos troupes.

33) *Visite du Cardinal Villeneuve*

16 octobre

Son Eminence nous arrive de Rome en auto. Il est accompagné du commodore Charest, aumônier principal de l'aviation canadienne d'Ottawa, du colonel O'Neill, aumônier principal de l'armée outre-mer et de l'abbé Nicol, secrétaire de Son Eminence. La réception a lieu au château de la princesse Piedmonte Marrho di Somma. Le brigadier a fait préparer un excellent souper. Outre nos hôtes, on remarque le brigadier Haldenby, commandant de tous les renforts d'Italie, les colonels Christie, Lee et Dunn. Son Eminence semble en excellente santé et son affabilité met tout le monde à l'aise. Après le souper, il y a réception au grand salon du château. Je présente au cardinal mes aumôniers d'Avellino: les Cap. Aubin, CSSR, Lapierre, Tessier, O.M.I., Cormier et Daly ainsi que les 4 Chevaliers de Colomb en charge de nos récréations; puis je présente le Col. Dunn, le Lieut.-colonel McKenna, tous deux catholiques, et une quinzaine d'autres officiers protestants, puis la famille de la princesse, Mgr Bentivoglio, évêque d'Avellino, et l'abbé bénédictin de Montevergine. Hauts dignitaires de l'église et de l'armée passent une agréable soirée ensemble. Vers les 10.00h. je conduis le cardinal et son secrétaire chez les Pères Rédemptoristes où ils passent la nuit.

17 octobre

Son Eminence dit la messe à l'église des Pères Dominicains. Y assistent 34 officiers et 700 hommes. Quatre aumôniers entendent les confessions durant la messe, 265 officiers et soldats reçoivent la sainte communion des mains du cardinal. Après avoir dit quelques mots d'encouragement et avoir donné quelques bons conseils, le cardinal se retire à la sacristie où je lui présente les officiers catholiques de divers régiments. Le brigadier eut la délicatesse de venir à la sacristie remercier encore le cardinal pour les encouragements qu'il a su apporter à nos soldats. Tout le monde, catholiques et protestants, sont enchantés d'avoir rencontré notre cardinal qui a su gagner tous les cœurs par son amabilité, sa simplicité et ses bons propos. Plusieurs photographes prennent des photos et le brigadier me dit: « Si les bons orangistes de Toronto me voient en compagnie du cardinal, je suis fichu! »

6 novembre

Je vais faire une enquête à Eboli au sujet d'un soldat anglais du nom de Condell qui est demeuré un mois au monastère des Bénédictins, s'est fait passer pour aumônier catholique anglais, y a entendu des confessions, y a prêché et dit la messe. Je découvre que ce type est l'ancien ordonnance du Cap. Hayes, bénédictin et aumônier anglais. On met toute la police militaire à ses trousses.

8 novembre

On m'annonce qu'on vient d'arrêter cet imposteur qui se faisait passer pour un aumônier anglais.

19 novembre

L'aumônier général d'Italie, le colonel MacIsaac, me demande d'aller le rencontrer à Rome pour discuter des affaires importantes.

21 novembre

Après avoir vu le colonel MacIsaac, le P. Conrad me conduit à l'hôpital N° 5 canadien où j'entre comme patient.

26 novembre

Le Cap-abbé Wilhelm, aumônier de l'hôpital, a fait les arrangements pour que je puisse dire la sainte messe au maître-autel de S.-Pierre de Rome, Je dis la messe servie par deux monsignori, et je distribue la communion à une foule d'officiers et de soldats prêtres canadiens de la Fraternité Sacerdotale.

28 novembre

Après avoir subi un minutieux examen médical, je repars pour Avellino.

9 décembre

On m'apprend que ma catégorie médicale a été baissée à cause de mon genou blessé et de ma santé générale. Je retournerai donc bientôt au Canada. Je ne suis pas du tout fâché de cette nouvelle. Mon remplaçant sera le major G. Gehl, père résurrectioniste et aumônier de la cinquième division canadienne.

34) *Dernier voyage à Rome*

16 décembre

Mon supérieur, le Lieut.-colonel McIsaac, me demande d'aller chercher mon remplaçant à Rome. Comme ce voyage sera mon dernier à la Ville Eternelle avant mon départ d'Italie, j'apporte des approvisionnements à nos Pères ca-

nadiens. Arrivé à Rome, j'apprends que le Ministre général de mon Ordre, le Rev. Père Bello, est décédé subitement le soir de ma dernière visite.

Le T.R.P. Théodoric me présente à son successeur, le Père Schomml, de la province de Bavière. J'ai l'honneur et le plaisir de causer avec Sa Paternité pendant une demi-heure. Il paraît un homme d'expérience; il est simple, affable et bien paternel .

17 décembre

Je rencontre mon successeur, le major Gehl, à la maison généralice de son Ordre, qui est l'ancienne résidence du fameux Copernic. Le P. Conrad et moi sommes les hôtes du Cap. Arnoldi et des Lieut. Girolemi et Ostiguy à l'hôtel des officiers français, la Piazza.

18 décembre

Le major Gehl, les Lieut. Girolami et Ostiguy et moi quittons Rome à 10.00h. a.m. Près de Formia, notre auto doit s'arrêter, car le radiateur est crevé. Je saute sur un camion américain avec mon chauffeur, Bill Doucette. Arrivé à Capoue, après de longs pourparlers avec les Anglais, je finis par avoir un camion qui va chercher mon auto. Nous rentrons à Avellino, tout gelés, à 10.00h. du soir, sans souper.

23 décembre

Je fais mes adieux à Mgr Bentovoglio, évêque d'Avellino. Ce soir, on vient me faire une sérénade sous ma fenêtre. Un vieillard joue admirablement bien de la guitare et un petit garçon me chante une belle chanson mélancolique d'une voix riche et sonore. C'est charmant. Je leur laisse tomber deux boîtes de viande en conserve.



Entrée des grandes casernes italiennes d'Avellino occupées par les renforts de l'armée canadienne.
(Voir p. 207).



Bureaux du brigadier Haldenby et des aumôniers-chefs major A. Claude-Laboissière et major Colling.
(Voir p. 256).



Visite du Cardinal Villeneuve, O.M.I., à Avellino, Italie 1944 près du cardinal, au centre, on remarque, Mgr Bentivoglio, évêque d'Avellino, le brigadier Haldenby, le colonel O'Neill aumônier général outre-mer, le major A. Claude-Laboissière, aumônier-chef, Cap. Larin, de Montréal, Au haut; le Cap. A. Tessier, O.M.I., aumônier du Royal 22ième rég. Au bas, à genoux, le Cap. Aubin, C.S.S.R. aumônier de la base. (Voir p. 286).



Groupe d'officiers et soldats du R. 22ième rég. reçus en audience privée par Sa Sainteté Pie XII. Assis: au centre: 1 — T. R. P. Théodoric Paré, définiteur général des Franciscains; 2 — Général Vanier, ambassadeur canadien à Paris, Lieut.-colonel Jean Allard, commandant du R. 22ième R. 3 — Brigadier Bernatchez, commandant de la 3ième brigade canadienne et ancien commandant du R. 22 R. 5 — Major Père L. Gratton, O.M.I., aumônier du R. 22 R. 6 — Major Charlebois, commandant en second du R. 22 R. (Voir p. 264).



A la maison généralice des Franciscains à Rome. De gauche: R. P. Conrad Morin, major A.-C. Laboissière, O.F.M., T. R. P. Théodoric Paré, définiteur général des Franciscains, R. P. Barnabé Lafond, O.F.M. (Voir p. 261).



A S. Damien d'Assise, Italie. Groupe de soldats sud-africains catholiques. A ma droite; mon chauffeur, Bill Doucette, de Yarmouth, N.E. (Voir p. 276).

35) *Dernier Noël en Italie*

24 décembre

Veille de Noël. Ce soir, je suis l'hôte de la princesse Piedmonte Marrho di Somma où je prends le souper avec son intéressante famille.

A minuit, nous avons la messe à l'église des Dominicains. Plus de 800 soldats, dont plusieurs protestants, y assistent. Les PP. Aubin, Cormier, Paris, Gehl et moi entendons les confessions qui sont très nombreuses, ainsi que les communions. Le P. Aubin, CSSR, nous donne une très belle instruction en anglais et en français. La chorale bilingue nous chante avec entrain des cantiques en français et en anglais. Tout le monde semble heureux de cette belle messe de minuit.

25 décembre

Ce matin, je me sens assez malade. Cependant je dis ma première messe chez les Sœurs de S.-Paul, ma deuxième à l'oratoire de la princesse pour sa famille et ses servantes et la troisième à Forino, pour les soldats qui doivent s'embarquer pour l'Angleterre.

26 décembre

Je reçois l'avis d'aller me rapporter au camp de Forino et de me tenir prêt à partir. Quel trou! Vieux village malpropre, aux rues très étroites. On se demande pourquoi on a choisi un tel endroit pour un camp. Je visite les quartiers des officiers. Il n'y a pas de lits. Ils doivent coucher par terre, sur un plancher de marbre et ce vieux château est ouvert à tous les vents. La plupart des officiers sont des blessés du front. Les soldats couchent dans des maisons avec des civils. Je trouve ce système amoral.

J'en fais la remarque au commandant du camp, le major Montgomery, qui est un excellent type. Lui aussi déplore cet état de chose, mais il n'y peut rien. Il me donne la permission d'aller coucher où je veux pourvu que je revienne en temps, demain, pour prendre le camion de Naples. Je vais coucher dans la chambre de l'aumônier des Sœurs de Cottolengo. C'est avec tristesse que je quitte le bon Père Aubin, CSSR., mon aide infatigable et le sergent R. Garand, mon « vicaire », de Sherbrooke.

35) *Départ d'Italie*

27 décembre

A 6.30h., mon chauffeur me conduit à Forino. Bill Doucette me fait ses adieux et a beaucoup de peine de me voir partir. C'est un excellent jeune homme de 19 ans qui ne boit pas et fait consciencieusement son devoir. Moi aussi, j'ai le cœur gros de le voir partir si triste. Les 80 officiers et 780 soldats montent en camion pour aller à Naples qui est à 35 milles d'ici. Plusieurs sont obligés de voyager debout. Encore une autre sottise. Au lieu de nous conduire jusqu'au navire, comme le font les Anglais, on nous fait descendre et marcher 10 minutes avec tout notre bagage sur le dos et la plupart des hommes sont des blessés, plusieurs n'ont qu'un bras. Nous arrivons tout éreintés et hors d'haleine à notre navire, « L'Arundel Castle ». A bord, il y a un grand nombre d'officiers et de soldats britanniques qui s'en vont en congé dans leurs familles. Selon leurs coutumes, ils ont déjà choisi les meilleures places. Comme aumônier senior catholique, je demande une cabine privée à laquelle j'ai droit pour les confessions et les entrevues. « Nous regrettons infiniment, me dit-on, il n'y a pas de cabine libre. » — Un jeune marin irlandais catholique me montre une cabine privée, occupée

par un aumônier protestant anglais. Je me vois installé dans une petite cabine avec trois majors canadiens qui sont déjà demi-ivres. Ça promet pour la traversée. Nos jeunes officiers m'arrivent furieux et me demandent de venir voir leurs quartiers et d'aller ensuite protester auprès des autorités. Nos officiers, d'un grade inférieur à celui de major, sont logés dans la cale et couchent dans des espèces de bunks très étroits, n'ayant aucune couverture pour se couvrir. Ils sont traités absolument comme les soldats prisonniers italiens qui logent dans la salle voisine, sur le même pont. Des lieutenants et des sergents britanniques ont des cabines privées et couchent dans de beaux lits blancs. Ces types-là s'en vont en congé; ils ne sont pas des blessés. Cette situation est révoltante. J'en parle aux autorités du navire qui me répondent que les Anglais sont montés à bord les premiers et ont choisi les meilleures places. Malheureusement eux, ils ne peuvent rien changer. Je vais expliquer la situation de nos jeunes officiers au colonel canadien en charge des troupes canadiennes à bord de ce navire. C'est un timide qui a peur de revendiquer nos droits auprès des Anglais. D'ailleurs il n'a pas besoin de rien, car il a une cabine à lui seul. Cependant pour calmer les officiers, on leur fait donner trois couvertures de lit. Nous nous demandons si notre gouvernement est au courant de cet état de chose. Paie-t-il des billets de première ou de troisième pour le rapatriement de nos officiers blessés?

SEPTIÈME PARTIE

Retour en Angleterre, 1945

1) *Injustice aux officiers canadiens blessés*

28 décembre

Sans regret, nous quittons Naples, à 11.00h., ce matin. Il fait un temps affreux. Il pleut et un lourd brouillard enveloppe les montagnes de la côte italienne. A bord, la nourriture est bonne et abondante sans être très variée. Mais nous sommes très à l'étroit. Nous n'avons pas de place pour nous asseoir, excepté par terre sur les ponts. Ce navire en temps de paix voyage entre l'Angleterre et l'Afrique du Sud. Il porte ordinairement 600 passagers, actuellement nous sommes 3,500. Il y a des soldats et des officiers britanniques qui s'en vont en congé, des marins anglais dont les navires ont été coulés et s'en vont en chercher d'autres en Angleterre. Il y a aussi 300 jeunes filles A.T.S. anglaises, des officiers polonais, des marins français puis 260 soldats italiens qui s'en vont travailler en Grande-Bretagne et 250 prisonniers de l'armée allemande: allemands anti-nazis, hollandais, belges, russes, tchèques, luxembourgeois, etc. A tout instant, des instructions sont données en 6 langues différentes par des hauts-parleurs. Tout le monde est libre sur les ponts. Cette après-midi, il y a eu un commencement de bagarre entre Italiens et Allemands. Puis après le souper plusieurs chicanes entre officiers canadiens commandos et officiers britanniques. Nos officiers commandos parachutistes qui arrivent du sud de la France et s'en vont faire une descente en Hollande sont des types bien bâtis qui n'ont pas froid aux yeux. Ils sont très irrités du traitement qu'on leur donne et méprisent les officiers anglais dont la plu-

part n'ont jamais participé à aucun combat et cependant s'en vont en congé chez eux et regardent les Canadiens avec hauteur et arrogance. Trois d'entre eux se sont fait casser la gueule par un grand lieutenant irlandais de Toronto qui a pris un peu de boisson et veut jeter tous ces officiers de salon à la mer. Heureusement que l'on ne vend pas de boisson à bord, car il y aurait de la casse.

29 décembre

Grosse mer, pluie et vent violent. Il y a tellement de malades que tout le monde est tranquille ce matin. Je suis moi-même affreusement malade, mais mon ami, le major Dr Gough, de Drummondville, me donne trois pastilles contre le mal de mer qui me remettent vite sur pieds.

30 décembre

La mer est plus calme ce matin et je puis dire la sainte messe à laquelle assistent une soixantaine de personnes de différentes nationalités. Un caporal allemand s'engueule avec un sergent italien pour me servir la messe. Je règle la question une fois pour toute: un matin, un Allemand servira la messe, un autre matin ce sera le tour d'un Italien; la deuxième messe dite pour les Britanniques et les Canadiens aura deux servants de ces nationalités. Tous semblent contents de cet arrangement. Dans l'après-midi je vais parler aux Italiens qui sont fous de joie de m'entendre parler leur langue. Soixante et quinze d'entre eux viennent se confesser, dans un coin du pont inférieur. Ensuite, je vais parler français aux Belges et aux Hollandais et me sers d'un interprète pour les Allemands, les Polonais et les Tchèques. Une soixantaine se confessent. Ces jeunes Allemands sont bons catholiques et anti-nazis. Les Belges et les Hollandais me disent qu'ils ont été forcés de s'enrôler dans l'armée allemande pour soutenir leurs familles. Et puis ils préféraient encore le régime nazi au

communisme russe. Un officier polonais qui arrive de la Pologne occupée par les Russes me dit que ces jeunes gens n'ont pas tort. Car il en a vu des choses en Pologne! Le traitement infligé aux Polonais dans les camps de concentration est une chose inouïe. Et le premier ministre polonais, choisi par les Russes, est un voleur qui a été renvoyé de l'armée polonaise.

2) *Gibraltar*

31 décembre

Ce matin, notre navire jette l'ancre dans la rade de Gibraltar. A 7.00h., je dis une première messe pour les prisonniers italiens et allemands: 85 d'entre eux communient. A la deuxième messe, dite pour les Canadiens et Britanniques, 150 communient. Parmi eux, je remarque un commodore anglais, commandant d'un navire de guerre qui a été coulé et un colonel commandant d'un régiment de parachutistes canadiens. C'est vraiment consolant. Dehors, il fait une température splendide; le soleil est très chaud et l'on se croirait en juin au Canada. Un grand nombre de navires arrivent dans la rade. Ils viennent des Indes, de la Grèce et de l'Egypte. Ce soir, il fait un magnifique clair de lune. Les lumières des maisons de Gibraltar, des énormes réflecteurs coniques de la citadelle, des villes des côtes africaines et espagnoles ainsi que des nombreux navires en rade, présentent un aspect vraiment féérique. Tout le monde est joyeux. A l'arrivée de notre navire, les Italiens jouent de la guitare et chantent à pleins poumons. A l'avant du navire, il y a deux groupes: les Allemands chantent des chansons saccadées du répertoire de la jeunesse hitlérienne. Des Russes et des Tchèques font entendre des mélodies mélancoliques et plaintives, acompagnées de deux accordéons. Les échos de ces divers chants vont

frapper l'énorme rocher de Gibraltar et nous reviennent amplifiés. Cette soirée est fort impressionnante.

A l'intérieur du navire, les officiers de l'armée anglaise semblent avoir perdu la tête. Ils ont trouvé de la boisson, achetée probablement des matelots. Ils boivent avec les filles A.T.S. et se roulent par terre. On se croirait dans une orgie romaine. A part 3 ou 4, nos officiers canadiens et les officiers de la marine anglaise sont très corrects. A 11.00h. j'essaie en vain de dormir. On fait un bruit infernal dans les cabines occupées par les Anglais. A minuit je sors sur le pont. Toutes les sirènes des navires saluent l'année nouvelle. Des fusées de diverses couleurs partent de la citadelle et illuminent le ciel et la rade.

Ainsi se termine l'an 1944. Que d'événements se sont passés cette année! Que de misères physiques et morales j'ai vues sur les champs de bataille! Merci, Seigneur, pour m'avoir tant de fois sauvé de la mort sur le front d'Ortona. Bénissez nos chers soldats et leurs parents. Puisse cette nouvelle année à son aurore nous apporter à tous paix et bonheur!

1945

3) *Jour de l'An tropical*

1er janvier

La nouvelle année commence bien. Le temps est clair et chaud. Comme d'habitude, je dis mes messes auxquelles assistent beaucoup de soldats de diverses nationalités et presque tous les assistants reçoivent la sainte communion. Heureusement que je me suis apporté une grosse provision d'hosties. Car ces nombreuses communions chaque matin dépassent toutes mes prévisions. Nous quittons Gibraltar à 11.00h. par une belle matinée ensoleillée qui nous

permet de voir clairement les côtes d'Espagne et du Maroc. Notre convoi se compose de treize navires, transportant environ 35,000 hommes, escortés de huit destroyers et d'un porte-avions. A 1.30h. nous passons en face de Tanger qui nous apparaît toute blanche sur la côte marocaine. En me promenant sur les ponts, je discute avec nos soldats et entends une vingtaine de confessions.

4) *Sur l'Atlantique*

2 janvier

Une autre matinée ensoleillée. Nous entrons dans la zone dangereuse, infestée de sous-marins. On fait l'obscuration complète. Défense de fumer dehors après 5.30h. p.m. jusqu'à 8.00h. a.m. Nous devons coucher tout habillés et on reprend les pratiques de sauvetage.

4 janvier

Nous voici au bout de la baie de Biscaie. Le vent est très froid et violent. La mer est fort agitée. Des vagues énormes balaient tous les ponts. Nos officiers anglais sont devenus de vrais enfants ce soir. Car on nous a dit que nous étions pour traverser la Manche cette nuit. Les filles sont encore plus folles que les officiers. Elles sont effrontées et sans éducation. Ça boit, ça fume et ça sacre comme des hommes; ça promet aussi pour l'avenir de la Grande-Bretagne, car ces filles sont les mères de demain.

5 janvier

Vent très froid. Nous sommes dans la mer d'Irlande. Nous entrevoyons les montagnes du pays de Galles et du Cumberland, encore toutes couvertes de neige.

5) *Arrivée en Grande Bretagne*

6 janvier

Epiphanie. Impossible de dire la messe. Nous déjeunons à 6.00h. Nous sommes en Ecosse et nos navires remontent tranquillement la rivière Clyde. Nous arrivons à Gourock à 7.00h. a.m. Les Anglais partent les premiers. Puis à 10.00h. c'est le tour des Canadiens de descendre. Nous devons attendre à la station jusqu'à midi. De jeunes Ecossaises nous donnent des sandwiches et du café. Je m'installe confortablement dans un compartiment avec les Lieut. Pelletier, Jean Ostiguy et Girolami. Il fait bon revoir l'Ecosse, ce pays si hospitalier. Les gens nous acclament de la rue et des fenêtres.

7 janvier

Nous arrivons à Crookam au sud de l'Angleterre à 8.00h. ce matin, après avoir passé 19 heures sans dormir, ni manger. On ne comprend pas pourquoi on ne nous a pas donné quelque chose à manger sur ce train. Heureusement que ce camp de réception est bien organisé. Les officiers sont prévenants pour nous et nous font servir un excellent déjeuner. Mais, me voici installé dans une chambre qui n'est pas chauffée. Et puis dans la chambre voisine, des officiers sont en train de célébrer leur retour en Angleterre par de fortes libations. Vraiment la vie militaire est une vie bien triste pour un prêtre qui a pris la résolution de se conduire toujours comme un homme et un homme de Dieu.

9 janvier

Je subis un examen médical devant deux jeunes blancs-becs qui ne sont pas très sûrs. Je me plains au colonel qui m'enverra à l'hôpital demain.

10 janvier

Au N° 4 Canadian General Hospital de Farnborough je subis un autre examen médical qui dure plus d'une heure. Je rencontre mon ami, le major Gratton, O.M.I., ancien aumônier du R. 22 R. Le plaisir de rencontrer ce cher confrère qui attend ici depuis deux mois me fait oublier toutes mes tribulations. Que de choses nous avons à nous raconter!

13 janvier

On m'apprend que je ne suis plus bon pour le théâtre des opérations, mais que je pourrai travailler ici. Quelle différence y a-t-il entre une base en Italie ou en Angleterre? On m'envoie ici pour être mieux traité. Et je trouve ma situation ici pire qu'en Italie. Là-bas j'avais une chambre privée et chauffée avec mon ordonnance, un auto avec chauffeur, un bureau chauffé avec un secrétaire. Ici je n'ai rien de cela. Je dois vivre dans une chambre froide avec un type qui est ivre. Je fais une scène au colonel Keohan, aumônier supérieur des renforts, qui veut me faire « boucher tous les trous » en lui servant d'assistant. Je demande de retourner au Canada. J'obtiens d'aller au moins me reposer un peu dans l'hôpital de Basingstoke.

15 janvier

Avant de quitter notre camp de Crookham, je dois faire une promenade ridicule. Je dois voir le médecin, le dentiste, le paie-maître, le secrétaire du mess, etc., etc. Personne ne m'examine. Les officiers signent les papiers. Arrivé au camp d'Aldershot, je dois recommencer la même promenade à travers cette ville militaire pour faire signer les mêmes papiers. Je finis à 11.45h. et je suis mort de fatigue. Après le dîner, je me rapporte à l'adjudant qui

me donne encore un lot de papiers à faire signer. Je lui demande s'il est fou. Il comprend. Il déchire les papiers et me laisse partir avec le major Gratton qui a l'obligeance de me conduire lui-même dans son auto jusqu'à Basingstoke.

25 janvier

Après avoir passé une semaine à Basingstoke pour traitement, je m'offre d'aller remplacer mon confrère, le Cap. Engelbert Paradis, O.F.M., qui n'a pas pris de congé depuis longtemps. L'hôpital N° 11 est situé près de Taplow, sur les terrains de Lady Astor. C'est un hôpital très moderne. On me donne une chambre dans le magnifique château, construit au XVIIIième siècle par le duc de Buckingham.

3 février

Mon confrère, le Cap. Paradis est de retour d'Ecosse Le Col. O'Neill me donne un congé. J'en profite pour aller visiter un autre confrère franciscain, le Cap. Sarrasin, que je n'ai pas vu depuis mon départ pour l'Afrique. Il est aumônier de l'hôpital N° 13, situé à Cucksfield, non loin de la mer. Je trouve mon ami en bonne santé, bien que dernièrement il a failli se faire tuer par une énorme bombe-fusée allemande qui s'est écrasée dans un champ près de l'hôpital.

4 février

Mon ami et moi allons visiter Brighton, jolie ville de villégiature, située sur la Manche, en face de Dieppe, France. Ce soir, de l'autre côté de la Manche, nous voyons des tracées lumineuses dans le ciel, causées par les bombes fusées que les Allemands lancent de la Belgique vers l'Angleterre.

6) *Retraite et robots*

9 février

Je vais à Forest Gate, près de Londres, faire une retraite chez nos Pères Franciscains que je n'ai pas vus depuis mon départ pour l'Afrique. Arrivé à Forest Gate, je me perds; il y a tellement de maisons détruites que la ville est méconnaissable. Des milliers de bombes robots et fusées sont tombées depuis quelques mois sur l'est de Londres. Les deux tiers de notre paroisse sont détruits. Je trouve notre monastère fort endommagé ainsi que l'église. Toutes les fenêtres ont été enfoncées par les explosions. Malgré tous ces dégâts, nos Pères me donnent une chaude réception et me racontent ce qu'ils ont dû souffrir depuis ma dernière visite. Il y a une semaine, une bombe volante ou robot a accroché la croix de l'église et a fait explosion à quelque cent pieds de l'église, détruisant une grande école et cent maisons. La vie de ces Pères est vraiment héroïque.

10 février

A 2.30h. ce matin, une explosion formidable nous a tous réveillés. Une bombe fusée est tombée à quelque cent pieds du monastère.

11 février

Après la messe, j'accompagne le P. Supérieur qui visite les quelques familles qui demeurent encore dans la paroisse. On nous apprend que plusieurs Américains, qui travaillaient à reconstruire Forest Gate, ont été tués la nuit dernière. Que de dégâts et de ruines partout! Nous examinons les restes de la bombe volante ou robot tombée la nuit dernière. Cet engin terrible ressemble à un petit avion. On y attache une énorme bombe. L'avion file à une vitesse de plus de 500 milles à l'heure, laissant derrière lui

une traînée de feu et de fumée. Lorsque le combustible est épuisé un mécanisme détache la bombe qui cause une explosion formidable. Pendant que nous étions à examiner cette bombe, une fusée ou V2 tombe à quelques blocs de nous. Le déplacement d'air nous gifle la figure et nous tombons dans les ruines d'une maison dont le toit a été arraché hier soir.

12 février

Pendant ma messe, deux bombes tombent à Forest Gate et secouent l'église. Puis pendant mon action de grâces une autre éclate non loin de l'église. Une peinture se détache de la voûte et tombe sur mon prie-Dieu. Après le déjeuner je quitte le monastère plus énervé que jamais et je retourne au camp d'Aldershot.

24 février

On m'envoie me reposer à l'hôpital canadien no 18 de Colchester, situé à 52 milles au nord-est de Londres, près de la mer. Tout en me faisant traiter, je remplacerai le major Butts, aumônier catholique, qui vient de partir pour le Canada. Enfin ici j'aurai une chambre privée et chauffée et pourrai dire paisiblement la messe dans une petite chapelle. J'y trouve 2 médecins, 12 gardes-malades et 52 officiers et soldats catholiques sans compter une foule de blessés et de patients. Tout le monde, entre autres le Cap. Warrall, aumônier protestant, me sont très sympathiques.

7) *Aumônier et patient à Colchester*

2 mars

Hier soir, un bombardier allemand, qui avait été atteint par les obus des canons de Colchester, a déversé sa charge

de bombes incendiaires dans un champ près de notre hôpital et est ensuite venu s'écraser tout près de nous. Le pilote allemand qui est sauté en parachute avec son équipage a été capturé et félicité d'avoir épargné notre hôpital.

3 mars

Depuis deux jours quantité de bombes robots ont survolé notre hôpital à une altitude de quelque cent pieds seulement. Plusieurs de ces robots ont été abattus par le feu de notre artillerie et par un nouvel avion de chasse qui semble plus rapide que ces bombes volantes. Chaque fois que l'on a frappé ces robots, de formidables explosions ont secoué nos huttes. La guerre aérienne est loin d'être terminée. Et puis notre hôpital est loin d'être un endroit de repos pour nos pauvres blessés, qui nous arrivent chaque jour du front de Hollande.

4 mars

Ce matin, les journaux nous apprennent que plusieurs avions allemands ont bombardé Ipswich et Clacton, villes voisines de Colchester. Plusieurs personnes ont été tuées et six bombardiers ennemis ont été abattus.

12 mars

C'est avec un immense chagrin que j'apprends ce matin la mort au champ d'honneur du major abbé Dalcourt, des Trois-Rivières, aumônier du régiment de la Chaudière. Il est tombé en Hollande, victime de son dévouement, en allant ramasser des blessés. Il était un aumônier d'un zèle extraordinaire. C'est une dure épreuve pour les aumôniers et les hommes de son régiment qui l'aimaient tant. Sa charité, son dévouement inlassable seront un exemple pour tous. R.I.P.

Cette vie d'aumônier d'hôpital est fort déprimante pour un aumônier qui a vécu sur la ligne de feu. La visite de ces pauvres mutilés me rappelle tant de choses! Dans cet hôpital, je trouve nos gardes-malades bien dévouées. Leur vie de dévouement est très édifiante. Plusieurs communient chaque matin comme des religieuses.

14 mars

A côté de notre hôpital, il y a un camp de prisonniers allemands. Parmi eux, il y a environ 600 catholiques de la Rhénanie et de la Bavière. L'aumônier catholique anglais me dit que chaque matin il distribue une moyenne de 200 communions. On vient même d'ouvrir un grand séminaire dans ce camp et 80 jeunes Allemands y suivent des cours de théologie. Plusieurs de ces prisonniers viennent travailler à notre hôpital. Ils sont très polis et viennent prier dans ma chapelle.

24 mars

Le Col. O'Neill, notre aumônier général, me téléphone de Londres pour m'avertir de me tenir prêt à partir bientôt pour le Canada.

Hier soir et ce matin, quantité de robots sont passés au-dessus de notre camp et plusieurs ont été abattus par les canons de notre défense aérienne, qui ont tonné toute la nuit. Ce matin 1,200 bombardiers américains et 1000 anglais, remorquant plus de 4,000 aéro-glisseurs chargés de soldats et matériel, sont passés au-dessus de notre hôpital sans interruption de 6.00h. à 9.00h. Tout le ciel en était couvert et ils faisaient un bruit d'enfer. Ils s'en vont, paraît-il, s'emparer des positions allemandes à l'est du Rhin. Cette force aérienne nous remplit tous de joie, car nous avons maintenant la suprématie de l'air, grâce aux Américains. Quelle différence avec 1941, lorsque je suis

arrivé en Angleterre. Sans les Américains nous serions tous esclaves des Nazis.

29 mars — Jeudi saint

Je distribue la sainte communion à presque tous nos patients catholiques dispersés dans une vingtaine de huttes.

30 mars — Vendredi saint

Après la messe des présanctifiés, je visite plusieurs jeunes soldats français du maquis, qui me racontent leurs prouesses avant de se confesser. Un médecin juif me demande d'aller visiter deux soldats espagnols qui ont été blessés en combattant pour nous. Ils sont fous de joie en m'entendant les saluer dans leur langue. Nous parlons ensuite chacun notre langue et nous nous comprenons parfaitement. Ils me disent que Franco laisse secrètement les Espagnols s'enrôler dans les armées anglaise ou française. Les gardes-malades et les médecins de langue anglaise sont bien étonnés de voir que ces Espagnols me comprennent et que moi-même je puisse les comprendre. C'est malheureux que nos compatriotes anglais soient si insouciants d'apprendre les langues étrangères comme le font les Canadiens français qui savent se faire comprendre partout.

31 mars

Les Canadiens se sont emparés du nord de la Hollande. Cela nous explique pourquoi nous ne voyons plus de robots. Enfin nous pourrons dormir en paix.

1er avril

Cinquième fête de Pâques outre-mer. Les soldats Viau et Payette, d'Ottawa, mes deux dévoués sacristains, ont

très bien décoré notre autel. Une grande foule de soldats, officiers, patients et civils assistent à la sainte messe et reçoivent la sainte communion. Une douzaine de gardes-malades y ont fait du beau chant en partie. Après la messe je passe une heure à distribuer la sainte communion aux patients qui n'ont pas pu se rendre à notre chapelle. Une belle température et la perspective de la fin de la guerre remplissent tous les cœurs de joie.

2 avril

On me demande de partir immédiatement pour le camp de rapatriement de Witley et je ne me fais pas prier. J'y arrive à 10 heures du soir et je trouve mon nom sur la porte d'une chambre privée, bien aménagée. Ici on fait bien les choses.

3 avril

Ce matin, je rencontre une foule de vieux amis de l'armée d'Italie et d'Afrique, entre autres le Cap. Dr Roland Achim, ancien médecin du R. 22 Rég. Tout le monde est dans une grande excitation.

HUITIÈME PARTIE

Retour au Canada, 1945

1) *Sur le « Nea Hellas »*

4 avril

Nous prenons une collation à 11.00h. ce soir puis nous montons en camion. A Aldershot nous prenons le train pour Glasgow à 2.10h. Mes compagnons de compartiment sont le Cap. abbé Papineau, d'Amos, le major Murray, aumônier protestant, et Mr. Chapman, de l'Armée du Salut. Le froid et l'énervement nous empêchent de dormir.

5 avril

Nous arrivons à Gourock à 5.30h. ce soir et on nous fait aussitôt monter à bord d'un vieux navire grec, le « NEA HELLAS ». Nous y trouvons déjà installées dans des cabines 400 jeunes épouses de soldats canadiens avec leurs 280 bébés. On met à la disposition des officiers canadiens, presque tous des blessés ou des malades, deux grandes salles dans la cale. Nos lits superposés sont trop courts et trop étroits. Parmi les passagers, il y a aussi les membres des délégations française, belge et norvégienne qui s'en vont à la conférence de San-Francisco. Parmi les Français, je remarque M. Etienne Gilson, fameux philosophe et médiéviste, M. Meyer, du ministère de la guerre, Mlle de Mirabelle, chef du cabinet de la presse du Général de Gaulle, M. Bois, du Petit Parisien, M. Magnan, directeur du journal communiste « L'Humanité » et M. Lebrun Keris, Mutterer et autres journalistes.

8 avril

Grâce à l'amabilité d'un sous-officier catholique de la marine anglaise, Mr. Michael McGovern, d'Edimbourg, je pourrai dire la sainte messe chaque matin. Il y a un autel portatif bien garni qu'il me prépare chaque jour.

9 avril

Nous ne pouvons pas dormir sur ces bunks trop étroits et puis cette salle est si malpropre et si mal aérée! Je suis très édifié de la piété des journalistes et des officiers français. Chaque matin une trentaine assistent à ma messe de 7.15h. et plusieurs communient pieusement et suivent la messe dans leur missel de Dom Lefebvre. J'ai aussi à bord plusieurs bons officiers canadiens-français, entre autres le major Trépanier, les Lieut. Robichaud, Aubut, Girolami, Longpré, Langlois et Corbeil.

10 avril

On nous fait exécuter deux exercices de sauvetage par jour. Les autorités commencent à s'inquiéter au sujet de toutes ces jeunes femmes et de leurs bébés. Si notre navire était torpillé, il y aurait certainement une panique à bord. Pour remédier à ce danger, on confie un groupe de femmes à chaque officier. Pour ma part, je dois prendre soin de 18 femmes et de leurs 22 bébés. Aussitôt que sonne l'alerte, nous allons chercher les femmes et les bébés et les conduisons sur les ponts, près des chaloupes de sauvetage. C'est vraiment comique de rencontrer partout les officiers portant dans leurs bras une couple de jolis bambins.

11 avril

Grosse tempête. C'est triste de voir ces pauvres jeunes femmes malades qui doivent quand même prendre soin de leurs bébés. Le major Murray, aumônier protestant, et

moi allons les aider. Je couche huit bébés sur mon lit et ils me font un concert très ennuyeux. Après leur avoir donné leurs bouteilles à lait, je finis par les endormir en leur agitant des rubans de diverses couleurs au-dessus de la tête. D'autres officiers imitent mon stratagème et tout va à merveille.

12 avril

Chaque jour, je cause avec les membres de la délégation française qui me bombardent de questions sur le Canada français. A mon tour je leur pose une foule de questions sur Pétain, les causes de la chute de la France, leur politique de reconstruction après la guerre. Plusieurs sont très pessimistes. J'ai aussi une longue conversation avec le Lieut. Joe. Dynan, officier américain de l'Associated Press, qui a été interné au Japon. Je suis enchanté des nouvelles qu'il me donne de mon confrère, le P. Clément Lépine, supérieur de notre monastère de Tokyo, qui a été longtemps interné avec lui. Mr. Dynan fait honneur aux Américains. C'est un excellent catholique qui me sert la messe et communie souvent.

14 avril

Le capitaine du navire, Mr. McGill Brown, me demande d'organiser un service religieux pour demain matin; car on vient de nous annoncer la mort du président Roosevelt. La délégation française est très émue de cette mort. Les membres de cette délégation se réunissent dans une cabine pour pratiquer la messe des morts. Nous sommes tellement à l'étroit sur ce navire que je ne puis pas trouver une petite table pour composer mon oraison funèbre.

15 avril

Après le service protestant, tous les catholiques à bord, plusieurs officiers protestants et le capitaine du navire se

réunissent dans la grande salle. Le Cap.-abbé Papineau chante une grand'messe pour les morts et je donne l'oraison funèbre du président Roosevelt en anglais et français. A la fin du service on chante les hymnes nationaux anglais, français, canadien et américain. Tous les assistants sont très émus. On dirait que chacun de nous vient de perdre un parent.

Ce soir, je passe deux heures à discuter divers problèmes religieux et sociaux avec M. Magnan, chef communiste de la délégation française. Il me semble franc et sincère. Il a essayé de me prouver que les communistes français ne sont pas opposés à la religion catholique. Il est certain de pouvoir dominer la politique française d'après-guerre. Cet entretien m'apprend aussi une foule de choses sur l'avenir des communistes en Europe.

16 avril

Je passe la matinée avec M. André-Jacques Mutterer, éditeur des « Nouvelles du Matin » de Paris. Il est un excellent jeune homme, bon catholique qui me sert la messe. Il croit que la Russie communiste va dominer l'Europe. Je partage bien ses craintes.

17 avril

Une partie des navires de notre convoi nous quittent pour les Etats-Unis et de gentilles corvettes canadiennes viennent nous rencontrer. Nous arrivons à Halifax à 11.00h. ce soir, mais personne ne peut obtenir la permission de sortir dehors sur les ponts. Nous, les officiers, nous ne sommes pas fâchés d'être arrivés enfin au Canada, car nous sommes tous très fatigués, ayant dû coucher tout habillés durant la traversée.

2) *Enfin la Patrie chérie*

18 avril

Tout le monde est sur les ponts de bonne heure ce matin pour contempler notre cher Canada que nous n'avons pas vu depuis plusieurs années. Je dis une messe d'action de grâces à laquelle assistèrent presque tous les catholiques. Plusieurs soldats canadiens m'avaient dit: « Nous allons en prendre une bonne avec de la boisson canadienne en arrivant à Halifax ». C'est tout le contraire qui arrive. C'est vraiment comique de voir les soldats déguster des bouteilles de lait. Pour ma part, n'ayant pas bu de lait depuis quatre ans, je n'ai jamais trouvé ce breuvage aussi délicieux. Soudain m'arrivent deux représentants de Radio-Canada. Ils me demandent d'enregistrer un record, mais à leur manière. « Dites donc! les amis, est-ce vous ou moi qui êtes allés sur les champs de bataille d'Afrique et d'Italie? Croyez-vous que je puisse tout bonnement dire que nos soldats sont heureux là-bas? Veuillez trouver un autre que moi pour ce genre de propagande. » Nos patriotes firent des excuses, mais je ne crois pas qu'ils purent trouver parmi les officiers des propagandistes de leur choix.

Nous quittons Halifax à 2.45h. par train spécial. Quelle différence avec ce sale navire et les fameux trains anglais! Ici officiers et soldats ont des lits comfortables dans des voitures Pullman, bien propres, et on nous sert d'excellents repas: du vrai steak et du porc frais, mets que nous n'avions pas goûtés depuis des années.

19 avril

Vers midi, nous arrivons à Lévis. La fanfare nous reçoit à la gare et de jolies jeunes filles nous distribuent du chocolat, des liqueurs douces et de la crème glacée. Arrivé à

Montréal, je trouve toute la parenté qui m'attendait avec impatience. Je suis entouré d'une nuée de journalistes qui me posent une foule de questions puis le général Renaud me souhaite la bienvenue et me donne un congé d'un mois dans ma famille. Je prends immédiatement le train pour St-Hyacinthe, avec ma famille. Qu'il fait bon de se retrouver chez soi, parmi les siens, de se voir entouré de bons soins, de pouvoir enfin vivre dans la paix et la tranquillité! Enfin, malgré tous les dangers que j'ai courus sur terre et sur mer pendant quatre ans, grâce aux bonnes prières que l'on a faites pour moi, je suis revenu sain et sauf, content de n'avoir reçu que de légères blessures et d'avoir donné un peu de mon sang pour la défense de ma patrie.

3) *Décoration du R.P. Conrad Morin, O.F.M.*

Hier 4 juillet 1945, devant la communauté des Franciscains de Côte-des-Neiges, j'avais le plaisir d'épingler sur la poitrine d'un humble Père franciscain, le P. Conrad Morin, originaire de Sherbrooke, la décoration britannique que venait de lui envoyer Sa Majesté Georges VI. La citation de bravoure de ce religieux, reçue avec la médaille, avait été publiée dans la «London Gazette» le 7 mars 1945 et était signée du premier ministre Churchill. Elle parle avec éloge des grands services rendus par le P. Conrad Morin aux prisonniers alliés qui s'étaient évadés des camps de concentration d'Italie.

Le P. Conrad Morin était professeur à Rome lors de l'occupation allemande de cette ville après l'armistice italien de septembre 1943. Grâce à sa connaissance parfaite de la langue italienne, il réussit à cacher plusieurs officiers et soldats alliés, échappés des camps de concentration, malgré la défense d'aider ou de cacher tout prisonnier allié sous peine de mort.



Le Major A. Claude Laboissière, O.F.M., aumônier chef en Italie. Délégué par le gouvernement britannique pour décorer le R. P. Conrad Morin, O.F.M., pour sa bravoure durant l'occupation allemande de Rome.

Sans distinction de nationalité, ni de religion et au mépris de sa vie, le R.P. Morin se dévoua corps et âme à l'œuvre du maquis italien. D'abord il dût user de beaucoup de tact et de prudence pour trouver des familles italiennes fiables et sympathiques aux alliés; ensuite il dût amener secrètement ces prisonniers à ces maisons de refuge. Que de problèmes il dût résoudre! Il fallait trouver de la nourriture, des vêtements civils, des livres, des faux-passeports et surtout beaucoup d'argent pour acheter à prix d'or sur le marché noir ce qui était impossible d'acheter à cause des carnets de rationnement. Plusieurs fois durant la nuit, il a dû avertir les prisonniers que leurs refuges n'étaient plus sûrs et il a passé sous le nez des Allemands pour gagner d'autres maisons moins suspectes. Quelques fois, il a dû même cacher des prisonniers dans sa cellule du monastère et attendre la nuit pour aller les conduire ailleurs. Pour ne rien faire paraître, il lui a fallu alors donner à ses hôtes sa propre nourriture. Cette sous-alimentation forcée affaiblit tellement son système qu'il perdit la vue de l'œil droit.

Quand les troupes alliées entrèrent à Rome, le P. Conrad Morin aida les prisonniers à retrouver leurs unités combattantes et servit de conseiller aux Quartiers Généraux de l'armée canadienne et de guide dévoué dans la visite de Rome. Que de soldats et d'officiers du Royal 22ième Rég. ont fait l'expérience de son dévouement à leur égard! Le colonel Allard désirait l'avoir comme aumônier de son régiment, mais à cause de sa faiblesse, les autorités médicales canadiennes ne purent pas permettre au P. Morin d'entreprendre cette vie dure d'aumônier. A cause de son épuisement le gouvernement canadien l'aida à retourner au Canada. Depuis son retour au Canada, le P. Morin a reçu une foule de lettres de remerciements des soldats et officiers alliés qu'il a sauvés de la Gestapo et aussi des lettres fort élogieuses des familles reconnaissantes anglaises et australiennes.

4) *Démobilisation*

Le 31 juillet 1945, les autorités médicales du camp de Longueuil jugeaient bon de m'envoyer faire un stage d'une semaine à l'hôpital militaire de Montréal. Après plusieurs examens médicaux, on me trouvait inapte pour le service militaire à cause 1) d'hypertrophie du ventricule gauche du cœur; 2) haute pression causée par la vie énervante des champs de bataille; 3) arthrite dans le genou droit, blessé par des shrapnels ennemis. On me démobilisait le 11 août en recommandant un an de repos complet. Le 12 août j'étais nommé supérieur des Franciscains d'Edmonton.

Maintenant la grande aventure est finie. J'ai retrouvé la paix et la solitude dans mon cloître franciscain. Cependant, chaque soir m'apporte encore la vision de ces jours atroces des champs de bataille. Je pense à ces longues marches dans la boue, à ces longues nuits sans sommeil où j'attendais dans la prière le retour de nos chers gars partis en patrouille dans les lignes ennemies. Je pense à ceux qui revinrent le corps couvert de sang; je pense à ceux qui ne revinrent jamais et dont les corps déchiquetés reposent dans le no man's land. Je revois ces nombreuses petites croix blanches qui marquent notre avance en Italie et les tombes de ceux qui sont tombés pour la défense de la justice, pour Dieu et la Patrie. Je prie pour mes gars qui dorment leur dernier sommeil là-bas, je prie pour ceux qui les pleurent encore au pays de chez nous. Je remercie Dieu de m'avoir ramené de cet enfer de sang et de mort.


Conclusion

Conclusion

Maintenant cette guerre atroce est finie. Tous nos jeunes gens sont revenus au pays, excepté les 38,000 qui dorment leur dernier sommeil en sol étranger: en Grande Bretagne, dans les sables d'Afrique, sur les montagnes d'Italie, sur les côtes de France, de Belgique et de Hollande. Nous sommes au Canada plus de 53,000 blessés, éclopés et invalides. Le Canada a fait des sacrifices énormes d'hommes, d'argent, de matériel et de nourriture. Sur une population de moins de 12,000,000, le Canada a compté 1,045,000 hommes et femmes sous les drapeaux. Vu sa population, le Canada a donc fait plus que sa part pour remporter la victoire. Maintenant la Russie veut empêcher le Canada d'avoir son mot à dire dans les traités de paix à régler avec les nations vaincues. Et les grandes nations alliées ont peur de revendiquer les droits des petites puissances.

Maintenant que les passions se sont refroidies et que la propagande a changé de ton, on peut se demander, comme catholiques et Canadiens, si tous ces sacrifices en valent la peine. La situation internationale s'est-elle améliorée depuis 1939? Non. Nous, Canadiens, sommes-nous plus heureux qu'avant la guerre? Non.

Le bluff, la détermination et la patience des Britanniques, le matériel, l'argent et la puissance d'organisation des Américains ont écrasé les Nazis et les Japonais, mais au lendemain de la victoire le monde entier se voit en face d'un danger plus grave que l'impérialisme allemand et japonais; c'est le communisme soviétique. Le nazisme était une doctrine plutôt nationale, mais le communisme est international. Par conséquent ce dernier est plus dange-

reux, bien que tous deux soient basés sur les mêmes principes et se servent des mêmes méthodes de mensonge, d'intimidation et d'esclavage.

D'abord posons-nous cette question: pourquoi la Grande-Bretagne, la France et le Canada ont-ils déclaré la guerre à l'Allemagne d'Hitler? Pour sauvegarder les libertés et l'intrégrité territoriale des petits pays et surtout pour empêcher les Nazis de s'emparer de la catholique Pologne, envers laquelle nous avions des engagements sacrés. Avons-nous été logiques dans notre conduite? Non. Vers la fin de la guerre on oublie tout. A Téhéran et Yalta, on fait des accords secrets avec les Soviets. On renie les engagements pris au début de la guerre et on laisse les petits pays se débattre sous la botte russe. On laisse une poignée de scélérats à la solde de Moscou s'emparer du pouvoir dans une foule de pays. On abandonne nos vaillants soldats polonais qui ont combattu les Nazis avec nous en Italie et on les accuse même d'être fascistes parce qu'ils ne veulent pas aller vivre en Pologne sous la botte russe. Le sang des héros du général Bor, trahis par les Russes et tombés à Varsovie, sera une tache inoubliable pour toute âme honnête, soit-elle catholique ou protestante, britannique, canadienne ou américaine. Quelle honte pour nous, anciens combattants!

C'est avec tristesse que je me rappelle la belle propagande que l'on faisait durant la guerre au sujet de la Yougoslavie. Que de belles choses, l'on disait alors du bon petit roi Pierre, que j'ai eu l'honneur de rencontrer à Balmoral! Que de faits héroïques, l'on racontait alors sur le fameux général Mihailovitch! Soudain, on fait volte-face. On vient de découvrir que le roi Pierre est un fasciste et Mihailovitch, un traître. Le véritable sauveur, nous dit-on, c'est Tito. Prosternez-vous devant cet ami de Staline, devant ce bandit qui massacre sans pitié les évêques, les prêtres et tous ceux qui ne veulent pas adorer le veau d'or, le com-

munisme rouge de Moscou. Quand je compare les journaux de 1941, 42, 43, 44 et 45, je me demande si nos chefs d'Etat ont perdu la tête. Sont-ils des fous ou des criminels? A l'histoire de répondre.

Et puis quelle hypocrisie, quelle conspiration contre la vérité au sujet de la catholique Espagne de Franco et le catholique Portugal de Salazar. On essaie partout de nous faire accroire que ce n'est pas la Russie soviétique avec tous ses agents secrets qui menace la paix du monde, mais bien ces deux petits pays catholiques. Les propagandistes de Moscou croient que les Américains et Canadiens sont des badauds comme les paysans de Russie qui font un acte de foi en tout ce qui sort du Politburo du Kremlin. Allez raconter vos histoires à d'autres qu'aux vétérans qui vous ont vus à l'œuvre en Europe.

Et puis, parlons donc de cette fameuse Société des Nations Unies qui devait ramener l'âge d'or dans le monde. C'est un fiasco absolu, parce que on ne veut pas de Dieu dans les délibérations de cette assemblée. Où sont la charité, la justice, la liberté de parole et d'action. Dès qu'une nation propose quelque chose pour le bien commun ou revendique un droit, la Russie, supportée par ses satellites, met son veto et aussitôt tout l'édifice de collaboration et de justice s'écroule. Si on ne veut pas reconnaître les droits et les libertés des petits peuples, on devrait fermer boutique au lieu de continuer à dépenser des sommes énormes d'argent qui pourraient être employées à donner du pain aux pauvres gens qui crèvent de faim en Europe.

Chez nous au Canada, est-ce que notre situation est meilleure qu'avant 1939? Nous, vétérans qui sommes allés combattre en Europe et en Afrique pendant plus de cinq ans, avons remarqué à notre retour la même désunité, les mêmes querelles et injustices dans toutes les sphères. On essaie de diviser protestants et catholiques, Anglais et Français, gentils et juifs, patrons et employés. Partout on

ne voit que troubles et grèves fomentés par les agents de Moscou qui se servent d'une propagande vraiment diabolique pour semer partout la discorde et faire croire aux badauds que le salut du monde réside dans le communisme rouge.

Deux grands hommes d'Etat, que nous avons tous admirés durant la guerre, Roosevelt et Churchill, ont malheureusement été trompés par Staline et sont en quelque sorte responsable de ce chaos international.

Quand nous étions aux prises avec les Nazis, ils craignaient une paix séparée russe qui aurait entraîné une poussée formidable des Nazis vers l'ouest et l'écrasement des armées alliées. Leurs craintes étaient alors réellement fondées. Croyant pouvoir intervenir plus tard, les Américains et les Anglais décidèrent de faire des sacrifices énormes pour attirer la sympathie des Russes. Les Alliés fournirent tellement de matériel aux Russes pour écraser les Nazis à Stalingrad qu'ils ont en même temps fait de la Russie soviétique la plus formidable puissance qui ait jamais existé en Europe et en Asie.

Je me rappelle encore les paroles prophétiques que m'adressait un jeune officier allemand catholique, fait prisonnier prêts d'Ortona en 1944. « Comme vous, disait-il, je désire l'écrasement de la tyrannie naziste qui a anéanti ma famille, mais malheureusement les Alliés sont en train d'armer tellement la Russie communiste qu'avant dix ans, nous aurons encore une autre guerre mondiale, si nous voulons survivre comme chrétiens et conserver quelques libertés politiques et religieuses. » Le Saint Père m'avait dit à peu près la même chose dans son audience privée d'août 1944.

Que faut-il faire pour relever le monde de ce chaos international et éviter une autre guerre mondiale qui sera plus atroce que les deux autres que nous avons eues? Il y a deux moyens à notre disposition: l'un naturel et l'autre surnaturel.

Moyen naturel:

Les Etats-Unis qui forment la plus grande, la plus puissante nation du monde doivent fournir le matériel, l'argent et la nourriture aux millions de malheureux qui vivent sous la menace rouge. Cette fois, les Américains doivent finir leur travail et ne pas se croiser les bras comme ils l'ont fait après la première guerre mondiale. Notre situation actuelle est semblable à celle de 1919-1925. Les Etats-Unis doivent aider la France, l'Angleterre, l'Italie, la Grèce et la Turquie, en Europe. Les Américains doivent nourrir les pauvres peuples vaincus afin qu'ils ne se jettent pas dans les bras des communistes et surtout ils doivent organiser leur propagande pour prouver à ces peuples que leur salut vient des Américains et non des Soviets. Durant la libération des pays d'Europe, que de belles occasions ils ont ainsi manquées. Ils distribuaient de la nourriture et des vêtements en quantité sans rien dire, tandis que les communistes russes profitaient de leur distribution parcimonieuse de vivres pour faire une propagande tapageuse à coup de fanfare et de discours.

Les Américains doivent aussi aider la Chine nationaliste à écraser les forces communistes chinoises, dirigées et payées par Moscou. Ils doivent aider la Mandchourie à se débarrasser des Russes et aider la Corée à s'organiser en pays vraiment libre. Enfin les Américains doivent instruire et nourrir les Japonais afin qu'ils ne deviennent pas la proie des Russes.

Moyen surnaturel:

Il faut que le monde revienne à Dieu et aux principes chrétiens de charité et de justice. Malgré les souffrances physiques et morales causées par la guerre, c'est incroyable comme le monde est matérialiste; on ne vit que pour les plaisirs et les grandes puissances ne pensent encore qu'à asservir les petits pays. Un jour que je voyageais aux

Etats-Unis, je rencontrai sur le train Mr. Lieberstein, chef sioniste de Palestine. Ce grand mystique, ancien athée et maintenant juif orthodoxe, me disait: « Je viens de parcourir toute l'Europe et j'ai constaté que le grand danger qui menace notre société c'est le communisme sans-Dieu. A moins que le monde ne se tourne vers Dieu, son seul maître et seigneur, le monde entier sera abandonné de Dieu, comme l'a été mon malheureux peuple et il sera anéanti par une troisième guerre mondiale qui se prépare. »

Ce bon juif avait raison. Il n'y a que Dieu pour nous sortir de l'impasse où nous sommes. Si toutes les nations se repentent, prient et mettent en pratique les principes chrétiens, Dieu viendra à notre aide et nous pourrons tous vivre en paix dans la charité du Christ. Ainsi nos 38,000 soldats canadiens tombés aux champs d'honneur et les millions de soldats et civils étrangers tués durant les deux dernières guerres mondiales n'auront pas en vain donné leurs vies pour la paix et le salut du monde.

Major Hon. Père Alphonse Claude Laboissière, O.F.M.
Collège Saint-Antoine
Edmonton-Nord-Alberta

Achevé d'imprimer par

L'Imprimerie de Lamirande

2425, rue Holt

Montréal, Canada

le 10 juin

1948


IMPRIMÉ AU CANADA
PRINTED IN CANADA



